
3 1761 07436196 5

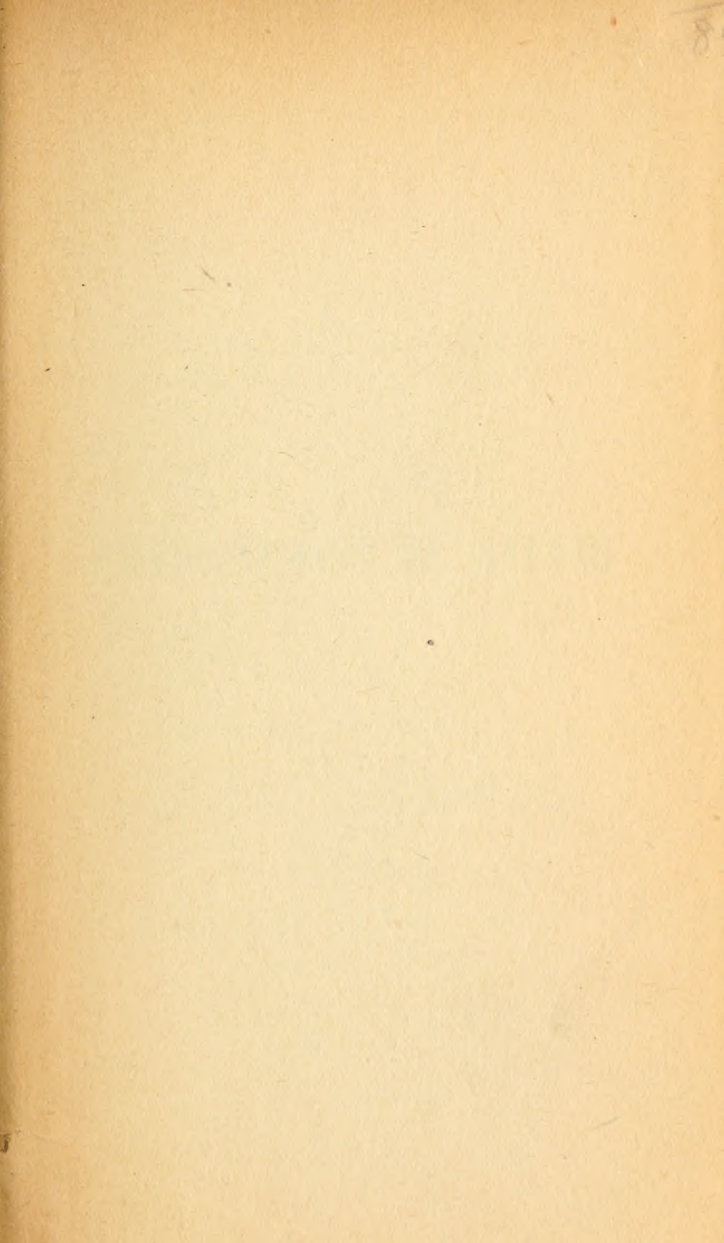


ERNEST HELLO

Physionomies de Saints

ONZIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.



PHYSIONOMIES DE SAINTS



DU MÊME AUTEUR

L'Homme. — *La Vie, la Science, l'Art.* — Ouvrage précédé d'une introduction par M. Henri Lasserre. — Un volume in-16.

Le Siècle. — *Les hommes et les idées.* — Préface de M. Henri Lasserre. — Un volume in-16.

Paroles de Dieu. — *Réflexions sur quelques textes sacrés.* — Nouvelle édition. Un volume in-16.

Physionomies de Saints. — Un volume in-16.

Contes extraordinaires. — Nouvelle édition refondue. Un volume in-16.

Rusbrock l'Admirable (*Œuvres choisies*), traduction d'Ernest Hello. — Un volume in-16.

Philosophie et Athéisme. Nouvelle édition. — Un volume in-16.

[illegible]

PHYSIONOMIES

DE

SAINTS

PAR

ERNEST HELLO

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1921



DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Nous déclarons, pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII en date du 13 mars 1625, du 5 juin 1631, du 5 juillet 1634, concernant la canonisation des Saints et la béatification des Bienheureux, que nous ne prétendons donner à aucun des faits ou des mots contenus dans cet ouvrage plus d'autorité que ne lui en donne ou ne lui en donnera l'Eglise catholique, à laquelle nous nous faisons gloire d'être très-humblement soumis.

Ernest HELLO.

PRÉFACE

Ce siècle est un combat, un fracas, un éclat, un tumulte.

Souffrez que je vous présente en ce moment quelques hommes pacifiques. Car il y en eut ; à regarder le monde, on est tout près de s'en étonner. Il y eut des Pacifiques. Parmi eux plusieurs ont reçu une dénomination singulière, officielle, et s'appellent des Saints.

Des Saints ! Souffrez que je vous arrête un instant sur ce mot. Des Saints ! Oubliez les hommes dans le sens où il le faut pour vous souvenir de l'homme. Souvenez-vous de vous-même. Regardez votre abîme. Pour qu'un homme devienne un Saint, songez à ce qu'il faut qu'il se passe. Pourtant ce fait s'est accompli. S'il s'était accompli une seule fois, l'attention serait peut-être plus facilement fixée sur lui. Mais il est arrivé souvent. Souvent ! quel mot pour une telle chose ! Et on peut dire des Saints comme des astres ! *Assiduitate*

viluerunt. Une des grandes erreurs du monde consiste à se figurer les Saints comme des êtres complètement étrangers à l'Humanité, comme des figures de cire, toutes coulées dans le même moule. C'est contre cette erreur que j'ai voulu particulièrement lutter.

Le monde surnaturel, comme le monde naturel, contient l'unité dans la variété, et tel est le sens du mot : *Univers.*

Les Elus diffèrent en intelligence, en aptitudes, en vocation. Ils ont des dons différents, des grâces différentes. Et pourtant une ressemblance invincible réside au fond de ces différences énormes. Ils portent tous une certaine marque, la marque du même Dieu. Leurs vies, prodigieusement différentes entre elles, contiennent, en diverses langues, le même enseignement. Ces vies, si diverses, ne sont jamais contradictoires. Elles sont liées à l'Histoire : elles sont mêlées à ses innombrables complications, et cependant la pureté de l'enseignement qu'elles apportent est intacte absolument.

J'ai réuni, dans ce volume, les figures les plus différentes. Il y en a de célèbres, il y en a d'oubliées. Elles sont échelonnées à tous les degrés de l'échelle. Travaux, épreuves, occupations, vo-

cations, vie intérieure, vie extérieure, lutte du dedans, lutte du dehors, état social, siècle, situation, mille choses diffèrent en elles et autour d'elles; et plus elles sont diverses, plus vous verrez éclater en elles le principe d'unité qui leur donne la vie. Elles ont la même foi; elles chantent toutes, et c'est le même *Credo* qu'elles chantent. A travers le temps et l'espace, sur le trône, dans le cloître ou dans le désert, elles chantent le même *Credo*. Hommes du dix-neuvième siècle, est-ce que cette unanimité ne vous étonne pas?

J'ai essayé de rendre ces deux choses fidèlement. J'ai essayé de rendre les ressemblances et les différences de ces physionomies. Ce ne sont pas des vies que je raconte, ce sont des physionomies que j'esquisse.

J'ai essayé de montrer que plusieurs Saints sont plusieurs hommes, et qu'il n'y a qu'un seul Evangile.

J'ai pris, pour dire ces choses immortelles et tranquilles, l'heure où le monde passe, faisant son fracas.

Un des caractères de l'Eglise catholique, c'est son invincible calme. Ce calme n'est pas la froideur. Elle aime les hommes, mais elle ne se laisse pas séduire par leurs faiblesses. Au milieu des

tonnerres et des canons, elle célèbre l'invincible gloire des Pacifiques, et elle la célèbre en la chantant. Les montagnes du monde peuvent s'écrouler les unes sur les autres. Si c'est ce jour-là la fête d'une petite bergère, de sainte Germaine, par exemple, elle célèbrera la petite bergère avec le calme immuable qui lui vient de l'Eternité. Quelque bruit que fassent autour d'elle les peuples et les rois, elle n'oubliera pas un de ses pauvres, un de ses mendiants, un de ses martyrs. Les siècles n'y font rien, pas plus que les tonnerres. Pendant que les tonnerres grondent, elle remontera le cours des siècles pour célébrer la gloire immortelle de quelque jeune fille inconnue pendant sa vie, et morte il y a plus de mille ans.

C'est en vain que le monde s'écroule. L'Eglise compte ses jours par ses fêtes. Elle n'oubliera pas un de ses vieillards, pas un de ses enfants, pas une de ses vierges, pas un de ses solitaires. Vous la maudissez. Elle chante. Rien n'endormira et rien n'épouvantera son invincible mémoire.

ERNEST HELLO.

PHYSIONOMIES DE SAINTS

CHAPITRE PREMIER

LES ROIS MAGES

« *Surge, illuminare, Jérusalem; quia venit lumen tuum.* »

« Lève-toi, illumine-toi, ô Jérusalem; car ton astre s'est levé. »

Les siècles avaient passé sur les flammes d'Isaïe sans les éteindre. L'écho de ses cris retentissait encore, au moins dans le cœur de la Vierge. L'attente vague et sourde du genre humain se précisa, se localisa dans trois souverains d'Orient. Les Mages étaient les principaux personnages de l'Orient. Il ne faut pas se laisser tromper par leurs noms et les prendre pour des magiciens. C'étaient des savants, et c'étaient des rois; car en Orient les savants étaient rois La haute science de la haute antiquité, telle que l'Orient la concevait, portait le sceptre et la couronne.

Ils furent avertis par une étoile; car ils étaient

astronomes. J'ai déjà constaté cette loi, en vertu de laquelle les élus sont élus selon leur nature et appelés suivant leur caractère propre. Chaque vision, chaque apparition, chaque parole divine intérieure ou extérieure prend, dans une certaine mesure, la ressemblance de celui qui doit la voir ou l'entendre. Elle se proportionne et se détermine suivant le nom que porte, dans le monde invisible, le contemplateur choisi pour elle. C'est pourquoi les rois d'Orient, les rois savants, les dépositaires des antiques traditions relatives à Balaam, les rois astronomes, les rois occupés des choses du ciel, les rois qui avaient entendu l'écho mystérieux de l'antique tradition murmurer à leur oreille : *Orietur stella*, « Il se lèvera une étoile », les rois élus et sacrés, qui représentèrent à eux trois la vocation des peuples, furent appelés par une voix digne de leur grandeur : ils furent appelés par une étoile.

Melchior représentait la race de Sem ; Gaspard, la race de Cham ; Balthazar, la race de Japhet.

Voilà Cham réconcilié. Et la Chananéenne verra la face de Celui que l'étoile annonce et triomphera de lui par une prière.

Jamais la peinture ne me paraît avoir représenté cette scène avec la grandeur qui lui appartiendrait. Le déluge était fini; les eaux s'étaient retirées. Les trois branches de la famille humaine étaient présentes près de Noé, dans la personne de leurs pères. Noé les sépare ; Noé bénit et maudit. La puissance séculaire de sa bénédiction et de sa malédiction divise la race humaine ; elle courbe

le front de Cham sous le joug de Sem et de Japhet.

Près de la crèche de Bethléem, près de Jésus-Christ, dont Noé était la figure, voici les trois branches réunies. Gaspard, fils de Cham, accompagne Melchior, fils de Sem, et Balthazar, fils de Japhet. Aucune infériorité connue ne pèse sur Gaspard : la place qui lui est donnée est la même qui est donnée aux autres. Les nations sont présentes dans la personne de leurs représentants; aucune d'elles ne porte envie aux autres. Toutes sont appelées par la même étoile. Le même attrait, également céleste pour elles toutes, également majestueux, les réunit et les incline dans une même adoration.

Les trois branches de la famille humaine ont entendu avec la même clarté retentir à leurs oreilles l'écho du psaume LXXI :

« Les rois de la Tarse et des îles offriront des présents. Les rois d'Arabie et de Saba apporteront leurs dons. Tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations le serviront. »

D'où venaient-ils? On ne le sait pas précisément; mais tout porte à croire que c'était de l'Arabie Heureuse. Ce pays, dont le nom est étrange, fut habité par les enfants qu'Abraham eut de Cétura, sa seconde femme : par Jecran, père de Saba; et par Madian, père d'Epha.

La nature des présents offerts favorise cette pensée : l'or, l'encens et la myrrhe sont nés en Arabie.

Quel drame que leur voyage! Imaginons-nous des rois qui tout à coup, sur la foi d'une étoile, abandonnent leur palais, leur trône, leur pays! Quelle foi dans ce départ! et quelle jeunesse! quelle ardeur! quelle recherche de la lumière! Ils devaient être bien libres de toute attache extérieure, de toute habitude, de toute étiquette et de tout préjugé, ces hommes qui, au premier signal, quittent le repos oriental et la tranquillité de leur demeure souveraine pour les fatigues et les dangers d'un énorme voyage, et abordent, sans hésiter, tout l'inconnu qui est devant eux!

Ils ne reculent pas; ils ne disent pas: « Demain »; ils partent aujourd'hui. Les chameaux portent leurs lourdes charges à travers ces espaces peu remplis et presque inconnus; car les voyages devaient être aussi rares que difficiles dans ce temps et dans ce lieu. L'étoile seule disait la route. Elle était la seule compagne, silencieuse et mystérieuse. Le voyage lui-même dut être silencieux. L'étoile était l'image de la lumière intérieure qui brillait et conduisait. L'Epiphanie était leur lumière. L'Epiphanie! quel mot! la manifestation! Arrivés dans la capitale de la Judée, ils ne demandent pas si réellement le Roi des Juifs était né, mais en quel lieu il était né. Leur confiance était absolue. Le fait est certain. Nous avons vu son étoile, disaient-ils, et nous sommes venus l'adorer. Leur question ne porte que sur le lieu de sa naissance.

Ils n'ont ni peur ni respect humain. Ils disent la chose comme ils la savent, sans ménager rien ni

personne. Ils ne se demandent pas s'il est prudent de parler à Hérode du Roi des Juifs, s'il est étrange de venir de loin, ayant cru à une étoile. Ils ne se demandent rien ; ils parlent tout haut comme ils pensent ; et cependant c'est à Hérode qu'ils parlent, à Hérode qui a fait mourir sa première femme Mariamme, à Hérode qui s'est débarrassé de trois de ses fils parce qu'ils excitaient ses soupçons.

Mais les trois Mages étaient assez grands pour être simples. Ils partent parce qu'ils croient. Ils parlent parce qu'ils croient. Ils trouvent parce qu'ils croient ; et pendant que leur foi naïve rencontre Celui qu'elle cherche, Hérode, l'habile homme, le malin, le calculateur, le fin politique, égorge tous les enfants qu'il ne tient pas à égorger, et laisse vivre uniquement Celui qu'il veut faire mourir.

Il ruse, il trompe, il fournit aux Mages des renseignements ; il leur en demande aussi. Il joue au plus fin avec la grandeur naïve de la haute science orientale. Quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi, dit-il, afin que j'aille l'adorer aussi.

Et il se prend dans ses filets : et il ne perd que lui-même. Et il sera seul victime de la ruse qu'il combine et dont il se félicite probablement comme d'une partie très bien jouée. Comme il dut se moquer des trois Mages, quand il vit leur confiance ! Et comme les rois mages durent s'indigner, quand ils virent que les Juifs ne daignaient pas chercher au milieu d'eux Celui que l'Orient venait chercher de si loin.

Et comme cette épouvantable vérité : « Nul n'est prophète en son pays », dut éclater à leurs yeux ! Quel effet dut produire sur eux le lieu où ils trouvèrent l'Enfant ! Ils venaient de l'Arabie pour l'adorer, et ils étaient rois.

Cependant Celui qu'ils venaient adorer, chassé avant sa naissance, n'avait pas trouvé pour naître de place à l'hôtellerie. Toutes les chambres étaient pleines ; Marie et Joseph n'avaient pas trouvé de place.

La simplicité terrible du récit de l'Evangile n'insiste pas sur cette chose qui dépasse la pensée. Elle constate tranquillement qu'il n'y avait pas de place à l'hôtellerie.

La magnificence orientale étalant l'or, l'encens et la myrrhe, apportant les rois et leurs chameaux avec leur suite et leurs présents, cette magnificence volontaire et lointaine, enthousiaste et étrangère, fait ressortir avec éclat la conduite des gens d'à côté, des gens du pays qui remplirent l'hôtellerie sans laisser une place pour Celui qui se réfugie entre un bœuf et un âne, parce qu'il est dans son pays et que l'étoile le dénonce à l'Orient.

Que se passa-t-il dans la crèche ? Quelle forme prit l'adoration vivante et jeune de ces hommes savants et forts ?

Quel peintre que celui qui donnerait à chacun des trois rois la physionomie de la branche représentée par lui ; qui écrirait sur leur front le nom de Sem, de Cham et de Japhet ; qui annoncerait

leur adoration suivant l'esprit de leur famille ; qui étalerait la splendeur orientale dans la crèche de Bethléem avec pompe et sans effort ! et quel peintre surtout que celui qui mettrait sur la face de Joseph et sur celle de Marie la conscience de ce qui se passe !

Les Mages reçurent l'ordre de ne pas aller trouver Hérode et revinrent dans leur pays par un autre chemin. Le chemin qui sert pour aller à la crèche ne sert plus pour y revenir.

Le religieux Cyrille, dans la Vie de saint Théodose, raconte qu'ils fuyaient les grands chemins et les lieux fréquentés et se retiraient la nuit dans les cavernes, recherchant la solitude. Qui peut mesurer la profondeur de l'impression qu'ils avaient reçue ? Qui peut savoir quelle empreinte sur des âmes, ainsi préparées, avait laissée la face de Celui qu'ils avaient cherché et trouvé ?

Etant revenus chez eux par un autre chemin, ils vécurent certainement chez eux une autre vie. Ils gardèrent fidèlement le dépôt du souvenir. Ils vivaient encore longtemps après la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Ils vivaient encore, quand saint Thomas arriva dans leur pays. Saint Thomas, qui avait *vu* Jésus-Christ ressuscité, baptisa ceux qui avaient *vu* Jésus-Christ dans la crèche. Peut-être une parenté mystérieuse unit-elle saint Thomas aux rois Mages.

Quelques jours avant l'Epiphanie, il y avait eu des adorateurs appelés du dehors ; et c'étaient des

bergers, des bergers qui passaient la nuit tour à tour, gardant leurs troupeaux. Les premiers adorateurs appelés du dehors furent des rois et des bergers. Ces deux titres, placés maintenant aux deux extrémités de l'échelle sociale, étaient autrefois des mots presque synonymes. D'après le langage et le sentiment de la haute antiquité, les rois étaient les pasteurs des peuples. Partout ceux qui commandent étaient appelés bergers ; ceux qui obéissent étaient appelés *brebis*. Je disais qu'une parenté mystérieuse et surnaturelle unissait peut-être saint Thomas aux rois Mages. Une autre parenté mystérieuse, mais naturelle, unit probablement les rois et les bergers. Les rois Mages étaient savants ; les bergers qui veillaient la nuit tour à tour près de Bethléem, étaient simples.

Les rois virent une étoile parce qu'ils étaient astronomes. Les bergers virent un ange, apparemment parce qu'ils étaient simples.

Les bergers reçurent une indication qui se rapportait à leur caractère : Vous trouverez l'Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Et une nombreuse troupe d'esprits célestes se joignit à l'ange chantant dans la nuit sainte :

Gloria in Excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!

La bonne volonté, cette chose simple aussi, et qui n'a guère de place dans le langage *vulgairement* appelé poétique, éclate dans le chant des anges, après la gloire, à côté de la gloire ; et les

deux mots rapprochés produisent un effet sublime.

Le caractère distinctif des bergers fut probablement la simplicité.

Celui des rois fut peut-être la magnificence et la générosité. Je ne parle pas seulement de la générosité dans les présents, dans l'or, dans l'encens, dans la myrrhe, mais de la générosité dans la foi, dans l'adoration, dans l'entreprise, dans le voyage. Je ne parle pas seulement de la générosité qui donne. Je parle aussi de la générosité qui se donne.

Leurs reliques furent transportées de Perse à Constantinople. Sainte Hélène les fit déposer avec magnificence dans la basilique de Sainte-Sophie. L'évêque Eustache, du temps de l'évêque Emmanuel, les apporta à Milan. Quand Frédéric Barberousse prit et saccagea cette ville, les reliques des rois Mages reçurent à Cologne une dernière hospitalité.

On s'est beaucoup demandé ce qu'était l'étoile des Mages. Les uns ont cru que c'était une étoile absolument miraculeuse, surgissant tout à coup en dehors des lois naturelles et n'ayant rien à démêler avec l'astronomie.

D'autres ont dit : Une étoile ordinaire ne pourrait jamais indiquer une maison en particulier ; elle pourrait bien indiquer un pays en général, mais elle ne marquerait pas d'une façon précise une certaine étable ; il fallait donc que ce fût un météore situé près de la terre.

D'autres enfin ont eu recours à une troisième explication, longuement développée dans les petits Bollandistes.

D'après une hypothèse astronomique, adoptée par le docteur Sepp, une nouvelle étoile peut tout à coup apparaître, grâce à la conjonction de trois planètes. En 1604, la conjonction des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, fut observée par les astronomes. Une nouvelle étoile apparut tout à coup entre Mars et Saturne, au pied du Serpentaire. Cette étoile brillait d'un éclat extraordinaire et répandait autour d'elle une lumière coloriée.

On a calculé qu'une conjonction analogue, pouvant produire un effet analogue, se produit tous les 800 ans. Car Saturne et Jupiter mettent environ 800 ans à parcourir le zodiaque.

Sept périodes de 800 ans environ se sont écoulées depuis la création du monde, périodes qui pourraient apparaître comme les jours climatériques de l'humanité :

D'Adam à Enoch;

D'Enoch au déluge;

Du déluge à Moïse;

De Moïse à Isaïe;

D'Isaïe à Jésus-Christ;

De Jésus-Christ à Charlemagne;

De Charlemagne au temps moderne, marqué par la découverte de l'imprimerie.

Le septième jour serait le nôtre.

L'étoile des Mages est-elle le résultat d'une

combinaison astronomique ou une étoile directement miraculeuse?

Nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, Dieu avant fait l'ordre naturel comme l'ordre surnaturel, son action est également sensible, également manifeste, également providentielle dans ces deux cas. L'or, qui est la puissance; l'encens, qui est l'adoration; la myrrhe, qui est la pénitence, furent offerts à Jésus-Christ par la volonté expresse de Dieu, manifestée par une étoile et témoignée par les rois.

CHAPITRE II

CONVERSION DE SAINT PAUL.

En général, l'Eglise ne célèbre la fête d'un saint qu'au jour de sa mort, qui est pour elle le jour de sa naissance. Elle célèbre cependant la naissance de saint Jean-Baptiste, parce qu'il naquit sanctifié. Elle célèbre rarement un des épisodes de la vie des saints ; car il est rare qu'un épisode soit assez décisif pour mériter une consécration annuelle et solennelle.

Elle célèbre la conversion de saint Paul.

Cet évènement présente en effet un caractère ou plutôt plusieurs caractères particuliers.

La conversion de saint Paul est subite, totale, définitive, magnifique.

Elle est rapide comme la foudre et immortelle comme la joie des élus. Elle a le charme de la rapidité, le charme de la plénitude et le charme de la durée.

L'âme humaine a le besoin, l'amour, la passion des changements rapides. L'*instantanéité*, s'il est permis de prononcer ce mot, est un de nos plus profonds désirs.

Imaginez un homme qui obtienne petit à petit, lentement, les unes après les autres, toutes les qualités, toutes les vertus, toutes les grâces spirituelles et temporelles qu'il a désirées ; cet homme n'a pas eu la chose du monde qu'il désirait le plus : c'était la rapidité.

C'est qu'un des plus grands désirs de l'homme qui demande, c'est le désir de voir la main qui donne ; et la rapidité montre cette main.

L'homme qui désire une grâce quelconque désire cette grâce pour elle-même ; puis il désire en même temps sentir l'acte du don et voir la main qui donne. La lenteur dissimule cette main et cet acte ; la rapidité les découvre. Et le principal désir de l'homme qui désire, ce n'est pas d'avoir le don, c'est de le recevoir des mains de la foudre.

Saint Paul sacré dans le centre de sa fureur, précipité de cheval, aveuglé par la lumière et étonné à jamais, saint Paul changé en un autre homme et changé en un instant, répond à l'un de nos cris les plus profonds.

Il est changé en un instant et il est changé pour toujours. C'est encore là une des qualités que nous réclamons du changement.

Nous désirons qu'il soit instantané et qu'il soit immortel ! Nous voulons que le coup de foudre qui retentit subitement retentisse à jamais. Nous voulons encore quelque chose. Avec la rapidité de la cause nous voulons la plénitude de l'effet. Nous voulons que le changement de la personne

ou de la chose changée soit aussi complet que rapide et aussi durable que soudain.

Et c'est parce que saint Paul nous offre ces caractères, que nous lui savons gré des procédés dont Dieu a usé envers lui. Nous lui savons gré de ne pas nous faire languir dans les à-peu-près. Aussi le chemin de Damas est resté dans la mémoire des hommes, non-seulement comme un lieu historique, mais comme une locution proverbiale. Et c'est là un grand signe : trouver son chemin de Damas, c'est être frappé, averti, converti, foudroyé. Quand un fait a envahi le langage humain sous la forme du proverbe, c'est qu'il a répondu à quelqu'un des désirs intimes de l'homme.

Tout près de Damas, à dix minutes de la porte du Midi, on voit encore une douzaine de tronçons de colonnes, tous couchés dans le même sens. Ce lieu, qui est un peu élevé, ressemble à un monticule de décombres. C'est là que saint Paul fut renversé. Les chrétiens s'y rendent tous les ans en procession le 25 janvier. De là saint Paul entra dans la ville et prit la rue qu'on appelle la rue Droite ; la porte de saint Paul est appelée par les habitants porte Orientale. L'ancienne porte, dit Mgr Mislin, est encore très reconnaissable. Elle a trois arcs, qui reposaient sur des piliers très forts. Au-dessus s'élevait une tour.

Saint Paul sur le chemin de Damas était bien, en apparence, dans les plus mauvaises dispositions possibles pour être converti. Il respirait la menace et le meurtre. Il avait soif du sang des chré-

tiens. Le sang de saint Étienne était sur lui ; saint Étienne, l'innocent jeune homme qui ne semblait fait pour inspirer aucune antipathie ; saint Étienne, son camarade d'enfance, son parent ; saint Étienne avait été lapidé sous ses yeux, de son consentement, avec son aide. Paul gardait les vêtements des bourreaux. Qui sait même si l'envie, cette chose hideuse, n'avait pas armé sa main ? Qui sait si le dépit de n'avoir pu répondre à saint Étienne, avec qui il avait discuté, n'était pas pour quelque chose dans la haine de Paul ? Paul était pharisien. De quoi les pharisiens ne sont-ils pas capables ?

Paul appartenait à la secte maudite contre laquelle s'éleva l'indignation directe et spéciale de Jésus-Christ. Quand les bourreaux de saint Étienne déposèrent leurs habits aux pieds de Paul, ils voulurent par là témoigner publiquement que c'était de lui, comme représentant du conseil, qu'ils tenaient le droit de lapider le martyr. Ils jetaient sur Paul la responsabilité solennelle et officielle de l'exécution. D'après une tradition rapportée par saint Jérôme, ce fut dans cette contrée que Caïn tua son frère. Le premier homme qui fut tué par un homme et le premier martyr chrétien qui fut tué par un Juif périrent au même endroit. La mort de saint Étienne emprunte à ce rapprochement un caractère particulier, et le voisinage de Caïn assombrit encore la figure de Paul.

Avec la haine, Paul avait l'orgueil, et quel or-

gueil ! L'orgueil pharisaïque ! l'orgueil qui s'oppose si directement et si spécialement à la grâce ; l'orgueil qu'on pourrait appeler l'ennemi personnel de la lumière. A peine instruit dans l'Ecriture, saint Paul était entré spontanément dans la secte des pharisiens. L'orgueil était entré, dès sa jeunesse, dans la moelle de ses os ; avec l'orgueil et la haine il portait le blasphème sur ses épaules. Il était blasphémateur et instigateur du blasphème et persécuteur de la vérité. Toutes ces choses étaient entretenues et exaspérées en lui par un souffle de fureur ardent, féroce, implacable. Ce n'était pas la fureur qui se satisfait quand elle crie ; c'était une fureur sanguinaire, qui avait bu du sang et qui voulait en boire encore. C'était la rage inexorable d'un orgueilleux à la fois lettré et féroce, en qui les passions humaines soufflent, pour l'exciter, sur un fanatisme sans pardon.

Et voilà l'homme choisi.

Faut-il s'en étonner ? Pas le moins du monde. Dieu vomit les tièdes ; saint Paul n'était pas tiède. Il y avait dans cette nature ardente et fougueuse une proie précieuse pour quiconque s'emparerait de lui. A travers les réalités hideuses et féroces, l'œil de Dieu distingua dans Paul les *possibilités* qui dormaient leur sommeil, mais qui pouvaient se réveiller. Dieu, qui voyait de quoi Paul était coupable, voyait du même regard de quoi saint Paul était capable. Les grandes natures ont de grandes ressources : elles changent comme elles sont ; elles sont entières ; elles changent entièrement. La grâce.

qui se greffe sur elles, s'empare de leurs qualités natives ; et l'action surnaturelle, comme je l'ai déjà remarqué, prend toujours une certaine ressemblance avec la nature sur laquelle elle s'applique. Le caractère de saint Paul nous est révélé par le caractère de la foudre qui est tombée sur lui. La foudre n'est pas tombée de la même manière sur saint Augustin. Mais aussi saint Augustin n'était pas saint Paul. La faiblesse et la force sont traitées diversement. La foudre n'a pas dit à saint Paul : « Prends et lis ». Elle l'a jeté par terre et l'a aveuglé. Dans tout ce qui concerne saint Paul, c'est le *tout à coup* qui est la note dominante. Saint Augustin est attiré par un livre ; les Mages par une étoile ; saint Paul par la foudre. Le soleil venait de se coucher quand un sommeil profond et une horreur ténébreuse ont envahi Abraham ; la voix du ciel lui parla dans la nuit. Saint Paul est pris en plein jour, en plein midi, non pas seul, mais devant témoins. Cet homme éminemment actif et public est saisi dans une action, dans un voyage, entouré de ses amis. Lui, l'homme du bras, on dirait qu'il est sacré par le bras. Pas de longs discours, pas d'hésitations. La voix d'en haut débute par un reproche sévère et court.

— Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ?

— Qui êtes-vous, Seigneur ? demanda Paul, les yeux fixés sur l'apparition glorieuse ; car Jésus-Christ lui apparut dans sa majesté.

— Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes.

— Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Comme voilà l'homme d'action ! Saisi, surpris, renversé, ébloui, foudroyé, il ne perd pas une seconde. Non seulement il ne la perd pas, mais il ne la passe pas en réflexion, ni en méditation, ni même en contemplation seulement intérieure. Saint Jean, en pareil cas, n'eût pas perdu la première minute ; mais son activité se fût probablement arrêtée dans le domaine de l'esprit au moins une seconde. Saint Paul est tellement l'homme de l'action et de toutes les actions, qu'il lui faut tout de suite, *hic et nunc*, une vocation pratique, extérieure. Il ne persécutera plus Jésus de Nazareth. Alors que fera-t-il ? Cette question s'impose à lui subitement. Avant de la faire, il ne se donne pas seulement le temps d'être ébloui. Il va droit au fait extérieur. Puisqu'il ne persécute plus, il faut qu'il fasse autre chose ; et il veut immédiatement savoir quoi.

Il est aveugle pour le moment ; il ne donne pas à ses yeux le temps de se rouvrir ! Il lui faut dans le premier moment connaître sa voie nouvelle. Ses compagnons de voyage avaient perçu une lumière sans avoir aperçu Jésus-Christ. Saul devenu Paul vit seul la vision ; seul il comprit la parole, qui fut prononcée en langue syro-chaldaïque. Ses compagnons étaient des Juifs hellénistes.

Quand Paul se releva, il était aveugle. Il fallut le prendre par la main et le conduire. Cette arrivée à Damas ressemblait peu à celle qu'il avait méditée.

Il fut aveugle trois jours. Il passa ces trois jours d'obscurité dans une prière profonde.

Cependant Ananie reçut l'ordre d'aller rendre à Paul la vue. — Comment ! Paul, celui qui a fait tant de mal à vos saints ! celui qui a la puissance d'enchaîner ceux qui prononcent votre nom !

— Il est pour moi un vase d'élection ; il portera mon Nom aux nations, et aux rois, et aux enfants d'Israël. Vase d'élection ! voilà le mot prononcé. — Paul voit en lui-même l'effet de la prédestination avant de saisir les secrets terribles qu'il connaîtra plus tard, quand il sera ravi au troisième ciel, pour entendre les paroles cachées qu'il n'est pas permis à l'homme de redire. C'est alors qu'il s'écriera : « O profondeur ! » Mais nous sommes encore à Damas ; et voici Ananie qui vient dans la rue Droite. Il frappa à la porte d'un Juif nommé Jude, chez qui Saul était logé.

— Saul, mon frère, dit-il en entrant, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur le chemin, m'a envoyé vers vous pour vous rendre la vue et vous donner le Saint-Esprit.

Et Ananie imposa les mains à Saul, et les écailles tombèrent des yeux de celui-ci. Et Saul se leva, et il reçut le baptême.

Le récit est simple, la grandeur des choses dispense les mots du travail.

Nous retrouvons ici, comme dans la résurrection de Lazare, la part de Dieu et celle de l'homme.

Écartez la pierre, avait dit Jésus-Christ, avant de ressusciter le mort, et un instant après, déliez-le ; car il lui restait des bandelettes.

Il fait ce que lui seul peut faire et laisse les

hommes travailler dans la sphère de leur action.

Jésus-Christ aurait pu, ayant terrassé Paul, lui tout dire par lui-même, mais il lui envoya Ananie. C'est Ananie qui répondra à la question de la première minute : « Seigneur, que faut-il que je fasse ? »

Jésus-Christ avait aveuglé Paul lui-même ; mais il se sert des mains d'Ananie pour lui rendre la vue.

Comparée à la première chose, la seconde, quoique miraculeuse, semblait humaine.

Recevoir la lumière devait sembler à Paul quelque chose d'humain quand il comparait cette lumière à l'obscurité des trois jours.

Le soleil dut lui paraître quelque chose de terne auprès de la grande ténèbre.

Jésus-Christ s'était réservé à lui-même le don de l'obscurité, qu'il lui fit sans intermédiaire.

Mais pour le don de la lumière, il se servit de quelqu'un

Les rues, à Damas, gardent longtemps leur nom. En janvier 1874, la rue Droite s'appelle la rue Droite comme du temps de saint Paul. La maison d'Ananie est remplacée par un sanctuaire ; mais celle de Jude par une mosquée.

A dater de ce jour, tout fut fini. Si jamais converti ayant mis la main à la charrue ne regarda pas en arrière, ce fut saint Paul. Sa conversion fut radicale dans le sens étymologique du mot. Sa personne fut prise tout entière. Le cœur, qui était pharisien, cessa de l'être absolument. Toutes les

pensées, tous les sentiments, tous les actes intérieurs et extérieurs furent déracinés de leur ancienne terre et implantés dans la terre nouvelle. Cet homme, qui avait persécuté, jeta un défi solennel à tous les persécuteurs. Il déclara que rien ne le séparerait de Jésus-Christ; et il tint parole. Toutes les tempêtes de la création se déchaînèrent à la fois contre lui. Sa conversion fut le signal de l'universelle fureur des hommes et des choses.

A peine rendu à la lumière du jour par les mains d'Ananie, il voit ses anciens amis, changés en ennemis mortels, préparer sa captivité et sa mort. On garde les portes de la ville pour lui en interdire la sortie. Les fidèles de Damas le descendent pendant la nuit dans une corbeille, par dessus les remparts.

Puis il se retire en Arabie; et après une prière profonde comme l'obscurité des trois jours, après une retraite digne de sa mission, il se lance dans cette guerre pacifique où il devait à la fois vaincre et mourir. Le monde pharisien, le monde romain, l'enfer et la nature entrèrent contre lui dans la même conspiration, réalisant la parole de Jésus-Christ à Ananie: « Je lui montrerai quelles souffrances il lui faudra supporter en mon nom. » Dix ans avant sa mort, Paul avait déjà été flagellé cinq fois par les Juifs. Malgré son titre de citoyen romain, il fut trois fois battu de verges. A Lystres, le peuple, qui avait voulu l'adorer, tout à coup le lapida et le laissa pour mort. Dans ses voyages à travers le monde, il fit naufrage trois fois; soutenu sur un débris de navire, il lui arriva de rester un jour et

une nuit au milieu de l'Océan. Les flots firent de lui, pendant vingt-quatre heures, en apparence, tout ce qu'ils voulurent. Il fut enchaîné; sept fois il fut jeté en prison. Et sur sa tête pesait, au milieu de toutes les angoisses physiques et morales, la sollicitude de toutes les Eglises. Il écrivait, soutenait, consolait, fortifiait, nourrissait, encourageait et enflammait les Romains, les Corinthiens, les Ephésiens, les Galates, les Hébreux. Cet homme eut vraiment le droit de déclarer qu'il avait combattu un bon combat; et quand sa tête tomba sous le glaive de Néron, ce dut être un moment solennel sur la terre comme dans les cieux.

CHAPITRE III

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

La traduction des œuvres de saint Jean Chrysostome était une œuvre énorme ; elle vient d'être accomplie. Bien des architectes se sont réunis pour construire ce monument. M. Jeannin, professeur au collège de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier, a dirigé les travaux (1).

Saint Jean Chrysostome est un de ces hommes qui semblent avoir un titre particulier au nom de catholique : c'est un homme universel.

Parmi les saints, il en est dont la vie intérieure constitue un drame si terrible et si sublime que la vie extérieure est seulement un détail dans leur biographie, détail important, mais qui permet au lecteur de l'oublier par instants.

Il est des saints qui ont vécu surtout en eux-mêmes ; le reproche absurde d'inutilité et d'égoïsme sort naturellement des lèvres de tous ceux qui les étudient sans les comprendre.

1. *Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, traduites pour la première fois en français.

Il en est d'autres en qui la charité se montre plus ostensiblement, et frappe le spectateur, même malgré lui. Il y a des hommes qui se sont dépensés pour les autres hommes avec une si évidente libéralité que l'étranger lui-même, les regardant de loin et ne pénétrant pas dans leur sanctuaire, admire malgré lui leur vie extérieure, sans connaître le principe d'où elle vient, et le foyer d'où sort ce feu.

Saint Siméon Stylite appartiendrait à la première de ces deux classes ; saint Jean Chrysostome à la seconde ; saint Augustin à toutes les deux.

Saint Jean Chrysostome se dépensa toujours, en toutes circonstances, vis-à-vis de tous, et à propos de tout. Il fut un don perpétuel : il se donna par le sacerdoce ; il se donna par l'aumône ; il se donna par le sacrifice ; il se donna par la parole.

Il parla immensément ; il écrivit fort peu, et, même en écrivant, il parlait encore.

Entre l'écrivain et l'orateur, la distance est grande. L'orateur s'adresse à quelques-uns, l'écrivain à tous. L'orateur parle, dans une circonstance donnée, et pour une circonstance donnée, à une assemblée particulière dont il connaît les dispositions et les besoins spéciaux. L'écrivain s'adresse à lui-même et à l'humanité. Il veut que son œuvre soit permanente ; il veut la soustraire, autant que possible, aux influences délétères des choses accidentelles. L'orateur veut obtenir de

certaines personnes, qu'il voit et qu'il connaît, un certain acquiescement déterminé. Il veut agir sur elles et s'emparer de leur esprit. L'écrivain pense moins aux personnes et pense plus aux choses. Il traite moins directement avec les hommes, et se préoccupe plus uniquement du sujet qu'il traite et de la vérité qu'il exprime.

Saint Jean Chrysostome, même quand il écrit, au lieu de parler, reste orateur et ne devient pas écrivain. L'intention d'agir sur quelqu'un est toujours actuelle et évidente chez lui.

Ce n'est pas à lui qu'il parle. Il ne se renferme pas dans un lieu secret et profond pour se recueillir dans le mystère intime de l'âme. Il a toujours une assemblée devant lui, toujours des adversaires, toujours des pécheurs. Il ne s'abîme pas longuement, comme saint Augustin, dans ses souvenirs, pour pleurer les jours d'autrefois et pour préparer les jours qui viendront. Il ne s'enfonce pas dans son abîme intérieur avec l'ardeur terrible des contemplatifs ; il songe au présent. Il regarde autour de lui. Au lieu de fermer les yeux pour se souvenir, il les ouvre pour examiner.

Evêque veut dire surveillant : saint Jean Chrysostome fut vraiment Evêque. Il se précipitait de tous les côtés à la fois pour défendre ses brebis, car les loups venaient de toutes parts.

Beaucoup plus moraliste que théologien, il avait sans cesse devant les yeux la difficulté pratique avec laquelle on était actuellement aux prises

autour de lui. Il s'élève peu, il approfondit peu, s'il faut prendre ces deux mots dans le sens humain et intellectuel : il regarde, il examine, il cherche, il sonde, il exhorte, il encourage, il console, il conseille. Son regard n'est pas habituellement d'une profondeur extraordinaire, mais il s'adapte singulièrement aux circonstances de temps et de lieux, aux personnes et aux choses.

Il n'est pas nécessaire, pour l'approcher, d'avoir vécu longtemps dans l'atmosphère sombre et embrasée où brûlent, parmi les splendeurs de la nuit sacrée, les mystères insondables de la théologie. Beaucoup de saints, peut-être, ont été plus sublimes; très peu ont été si populaires. Il a cette douce grâce naïve qui est la vraie bonté, la bonté féconde et lumineuse. Il descend, sans s'abaisser, dans les détails de la vie humaine.

Sans compromettre la dignité de la chaire évangélique, il s'y assoit pour raconter ou pour conseiller les choses les plus intimes et les plus familières. Il ne prononce pas de ces paroles vagues qui passent à côté des auditeurs sans les atteindre; il s'adresse réellement à tous ceux qui l'entourent, entrant dans les nécessités de leur existence quotidienne, les appelant, les avertissant, les réprimandant, les conseillant, comme s'il connaissait chacun d'entre eux par son nom, comme s'il était entré dans toutes les misères, dans toutes les faiblesses, dans toutes les tentations qui remplissaient ses auditeurs, comme s'il eût été réellement le frère où le père de chacun; et ce

n'était pas une illusion; il était réellement le père et le frère de chacun. Il ne l'était pas par hypothèse, il l'ét it en réalité.

Il semble que l'intent on de briller, dans les discours moraux et religieux, soit en quelque sorte une invention moderne. Autrefois, chez les Grecs, par exemple, l'éloquence politique était le cri même de la nécessité actuelle. Quand Démosthènes parlait, il ne visait vraisemblablement à rien qu'à exciter le peuple. La vanité était combattue, peut-être étouffée, peut-être prévenue par l'angoisse ré lle d'une situation politique qui exigeait non des phrases, mais des actes, non un succès, mais une délivrance. Cicéron, qui est un moderne, inaugure peut-être la période de décadence où l'orateur se regarde au lieu de s'oublier, et pense à l'élégance de son geste au lieu de penser à sauver le peuple. Cicéron, dans son *Traité de l'Art oratoire*, a érigé en système la décadence de l'art; il en a dressé le code; il en a formulé les lois. Mais voici le monde romain qui meurt, et le christianisme se lève sur le monde. Une éloquence naît, plus sévère que celle d'autrefois, encore plus dépourvue de retour sur elle-même, ignorante des ruses et ne visant qu'au salut. Il ne s'agit plus seulement désormais de sauver un certain peuple d'un certain peuple ennemi, à l'occasion d'un danger accidentel; il s'agit de sauver les peuples et les individus contre l'ennemi commun, contre l'ennemi du genre humain; il s'agit de faire à la création rajeunie le don du salut, pour le temps et

pour l'éternité, sur la terre comme au ciel. Il s'agit d'enseigner le *Pater* pratiquement et de le faire réciter aux hommes dans la vérité comme dans l'esprit.

Il semble que l'orateur chrétien, l'homme des premiers siècles de l'Église, n'ait pas même la peine de s'oublier ; il semble que jamais la pensée de lui-même ne se soit présentée à lui. Il semble qu'il n'ait pas eu de précautions à prendre contre la recherche de soi, et qu'en face des grandes catastrophes, et des grandes espérances; en face du monde écroulé, et du monde prêt à naître ; en face des Romains qui s'en vont, des barbares qui arrivent, des chrétiens qui surgissent ; en face des grandes ruines amoncelées et du salut que la terre réclame; il semble qu'en face de ce drame humain et divin où toutes choses sont en présence, l'orateur n'ait pas le temps de penser à lui-même, et que la vanité ne prenne pas sa place parmi tant de décombres, parmi tant de préparations, tant de crimes, tant de vertus, tant de larmes de toute espèce. Saint Jean Chrysostome est un des types les plus accomplis de la simplicité pratique aux prises avec un travail gigantesque et minutieux qui réclame à la fois tous les genres de courage. Ce n'est pas le type du génie, c'est le type de l'activité ; ce n'est pas le vol de l'aigle, c'est le combat pied à pied, ardent, doux, fort, calme et acharné. C'est la charité invincible que rien ne rebute et ne fatigue ; c'est le dévouement sans ostentation, qui ne s'étale ni vis-à-vis des

autres, ni vis-à-vis de lui-même, qui va droit à son but, fortement et tranquillement. Saint Jean Chrysostome ne plane pas ordinairement, mais il marche d'un pas égal, assuré, qui féconde le sol sous ses pieds.

Saint Jean Chrysostome, dans ses homélies, reproche aux auditeurs de voir en lui autre chose qu'un apôtre, et de chercher dans ses discours autre chose que la pratique. Les considérations générales, métaphysiques, théoriques, philosophiques, sociales qui constituent depuis quelque temps l'apologétique chrétienne, étaient peu connues autrefois. La forme de la prédication varie suivant la nature et le besoin des siècles auxquels elle s'adresse. Il semble qu'en avançant à travers les âges, l'élévation augmente et que l'intimité diminue. Peut-être une apologétique suprême résumera-t-elle, avant la fin du monde, toutes les gloires de la métaphysique et de la prédication chrétienne dans une synthèse où l'élévation et l'intimité s'augmenteront, s'achèveront, se compléteront l'une l'autre.

Les détails les plus intimes de la vie, de la maison et de la famille passent sous nos yeux quand nous lisons saint Jean Chrysostome.

« Chez les Juifs, dit-il, pour prier il fallait monter au temple, acheter une tourterelle, avoir du bois et du feu sous la main, prendre un couteau, se présenter à l'autel, accomplir beaucoup d'autres prescriptions..... Ici, rien de pareil..... Rien n'empêche une femme, en tenant sa quenouille ou

en ourdissant sa toile, d'élever sa pensée vers le ciel et d'invoquer Dieu avec ferveur; rien n'empêche un homme qui vient sur la place ou qui voyage seul de prier attentivement; tel autre, assis dans sa boutique, tout en cousant des peaux, est libre d'offrir son âme au Maître. L'esclave, au marché, dans les allées et venues, à la cuisine, s'il ne peut aller à l'église, est libre de faire une prière attentive et ardente; l'endroit ne fait pas honte à Dieu, etc... »

Cette familiarité est le caractère distinctif de saint Jean Chrysostome. Jamais elle ne l'abandonne, et même quand sa parole s'élève, elle garde ce caractère d'allocution personnelle et directe. Il n'échappe jamais à son auditeur par un mouvement étranger; son sujet ne l'entraîne ni plus loin ni plus haut que l'esprit de ceux qui écoutent. Essentiellement populaire, il poursuit dans les conditions sociales et intellectuelles les plus infimes, il poursuit ceux qui habitent là pour faire pénétrer en eux, lentement, laborieusement, charitablement et patiemment les vérités les plus hautes, accommodées à leur faiblesse et mises à leur portée. Les relations des choses entre elles, les coups d'œil généraux sont rares dans ses discours. On dirait qu'il connaît chacun de ses auditeurs intimement et personnellement. On dirait qu'il s'adresse tantôt à l'un, tantôt à l'autre, variant ses conseils suivant les circonstances particulières de chaque nature et de chaque position, mais ne disant pas un mot vague, impersonnel et

purement théorique, ne prononçant pas une phrase qui ne porte coup, dans tel endroit et dans telle direction pratique déterminée. Il ne vous quitte pas la main, il vous conduit pas à pas dans le sentier où vous marchez et qu'il connaît. Il est votre Evêque. Il connaît vos voies et les surveille. Il compte vos pas; il ressemble à une mère qui regarde son enfant s'essayer à courir pour la première fois.

Quand il explique aux époux leurs devoirs, saint Jean Chrysostome entre dans des considérations si simples qu'elles étonneraient beaucoup aujourd'hui. Les modernes ne sont pas assez humains pour supporter tant de naïveté. Saint Jean Chrysostome conseille à l'époux de ne pas cacher son affection, mais de la montrer tout entière, très simplement. Il lui recommande de parler à sa jeune femme et lui indique comment pourrait s'engager une de leurs premières contestations.

« Dis-lui, continue le saint, dis-lui avec la grâce la plus parfaite : Chère petite fille, j'ai associé mon existence à la tienne, dans les choses les plus importantes et les plus nécessaires d'ici-bas... Je pouvais épouser une femme plus riche, je ne l'ai pas voulu... J'ai tout dédaigné pour ne voir que les qualités de ton âme, que j'estime au-dessus de tous les trésors. »

Et l'orateur se livre aux transports d'horreur qui lui inspirent les mariages d'argent.

« Une femme riche, dit il, vous apportera moins

de jouissances par la fortune que d'ennuis par ses exigences, ses prétentions, ses dépenses, ses paroles hautaines et méprisantes. Elle dira peut-être : Je n'use rien qui soit à toi; je m'habille à mes dépens et sur les revenus qui me viennent de ma famille. »

Et, accablant cette insolente de son indignation fougueuse et naïve, l'Evêque l'apostrophe et la prend à parti :

« Que dis-tu là? Ton corps ne t'appartient plus et tu t'appropries tes biens! Une fois mariés, l'homme et la femme ne font plus qu'un. Et vous auriez non pas une fortune commune, mais deux fortunes distinctes! O fatal amour de l'argent! Vous n'êtes qu'un même être, une même vie, et vous parlez encore du *tien* et du *mien!* Parole exécrable et criminelle, inventée par l'enfer! »

Saint Jean Chrysostome charge l'époux lui-même d'instruire là-dessus l'épouse. C'est à lui d'enseigner, à elle d'écouter. Mais il ne suffit pas d'enseigner, il faut enseigner utilement, sagement, doucement, gracieusement. Et avec quelle grâce le saint Evêque recommande la grâce! Avec quelle douceur il recommande la douceur! Comme il s'intéresse sincèrement au bonheur de ses enfants! comme il veille tendrement sur la fragilité de l'amour!

Il faut, pour étudier cet homme, ce saint, dans son caractère, dans sa vie, dans ses prédications; il faut aussi, pour connaître le milieu social où il agissait et la naïveté des mœurs environnantes.

suivre saint Jean dans les charmants et tendres détails de ses soins paternels.

Supposons donc le cas où la femme, insolente et avare, réclame la propriété particulière de tel objet et veut le disputer à son mari. Que fera celui-ci? Se fâchera-t-il ou cèdera-t-il? Il cèdera, s'il suit l'avis de l'Evêque, mais il cèdera de manière à donner une leçon pleine de sagesse et de douceur. Il avertira sa femme de son erreur, par sa manière même de céder.

« Apprends ces choses à ta femme, dit saint Jean Chrysostome, mais avec une grande bonté.

« L'exhortation à la vertu a, par elle-même, quelque chose de trop sévère, surtout si elle s'adresse à une jeune personne délicate et timide. Quand donc tu t'entretiendras avec elle de notre philosophie, mets-y beaucoup de grâce, et cherche principalement à arracher de son âme le *tien* et le *mien*. Si elle dit : *Ceci est à moi;* réponds aussitôt : *Que réclames-tu, comme étant à toi? je l'ignore; car, pour moi, je n'ai rien en propre; et ce n'est pas telle ou telle chose, c'est tout qui t'appartient!*

« Passe-lui donc cette parole !... Si elle dit : Ceci est à moi, dis-lui : Oui, tout est à toi, et moi aussi, tout le premier, je suis à toi ! Et ce ne sera pas flatterie, mais sagesse. Ainsi tu pourras, tour à tour, apaiser sa fougue, et guérir son abattement. »

Ainsi parle l'évêque ; mais il n'a pas encore tout dit ; c'est la tendresse qu'il demande, ce n'est

pas seulement la douceur. Il veut que l'époux dise à l'épouse :

« Je t'aime et je te préfère à ma propre vie... Ton affection me plaît par-dessus toute chose, et rien ne me serait aussi pénible que d'avoir, en quoi que ce soit, une autre pensée que la tienne. Rien ne m'effraie pourvu que je possède ton amour, et c'est encore toi que j'aimerai dans nos enfants. »

« Ne crains pas, mon ami, ajoute saint Jean Chrysostome, ne crains pas que ce langage donne à ta femme trop de prétention. Avoue-lui que tu l'aimes ! »

Cette interpellation directe, qui part de l'orateur pour aborder personnellement chaque auditeur, est le caractère de cette parole vivante.

L'orateur moderne évite généralement les allusions individuelles ; il embrasse l'ensemble des hommes et des choses, et croirait manquer à l'une des nombreuses lois de sa dignité s'il avait l'air de savoir le nom de ses auditeurs, de les considérer comme ses enfants et de leur adresser, personnellement, des conseils privés. Il semble ignorer leurs affaires et ne pas s'occuper de leurs maisons. Quelque chose d'officiel a pénétré partout : une certaine grandeur peut très bien se rencontrer dans certaine façon de parler et d'agir.

Le style a sa solennité qu'il ne faut ni exagérer ni méconnaître. Une certaine largeur d'horizon peut exclure ou exiger un certain ton, et les con-

venances changent avec les mœurs qui les produisent.

Mais il faut se souvenir des parfums exquis qui s'échappaient d'une éloquence paternelle. Il faut se souvenir des communications chaudes et tendres qui se faisaient entre l'orateur et l'auditeur, entretenues par la sollicitude de l'un et par la soumission de l'autre. Saint Jean Chrysostome est peut-être l'exemple le plus complet et le type accompli de cette éloquence, si contraire à la nôtre, si pleine d'oubli pour elle-même, l'oubli de soi !... Ce charme est si rare qu'il embellit et colore, quand il se rencontre, même isolé, là où manque la couleur. Peu de créatures sont assez complètement disgraciées pour ne pas devenir gracieuses en quelque façon, si elles reçoivent le don sublime de ne viser à rien, et de s'oublier parfaitement.

Cet homme si simple, ce conseiller si intime et si tendre était, vis-à-vis de l'injustice puissante, d'une fierté et d'une audace à toute épreuve. L'histoire d'Eutrope semble un cadre placé là tout exprès pour enchâsser la grande figure de Chrysostome.

Dans le superbe discours, que la circonstance extraordinaire où il fut prononcé transforma en évènement public, il apostrophe encore, et plus directement que jamais, un de ses auditeurs. Mais de quelle voix il lui parle ! Avec quelle autorité ! avec quelle douceur ! avec quelle grandeur ! Quel drame que ce récit ! Comme il est supérieur

aux drames de l'histoire ancienne ! supérieur par l'intérêt, supérieur par l'enseignement, supérieur par le pathétique ! Et comme il est moins célèbre ! Que de gens savent par cœur Cornélius Népos, et, parfaitement édifiés sur le compte de Pélopidas et d'Atticus, n'ont pas un souvenir précis du rôle historique de saint Jean Chrysostome et de son attitude magnifique devant l'empire et devant l'empereur ! C'est que le christianisme est là. C'est pourquoi les hommes se taisent et oublient. La proximité de Dieu se mesure à leur injustice.

Leur méconnaissance est le témoignage qu'ils rendent à la vérité.

Eutrope, l'eunuque Eutrope, était à peu près monté sur le trône. Il était même question de l'y installer tout-à-fait, de l'y placer officiellement. Cet esclave, devenu consul, menaçait déjà l'impératrice de sa disgrâce. Claudien a fait le récit de ce consulat épouvantable... Les provinces étaient mises à l'encan !

Avec les bijoux de sa femme, un certain personnage acheta la Syrie !

L'histoire d'Eutrope serait invraisemblable, si la honte et l'horreur pouvaient être invraisemblables, depuis Adam, dans l'histoire humaine. Ceux qui ont perdu de vue la réalité de notre nature, et en qui l'idée de la chute originelle est voilée par l'orgueil qu'elle-même inspire, et sous laquelle elle se dissimule, comme l'araignée sous sa toile ; ceux-là feraient bien de relire l'histoire d'Eutrope.

La nature humaine est visible, là, sans voile et sans mensonge. Toute noblesse et toute richesse étaient punies par le bannissement, la confiscation ou la mort. Les déserts de Lybie reçurent ce qu'il y avait dans l'empire de plus honnête et de moins dégradé, tout ce qui avait l'honneur d'être envoyé en exil !

Ce fut là que mourut Rimasius, l'ancien consul, exilé d'abord, assassiné ensuite ; Rimasius, le vainqueur des Goths, le compagnon et l'ami de Théodose ! C'était une fête pour Eutrope, c'était une proie agréable, plus rare et plus illustre que ses victimes ordinaires. Le consul aimait à s'offrir à lui-même des sacrifices de cette espèce-là. Mais ce n'était pas assez : Rimasius avait un fils, il fallait le tuer ; la chose fut faite. Mais ce n'était pas assez. Il restait une veuve et une mère : Eutrope eut l'idée de l'immoler ; mais cette femme, nommée Pentadie, se réfugia aux pieds des autels : elle invoquait le droit d'asile !

Il faut se faire une idée des temps dont nous parlons pour comprendre l'importance du droit d'asile, et de quelle façon les Evêques tenaient à cette chose sacrée.

Le droit d'asile qui, aux temps de la trève de Dieu, s'exerçait sur les grandes routes, aux pieds des croix plantées, dans les champs auprès d'une charrue, le droit d'asile vivait, du temps de Chrysostome, à l'ombre des autels. Pentadie l'invoqua ; Eutrope osa réclamer sa victime, mais il rencontra Chrysostome. Le bourreau recula devant l'Evêque.

Pentadie fut sauvée ; cependant le droit d'asile fut aboli en principe par Eutrope.

Tout pliait devant l'eunuque, tout, excepté saint Jean. Sans faiblesse et sans ostentation, l'Evêque faisait son devoir, et sa grande figure se dressait seule, au milieu de tout ce peuple prosterné.

Mais bientôt tout changea. Un de ces accidents de palais, si fréquents à cette époque, jeta Eutrope la face contre terre. La révolte de Tribigilde, les menaces de la Perse qui venait de changer de maître, les supplications de l'impératrice insultée, éplorée, furieuse, qui se précipita aux pieds de l'empereur, ses deux enfants dans les bras, et demandant vengeance, toutes les colères et toutes les douleurs qu'Eutrope avait excitées, se tournèrent enfin contre lui. Arcadius le chassa du palais. Aussitôt toutes les voix qui l'adoraient ne firent qu'une voix pour le détester. Un concert d'imprécations s'éleva contre lui. Jamais le fameux voisinage du Capitole et de la roche Tarpéienne ne fut vrai si littéralement. Tout le peuple demandait à grands cris la mort d'Eutrope.

C'est ici que commence un drame sublime !

Que fit le misérable eunuque ? Il n'avait qu'une ressource. Il l'employa. Il invoqua ce droit d'asile que lui-même avait aboli. Consul, il l'avait bravé. Condamné, il l'invoqua. Mais ce qu'il avait détruit était bien détruit, au moins dans l'esprit d'Arcadius. Eutrope réfugié aux pieds des autels, et invoquant leur ombre jadis méprisée par lui, est un magnifique tableau qui pourrait tenter un peintre ;

mais là ne s'arrête pas le drame. L'eunuque poursuivi fut traité par Arcadius comme Pentadie persécutée avait été traitée par lui. Il avait réclamé Pentadie abritée derrière l'autel. Arcadius réclama Eutrope, couché sous la table de l'autel. Mais là ne s'arrête pas le drame. Eutrope, poursuivant Pentadie, avait rencontré Chrysostome qui la protégeait. Arcadius, poursuivant Eutrope, rencontra Chrysostome qui le protégeait. Seul défenseur autrefois de la liberté et de la justice contre Eutrope tout-puissant, saint Jean Chrysostome fut le seul défenseur d'Eutrope poursuivi et caché sous la table et serré contre l'autel. L'Evêque toujours fidèle, toujours fier, toujours humble, toujours grand, toujours libre, invoqua solennellement et magnifiquement en faveur d'Eutrope poursuivi ce même droit d'asile qu'il avait invoqué contre Eutrope tout-puissant, et l'eunuque se cacha derrière ce même Evêque, contre lequel, aux jours de sa puissance, sa colère s'était brisée !

Eutrope tremblait de tous ses membres, caché sous la table de l'autel ; la foule s'assembla tumultueuse, demandant la tête du criminel, et exaltée par une nuit de fureur. Saint Jean prit la parole dans cette église envahie par tant de passions, adressant tour à tour ses reproches à la foule et à celui qu'elle poursuivait, montrant à celui-ci son orgueil et sa bassesse, à celle-là ses adulations et ses colères.

« Vanité des vanités, s'écria l'orateur. Où est maintenant cette splendeur illustre du consulat?

Où sont les flambeaux qu'on portait devant cet homme, et ces applaudissements et ces danses, et ces banquets et ces fêtes? Où sont ces couronnes et ces parures suspendues sur sa tête, et les faveurs bruyantes de la ville et les acclamations du cirque? »

C'est un lieu commun, il est vrai, mais comme ce lieu commun était rajeuni, vivifié, transfiguré par la réalité vivante et terrible qui l'entourait et l'autorisait! Vanité des vanités, répétait continuellement l'orateur, et il aurait voulu voir ce mot gravé sur le front et dans la conscience de chaque homme. Puis se tournant par un mouvement superbe vers l'eunuque agenouillé, qui avait autrefois bravé l'Evêque :

« Ne t'ai-je pas dit bien des fois, lui demanda Chrysostome, que la richesse est fugitive? Roi, tu ne pouvais pas me supporter. Ne t'ai-je pas bien dit qu'elle ressemble à un serviteur ingrat? Roi, tu ne voulais pas me croire, et l'expérience t'apprend qu'elle n'est pas seulement fugitive et ingrate, mais homicide, puisqu'elle t'a réduit en cet état.

« Ne te disais-je pas que les blessures faites par un ami valent mieux que les baisers d'un ennemi? Si tu avais supporté nos blessures, leurs baisers ne t'auraient pas perdu... Ceux qui te versaient à boire ont pris la fuite; ils ont renié ton amitié. Ils cherchent leur sécurité à tes dépens. Ce n'est pas ainsi que nous avons fait. Nous ne t'avons pas abandonné alors, malgré tes em-

portements, et aujourd'hui, tombé, nous te protégeons, nous t'entourons de nos soins. L'Église, que tu traitais si mal, te reçoit à bras ouverts, et tous ces habitués du cirque, pour lesquels tu dépensais tes richesses, ont levé le glaive contre toi ! Et si je parle ainsi, ce n'est pas pour insulter celui qui est tombé, mais pour avertir ceux qui sont debout. Toutes les paroles sont au-dessous de la vérité ! O fragilité des choses humaines ! Quand je les appellerais herbe, fumée et songe, je n'aurais rien dit, rien ; elles sont plus néant que le néant !... Vous vîtes, hier, quand on vint de la part de l'empereur, pour l'arracher d'ici, comme il courut aux vases sacrés, aussi pâle qu'un mort ; le claquement des dents, le tremblement du corps, le sanglot de la voix, tout annonçait son angoisse mortelle ! »

Il est facile de concevoir l'impression que devait produire sur cette foule furieuse, sur ce criminel prosterné, la magnifique improvisation de saint Jean. Le grand évêque, aussi doux devant son ennemi vaincu qu'il avait été ferme devant son ennemi vainqueur, gardait, au milieu de toutes ces exaltations et de toutes ces chutes, un équilibre radieux. La foule s'indignait de voir l'ennemi de l'Église invoquer celle qu'il venait de persécuter et ce droit d'asile qu'il avait détruit. Saint Jean continua :

« Dieu, dit-il, permet qu'un tel homme apprenne par ses malheurs la puissance et la clémence de l'Église... Voilà de quoi confondre juifs et gentils !

Pour sauver son ennemi, qui se réfugie à son ombre, l'Eglise s'expose au courroux de l'empereur! Oui, c'est là le plus bel ornement de l'autel! Le bel ornement, direz-vous, que cet avare, ce voleur, ce scélérat, qui s'attache à la table sacrée! — De grâce, ne parlez pas ainsi. Une courtisane toucha les pieds de Jésus-Christ. La gloire du Seigneur en a-t-elle souffert ? »

L'auditoire, furieux tout à l'heure, fondait en larmes maintenant. Saint Jean vit qu'il avait gagné sa cause.

« Allons, dit-il alors, allons nous jeter aux pieds du prince, ou plutôt prions Dieu de lui donner un cœur qui sache compatir. »

En effet, le grand orateur triompha de toutes les fureurs. Il apaisa la foule, il apaisa l'impératrice, et le droit d'asile ne fut pas violé. Le droit sacré qu'il avait sauvegardé contre Eutrope, il le sauvegarda en faveur d'Eutrope. Pas un cheveu ne tomba de la tête du proscrit, qui se retira tremblant à Chypre, vaincu et protégé par la même force et par la même douceur.

C'est ainsi que saint Jean Chrysostome entendait le sacerdoce. Or, cette dignité redoutable lui avait été imposée presque de force. La situation morale des chrétiens de son époque est indiquée par les *intrigues* qui se produisaient à l'élection des évêques. Il y avait des ambitions, il y avait des cabales, il y avait des luttes et des rivalités. Mais ces ambitions, ces cabales, ces rivalités et ces luttes se passaient à rebours. C'était à qui ne

serait pas nommé. C'étaient des intrigues retournées, des ambitions qui se précipitaient dans la profondeur fuyant le jour et les hommes, cherchant le désert. C'était un sentiment profond et épouvanté de la majesté épiscopale qui faisait reculer devant elle. Ces hommes en étaient tellement dignes qu'ils tremblaient de l'accepter, et la sublimité du sentiment qu'ils en avaient les mettait en fuite quand elle menaçait de les atteindre réellement. Saint Martin fut arraché à son couvent. On le conduisit à Tours, malgré lui, gardé à vue, escorté. Un tableau qui représenterait cette scène aurait l'air de représenter aujourd'hui un criminel qu'on mène au supplice. Il y en avait qui se calomniaient, afin d'échapper à un trop terrible honneur. Saint Ambroise intrigua comme il put, il n'imagina rien de mieux que de se faire passer pour cruel ; mais le peuple n'eut pas de confiance dans cette cruauté. Ambroise se sauva la nuit, mais il fut ramené dans la ville. Saint Paulin livra, pour se sauver, un combat désespéré où il faillit laisser la vie. Le peuple allait l'étouffer ; la victime céda enfin.

Le traité de saint Jean Chrysostome sur le Sacerdoce n'est pas seulement un éloquent discours sur la terrible dignité du prêtre ; il est aussi un monument historique et contient sur les chrétiens du quatrième siècle des révélations qu'on pourrait appeler curieuses, si la majesté du document n'étouffait pas la curiosité. Là, comme toujours, saint Jean est familier, naïf et causeur. Il

raconte comment la chose s'est passée entre lui et son ami Basile, et comment il a trompé ce digne homme par une ruse qui serait célèbre, si le fait s'était passé dans l'histoire romaine, entre deux illustres païens. De quel Basile s'agit-il ainsi ? Personne ne le sait. Plusieurs ont cru y voir Basile le Grand, évêque de Césarée. Toutes les vraisemblances manquent, sans excepter celle qui viendrait des dates. Saint Basile naquit en 329 : saint Jean en 344. Or, les deux interlocuteurs du dialogue de Chrysostome semblent du même âge. On a également pensé à Basile de Séleucie. Mais l'obstacle est bien plus grand et touche à l'impossibilité complète. Basile de Séleucie écrivait en 458 à l'empereur Léon. S'il eût été sacré Evêque, comme l'ami de Jean, en 374, il aurait gardé au moins quatre-vingt-quatre ans la dignité épiscopale.

Le savant auteur de la Vie de Saint Jean Chrysostome, placée avant ses œuvres complètes, admet avec Baronius qu'il s'agit de l'Evêque de Raphamé. Quoi qu'il en soit, Chrysostome trompa Basile.

« Mon généreux ami, dit-il lui-même, étant venu me trouver en particulier, et m'ayant communiqué la nouvelle comme si je l'ignorais (la nouvelle de leur nomination) me pria de ne rien faire cette fois encore que d'un commun accord entre nous, prêt à me suivre dans le parti que je prendrais, qu'il fallût fuir ou céder. Sûr de ses dispositions, et convaincu que je porterais

un grand préjudice à l'Église si, à cause de ma faiblesse, je privais le troupeau de Jésus-Christ d'un pasteur si capable de le gouverner, je lui cachai ma pensée, moi qui l'avais habitué à lire jusqu'au fond de mon cœur. Je lui répondis donc qu'il fallait prendre le temps de réfléchir, que rien ne pressait, et lui laissai croire qu'en tous cas je serais du même avis que lui.

« Quelques jours après, arrive celui qui devait nous imposer les mains. Je me cache. On s'empare de Basile, qui, ne sachant ce que j'avais fait, se courbe sous le joug, persuadé, d'après ma promesse, que j'allais suivre son exemple, ou plutôt qu'il suivait le mien. »

Ce récit n'est-il point merveilleux de naïveté ? Cette simplicité ignorante de sa grandeur donne à cet historien un ton merveilleux, une liberté incommunicable dans la parole et dans l'attitude. *On arrive, je me cache.* On s'empare de Basile. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de deux criminels poursuivis par les gendarmes ? Et cette crainte, cette fuite, cette résistance mal vaincue, tout cela lui paraît trop naturel pour mériter un étonnement ou même une explication. Mais ce n'est pas tout. Le peuple attendait deux victimes. Il n'en a qu'une. On s'ameute.

« Quelques-uns, parmi les assistants, voyant Basile exaspéré de la violence qu'on lui faisait, dirent tout haut qu'il était absurde, quand celui des deux qui passait pour le plus intraitable (le plus intraitable ! c'était moi, Jean, qu'ils désignaient

ainsi) s'était soumis avec une modestie parfaite au jugement des Pères, que l'autre, plus modéré, plus sage, s'emportât, résistât, se montrât si opiniâtre et si orgueilleux. »

Cette *modestie* dont on félicitait Chrysostome était une illusion : Chrysostome, moins modeste qu'on ne le disait, s'était caché. Quant à l'*orgueilleux* Basile, il se rendit et se soumit, dans la persuasion que Chrysostome s'était soumis et rendu. Cette *modestie* et cet *orgueil* valent à eux seuls mieux que plusieurs traités historiques sur les mœurs des premiers chrétiens.

Mais l'illusion de Basile ne dura pas toujours. Après avoir obéi pour imiter Chrysostome dont on célébrait l'obéissance, il s'aperçut de son erreur. Le révolté Jean Chrysostome l'avait trompé, s'était caché. Sa ruse et sa rébellion, victorieuses toutes les deux, avaient livré son ami et sauvé sa personne. Il avait trahi Basile, et s'était tiré d'affaire aux dépens de celui-ci. Quel procédé ! Rendons la parole à ce rusé personnage.

« Quand il sut que j'avais pris la fuite, raconte saint Jean, il vint me trouver dans un profond abattement, et s'étant assis près de moi, il essaya de me raconter la violence qu'il avait subie ; mais la douleur l'empêchait de parler, et les mots expiraient sur ses lèvres. Le voyant couvert de larmes et dans un grand trouble, moi qui savais la cause de tout cela, j'éclatai de rire et, prenant sa main, je voulus l'embrasser et rendre gloire à Dieu du succès de mon stratagème. A la vue de mon con-

tentement, et voyant que je l'avais trompé, sa douleur redoubla avec indignation. »

L'intraitable saint Jean céda cependant comme son ami Basile. Et il aima tant son peuple qu'il se consola d'être Evêque. Et son peuple l'aima tant qu'il lui pardonna sa résistance. Un Evêque, arrivant un jour de Galicie, au moment où saint Jean parlait, celui-ci descendit de la chaire et y fit monter son hôte. Le peuple fut mécontent, et saint Jean, quelques jours après, lui raconta avec sa naïveté charmante l'histoire de son mécontentement.

« Je vous voyais, dit-il, suspendus à mes lèvres, comme les petits de l'hirondelle, quand ils attendent au bord du nid la nourriture qui leur est apportée. Au moment où je cédais la place à mon frère, pour honorer ses cheveux blancs, et remplir envers lui les devoirs de l'hospitalité, vous en témoignâtes par vos murmures un grand mécontement, comme si j'avais trompé votre faim. »

Entre son peuple et Chrysostome, il y avait amitié, dans le sens intime du mot. L'Evêque était l'ami tendre et sévère de chaque homme et de tous les hommes. Il regardait, il prévenait, il surveillait, et surtout il aimait. Ce n'était pas dans le langage vague et officiel, c'était dans la réalité de la vie qu'il était le père, le frère, le soutien et l'ami de son peuple.

Saint Jean parlait de l'amitié en connaisseur, et, dans le portrait qu'il a fait d'elle, on dirait presque qu'il a peint, tant la chose est simple et belle, son troupeau et lui-même.

« L'homme sans amitié, dit-il, reproche les bienfaits exagère les moindres faveurs. L'ami cache les services rendus, en dissimule l'importance, et semble tout devoir, quand tout lui est dû.

« Vous ne me comprenez pas ; hélas ! je parle d'une chose qui ne se trouve maintenant qu'au ciel, et de même que si je vous entretenais d'une plante des Indes que personne n'aurait vue, il me serait difficile, avec beaucoup de paroles, de vous en donner une idée exacte; ainsi mes discours sur l'amitié demeurent inintelligibles pour vous, car c'est une plante du ciel... Dans un ami, on possède un autre soi-même. Je souffre de ne pouvoir m'expliquer par un exemple : vous auriez vu que je reste au-dessous de la vérité. »

Cet exemple, il ne le racontait pas, mais il faisait plus, il le montrait. L'auteur de sa Vie, dans l'édition de MM. Palmé et Guérin, remarque avec raison que cet ami introuvable qu'il dépeint. c'était lui-meme. Admirable ami, en effet, qui pouvait devenir universel, sans jamais devenir banal

CHAPITRE IV

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Les littérateurs français ont un programme ! Ce programme n'est pas infini : au contraire, il ressemble à une limite. Ce programme contient un certain nombre d'admirations obligatoires, et implique l'oubli du reste des choses. L'homme du monde, français et littérateur, se promène dans un cercle restreint de livres à son usage, et il ignore les autres avec une bonne foi singulière. Il ne soupçonne pas leur existence ; s'il la soupçonnait, il la regarderait comme la preuve criante de ce fait historique : tout le monde a été barbare, excepté quelques auteurs français du dix-septième siècle, et quelques auteurs français du dix-huitième siècle, excepté aussi quelques Grecs et quelques Romains, sur lesquels se sont modelés les auteurs qu'il a lus. Quant à la haute antiquité, quant à l'Asie, quant à l'Inde quant au genre humain tout entier, il regarde les travaux qui viennent de là comme la spécialité de quelques érudits, lesquels se livrent par curiosité à des études techniques, et ont perdu dans la fréquentation des barbares le sentiment délicat de

l'élégance. Le littérateur français ne se borne pas à ignorer l'antiquité (sauf quelques Grecs et quelques Romains), il ne se borne pas à ignorer singulièrement tout ce qui, dans les temps modernes, est écrit en langues étrangères (excepté Milton et Dante); il ignore remarquablement aussi, parmi les auteurs français, ceux que l'habitude n'a pas inscrits sur le programme de ses lectures. Il a lu Buffon avec conscience, mais il n'a pas lu saint François de Sales.

S'il s'agissait seulement de réparer une injustice littéraire, la chose n'en vaudrait pas la peine, car le mot *littérature* s'emploie dans un sens misérable, et s'entend de l'arrangement des mots. Mais il s'agit d'autre chose. Il s'agit de savoir si une mine inconnue de richesses naturelles et surnaturelles n'est pas cachée dans la langue française, sous un terrain ignoré, au fond d'un pays perdu. Or, cette mine existe dans saint François de Sales et ailleurs. Il n'est pas nécessaire de le démontrer. Il suffit de le montrer. Elle existe ailleurs aussi. Les études savantes de M. Gautier ne sont pas des rêves. Si la littérature est chose puérile, en tant qu'elle est l'alignement étudié des phrases, *languet circa quæstiones et pugnas verborum;* la parole est chose grave, en tant qu'elle est l'expression de la pensée et le miroir où l'idée se voit.

Le style de l'homme est la forme que la vérité prend dans le moule d'une créature déterminée. Saint François de Sales a du style, et il est peut-

être bon de le montrer à tous ceux qui, appartenant à la même famille par le caractère de leur âme, recevraient de lui la lumière plus facilement que d'un autre, à cause de la parenté.

Quelle est la couleur du style de saint François de Sales ? C'est la couleur de la nature, vue à la lumière surnaturelle. Quand on se promène dans les champs, il se fait dans l'œil et dans l'oreille une harmonie douce et profonde à laquelle concourent, dans un repos admirable, beaucoup de couleurs et beaucoup de musiques. Les feuilles des arbres, les fleurs des prairies, les oiseaux avec leurs mouvements et avec leurs chants, le bourdonnement confus de mille petits êtres qu'on ne voit pas, le murmure des ruisseaux, l'ondulation des rayons du soleil sur les collines odorantes, qui semblent presque onduler elles-mêmes et suivre les jeux de la lumière, la courbure naïve du tronc des arbres et leurs branches non taillées, toutes ces choses se réunissent en une seule mélodie très grave, très simple, et les nombreux musiciens qui la composent en la jouant s'accordent si bien ensemble, que jamais le concert n'est troublé par une fausse note. Il y a un concert de l'après-midi, un concert du soir.

Le style de saint François de Sales, c'est le concert de l'après-midi.

Ne cherchez là ni les splendeurs du soleil levant, ni les splendeurs du soleil couchant, ni les hauteurs de la montagne, ni l'aigle qui déchire sa proie, ni le bruit des torrents, ni les neiges éter-

nelles, ni la foudre, ni les violences de la créature, qui pousse vers l'éternité les gémissements de l'immense désir.

Il y a, dans la création, place pour tous les vivants. Les prairies ont un charme singulier, non-seulement pour ceux qui les aiment spécialement, mais aussi et surtout peut-être pour les habitués de la montagne et les habitués de l'Océan. Les prairies ont pour ceux-ci un charme admirable, le charme de la variété aimée, de la variété qui, loin d'être la contradiction, vous présente le même nom écrit en d'autres caractères et la même lumière offerte sous un autre angle.

La parole de saint François de Sales a la valeur et le parfum des prairies. Ce n'est pas l'automne; ce n'est pas non plus tout à fait le printemps; ce n'est jamais l'hiver. C'est l'été, et l'été vers midi. Il fait très chaud dans ses ouvrages.

Le symbolisme n'est pas, dans saint François de Sales, un accident littéraire. Il est la forme de sa parole et la tournure de sa conversation; car cet homme charmant n'écrit jamais, il cause toujours.

« On ne peut enter une greffe de chêne sur un poirier, nous dit-il, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre ; on ne saurait certes non plus enter l'ire, ni la colère, ni le désespoir sur la charité ; au moins serait-il très-difficile... Et quant à la tristesse, comment peut-elle être utile à la sainte charité, puisqu'entre les fruits du Saint-Esprit, la joie est mise en rang, joignant la charité?

« Les rossignols se complaisent tant en leur chant, au rapport de Pline, que, pour cette complaisance, quinze jours et quinze nuits durant ils ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçant toujours de mieux chanter en l'envi des uns des autres : de sorte que, lorsqu'ils se dégoisent le mieux, ils y ont plus de complaisance, et cet accroissement de complaisance les porte à faire les plus grands efforts de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaisance par leur chant et leur chant par leur complaisance, que maintes fois on les voit mourir et leur gosier se dilater à force de chanter. Oiseaux dignes du beau nom de Philomèle, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la mélodie.

« O Dieu, mon Théotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douleur grandement délicieuse et une douceur grandement douloureuse, quand après mille efforts de louanges il se trouve si court. Hélas! il voudrait, ce pauvre rossignol, toujours plus hautement lancer ses accents et perfectionner sa mélodie pour mieux chanter les bénédictions de son cher bien-aimé. A mesure qu'il loue, il se plaît à louer; il se déplaît de ne pouvoir encore mieux louer, et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toutes sortes d'efforts entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenait au très glorieux saint François qui, malgré les plaisirs qu'il prenait à louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jetait une grande affluence de larmes et

laissait souvent tomber de faiblesse ce que pour lors il tenait à la main, demeurant comme un sacré Philomèle à cœur failli..... »

L'intention littéraire est absente de ce tableau, et cette parole a une grâce singulière, exquise, naïve, qui échappe à ceux qui la cherchent. Le sens de la nature est charmant pour saint François de Sales, et charmant pour cette raison même que la nature est pour lui, ce qu'elle est en effet, un moyen et non un but. Elle est l'instrument sur lequel il s'accompagne pour chanter. Elle n'est jamais, comme il arrive aux faux poètes, la beauté même vers laquelle vont les chants. L'amour de saint François la trouve sur sa route ; il la trouve sans la chercher, tout simplement parce qu'elle est là, et, sans jamais s'arrêter à elle, il la traverse et l'emporte sur ses ailes vers le ciel où il va.

Ainsi vue, à la clarté d'en haut, la création prend un goût exquis qu'elle n'a jamais chez les hommes qui l'aiment pour elle-même et la fêtent, au lieu de fêter Dieu. La création est une barrière quand elle n'est pas un marchepied; elle apparaît comme une limite, chez le faux poète qui s'embourbe au milieu d'elle; pour saint François,elle est une harpe, et ses doigts, promenés sur les cordes. lancent des sons qui montent toujours. Le style de saint François de Sales ressemble beaucoup à une promenade. Il est plein de hasards, d'accidents, de rencontres; il miroite; il regarde; il se détourne à chaque instant, attiré à droite et à gauche par les objets avoisinants. Il plaît, mais il n'écrase pas.

Presque toujours charmant, il n'est jamais sublime. Ce n'est pas que le charmant et le sublime soient incompatibles en eux-mêmes; mais c'est que la nature de saint François de Sales comportait le premier et ne comportait pas le second. Cet homme cause toujours de près avec le lecteur. Il ne lui échappe pas par ces excursions, ces ascensions ou ces absorptions qui séparent pour un moment celui qui parle de celui qui écoute. Il ne perd pas de vue son auditeur. Il n'est jamais anéanti sous le poids de sa pensée; ce qu'il dit ne succombe pas sous ce qu'il voudrait dire.

Il parle en vieux français. On pourrait croire que ceci est seulement une affaire de date, que le fait de parler en vieux français tient au temps où l'on parle et non à l'homme qui parle. Malgré la très grande vraisemblance, le vieux français ne tient pas seulement à la date où il est parlé : il tient au caractère de celui qui parle. Jeanne de Chantal est contemporaine de saint François de Sales. Elle ne parle pas en vieux français. Elle emploie des mots qui appartiennent au vieux français, parce que ce fait résulte de la nature des choses et de l'état de la langue au moment où elle écrivait. Mais ces mots, qui, sous la plume de saint François de Sales, forment le vieux français, ne constituent pas la même langue chez Jeanne de Chantal. C'est que le vieux français est un style; donc il est un secret. Il ne suffit pas pour l'avoir parlé d'être né à une certaine époque, il faut avoir possédé un certain esprit. Cet esprit, quel est-

il? Quel est le caractère de cette langue?—C'est la naïveté.

La naïveté n'est pas la simplicité. Elle est un genre à part de simplicité, une simplicité particulière qui a un tempérament à elle. Elle a des oublis et des audaces qui étonneraient ailleurs et qui de sa part n'étonnent pas. Elle a le secret de faire tout pardonner. Ce secret rare, elle le partage avec les enfants, qui sont dans l'heureuse impossibilité d'irriter sérieusement. Cette impossibilité, que possèdent les enfants dans l'ordre moral, les écrivains naïfs la possèdent dans l'ordre intellectuel. Elle est un des privilèges et un des dangers de La Fontaine, privilège quant à lui, danger quant aux lecteurs. Dans ses fables, l'égoïsme du renard est à couvert derrière la naïveté de l'écrivain.

Mais le charme qui, chez La Fontaine, peut servir l'erreur, sert, chez saint François de Sales, la vérité. Il a le droit de parler comme il pense. Il agit en chrétien et en prêtre. La pensée de produire un effet quelconque est si loin de lui, qu'on oublie de le remarquer : autre ressemblance avec les enfants. Il est vrai qu'à l'heure présente ceux-ci sont occupés à perdre la naïveté, et je me sers à dessein du mot *occupés*, car c'est de leur part un rude travail : la naïveté, chassée de l'enfance, se réfugie dans la campagne. Les villages ont une langue à part qui ressemble beaucoup au vieux français, et par une rencontre qui n'est pas fortuite, le vieux français

parle toujours de la campagne et lui demande toujours des comparaisons. Un des caractères qui distinguent le vieux français, la langue des villages, et le style de saint François de Sales, c'est l'absence d'ironie. L'ironie, qui est excellente à sa place, et, par cela même qu'elle est excellente à sa place, est détestable et funeste dès qu'elle arrive mal à propos, et elle arrive souvent mal à propos, l'ironie est due au mal, à l'erreur, au péché. L'ironie est la gaieté de l'indignation, qui, ne trouvant plus de parole directe à la hauteur de sa colère, se réfugie, pour éclater, au-dessous du silence, dans la parole détournée. L'ironie est naturellement terrible et facilement sublime. Elle est le refuge de la fureur qui a dépassé les hauteurs de la parole et les hauteurs du silence. Mais cette arme puissante et redoutable a été empoisonnée par la corruption de l'homme. L'ironie a trahi la vérité : au lieu d'écraser le mal, elle s'est tournée contre les choses simples, naïves, innocentes, dans le sens sérieux de ce mot trop souvent rabaissé. L'ironie alors est devenue la moquerie. La moquèrie est une chose basse ; c'est le ricanement de l'amour-propre. Hé bien ! cette moquerie, employée très souvent par l'écrivain qui la suppose chez le lecteur, devient pour l'un et pour l'autre une gêne singulière. Elle détruit leur confiance réciproque et la naïveté de leurs relations. Car la moquerie, qui est myope, prend la naïveté pour la niaiserie, pendant que la sottise prend la niaiserie pour la naïveté. Entre la niaiserie et la

naïveté la différence est radicale. Dans la niaiserie la pensée est faible, le sentiment mollasse, et l'expression langoureuse. Dans la naïveté la pensée est précise, le sentiment vigoureux et l'expression imprévue La moquerie, qui les confond, ôte à l'écrivain la liberté des choses intimes, qui ne veulent être montrées qu'à des regards purs. Cette contrainte domine toute la littérature moderne, qui ne s'en doute pas. Cette littérature, qui se croit très libre, est esclave du lecteur, qu'elle méprise. Elle craint la moquerie. Or, l'absence de cette crainte est un des caractères du vieux français, et particulièrement un des caractères de saint François de Sales. Cet homme parle comme il pense, et le peuple chrétien est pour lui un confident. Il peut dire : mes frères, quand il s'adresse aux hommes, car il leur parle comme il se parle : sa parole extérieure n'interrompt pas, chose rare! sa parole intérieure.

La familiarité avec tous les hommes se trouve aux deux extrémités de l'échelle morale; le littérateur ne la possède pas; le philosophe vulgaire en est tout à fait privé; le débauché la trouve et le saint l'a trouvée. Le premier la trouve, parce qu'il a perdu le respect; le second, parce qu'il a perdu l'amour-propre. Le droit de causer avec l'humanité est un des attributs de la grandeur. L'habitude de bavarder avec elle est un des caractères de la honte. Saint François de Sales n'a pas tous les attributs de la grandeur; aussi n'est-ce pas avec l'humanité qu'il cause, mais avec une fraction de l'humanité.

Presque personne n'a parlé le français comme lui; c'est pourquoi, si ces sortes de choses étaient étonnantes, il faudrait s'étonner de l'oubli où l'ont laissé les littérateurs. Ils ont eu, à propos de lui, une distraction qui s'explique par leurs nombreux et importants travaux.

L'étymologie nous rappelle, même malgré nous, que la langue française réclame par-dessus toutes les autres langues la franchise. Saint François de Sales est franc comme peu d'hommes l'ont été. Le soupçon même d'une arrière-pensée est exclu par la nature de sa parole. Et quelle originalité! quel sentiment actuel des pensées qu'il exprime! Le danger de parler morale par habitude et par souvenir ne le menace pas. Il pense ce qu'il dit au moment où il le dit; il ne le pense pas par procuration comme tant d'autres; il le pense lui-même; il le pense à l'heure où il cause avec vous, et, s'il l'a pensé la veille, il vous le dit. Il vous fait assister à la génération intérieure des pensées et des sentiments qu'il vous communique; il les donne pour ce qu'ils sont, il se donne pour ce qu'il est, il vous prend comme vous êtes. Quand vous êtes dans sa société, ne craignez pas de voir approcher de vous l'ombre de Mentor; vous êtes avec un ami qui vous dit tout et à qui vous pouvez tout dire. Il y a dans cet homme charmant une force vive et gaie, qui provoque la confiance, sans avoir l'air de penser à elle. Et, très souvent, quelle profondeur! Peut-être la bonhomie du style nous dissimule quelquefois la réalité sévère des choses;

mais quelle profondeur sous cette apparence enfantine ! Tant de gens prennent l'air solennel pour dire peu de chose, ou pour ne dire rien ! Il faut bien que quelquefois le contraire arrive. Ainsi saint François de Sales développe de temps en temps des vérités mystérieuses avec la profondeur réelle d'un docteur et d'un saint, mais avec la bonhomie et la naïveté d'un vieillard qui raconterait une histoire à des enfants. Je vais citer pour indiquer et pour prouver.

« Entre les perdrix, il arrive souvent que les unes dérobent les œufs des autres, afin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre mères, soit par leur stupidité, qui leur fait méconnaître leurs œufs propres. Et voicy, chose étrange, mais néanmoins bien témoignée, car le perdreau qui aura été esclos et nourry sous les ailes d'une perdrix étrangère, au premier réclame qu'il soit de sa vraie mère, qui avait pondu l'œuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix laronesse, se rend à sa première mère et se met à sa suite, par la correspondance toutefois, qui ne paraissait point, ainsi fut demeurée secrète, cachée, et comme dormante au fond de la nature, jusques à la rencontre de son objet, que soudain excitée et comme réveillée, elle fait son coup, et pousse l'appétit du perdreau à son premier devoir.

« Il en est de même, Théotime, de notre cœur ; car quoiqu'il soit couvé, nourry et élevé comme les choses corporelles, belles et transitoires, et, par manière de dire, sous les ailes de la nature ;

néanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connaissance qu'il en reçoit, la naturelle et première inclication d'aimer Dieu qui était comme assoupie et imperceptible, se réveille en un instant, et à l'impourvue paraist, comme étincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant notre volonté, luy donne un eslan de l'amour suprême, due au souverain et premier principe de toutes choses. »

L'appétit du perdreau poussé à son premier devoir n'enseigne-t-il pas les hommes avec une grande douceur et une grande naïveté; et cette parole exquise, qui aime les animaux sans jamais arrêter sur eux son amour, ne contient-elle pas, dans sa forme charmante, une austère réalité que le nid de perdrix et le voisinage des blés en fleurs adoucit, sans la cacher?

Le symbolisme de l'Ecriture et le but mystérieux des créatures fournit quelquefois à saint François de Sales des aperçus ingénieux ou profonds.

Son *Introduction à la vie dévote* étant connue du public, je parle de ses autres ouvrages qui ne le sont pas, et, relativement à la signification cachée des personnes et des choses, je trouve dans ses sermons ce rapprochement entre deux hommes qu'on oublie ordinairement de rapprocher : saint Jean-Baptiste et saint Pierre.

« Nous lisons qu'il y avait autour du propitiatoire deux chérubins, lesquels s'entre-regardaient. Le propitiatoire, mes chers auditeurs, c'est Notre-

Seigneur, lequel le Père Eternel nous a donné pour être la propitiation de nos péchés, *Ipse propitiatio est pro peccatis nostris et ipsum proposuit Deus propitiationem.* Ces deux chérubins sont, comme j'estime, saint Jean et saint Pierre, lesquels s'entre-regardaient l'un comme prophète et l'autre comme apôtre. Hé ! ne pensez-vous pas qu'ils s'entre-regardaient, quand l'un disait : *Ecce Agnus Dei*, Voici l'Agneau de Dieu, et que l'autre disait : *Tu es Christus, Filius Dei vivi*, Tu es le Christ, Fils du Dieu vivant ? Il est vrai que la confession de saint Jean ressent encore quelque chose de la nuict de l'ancienne loy, quand il appelle Notre-Seigneur Agneau, car il parle de sa figure : mais celle de saint Pierre ne ressent rien que le jour : *Quia Joannes præerat nocti, et Petrus diei :* parce que saint Jean était le luminaire de la nuit et saint Pierre celui du jour.

« Au commencement du monde on trouve que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* La naïveté du texte en sa source veut dire *fecundabat, vegetabat*, qu'il fécondait les eaux. Ainsi me semble-t-il qu'en la réformation du monde, Notre-Seigneur fécondait les eaux lorsqu'il cheminait sur le bord de la mer de Galilée, *Ambulabat juxta mare Galilææ*, et avec la parole qu'il dit à saint Pierre et à saint André : *Venite post me*, venez après moi, il fit esclore parmi les coquilles maritimes saint Pierre et saint André : en quoi saint Jean a encore quelque similitude avec saint Pierre, puisque ce fut

au bord de l'eau où saint Jean eut pour la première fois l'honneur de voir celui qu'il annonçait, comme saint Pierre auprès de l'eau reconnut son divin maître et le suivit... La nativité de saint Jean a été prédite par l'Ange: *Et multi in nativitate ejus gaudebunt.* « Plusieurs, dit-il à Zacharie, se réjouiront en sa nativité. » Celle de saint Pierre a été pareillement prédite; mais il y a cette grande différence que l'Ange prédit celle de saint Jean, et celle de saint Pierre fut prédite par Notre-Seigneur. Saint Jean naquit pour finir la loi mosaïque; saint Pierre mourut pour commencer l'Eglise catholique, non que saint Pierre fût le commencement fondamental de l'Eglise, ni saint Jean la fin de la Synagogue, car c'est Notre-Seigneur, lequel mit fin à la loi de Moyse, disant sur la croix : « Tout est consommé », et ressuscitant, il commmença l'Eglise nouvelle. »

Ces connaissances simples, ces vues sur l'origine des choses, ces rapports des êtres entre eux, ces ressemblances entre la création et la rédemption, toutes ces lumières sont fréquentes dans les auteurs anciens, et rares dans les auteurs modernes. Le rapprochement de la source est pour l'âme une joie inconnue de la plupart des hommes ; ce voisinage admirable, bien qu'il ne soit pas le caractère le plus habituel de saint François de Sales, ne lui fut pas étranger. Il trouva dans la sainteté le jour et l'air. Ecoutons-le encore parler de la mort de saint Pierre ; il vient de la comparer à la naissance de Jean-Baptiste, il va la comparer

à la naissance d'Adam; l'Humanité naissante et l'Eglise naissante vont entendre la même parole sortir de la bouche de Dieu. Ceci est véritablement beau.

« Quand Dieu créa cet univers, voulant faire l'homme, il dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram, ut præsit piscibus maris, volatilibus cœli et bestiis terræ;* faisons l'homme à notre image et ressemblance afin qu'il préside et aye domination sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur les bestes de la terre. Ainsi me semble-t-il qu'il aye fait en sa réformation; car voulant que saint Pierre fût le président et gouverneur de son Eglise, et qu'il commandât tout à ceux qui se retirent en la religion pour voler en l'air de la perfection, il le voulut rendre semblable à lui, et me semble qu'il dit : *Faciamus eum ad imaginem nostram*, faisons-le à notre image, c'est-à-dire semblable à Jésus crucifié; c'est pourquoi il lui dit : *Sequere me*, suis-moy ».

La vie de saint François de Sales est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister sur les faits qui la composent. Il eut l'esprit de douceur et le don de convertir. Sa parole était féconde.

Il ne suffisait pas, pour faire son œuvre, de parler comme il parla. Il fallait vivre comme il vécut. Il était fécond, parce qu'il était saint. Le style dont j'ai parlé n'est que le reflet de son auréole, projeté sur ses œuvres. Il vécut dans la familiarité divine, non pas sur le Sinaï, mais à la place

qui était la sienne, et que lui avait préparée Dieu. Sa douceur pénétra la nature, la nature pénétra sa parole. Son originalité fut d'être doux. Il était si doux, que la campagne lui a dit ses secrets. Il était si doux, que l'Egyptienne Agar est devenue transparente à ses yeux.

« Cette préférence de Dieu à toutes choses est le cher enfant de la charité, dit-il quelque part. Que si Agar, qui n'était qu'une Egyptienne, voyant son fils en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer auprès de lui, ainsi le voulut quitter, disant : *Ah ! je ne saurais voir mourir cet enfant*, quelle merveille y a-t-il que la charité, fille de douceur et de suavité céleste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu? Si qu'à mesure que notre franc arbitre se résolut de consentir au péché, donnant par le même moyen la mort à ce sacré propos, la charité meurt avec iceluy et dit en son dernier soupir : Hé ! non, jamais je ne verrai mourir cet enfant. »

Un rayon de sa douceur éclaire ainsi la chambre d'Holopherne :

« Ne lisons-nous pas de Judith, lorsqu'elle alla trouver Holopherne, prince de l'armée des Assyriens, que nonobstant qu'elle fût extrêmement bien parée, et que son visage fût doué de la plus rare beauté qui se peut voir, ayant les yeux étincelants avec une douceur charmante, les lèvres pourprées et les cheveux crespés flottant sur ses épaules, toutefois Holopherne ne fut point tou-

ché ni par les beaux habits, ni par les yeux, ni par les lèvres, ni par les cheveux de Judith, ni d'aucune autre chose qui fust en elle; mais seulement quand il jeta les yeux sur ses sandales, ou sa chaussure, qui, comme nous pouvons penser, était récamée d'or d'une fort bonne grâce, il demeura tout espris d'amour pour elle. Ainsi pouvons-nous dire que le Père Eternel, considérant la variété des vertus qui étaient en Notre-Dame, il la trouva sans doute extrêmement belle : mais lorsqu'il jeta les yeux sur ses sandales ou souliers, il en receut tant de complaisance et en fut tellement espris qu'il se laissa gagner et lui envoya son Fils, lequel s'incarna en ses très chastes entrailles. Mais qu'est-ce, je vous prie, mes chères âmes, que ces sandales et ces chaussures de la sacrée Vierge nous représentent, sinon l'humilité? »

Il était si doux que, parlant à ses filles, aux religieuses Visitandines, il leur montra cette scène sublime à la clarté de ce rayon.

CHAPITRE V

SIMÉON ET ANNE LA PROPHÉTESSE.

L'Écriture dit brièvement les choses. Quand elle veut confier le nom d'un homme à l'admiration des siècles, il lui arrive de dire que cet homme est juste et craignant Dieu. Joseph était juste. Siméon était juste.

Et, comme il était juste, il attendait la consolation d'Israël. Et le Saint-Esprit était en lui.

Et il avait reçu la promesse de ne pas mourir avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

Et il attendait.

Il attendait ! Quel mot ! quelle attente que cette attente qui fut sa vie, sa fonction, sa raison d'être, son type, sa destinée, qui fut toute sa vie et toute sa lumière jusqu'au jour où il vit Celui qu'il attendait, qu'il avait attendu !

Quel moment pour ce vieillard que le moment où il reçut dans ses bras Celui qui était l'Attendu d'Israël, d'Israël dont lui-même avait représenté l'attente !

Quel moment que celui où, après une vie consumée dans le désir, il vit de ses yeux et prit dans

ses bras l'Amen vivant de sa vie, l'Amen vivant de son désir !

Et Anne la prophétesse ? Celle-ci avait quatre-vingt-quatre ans. Ce chiffre est bientôt écrit et bientôt prononcé. Mais quelle somme de désirs peut-il bien représenter ? Elle ne quittait pas le temple, priant, jeûnant et servant Dieu jour et nuit. Il n'est peut-être pas inutile d'insister par la pensée sur la vie de Siméon et d'Anne, cette vie pleine de mystères inconnus, cette vie qui ne fait parler d'elle qu'à son dernier moment. Mais si ce dernier moment fut couvert d'une gloire immortelle, c'est qu'il avait été préparé par les longues années de silence que le silence de l'Evangile nous laisse à deviner.

Le dernier moment a été court ; mais les années ont été très longues.

Toute prière finit par un Amen. L'Amen a été court ; mais la prière a été longue. Figurons-nous cet homme et cette femme, ce juste et cette prophétesse, vivant et vieillissant dans cette espérance, dans cette pensée, dans ce désir, dans cette promesse : le Christ du Seigneur approche et son jour va venir. Celui que les prophètes ont annoncé, le Christ du Seigneur approche et son jour va venir ! Celui que les patriarches ont appelé, le Christ du Seigneur approche, et son jour va venir.

Probablement les siècles écoulés passaient sous les yeux de Siméon et d'Anne, et leurs années continuaient ces siècles, et le désir creusait en eux des abîmes d'une profondeur inconnue, et le désir se

multipliait par lui-même, et le désir actuel s'augmentait des désirs passés, et ils montaient sur la tête des siècles morts pour désirer de plus haut, et ils descendaient dans les abîmes qu'avaient autrefois creusés les désirs des anciens, pour désirer plus profondément. Peut-être leur désir prit-il à la fin des proportions qui leur indiquèrent que le moment était venu. Siméon vint au temple en Esprit. C'était l'Esprit qui le conduisait. La lumière intérieure guidait ses pas.

Un frémissement, inconnu de ces deux ames qui pourtant connaissaient tant de choses, les secouait probablement d'une secousse pacifique et profonde qui augmentait leur sérénité.

Pendant leur attente, le vieux monde romain avait fait des prodiges d'abomination. Les ambitions s'étaient heurtées contre les ambitions. La terre s'était inclinée sous le sceptre de César Auguste.

La terre ne s'était pas doutée que ce qui se passait d'important sur elle, c'était l'attente de ceux qui attendaient. La terre, étourdie par tous les bruits vagues et vains de ses guerres et de ses discordes, ne s'était pas aperçue qu'une chose importante se faisait sur sa surface : c'était le silence de ceux qui attendaient dans la solennité profonde du désir. La terre ne savait pas ces choses; et si c'était à recommencer, elle ne les saurait pas mieux aujourd'hui. Elle les ignorait de la même ignorance : elle les méprisait du même mépris, si on la forçait à les regarder. Je dis que le silence était la chose

qui *se faisait* à son insu, sur sa surface. C'est qu'en effet ce silence était une action. Ce n'était pas un silence négatif, qui aurait consisté dans l'absence des paroles. C'était un silence positif, actif au-dessus de toute action.

Pendant qu'Octave et Antoine se disputaient l'empire du monde, Siméon et Anne attendaient. Qui donc parmi eux, qui donc agissait le plus? Anne la prophétesse parla au moment suprême, Siméon chanta. De quelle façon s'ouvrirent leurs bouches, après un tel silence!

Peut-être dans l'instant qui précéda l'explosion, peut-être toute leur vie se présenta-t-elle à leur yeux comme un point rapide et total, où cependant les désirs se distinguaient les uns des autres, où la succession de leurs désirs se présenta à eux dans sa longueur, dans sa profondeur ; et peut-être tremblèrent-ils d'un tremblement inconnu durant le moment suprême qui arrivait. C'était donc à ce moment si court, si rapide, si fugitif, que toutes les années de leur vie avaient tendu ! C'était donc vers ce moment suprême que tant de moments avaient convergé! Et le moment était venu!

Peut-être les siècles qui avaient précédé leur naissance se dressaient-ils dans le lointain de leurs pensées, derrière les années de leur vie, étalant d'autres profondeurs plus antiques, à côté des profondeurs qu'ils avaient eux-mêmes creusées! Qui sait de quelle grandeur dut leur paraître leur prière et toutes leurs prières précédentes

ou avoisinantes, si les choses se montrèrent à eux tout à coup dans leur ensemble !

Car la succession de la vie nous cache notre œuvre totale. Mais si elle nous apparaissait tout à coup, elle nous étonnerait. Les détails nous cachent l'ensemble. Mais il y a des moments où le voile qui est devant notre regard tremble, comme s'il allait tout à coup se lever. Un résumé se fait, le résumé des discours, le résumé du silence. Et ce résumé s'exprime par le mot : Amen.

A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, Anne la prophétesse prononça son Amen. Elle dit des merveilles de l'Enfant qui était là ; et Siméon chantait. Il chantait la vie et il chantait la mort, la vie des nations, sa mort à lui ; car il avait accompli sa destinée. Il annonça solennellement que Celui qu'il tenait dans ses bras serait exalté devant la face des peuples, lumière des nations et gloire d'Israël. Sa vue franchit la Judée ; elle fit le tour du monde. Elle alla à droite et à gauche. « Celui-ci, dit-il, a été posé pour la ruine et pour la résurrection. »

Il vit la contradiction ; il la promit. Il annonça que les vivants et les morts se grouperaient à droite et à gauche de l'Enfant qu'il tenait dans ses bras.

Et Siméon bénit le Père et la Mère, et il dit à celle-ci :

« Un glaive de douleur transpercera ton âme, afin que les pensées de plusieurs soient découvertes. »

Une prophétie terrible sort de ses lèvres, avec sa joie et son triomphe. Car tout est réuni en ce jour que les Grecs appelaient la fête de la Rencontre, parce que les choses viennent de loin pour se rencontrer au milieu d'elle.

Siméon rencontre Anne : Joseph et Marie rencontrent Siméon et Anne. La grâce et la loi se rencontrent; la loi est observée dans sa rigueur : l'offrande due pour la naissance d'un Premier-Né est offerte, quoiqu'ici la raison de l'offrir ne se présente pas. La sainte Vierge et son Fils étaient exempts des cérémonies légales, puisque la Mère n'avait pas conçu selon les lois de la nature, et que le Fils était né en dehors d'elles. Cependant, comme le Fils n'avait pas voulu se soustraire à la circoncision des hommes, la Mère ne voulut pas se soustraire à la purification des femmes. La loi fut observée ; mais elle rencontra la grâce : Anne et Siméon sont là pour l'attester. Les larmes ont rencontré la joie. L'allégresse de Siméon a enfoncé d'avance dans le cœur de Marie le glaive qu'il lui a annoncé. Et elle a gardé dans son cœur, nous dit l'Evangile, toutes ces choses. Toutes ces choses renferment sans doute les menaces de Siméon. Dans cette fête des Rencontres, ceux qui s'attendaient se sont trouvés; et enfin Sion a rencontré son Dieu.

Et l'Eglise chante le matin :

« Voici que le Seigneur Dominateur vient en son saint Temple ; réjouis-toi, Sion, tressaille d'allégresse et viens au-devant de ton Dieu. »

Dans cette fête des Rencontres, Siméon et Anne ont rencontré Jésus-Christ.

Je poserai mon arc dans les nues, avait dit autrefois la bouche de Dieu parlant de l'arc-en-ciel.

Ici Celui qui était l'arche d'alliance fut vu dans les bras de Marie, comme l'arc dans les nuées du ciel; et Siméon reçut l'Amen de son attente.

Cette fête, qui est appelée par les Grecs la Rencontre du Seigneur, est appelée aussi la Purification de la sainte Vierge.

La purification ne suppose ici ni aucun péché, ni aucun défaut de nature : aucune impureté morale, légale ou matérielle ne se rencontrait dans Marie. Mais qui sait quelle infusion inouïe de grâce nouvelle est indiquée ici par ce mot?

Qui sait ce qui se passa dans le cœur de Marie, quand elle offrit Jésus-Christ au Père, dans ce jour solennel et dans ce lieu solennel ? Car cette fête s'appelle aussi la Présentation de Jésus au Temple.

Ce fut le jour de l'oblation.

L'oblation suprême, celle dont les sacrifices de l'ancienne loi n'étaient que la figure; l'oblation divine, attendue, appelée, symbolisée par tant de cris, par tant de désirs, par tant de prophètes, par tant de figures.

Que durent penser ces quatre personnes, Marie, Joseph, Siméon, Anne, quand elles dirent : Voici celui qu'on attendait. Repassèrent-elles dans leur mémoire, subitement et instantanément, les choses, les épisodes, les sacrifices du peuple d'Israël,

dans la méditation desquelles elles avaient passé leur vie ? Le sacrifice d'Abraham passa-t-il devant leur mémoire, et le bélier qui remplaça Isaac, et tous les sacrifices de l'ancienne loi, toutes les prescriptions de Moïse et toutes les scènes qui s'étaient accomplies dans ce Temple où maintenant Jésus-Christ s'offrait à son Père? Quelle impression devait leur faire cette loi portée au Lévitique, chap. XII, où il est dit que la femme qui aura mis au monde un enfant, garçon ou fille, demeurera un certain temps séparée de la compagnie des autres, comme une personne impure?

Il lui est défendu de toucher rien de saint, ni d'entrer dans le Temple, jusqu'à ce que soient accomplis les jours de la purification, qui sont de quarante jours pour un enfant mâle et de quatre-vingt pour une fille. Ce temps étant expiré, elle devait se présenter à un prêtre et lui offrir pour son enfant un agneau d'un an en holocauste, avec un petit pigeon ou une tourterelle, ou bien, si elle était assez pauvre pour ne pouvoir offrir un agneau, elle devait donner deux tourterelles et deux paires de colombes.

Quelle impression profonde et mystérieuse devait produire le texte de cette loi sur la Vierge, qui n'avait aucun besoin d'être purifiée et qui cependant se soumettait à l'ordonnance faite, et qui prenait là la place du pauvre ! Celle qui possédait le Créateur du ciel et de la terre prenait rang parmi les pauvres ; et c'était la petite offrande qui rachetait Jésus-Christ.

Quel aspect dut prendre aux yeux d'Anne et de Siméon l'enceinte de ce Temple où ils avaient tant prié, qui maintenant contenait Jésus et qui allait bientôt être détruit !

Cette fête s'appelle aussi la Chandeleur. Le pape Serge Ier ordonna de faire, le 2 février, la procession avec les cierges. La Chandeleur est la fête des lumières. Cette procession, qui promène la lumière physique, symbolise ce qui se passa au temple de Jérusalem le jour où ces quatre personnes, Joseph, Marie, Siméon, Anne, semblables à une procession, se passèrent tour à tour l'Enfant Jésus, lumière du monde.

La Chandeleur est peut-être le plus populaire des noms de cette fête, dont l'établissement se perd dans la nuit des temps.

L'institution première remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Mais les premiers relâchements qui refroidirent les chrétiens la firent tomber en quelques endroits dans l'oubli. Cet oubli partiel et momentané se produisit peut-être vers l'an 500. Car, dans la grande peste de 541, qui dépeupla l'Egypte et plusieurs provinces de l'empire, l'empereur Justinien, sous le pontificat de Vigile, eut recours à la protection de la Vierge Immaculée. L'empereur consulta le patriarche et le clergé de Constantinople ; et sur leur avis, il interdit sous des peines sévères la négligence que quelques-uns apportaient dans la célébration du 2 février.

La négligence cessa. La fête de la Purification

fut célébrée avec éclat. Constantinople lui rendit toute sa solennité ; et la peste cessa à l'instant même.

Le commencement de février était marqué chez les païens par des saturnales épouvantables, qui s'appelaient les Lupercales.

Aux superstitions et aux débauches qui souillaient particulièrement cette époque de l'année, le pape Gélase opposa l'observation solennelle et fervente de la grande fête du 2 février.

Mais ce ne fut encore là très probablement que le rétablissement, et non l'institution première, de cette solennité. Le révérend père Combefis, de l'ordre de Saint-Dominique, dans sa Bibliothèque des Pères, rapporte une homélie de saint Méthodius, évêque de Tyr. Saint Méthodius vivait au IIIe siècle.

Le cardinal de Bérulle fait, au sujet de la Présentation de Jésus au Temple, une remarque sur laquelle j'appelle l'attention du lecteur. La fête de Noël est, selon lui, la révélation publique de Dieu à l'humanité. La fête du 2 février est une manifestation particulière de Dieu aux âmes privilégiées. Elle serait, d'après ce cardinal, la fête des secrets de Dieu.

CHAPITRE VI

SAINT PAPHNUCE.

Dans les déserts de la Thébaïde, qui entourent Héraclée, il y eut beaucoup de solitaires. Le dernier d'entre eux fut saint Paphnuce, dont l'histoire est fort étrange.

Paphnuce avait mené dans le désert la vie étonnante des solitaires, une vie qui ne ressemblait ni à la vie des hommes, ni même à celle des saints modernes, une vie dont l'austérité surpasse l'imagination. Un jour il se dit à lui-même : Quel est celui des saints auquel je ressemble ?

La question devint une prière.

— Seigneur, disait-il, parmi vos saints quel est celui auquel je ressemble le plus?

— Paphnuce, Paphnuce, lui dit la voix qui lui parlait, car il était souvent conduit par une voix; toi, Paphnuce, tu ressembles à un musicien qui chante dans un village à quelque distance d'Héraclée.

Paphnuce fut plus surpris qu'il ne l'avait encore été depuis le jour de sa naissance. Un musicien qui chantait dans un village ne répondait pas à l'idéal d'une sainteté semblable à la sienne.

Il approche du village, il arrive ; il demande le musicien.

— Il est là, lui répondent les gens du pays ; il est dans ce cabaret ; il chante pour amuser les gens qui boivent.

Paphnuce marchait de stupéfactions en stupéfactions. Il aborde le musicien, lui demande un entretien particulier, et l'ayant obtenu, lui demande par quelles voies il s'est élevé si haut en sainteté devant Dieu et devant les anges.

— Brave homme, répond le musicien, je pense que vous plaisantez.

— Voilà donc, pensait Paphnuce, le saint auquel je suis semblable !

Le musicien reprit :

— Je suis le dernier des misérables. Avant de jouer dans les cabarets, j'étais voleur de profession. Je faisais partie d'une bande de brigands. Ma vie est un tissu d'abominations, et je me fais horreur à moi-même.

Paphnuce devenait pensif.

— Cherchez bien, lui dit-il, vous trouverez quelque bonne action.

— Je ne vois pas, dit le voleur.

— Cherchez bien, dit Paphnuce.

— Je me souviens, répondit l'autre, qu'un jour nous avons saisi, mes brigands et moi, une vierge consacrée à Dieu ; je la leur arrachai ; je la conduisis dans un village où elle passa la nuit, et le lendemain je la reconduisis au monastère telle qu'elle en était sortie.

— Ensuite? dit Paphnuce.

— Un jour, dit le voleur, je rencontrai une très belle femme, errante et seule, dans un désert.

— Comment, lui dis-je, êtes-vous ici?

— Ne vous informez pas de mon nom, répondit-elle. Mais si vous avez pitié de moi, prenez-moi pour esclave, et conduisez-moi où vous voudrez. Ma situation est horrible. Mon mari s'est trouvé redevable des deniers publics. Après lui avoir fait souffrir les plus horribles traitements, on l'a enfermé dans une affreuse prison, d'où il ne sort de temps en temps que pour subir de nouvelles tortures. Nous avons trois fils qui ont été arrêtés pour la même dette. On me poursuit à mon tour; je me cache dans ce désert, et il y a trois jours que je n'ai mangé.

Touché de compassion, j'emmenai cette femme; je la conduisis, je la soutins, je la restaurai. Quand elle eut mangé et qu'elle fut revenue de la faiblesse où je l'avais trouvée, je lui dis: Que vous faut-il?

— Avec trois cents pièces d'argent, dit-elle, nous serions sauvés, mon mari, mes fils et moi!

— Voici trois cents pièces d'argent, lui dis-je; maintenant soyez heureuse. Elle emporta les trois cents pièces et la famille *fut sauvée*.

Il me semble que cette histoire contient quelque chose de particulier. Ce n'est pas l'enseignement ordinaire. C'est un enseignement exceptionnel. Elle nous fait non pas voir, mais entrevoir une chose ignorée. Elle ouvre une fenêtre sur les

mystères de la justice divine, qui mesure tout, qui juge infailliblement, étrangement, tenant compte des grâces données, des tentations subies, des situations différentes, se jouant des pensées humaines et des vraisemblances les plus accentuées. Il me semble que la voix qui parlait à Paphnuce nous parle encore, disant aux uns : Vous vous croyez bons, ne présumez pas ; aux autres : Vous vous croyez mauvais : ne désespérez pas.

Beaucoup demeurent dans la haine, qui se croient dans l'amour ; beaucoup se croient dans la haine, qui demeurent dans l'amour, dit la bienheureuse Angèle de Foligno ; et le Saint-Esprit avait dit avant elle : « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » Les choses visibles et les choses invisibles brûlent ensemble dans l'inscrutable abîme du cœur humain, comme dans une chaudière les métaux en fusion, et nul ne voit l'opération intérieure, excepté celui qui pèse les tentations et les grâces comme il pèse le vent et le feu.

Promenez-vous le soir sur les bords de la mer. Baissez les yeux, comptez les grains de sable du rivage. Levez les yeux ! comptez les étoiles du ciel. Tout cela est peu de chose. Mais si vous essayez de compter les actions et les réactions intérieures et extérieures, les actions et les passions, les grâces et les tentations, les circonstances, les coups et les contre-coups, les assauts du dedans et les assauts du dehors, les velléités, les désirs, les succès, les échecs, les douleurs et les attaques, cette multitude inouïe d'efforts contradictoires qui

venant de lui, sur lui, pour lui ou contre lui ont produit, après quarante ou cinquante ans, l'homme qui est là, aujourd'hui, devant vos yeux ;

Si vous essayez ce calcul infini, vous cherchez un nombre que Dieu seul connaît : vous tentez de soulever le voile qui cache la justice éternelle, et peut-être cet attentat ressemble-t-il à celui du soldat de Josué qui mit la main sur la chose réservée, sur l'anathème. Dieu, qui est jaloux, est jaloux de sa justice.

Lui seul est assez étranger à nos misères pour les connaître dans leur profondeur, et en tenir un compte digne d'elles. Lui seul est assez clairvoyant pour avoir une indulgence égale à nos besoins. Lui seul est assez haut sur la montagne inaccessible, pour tenir dans la main la mesure de notre abîme.

A lui seul appartient la justice comme une propriété.

Justice profonde et mystérieuse, justice divine, inconnue comme Dieu, justice qui nous réserve des étonnements immenses ! Justice sans défaillance, qui voit d'un seul coup d'œil au-delà des quatre horizons ! Justice qui tient compte de *toutes* les choses *relatives*, parce qu'elle est absolue !

Un prêtre alla visiter Paphnuce dans le désert. Paphnuce, disciple de saint Macaire, lui parla de son maître. — Connaissez-vous, dit-il, connaissez-vous l'histoire du présent de l'hyène ? Car c'est ainsi que mon maître appelait sa tunique, la tu-

nique qu'il légua depuis à Mélanie la bienheureuse.

— Je ne connais pas, dit le prêtre, cette histoire.

— Un jour, reprit Paphnuce, Macaire, mon maître, était assis dans sa cellule, s'entretenant avec le Seigneur. Un animal frappa de la tête contre la porte de la cellule; la porte céda, l'animal entra et se jeta aux pieds de Macaire, déposant devant lui son petit. Le solitaire les regarda tous deux : c'était une hyène qui montrait son petit à mon maître Macaire. Macaire, l'ayant examiné, s'aperçut qu'il était aveugle. Alors il cracha sur ses yeux fermés, et aussitôt ses yeux s'ouvrirent. Sa mère lui donna immédiatement son lait et l'emporta. Le lendemain on frappe encore; la porte s'ouvre : c'était la Hyène qui revenait. Cette fois, au lieu d'apporter son petit, elle apportait une grande peau de brebis. Macaire, ayant considéré cette peau, dit à la Hyène : Comment as-tu pu te procurer cette peau, sinon par un vol et par un meurtre ? Malheureuse, je t'ai fait du bien, et toi tu as volé un pauvre et tu as tué sa brebis !

La Hyène continuait à tenir la peau et à la présenter d'un air suppliant.

— Non, dit mon maître, je ne veux pas ce bien : il est mal acquis.

La Hyène baissa la tête et plia les genoux.

Alors mon maître, touché de compassion, lui dit : Hyène, veux-tu me promettre de ne plus faire tort aux pauvres désormais et de plus dévorer leurs brebis ?

La Hyène fit signe de la tête, comme si elle eût promis.

— Alors, dit mon maître, j'accepte ton présent.

Et la tunique de Macaire s'appelait le présent de la Hyène. Jamais il ne la nomma autrement, et il la donna, comme un don très précieux, à Mélanie.

C'est ainsi que Paphnuce parlait.

Il y avait à la même époque une pécheresse nommée Thaïs, dont la beauté était extraordinaire. Plusieurs se réduisirent à l'aumône pour lui faire des cadeaux, et la jalousie allumait entre ces hommes de telles fureurs que souvent sa maison était teinte de sang.

Le scandale prit de telles proportions que le bruit en arriva jusqu'à l'abbé Paphnuce. On alla lui demander ce qu'il fallait faire dans de telles circonstances.

Quelque temps après, saint Antoine dit à ses disciples : Veillez et priez.

Et tous passèrent la nuit en oraison. Ils n'étaient pas réunis, mais séparés, et chacun priait sans discontinuer.

Parmi les disciples de saint Antoine, le plus ardent et le plus simple était Paul.

Et pendant cette nuit d'oraison continuelle, il arriva que le Seigneur ouvrit à Paul les yeux de l'esprit, et Paul vit le ciel ouvert, et dans le ciel un lit magnifique, environné de trois vierges dont le visage était resplendissant, et la lumière sortait de leur face.

Paul s'écria dans l'extase : O mon père Antoine, quelle superbe récompense vous est réservée dans le ciel ! Une telle faveur ne peut être faite qu'à vous, et je vois le lieu de votre repos éternel !

Mais la voix qui parle dans l'extase s'éleva et dit à Paul :

— Ce lit n'est pas réservé à ton père Antoine.

— Et à qui donc, dit Paul stupéfait ? A quel saint, à quel martyr ?

— Ce lit est réservé à Thaïs la pécheresse, dit la voix qui parle dans l'extase.

Or, voici ce qui s'était passé.

Paphnuce, informé de la vie de Thaïs et du scandale universel, prit de l'argent, revêtit un habit séculier et se rendit dans la ville où habitait la pécheresse.

Il se présenta chez elle :

— Sans doute, lui dit-il, cette chambre est retirée et secrète. Cependant elle ne me convient pas parfaitement. J'en voudrais une plus retirée et plus secrète.

— Je vous assure, répondit Thaïs, que nous sommes ici parfaitement à l'abri des regards des hommes.

— Sans doute, dit Paphnuce, mais cela ne me suffit pas. Je vous prie de vouloir bien me conduire dans une chambre où nous soyons à l'abri des regards de Dieu.

Thaïs fut troublée au fond de l'âme. La conversation continua. Paphnuce lui demanda comment

elle osait faire devant Dieu ce qu'elle n'osait pas faire devant les hommes. Enfin, telle fut son éloquence, telle fut la puissance donnée à ses paroles, que Thaïs ne voulut pas sortir de la chambre où ils étaient enfermés avant d'avoir obtenu de lui pardon et pénitence.

— J'irai, lui dit-elle, passer ma vie où vous me l'ordonnerez. Donnez-moi seulement trois heures; dans trois heures, je suis à vous, et vous ordonnerez de moi ce que vous voudrez.

Thaïs sortit, prit tous les meubles et objets qui avaient été le prix de ses péchés, les fit porter sur la place publique, puis elle les brûla en présence de tout le peuple, et annonça publiquement son repentir et sa conversion.

Ceci fait, elle se rendit au lieu où l'attendait Paphnuce.

— Maintenant, lui dit-elle, je suis à vos ordres.

Paphnuce la conduisit dans un monastère de vierges, et l'enferma dans une cellule dont il boucha l'entrée avec du plomb, laissant seulement une petite fenêtre par où les sœurs devaient lui passer, tous les jours, du pain et de l'eau.

Entre les hommes d'alors et les hommes d'aujourd'hui la différence est énorme Mœurs, habitudes, tempérament physique, tout a changé. La nature de nos tentations n'est plus la même. Les remèdes ont changé comme l'état des malades ; mais nous ne devons pas plus nous étonner des rigueurs de nos pères que de leur force physique et des armures qu'ils portaient.

— De quelle façon dois-je prier? dit Thaïs à Paphnuce qui s'en allait.

— Vous n'êtes pas digne de prononcer le nom de Dieu, répondit Paphnuce, et je vous défends de lever les bras vers le ciel. Dites seulement ces paroles : « Vous qui m'avez faite, ayez pitié de moi ». Et telle fut, pendant trois ans, la seule prière de Thaïs !

Au bout de trois ans, Paphnuce, à qui saint Antoine raconta la vision de Paul son disciple, alla au monastère des vierges et ouvrit la cellule où Thaïs était renfermée. Mais Thaïs ne voulait pas sortir.

— Sortez, dit Paphnuce; car vos péchés sont pardonnés.

— Depuis que je suis ici, répondit Thaïs, je les ai mis devant mes yeux, comme un monceau, et je n'ai pas cessé de les regarder.

— C'est pour ce regard, dit Paphnuce, et non à cause de votre pénitence extérieure et matérielle, que Dieu vous a pardonné.

Thaïs sortit de sa cellule, et mourut quinze jours après.

CHAPITRE VII

SAINTE FRANÇOISE ROMAINE.

Sainte Françoise naquit en 1384. Sa vie se résume en un mot : la vision. Vivre, pour elle, ce fut voir. Sa vie en ce monde n'est que l'écorce légère et transparente de la vie qu'elle menait déjà dans l'autre monde. Sa vie terrestre fut une apparence. A douze ans, elle était déjà dans un état extraordinaire. Elle avait l'intention et le désir de ne pas se marier. Mais son confesseur l'engagea à ne pas résister aux instances de ses parents. Elle épousa donc Laurent Ponziani.

A peine mariée, elle tomba malade. Guérie par une apparition de saint Alexis, elle mena dans sa maison une vie sévère et admirable. Elle dut bien voir que le mariage n'avait diminué en rien sa grâce intérieure, et que Dieu n'est astreint, dans la distribution de ses faveurs, à aucune loi tyrannique de catégorie et d'exclusion. Elle prouva à elle-même et aux autres, par la vie qu'elle mena dans le mariage, qu'elle avait bien fait de se marier.

La mort de son fils Jean peut être comptée parmi les bonheurs de la vie de sainte Françoise

Cet enfant eut une mort extraordinaire. « Je vois, dit-il, saint Antoine et saint Onuphre qui viennent me chercher pour me conduire au ciel. » Il fut enterré dans l'église de Sainte-Cécile.

Mais de graves évènements publics et privés vinrent menacer, sinon renverser, la paix intérieure de Françoise. Rome fut prise par le roi de Naples Ladislas. La maison de Françoise fut pillée, ses biens confisqués, son mari exilé. L'orage, qui pouvait briser la famille, ne la brisa pas. Le calme revint, Laurent fut rappelé et ses biens lui furent rendus.

A partir de ce jour, la vie de Françoise redoubla d'austérité. Son confesseur fut obligé de modérer les rigueurs qu'elle exerçait envers elle-même. Elle trouva dans sa belle-sœur une amie et une confidente à laquelle elle put ouvrir son âme et confier ses secrets.

Vannosa, c'était le nom de la sœur de Laurent, Vannosa et Françoise allaient de porte en porte quêter pour les pauvres. Ensemble elles faisaient leurs pèlerinages au dehors, leurs prières au dedans. Un jour un prêtre, qui blâmait Françoise comme indiscrète et exagérée, lui donna une hostie non consacrée. Elle s'en plaignit; le prêtre avoua sa faute et en fit pénitence.

L'année 1434 fut marquée par de terribles épreuves. Le pape Eugène IV était en exil. Comme il s'était déclaré pour les Florentins dans leur guerre contre Philippe, duc de Milan, Philippe, pour se venger, souleva contre Eugène plusieurs

des évêques réunis à Bâle. Quelques propositions schismatiques furent mises en avant. On osa même citer Eugène devant le Concile comme un accusé.

C'était la nuit du 14 octobre 1434. Françoise était dans son oratoire. Elle fut ravie en extase. Elle vit la mère de Dieu et reçut d'elle des instructions et des ordres qu'il fallait transmettre au Pape, à Bologne. Le lendemain, Françoise va trouver son confesseur, dom Giovanni, et le supplie de se rendre à Bologne pour exécuter les ordres de Marie. Dom Giovanni hésite. « Mon voyage, répondit-il, sera inutile ; je vous compromettrai ; je me compromettrai ; le Pape ne me croira pas. Vous passerez pour une folle, et moi pour une dupe. » Cependant, sur de nouvelles instances, dom Giovanni se décide. Il part ; le Pape le reçoit parfaitement, approuve toutes les demandes de Françoise et donne des ordres conformes aux désirs de la sainte. Dom Giovanni revient ; et quand il veut raconter à Françoise l'heureux succès de sa mission, elle l'interrompt et lui dit : « C'est moi, s'il vous plaît, qui vais vous raconter votre voyage. J'étais avec vous en esprit, et je sais tout ce qui vous est arrivé. »

Parmi les évènements de son voyage se trouvait une guérison due aux prières de Françoise.

L'union de Françoise et de Vannosa devint célèbre aux yeux des hommes et des anges. Elles se quittaient peu dans leur vie extérieure. Dans leur vie intérieure, elles ne se quittaient pas. Cette intimité divine reçut une sanction divine comme elle. Un jour les deux femmes s'étaient

retirées dans un jardin, à l'ombre d'un arbre. Elles délibéraient ensemble sur les moyens de sanctifier leur vie et de se livrer à des exercices pour lesquels la permission de leurs maris était nécessaire. On était au printemps. Cependant, au lieu de porter des fleurs, l'arbre porta des fruits. De belles et bonnes poires tombèrent aux pieds des deux femmes, qui les portèrent à leurs maris et les confirmèrent par ce prodige dans l'intention où ils étaient de n'entraver en rien les projets de Françoise et de Vannosa.

L'an 1435, l'épouse de Laurent entreprit d'ériger une congrégation de femmes vierges ou veuves. Plusieurs visions célestes la confirmèrent dans sa résolution. Les oblates, qu'elle fonda, eurent pour première supérieure et directrice la sainte elle-même. Elle conduisait les sœurs dans les hôpitaux et chez les pauvres. Ses compagnes pansaient les malades et apportaient aux pauvres tout ce dont ils avaient besoin. Plusieurs fois, au lieu d'un remède ou d'un secours insuffisant et vulgaire, ce fut la guérison elle-même subite et miraculeuse que sainte Françoise apporta.

Un an après la mort de son fils Evangelista, Françoise vit dans son oratoire l'enfant qu'elle avait perdu : « Avant peu, lui dit-il, ma sœur Agnès viendra me rejoindre. Mais voici mon compagnon, qui sera désormais le vôtre : c'est un archange que le Seigneur vous envoie et qui ne vous quittera plus. »

Depuis ce moment, Françoise put lire et tra-

vailler la nuit aussi facilement que le jour; car l'archange était une lumière visible pour elle. La lumière était tantôt à droite, tantôt à gauche.

Bien des années plus tard, le 13 août 1439, Françoise aperçoit un changement dans le visage et l'attitude de l'archange. Son visage devient plus brillant, et il lui dit : « Je vais tisser une voile de cent liens; puis une autre de soixante, puis une autre de trente. »

Cent quatre-vingt-dix jours après la vision, les trois voiles étaient tissées; Françoise mourut.

Françoise eut le pressentiment de sa mort et prévint ses amis. Elle demandait à Dieu de mourir afin de ne pas voir sur la terre les nouvelles douleurs dont l'Eglise était, à sa connaissance, menacée et même assaillie. Car en ce moment l'antipape prenait le nom de Félix V.

Françoise tomba malade. « N'oubliez rien, dit-elle à dom Giovanni, rien de ce qui est nécessaire au salut de mon âme. »

Et quelques jours après : « Mon pèlerinage va finir dans la nuit de mercredi à jeudi. »

La mort fut fidèle au rendez-vous.

Mais la vie de Françoise réside dans ses visions. Il est temps d'y arriver.

Les visions les plus singulières, les plus étonnantes, les plus caractéristiques de sainte Françoise, sont les visions de l'Enfer. D'innombrables supplices, variés comme les crimes, lui furent montrés dans leur ensemble et dans leurs détails. Elle vit l'or et l'argent, fondus, entassés par les

démons dans la gorge des avares. Elle vit des choses nombreuses, singulières, détaillées, épouvantables. Elle vit les hiérarchies des démons, leurs fonctions, leurs supplices, les crimes divers auxquels ils président. Elle vit Lucifer, consacré à l'orgueil, chef général des orgueilleux, roi de tous les démons et de tous les damnés. Et ce roi est beaucoup plus malheureux que ses sujets. L'enfer est divisé en trois parties : l'enfer supérieur, l'enfer mitoyen, l'enfer inférieur. Lucifer est au fond de l'enfer inférieur. Sous Lucifer, chef universel, se trouvent trois chefs subordonnés à lui et préposés à tous les autres. Asmodée, qui préside aux péchés de la chair : c'était un chérubin ; Mammon, qui préside aux péchés de l'avarice : il était un trône. Il est intéressant de voir que l'argent fournit à lui seul une des trois grandes catégories : Béelzébuth préside aux péchés de l'idolâtrie. Tout crime qui tient aux pratiques de la magie, du spiritisme, etc., relève de Béelzébuth. Béelzébuth est particulièrement et spécialement le prince des ténèbres. Il est torturé par les ténèbres ; et c'est au moyen des ténèbres qu'il torture ses victimes. Une partie des démons reste en enfer ; une autre partie réside en l'air ; une autre partie réside au milieu des hommes, cherchant qui dévorer. Ceux qui restent en enfer donnent leurs ordres et envoient leurs députés ; ceux qui résident dans l'air agissent physiquement sur les perturbations atmosphériques et telluriques, lancent partout leurs influences mauvai-

ses, empestent l'air physiquement et moralement. Leur but est spécialement de débiliter l'âme. Quand les démons chargés de la terre voient une âme débilitée par l'influence des démons de l'air, ils l'attaquent dans sa défaillance, pour la vaincre plus facilement. Ils l'attaquent au moment où elle se défie de la Providence. Cette défiance, dont les démons de l'air sont spécialement les inspirateurs, préparent l'âme à la chute que les démons de la terre vont solliciter d'elle. Et d'abord, dès qu'elle est affaiblie par la défiance, ils lui inspirent l'orgueil, où elle tombe d'autant plus facilement qu'elle est plus débile. Quand l'orgueil a augmenté sa faiblesse, arrivent les démons de la chair, qui lui soufflent leur esprit; quand les démons de la chair l'ont encore affaiblie, arrivent les démons chargés des crimes de l'argent; et quand ceux-ci ont encore diminué en elles les ressources de la résistance, arrivent les démons de l'idolâtrie, qui accomplissent et achèvent ce que les autres ont commencé.

Tous s'entendent pour le mal; et voici la loi de la chute :

Tout péché que l'on garde entraîne dans un autre péché. Ainsi l'idolâtrie, la magie, le spiritisme attendent au fond de l'abîme ceux qui, de précipices en précipices, ont glissé dans leurs environs.

Toutes les choses de la hiérarchie céleste sont parodiées dans la hiérarchie infernale. Nul démon ne peut tenter une âme sans une permission de

Lucifer. Les démons qui sont à poste fixe dans les enfers souffrent la peine du feu. Les démons qui sont dans l'air ou sous la terre ne souffrent pas actuellement la peine du feu; mais ils endurent d'autres supplices terribles, et particulièrement la vue du bien que font les Saints. L'homme qui fait le bien inflige aux démons une torture épouvantable. Quand sainte Françoise était tentée, elle savait, à la nature et à la violence de la tentation, de quelle hauteur était tombé l'ange tentateur, et à quelle hiérarchie il avait appartenu.

Quand une âme tombe en enfer, son démon tentateur est remercié et félicité par une foule d'autres démons. Mais quand une âme est sauvée, son démon tentateur est moqué par les autres démons et conduit devant Lucifer, qui lui inflige un châtiment spécial distinct de ses autres tortures. Ce démon entre quelquefois par la suite dans le corps des animaux ou dans celui des hommes. Alors il se fait passer pour l'âme d'un mort.

Nous voyons que les pratiques modernes, plus connues depuis les tables tournantes, étaient usitées de tout temps et décrites par sainte Françoise.

Quand un démon a réussi à perdre une âme, après condamnation de cette âme, il devient le tentateur d'un autre homme; mais il est plus habile que la première fois. Il profite de l'expérience que la victoire lui a donnée; il est plus habile et plus fort pour perdre.

Quand un homme est dans l'habitude du péché

mortel, sainte Françoise voit le démon sur lui quand le péché mortel est effacé, sainte Françoise voit le démon non plus sur lui, mais à côté. Après une excellente confession, le démon est affaibli; la tentation n'a plus le même degré d'énergie. Quand le nom de Jésus est prononcé saintement, sainte Françoise voit les démons de l'air, de la terre et des enfers s'incliner avec des tortures épouvantables, et d'autant plus épouvantables qu'il est prononcé plus saintement. Si le nom de Dieu est prononcé dans le blasphème, les démons sont encore obligés de s'incliner; mais un certain plaisir est mêlé au chagrin que leur fait l'hommage qu'ils sont forcés de rendre.

Quand l'homme blasphème le nom de Dieu, les anges du ciel s'inclinent aussi. Ils témoignent un respect immense. Ainsi les lèvres humaines, qui se meuvent si facilement et qui prononcent si légèrement le nom terrible, produisent dans tous les mondes des effets extraordinaires et éveillent des échos, dont l'homme qui parle ici-bas ne soupçonne ni l'intensité ni la grandeur.

Le feu du purgatoire est très différent du feu de l'enfer. Françoise voit le feu de l'enfer noir, celui du purgatoire clair, avec une teinte rouge. Elle voit, non pas dans le purgatoire, mais en dehors, l'ange gardien de la personne morte qui se tient du côté droit, et le démon tentateur qui se tient du côté gauche. L'ange gardien présente à Dieu les prières des vivants, offertes pour l'âme qu'il assiste en purgatoire. Quant aux prières fai-

tes pour des âmes qu'on croit en purgatoire et qui n'y sont pas, voici, d'après sainte Françoise, comment se fait l'application. Si l'âme qu'on croit en purgatoire est déjà au ciel et n'a plus besoin de prières, la prière faite pour elle s'applique aux autres âmes du purgatoire et aussi au vivant qui a fait cette prière. Si l'âme qu'on croit en purgatoire est en enfer, le mérite et l'efficacité de sa prière retombent tout entiers sur celui qui a prié et ne se partagent pas, comme dans l'hypothèse précédente.

Françoise voit dans le purgatoire trois demeures, inégalement douloureuses et terribles. Dans cette division, elle aperçoit encore des subdivisions. Partout le châtiment offre un rapport exact avec le péché commis, avec la nature de ce péché, ses causes, ses effets et toutes ses circonstances.

Une des plus belles visions de Françoise est la vision des trois cieux. Elle vit ce jour-là le ciel étoilé, puis le ciel cristallin, puis le ciel empyrée. Elle vit l'immensité du ciel étoilé, sa splendeur, l'énorme distance qui sépare les étoiles les unes des autres. Plusieurs d'entre elles lui apparurent plus grandes que la terre. Le ciel étoilé lui donna l'idée d'une splendeur inconnue et inimaginable. Le ciel cristallin lui apparut aussi élevé au-dessus du ciel étoilé que le ciel étoilé est élevé au-dessus de nous.

Elle vit la splendeur du ciel cristallin beaucoup plus grande que celle du ciel étoilé. Quant au ciel empyrée, il est beaucoup plus élevé au-dessus du cristallin que le cristallin au-dessus de l'étoilé. Il

est absolument inimaginable comme immensité et comme magnificence. Les âmes bienheureuses et les saints de la terre, illustrés par les rayons qui partaient des plaies du Sauveur, brillaient d'un éclat inégal sous le feu de rayons inégaux. Les plaies des pieds éclairaient ceux qui aimaient, les plaies des mains ceux qui aimaient plus, la plaie du côté ceux qui aimaient avec une pureté plus profonde. Sainte Françoise vit dans cette vision son âme abîmée dans la plaie du cœur. Elle vit la plaie du cœur comme un océan sans rivage : c'était un abîme, et le fond ne se voyait pas ; et plus elle avançait, plus l'immensité lui paraissait insondable.

Un autre jour, elle entendit de la bouche de Jésus-Christ ces paroles : « Je suis la profondeur de la puissance divine : j'ai créé le ciel, la terre, les fleuves et les mers. Toutes choses sont créées d'après ma sagesse. Je suis la profondeur, je suis la sagesse divine, je suis la sagesse infinie, je suis le Fils unique de Dieu... Je suis la hauteur, la sphère immense (*immensa rotunditas*), la hauteur de l'amour, la charité inestimable : par mon humilité, fondée sur l'obéissance, j'ai délivré le genre humain. »

Je termine par la plus haute vision :

« Je vis, dit-elle à son confesseur, je vis l'Être avant la création des anges. Je vis l'Être comme il est permis de le voir à une créature vivant dans la chair. »

C'était un cercle immense, rond et splendide. Ce cercle ne reposait sur rien que sur lui-même. Il était son propre soutien. Une splendeur inouïe,

que l'esprit ne se figure pas, sortait de ce cercle ; et Françoise ne pouvait regarder fixement cet éclat intolérable. Au-dessous de ce cercle infini et éblouissant il y avait un désert qui donnait l'idée du vide ; c'était la place du ciel avant que le ciel ne fût. Dans le cercle, quelque chose comme la ressemblance d'une colonne très blanche et parfaitement éblouissante : c'était comme un miroir où Françoise apercevait le reflet de la Divinité ; et elle vit là quelques caractères tracés : principe sans principe et fin sans fin.

Car Dieu portait le type de toutes choses dans son Verbe avant de rien créer.

Puis voici comme d'innombrables flocons de neige qui couvrent les montagnes : ce sont les anges qui sont créés. Le tiers sera précipité dans l'abîme ; les deux tiers resteront dans la gloire.

L'Immaculée Conception de la Vierge apparut à sainte Françoise dans cette vision fondamentale.

La vision de l'autre monde fut le signe particulier et le trait caractéristique de sainte Françoise Romaine.

CHAPITRE VIII

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

C'était au sixième siècle, du temps de Justinien Ier et de Phocas. Je n'essayerai pas de tracer l'esquisse de la situation où se trouvait le monde, mais de saisir le caractère de saint Grégoire le Grand. Parmi les agitations terribles d'un siècle en fureur, un homme se rencontra qui mit le bonheur de sa vie dans la méditation et l'interprétation de l'Ecriture sainte. La paix, cette source vive d'où coule la contemplation, la paix fut le don de cette âme si entourée d'agitations. Moine d'abord, il s'absorba dans la prière et la réflexion. Pendant la peste qui désola Rome, il fit faire pendant trois jours une procession générale où parurent pour la première fois tous les abbés avec tous leurs moines, toutes les abbesses avec toutes leurs religieuses. L'image de la sainte Vierge fut portée en cette solennité. Et l'on raconte que sur son passage l'air corrompu s'écartait pour lui faire place, et que, sur le sommet du mausolée de l'empereur Adrien, saint Grégoire aperçut un ange qui remettait son épée dans le fourreau. C'est à l'image de cet ange debout sur le monument que se rattache

le nom que ce monument porte encore aujourd'hui. C'est le château Saint-Ange. Cependant, Grégoire était menacé du souverain Pontificat. Pour échapper au péril, il s'enfuit déguisé. La fuite fut inutile. Il fut enlevé d'une caverne où il s'était caché, amené à Rome malgré sa résistance et couronné le 3 septembre 590.

Aux lettres de félicitations qui lui arrivèrent de tous côtés il répondit par des larmes et des gémissements. « J'ai perdu, écrivait-il à la sœur de l'empereur, tous les charmes du repos. Je parais monter au dehors, je suis tombé au dedans. Et d'ailleurs, je suis tellement accablé de douleur que je puis à peine parler. De quelle région tranquille je suis tombé, et dans quel abîme d'embarras ! »

Il écrivait à son ami André : « Pleurez, si vous m'aimez, car il y a tant ici d'occupations temporelles, que je me trouve, par cette dignité, presque séparé de l'amour de Dieu. » Il disait au diacre Pierre : « Mon chagrin est toujours vieux par sa durée et toujours nouveau par sa croissance. Ma pauvre âme se rappelle ce qu'elle était autrefois au monastère, planant sur tout ce qui se passe et sur tout ce qui change, quand elle franchissait la prison du corps par la contemplation. Maintenant je supporte les mille affaires des hommes du siècle. Je suis souillé dans cette poussière, et quand je veux retrouver ma retraite intérieure, j'y reviens amoindri. »

Et en effet, quel labeur sur lui ! Quel poids sur ses épaules ! En Afrique, le donatisme ; en Espa-

gne, l'arianisme : en Angleterre, l'idolâtrie ; en Gaule, Frédégonde et Brunehaut ; en Italie, les Lombards ; en Orient, l'arrogance des patriarches de Constantinople. La sollicitude de saint Grégoire s'étendit partout. Elle était large et profonde comme l'Océan. Elle allait d'un bout du monde à l'autre, soignant toutes les plaies. Les pauvres du monde entier étaient l'objet direct de ses soins continuels. Il les recevait à table. Saint Grégoire le Grand dînait entouré de mendiants. Un jour qu'il allait lui-même chercher pour l'un d'entre eux ce qu'il faut pour se laver, pendant qu'il préparait le bassin, le pauvre disparut, mais la nuit suivante Jésus-Christ apparut à son Vicaire et lui dit : « Vous me recevez ordinairement en mes membres, mais hier c'est Moi-même que vous avez reçu. »

Saint Grégoire le Grand inaugura, pour signer ses lettres, la formule sublime : Serviteur des serviteurs de Dieu.

Pendant qu'il était moine, sa mère lui envoyait chaque jour pour sa nourriture quelques légumes dans une écuelle d'argent. Arrive un pauvre marchand qui dit avoir fait naufrage, avoir tout perdu, et qui demande secours. Saint Grégoire lui donne six pièces d'argent, puis six autres. Puis, après bien des dons, le pauvre se représentant toujours, saint Grégoire donne l'écuelle d'argent, dernier débris de son ancienne argenterie.

Bien des années se passèrent ; saint Grégoire était Pape. « Invitez aujourd'hui douze pauvres à

ma table, » avait-il dit à son intendant. Il entre dans la salle à manger ; au lieu de douze pauvres, il y en voit treize. Il interroge l'intendant. « Pourquoi treize ? — Très-Saint Père, il n'y en a que douze. » Saint Grégoire en voyait treize. Mais l'un d'entre eux changea de visage pendant le repas : « Votre nom ? lui dit Grégoire ; je vous supplie de me dire votre nom. — Pourquoi me demandez-vous mon nom, qui est admirable ? répond le pauvre. Je suis ce marchand à qui vous avez donné l'écuelle de votre mère. Pour cette écuelle d'argent que vous m'avez donnée, Dieu vous a donné le trône et la chaire de saint Pierre. Je suis l'ange que Dieu avait envoyé vers vous pour eprouver votre miséricorde. »

A travers cette quantité d'œuvres et ces prodiges de vie active, saint Grégoire alimentait en lui, par l'Ecriture Sainte, la vie contemplative. J'arrive à ce qu'il a de particulier, d'intime, de spécial. C'est l'interprétation symbolique de l'Ecriture Sainte. Sans oublier, bien entendu, la réalité du sens historique, saint Grégoire approfondit le sens symbolique avec une profondeur et une audace vraiment extraordinaires. Il faut traduire et citer quelques passages de son interprétation relative à Job et à Ezéchiel :

« Est-ce toi qui lèves à ton heure l'étoile du matin, et qui fais venir le soir sur les fils de la terre ?

« Est-ce à toi que sont ouvertes les portes de la mort ?

« Est-ce toi qui as vu les entrées ténébreuses?

« Est-ce toi qui as donné tes ordres à la première lueur du jour et qui as dit à l'aurore : Voici ta place?

« Qui donc peut ces choses, sinon le Seigneur?

« Et cependant l'homme est interrogé, afin que son impuissance lui devienne plus évidente. Celui qui a grandi par d'immenses vertus et qui ne voit plus d'homme au-dessus de sa tête, il faut que celui-là, afin qu'il évite l'orgueil, soit comparé à Dieu pour être écrasé sous la comparaison. Mais, ô quelle puissante exaltation que cette humiliation qui tombe de si haut! Quelle gloire pour cet homme, qui n'apparaît petit que quand Dieu provoque avec lui-même une comparaison! Comme il écrase les hommes du poids de sa grandeur, celui à qui Dieu dit : « Voilà mes témoins; tu es moins grand que moi. » A quelle puissance il faut être arrivé, pour être convaincu de son impuissance par une sublime interrogation! »

Saint Grégoire parle de justice et de miséricorde. Il s'interrompt tout à coup par une apparente digression!

« Voici, pendant que je vous parle, que Joseph frappe à la porte de mon esprit. Il veut rendre témoignage à mes paroles. Quand il avait innocemment raconté à ses frères la vision de sa grandeur future, il avait excité leur envie. Vendu par ses mêmes frères aux Ismaélites et conduit en Egypte, il fut élevé au pouvoir par un effet merveilleux de la puissance divine. Ses frères,

poussés en Egypte par la famine, se prosternèrent devant lui, le front contre terre. Ils l'avaient vendu, de peur de se prosterner, et ils se prosternèrent parce qu'ils l'avaient vendu. »

Les mots mystérieux de l'Ecriture s'ouvrent mystérieusement à l'esprit de saint Grégoire.

« Tu sauras, dit Eliphaz à Job, tu sauras que ton tabernacle a la paix; et, visitant ton image tu ne pécheras pas. »

Le tabernacle, c'est le corps. « Mais, ajoute saint Grégoire, il n'est pas de chasteté sans douceur. L'image d'un homme, c'est un autre homme. Notre prochain est notre image; car il nous montre ce que nous sommes. La visite corporelle se fait avec les pieds, la visite spirituelle se fait avec le cœur. L'homme visite son image quand, porté sur les ailes de la tendresse, il se considère dans autrui et tire des réflexions qu'il fait sur lui-même la force de secourir le faible. La vérité a dit par la bouche de Moïse que la terre a produit une herbe et que chaque herbe se reproduit comme elle est, que le bois porte son fruit. »

« L'arbre produit en effet une semence semblable à lui, quand notre pensée transporte sur un autre la considération qu'elle a tirée d'elle-même et produit la semence d'un bienfait : « Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent. »

Et ailleurs :

« Que le Seigneur, dit Job, exauce mon désir ! Remarquez ce mot : mon désir. La vraie prière n'est pas dans le son de la voix, mais dans la

pensée du cœur. Ce ne sont pas nos paroles, ce sont nos désirs qui font, auprès des oreilles secrètes de Dieu, la force de nos cris. Si nous demandons de bouche la vie éternelle, sans la désirer du fond du cœur, notre cri est un silence. Si, sans parler, nous la désirons du fond du cœur, notre silence est un cri. »

Ecoutez saint Grégoire sur les paroles de Dieu aux amis de Job : « Vous n'avez pas parlé juste devant moi, comme mon serviteur Job. »

« O Seigneur, quelle distance de notre obscurité à votre lumière! Vous jugez que Job est vainqueur et bienheureux; et nous, nous avions cru qu'il avait blasphémé! Vous jugez que ses amis sont coupables, et nous avions cru qu'ils avaient plaidé votre cause! Mais comment se fait-il donc que tout à l'heure Dieu a paru blâmer Job? Maintenant il le glorifie. Il semble répéter la parole qu'il a dite à Satan : As-tu vu mon serviteur Job? Je n'en ai pas de pareil sur la terre. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dieu fait l'éloge de Job à Satan, Dieu fait l'éloge de Job à ses amis. Dieu reprend Job, quand il lui parle à lui-même. C'est que celui qui est excellent si on le compare aux autres, n'est pas sans tache aux yeux de Dieu. »

Saint Grégoire appuie sur ces noms et en tire de grandes lumières. Eliphaz signifie : mépris de Dieu. Il prend seulement la défense de Dieu, mais il le méprise, parce que, dit saint Grégoire, il le défend avec orgueil. Baldad veut dire : la vieillesse seule, parce que, dit saint Grégoire, le vieil

homme parle seul par sa bouche. Sophar veut dire : destruction du miroir, parce que, dit saint Grégoire, il est hostile à la contemplation de Job.

Pour saint Grégoire, tous les mots portent coup.

Il y avait sur la terre de Hus un homme nommé Job, simple et droit.

La terre de Hus représente la gentilité; et le mérite de Job est relevé aux yeux de saint Grégoire par cette circonstance : il était entouré de païens.

Simple et droit.

Il y en a qui sont simples et qui ne sont pas justes. Ceux-là abandonnent l'innocence de la simplicité, parce qu'ils ne s'élèvent pas à la puissance de la justice.

Saint Grégoire trouve tout dans l'Ecriture. Elle est pour lui, dit-il, la tour d'où pendent mille boucliers.

Il puise en elle ses hautes pensées sur la charité; il recommande à l'homme de s'aimer lui-même et d'avoir pitié de son âme, et d'aimer son prochain comme lui-même. Et comme il doit l'indignation à ses propres fautes, il la doit aux fautes de son prochain; s'il ne s'indigne pas contre son frère coupable, c'est qu'il ne l'aime pas.

Ainsi la colère de l'Amour, tant célébrée par de Maistre, était réclamée par saint Grégoire. De même, dit-il, nous pouvons sans aucune faute nous réjouir de la ruine de notre ennemi et nous affli-

ger de son triomphe ; si sa chute fait du bien, nous devons nous en réjouir. Si son triomphe est le triomphe de l'injustice, nous devons le déplorer. Dans ces cas, notre joie ou notre tristesse ne va pas droit à lui, mais se déploie autour de lui. Mais il faut examiner avec soin quel est alors le point de départ de notre sentiment.

Il est difficile de pousser plus loin que saint Grégoire l'esprit du symbolisme. Chaque personne, chaque chose nommée dans l'Ecriture lui présente une signification spirituelle qui s'adapte singulièrement et ingénieusement à la nature humaine et à l'histoire, à l'individu, à la société, au peuple juif, à la gentilité.

Très souvent même les crimes les plus énormes que raconte l'Ecriture se colorent pour lui d'une couleur surprenante et inattendue. Il y voit la figure détournée des choses les plus divines. Saint Grégoire est d'une telle hardiesse dans ses aperçus, dans ses interprétations, dans ses contemplations, qu'on oserait à peine aujourd'hui traduire tout ce qu'il osait dire. On craint d'étonner le lecteur ; car la timidité est un des fléaux qui frappent une époque corrompue. L'extrême liberté du langage de saint Grégoire tient à l'innocence de ses pensées. Sa grande hardiesse vient de sa pureté. Tout est pur à ceux qui sont purs, et son regard plonge dans les abîmes pour y voir l'image renversée des choses qui sont sur les montagnes. Mais dans les intelligences misérables et abaissées, la suspicion règne en souveraine.

Saint Grégoire, simple et grand, a confiance dans sa simplicité et dans la grandeur de ceux qui le lisent et qui l'écoutent. Non-seulement il ose tout dire, même dans un sermon, mais il remplit ses auditeurs des lumières qu'il croit leur devoir. Il explique magnifiquement cette magnifique correspondance entre le peuple chrétien et l'orateur chrétien, après s'être entouré lui-même des significations imprévues et profondes qu'il a trouvées dans Ezéchiel. « Très souvent, dit-il, quand je suis seul, je lis l'Ecriture sainte et je ne la comprends pas. J'arrive au milieu de vous, mes frères, et tout à coup je comprends. Cette intelligence soudaine m'en fait désirer une autre. Je voudrais savoir quels sont ceux par les mérites de qui l'intelligence me vient tout à coup. Elle m'est donnée pour ceux en présence de qui elle m'est donnée. Aussi, par la grâce de Dieu, pendant que l'intelligence grandit en moi, l'orgueil baisse. Car c'est au milieu de vous que j'apprends ce que je vous enseigne. Je vais vous l'avouer, mes enfants, la plupart du temps, j'entends à mon oreille ce que je vous dis dans le moment où je vous le dis. Je ne fais que répéter. Quand je ne comprends pas Ezéchiel, alors je me reconnais ; c'est bien moi, c'est l'aveugle. Quand je comprends, voilà le don de Dieu qui me vient à cause de vous. Quelquefois aussi je comprends l'Ecriture dans le secret. Dans ces moments-là, c'est que je pleure mes fautes, les larmes seules me plaisent. Alors je suis ravi sur les ailes de la contemplation. »

Ainsi, seul ou entouré de ses chers auditeurs qu'il regarde comme ses inspirateurs, il scrute l'Écriture avec une audace qui épouvanterait nos misérables habitudes. Je cite des choses simples qui vont toutes seules; car je pense au lecteur; je supprime l'étonnant.

Les paroles de Dieu à Job retentissent aux oreilles de saint Grégoire dans tous les mondes : dans le monde physique, dans le monde intellectuel, dans le monde moral.

« Où étais-tu, dit le Seigneur, quand je posais les fondements de la terre? »

Les fondements de la terre signifient, entre autres choses, pour saint Grégoire, la crainte de Dieu.

Et alors Dieu parle à l'homme à peu près en ces termes : Pendant que tu ne pensais pas à moi, je posais ma crainte au fond de ton âme. Par là je posais la pierre angulaire de l'Église future, de sa sainteté, de ton salut. Mais où étais-tu dans ce moment? Tu ne pensais pas à moi. Ne t'attribue donc pas le mérite de ma grâce, puisque c'est moi qui t'ai prévenu.

As-tu pénétré dans les profondeurs de la vie?

La vie, c'est le cœur humain. Dieu entre dans ses profondeurs quand il lui révèle sa misère, quand il lui étale sa confusion. Il pénètre au profond de l'abîme quand il convertit les désespérés.

T'es-tu promené dans les derniers abîmes?

L'abîme c'est nous-mêmes, c'est notre cœur qui ne peut pas se comprendre, et qui est à lui-même

une nuit très profonde. Quand l'homme se repent après de grands crimes, c'est qu'alors Dieu se promène dans les derniers abîmes. Il apaise les flots invisibles qui soulevaient l'océan profond du cœur.

Le prophète a vu cette promenade quand il a dit : Les démarches de Dieu me sont apparues, les démarches de mon Dieu et de mon Roi.

Celui qui apaise les mouvements désordonnés de son âme par le souvenir des jugements de Dieu contemple la promenade du Seigneur au fond de lui.

« Connais-tu la route du tonnerre qui gronde?

« Souvent, dit saint Grégoire, c'est le Dieu incarné qui est signifié par le tonnerre. Il sort, pour se faire entendre à nous, du fond des prophéties, comme le tonnerre du choc des nuages. C'est pourquoi les saints Apôtres, fils de sa grâce, ont été appelés fils du tonnerre.

« Le prédicateur, qui, lui aussi, est le tonnerre, peut bien faire retentir ses paroles à vos oreilles; mais il ne peut pas ouvrir vos cœurs. Si le Dieu Tout-Puissant ne lui en livre pas l'entrée, sa Parole retentit en vain. C'est pourquoi, le Seigneur, qu'il ouvre sa route à la foudre, parce que, pendant notre discours, il frappe vos âmes de sa terreur. Saint Paul le savait bien. Il connaissait son impuissance. Il demandait à ses disciples leurs prières, afin que le Seigneur lui ouvrît la porte du Verbe afin de porter le mystère du Christ. »

Il faudrait tout citer. A chaque mot du récit, saint Grégoire aperçoit une multitude immense de sens symboliques et moraux qui surgissent de tous côtés. « D'où viens-tu? dit Dieu à Satan, au commencement du livre de Job » — Dieu interroge, comme s'il ne savait pas, parce que, pour Dieu, ignorer c'est maudire. *Je ne vous connais pas* : voilà, dans la bouche de Dieu, une des for mules de malédiction.

Cet homme, immense par la pensée, s'occupait de chaque homme comme de lui-même et souffrait de toutes les souffrances du genre humain.

« Sachez, écrivait-il à un évêque, que ce n'est pas assez d'être retiré, studieux, homme d'oraison, si vous n'avez la main ouverte pour subvenir aux nécessités des pauvres! Un évêque doit regarder la pauvreté d'autrui comme la sienne propre. C'est à tort que vous portez le nom d'Évêque, si vous faites autrement. »

Quant à lui saint Grégoire, ayant appris qu'un pauvre était mort dans un village écarté, sans qu'on sût au juste comment il était mort, craignant qu'il ne fût mort faute de nourriture ou de soins, il tomba dans une telle douleur que, cherchant pour lui-même une pénitence égale à la faute dont il se croyait coupable, il se condamna à passer plusieurs jours sans dire la messe.

CHAPITRE IX

SAINT PATRICE

Voici peut-être une des vies les plus extraordinaires et les moins connues que l'hagiographie puisse nous présenter. La légende n'a rien de plus merveilleux que cette histoire. Saint Patrice occupe dans les Bollandistes une place très considérable.

Patrice n'avait guère que douze ans quand il fut enlevé par des pirates et conduit en Hibernie. Là il fut fait berger et garda les troupeaux de ses maîtres. Six ans se passèrent, et pendant ces six années, le jeune Patrice, léger et paresseux, fut saisi par l'esprit de prière. Il s'agenouillait sur la neige et priait, au milieu des champs, entouré des animaux qui lui étaient confiés. Au bout de six ans, une voix mystérieuse lui parla et lui dit : Tu vas bientôt revoir ta patrie. Patrice s'échappa, et guidé par celui qui lui parlait, arriva à un port qu'il ne connaissait pas, y trouva un navire qui partait, et obtint du pilote une place à bord.

Mais ce navire ayant pris terre dans un lieu inhabité, la fatigue et la faim saisirent l'équipage qui marchait dans le désert cherchant un gîte et

la nourriture. Tous ces hommes étaient païens, excepté Patrice.— « Tu es chrétien, lui dit le pilote, et tu nous laisses périr! Si ton Dieu est puissant, invoque son nom sur nous et nous serons sauvés. » Patrice commença ici la fonction de sa vie. Il pria, des animaux parurent, qu'on tua et qu'on mangea.

Patrice, revenu dans son pays, fut une seconde fois enlevé par les pirates. — « Ta captivité ne durera que deux mois », lui dit la voix intérieure. En effet, au bout de deux mois il fut délivré.

Mais, rendu pour la seconde fois à sa patrie et à sa famille, Patrice ne devait pas rester longs temps immobile dans ce repos.

Une nuit, pendant son sommeil, un personnage se dressa devant lui, tenant un volume à la main. Et sur la première page du volume étaient écrits ces mots :

Voix de l'Hibernie.

Et, dans son sommeil, Patrice croit entendre les voix des bûcherons de Focludum, qui le suppliaient et lui disaient : Jeune homme, revenez parmi nous; enseignez-nous les voies du Seigneur !

Le lendemain, Patrice raconta à un ami sa vision, et son confident lui répondit : Tu seras évêque d'Hibernie.

Quelque temps après, Patrice partit avec sa famille pour l'Armorique. Là son père et sa mère furent égorgés par les barbares. Patrice fut gardé vivant par eux, comme un esclave agréable à posséder. Il fut pris, puis vendu, puis arraché à ses

nouveaux maîtres par des Gaulois qui venaient de les rencontrer et de les battre. Enfin, à Bordeaux, des chrétiens rachetèrent Patrice, qui vint frapper à la porte du monastère de Saint-Martin de Tours. Il est difficile d'imaginer une vie plus agitée, une succession plus étrange de situations bizarres et d'évènements singuliers. Voilà donc Patrice tant de fois pris, délivré, repris, vendu, transporté et ballotté, qui passe quatre années dans la vie cénobitique. Cependant, les visions divines lui montraient toujours l'Hibernie comme le lieu de sa vocation. Il entendait, dit-on, les cris des enfants dans le sein de leurs mères qui l'appelaient en Hibernie. Il quitta le monastère, franchit le détroit, et vint évangéliser la cité irlandaise de Remair. Mais telle était la voie étrange par laquelle Patrice était conduit que, malgré ses désirs, sa sainteté, son zèle, et l'appel surnaturel dont il était l'objet, il échoua complètement. Traité en ennemi, il fut obligé de repasser le détroit. L'heure n'était pas venue. L'Irlande n'était pas prête. Toujours appelé, toujours repoussé, Patrice revient en Gaule, où il passe trois ans sous la direction de saint Germain l'Auxerrois. Ensuite il alla chercher la solitude de l'île de Lérins où il continua dans la prière les mystérieuses préparations qu'il avait commencées dans les travaux et dans les captivités.

Enfin saint Germain l'envoya à Rome où il demanda au pape saint Célestin la bénédiction apostololique, et il reprit à travers la France le chemin de cette Irlande qui était pour lui la terre

promise. Un évêque d'Angleterre, nommé Amaton, lui donna la consécration épiscopale, et accompagné d'Analius, d'Isorninus et de plusieurs autres, saint Patrice aborda en Irlande, pendant l'été de l'an 432.

On voulut le retenir dans les Cornouailles, où il éclata par plusieurs miracles. Mais le Seigneur lui parla en vision, et l'appela en Irlande.

Quand il y fut installé, il se rendit à l'assemblée générale des guerriers de l'Hibernie. A côté d'eux siégeait le collège druidique. Patrice attaqua de front le centre religieux et le centre politique de la nation. Devant tous ses ennemis solennellement réunis et groupés, saint Patrice prêcha la foi.

A dater de ce moment, les merveilles se succèdent avec une rapidité dont l'hagiographie offre peu d'exemples. Le roi de Dublin, le roi de Miurow, les sept fils du roi de Connaugth embrassent le christianisme. Cette Irlande si stérile devint subitement féconde, au delà des espérances du missionnaire. Cette Irlande, qui avait chassé les envoyés de Dieu, devint tout à coup l'Ile des Saints. Ce fut dans une grange que saint Patrice célébra la première fois l'office sur le sol irlandais.

Dans ce pays où il fut autrefois esclave méprisé des chefs païens et barbares, saint Patrice marche maintenant en conquérant et en triomphateur. Rois et peuples, tout vient à lui. Rois, peuples et poètes, car l'Irlande est une des plus antiques patries de la poésie. On prétend que Patrice rencontra Ossian.

Le barde irlandais finit, dit-on, par christianiser sa harpe guerrière. L'Homère de l'Hibernie inclina ses vieux héros devant l'étendard du Dieu inconnu. La poésie celtique demanda aux monastères, qui sortaient du sol foulé par Patrice, leur ombre hospitalière. Alors, dit un vieil auteur, les chants des bardes devinrent si beaux que les anges de Dieu se penchaient au bord du ciel pour les écouter.

Cependant, les invasions des pirates désolaient l'Irlande. Corotic, chef de clan, désolait le troupeau de Patrice. L'évêque lui écrivit une lettre :

« Patrice, pécheur ignorant, mais couronné évêque en Hibernie, réfugié parmi les nations barbares, à cause de son amour pour Dieu, j'écris de ma main ces lettres pour être transmises aux soldats du tyran... La miséricorde divine que j'aime ne m'oblige-t-elle pas à agir ainsi, pour défendre ceux-là même qui naguère m'ont fait captif et qui ont massacré les serviteurs et les servantes de mon père ? » Il prédit que la royauté de ses ennemis sera moins stable que le nuage et la fumée. « En présence de Dieu et de ses anges, ajoute-t-il, je certifie que l'avenir sera tel que je l'ai prédit. »

Quelques mois après, Corotic, frappé d'aliénation mentale, mourait dans le désespoir.

Les ennemis de Patrice tombaient morts, ses amis ressuscitaient. Les tombeaux semblaient un domaine sur lequel il avait droit. La vie et la

mort avaient l'air de deux esclaves qui auraient suivi ses mouvements.

A son arrivée en Irlande, les démons, dit un historien du douzième siècle, formèrent un cercle dont ils ceignirent l'île entière, pour lui barrer le passage, Patrice leva la main droite, fit le signe de la croix et passa outre. Puis il renversa l'idole du Soleil à laquelle les enfants, comme à l'ancien Molock, étaient offerts en sacrifice.

Quant au célèbre purgatoire de saint Patrice, les avis sont partagés sur l'authenticité historique de cette grande tradition.

Du sixième au dix-septième siècle il est facile d'en suivre la trace. Ni le temps ni l'espace n'a arrêté le bruit et l'émotion de ce mystère : Caldéron a fait un drame intitulé le *Purgatoire de saint Patrice.*

Il s'agit d'une caverne profonde et souterraine où saint Patrice faisait pénitence. Plusieurs l'y suivirent; les grands criminels descendaient par un puits dans ces profondeurs expiatrices, pour y faire en ce monde leur purgatoire.

La caverne était située dans une petite île du lac Dearg, dans la province de l'Ulster occidental.

D'après la tradition, les Irlandais dirent un jour à Patrice :

« Vous annoncez pour l'autre monde de grandes joies ou de grandes douleurs : mais nous n'avons jamais vu ni les unes ni les autres; vous parlez, mais nous ne voyons pas. Que sont des

paroles? Nous ne quitterons nos habitudes et notre religion que si nous voyons de nos yeux les choses que vous promettez. »

Patrice se mit en prière, et guidé par son ange, arriva à sa terrible et célèbre caverne, où il vit et montra les scènes de l'autre monde, reproduites dans celui-ci. Pour séparer ici l'histoire de la légende par une ligne de démarcation parfaitement authentique, la critique doit se déclarer impuissante. D'après la tradition, la caverne était divisée : d'un côté apparaissaient les anges avec un cortège inouï de splendeurs paradisiaques, de l'autre les spectres, les idoles, et tous les monstres qu'avait adorés l'Irlande idolâtre suivis des terreurs et des horreurs qui ne se peuvent imaginer. On enfermait là deux jours les pénitents volontaires qui réclamaient le Purgatoire, et nul ne sait l'histoire exacte des quarante-huit heures qu'ils y passaient.

On attribue au bâton de saint Patrice le pouvoir de chasser les serpents. Ces animaux venimeux sont, à ce qu'il paraît, inconnus en Irlande, et leur absence est attribuée à une bénédiction particulière, à la bénédiction du bois que saint Patrice a tenu dans ses mains.

Saint Patrice et Ossian se sont rencontrés sur terre. L'histoire possède avec certitude les principaux faits de leur vie. Mais il y a des détails qui restent incertains, comme les contours, quand la nuit tombe. La chronographie représente saint Patrice une harpe à la main. L'intimité du saint

et du barde est le trésor qu'elle veut confier symboliquement à la mémoire des Irlandais.

La figure de saint Patrice ressemble un peu à ces navires qu'on voit s'éloigner du rivage. Pendant quelque temps, l'œil les suit distinctement, mais le ciel et la mer se confondent à l'horizon, et bientôt le navire semble disparaître à la fois dans le ciel et dans la mer confondus.

CHAPITRE X.

SAINT JOSEPH.

Saint Joseph, l'ombre du Père! celui sur qui l'ombre du Père tombait épaisse et profonde; saint Joseph, l'homme du silence, celui de qui la parole approche à peine! L'Evangile ne dit de lui que quelques mots : « C'était un homme juste! » l'Evangile, si sobre de paroles, devient encore plus sobre quand il s'agit de saint Joseph. On dirait que cet homme, enveloppé de silence, inspire le silence. Le silence de saint Joseph fait le silence autour de saint Joseph. Le silence est sa louange, son génie, son atmosphère. Là où il est, le silence règne. Quand l'aigle plane, disent certains voyageurs, le pèlerin altéré devine une source à l'endroit où tombe son ombre dans le désert. Le pèlerin creuse, l'eau jaillit. L'aigle avait parlé son langage, il avait plané. Mais la chose belle avait été une chose utile; et celui qui avait soif, comprenant le langage de l'aigle, avait fouillé le sable et trouvé l'eau.

Quoi qu'il en soit de cette magnifique légende et de sa vérité naturelle, que je n'ose garantir, elle est féconde en symboles superbes. Quand

l'ombre de saint Joseph tombe quelque part, le silence n'est pas loin. Il faut creuser le sable, qui dans sa signification symbolique représente la nature humaine ; il faut creuser le sable, et vous verrez jaillir l'eau. L'eau, ce sera, si vous voulez, ce silence profond, où toutes les paroles sont contenues, ce silence vivifiant, rafraîchissant, apaisant, désaltérant, le silence substantiel ; là où est tombée l'ombre de saint Joseph, la substance du silence jaillit, profonde et pure, de la nature humaine creusée.

Pas une parole de lui dans l'Ecriture ! Mardochée, qui fit fleurir Esther à son ombre, est un de ses précurseurs. Abraham, père d'Isaac, représenta aussi le père putatif de Jésus. Joseph, fils de Jacob, fut son image la plus expressive. Le premier Joseph garda en Egypte le pain naturel. Le second Joseph garda en Egypte le pain surnaturel. Tous deux furent les hommes du mystère ; et le rêve leur dit ses secrets. Tous deux furent instruits en rêve, tous deux devinèrent les choses cachées. Penchés sur l'abîme, leurs yeux voyaient à travers les ténèbres. Voyageurs nocturnes, ils découvraient leurs routes à travers les mystères de l'ombre. Le premier Joseph vit le soleil et la lune prosternés devant lui. Le second Joseph commanda à Marie et à Jésus ; Marie et Jésus obéissaient.

Dans quel abîme intérieur devait résider l'homme qui sentait Jésus et Marie lui obéir, l'homme à qui de tels mystères étaient familiers et à qui

le silence révélait la profondeur du secret dont il était gardien! Quand il taillait ses morceaux de bois, quand il voyait l'Enfant travailler sous ses ordres, ses sentiments, creusés par cette situation inouïe, se livraient au silence qui les creusait encore; et du fond de la profondeur où il vivait avec son travail, il avait la force de ne pas dire aux hommes : Le Fils de Dieu est ici.

Son silence ressemble à un hommage rendu à l'inexprimable. C'était l'abdication de la Parole devant l'Insondable et devant l'Immense. Cependant l'Evangile, qui dit si peu de mots, a les siècles pour commentateurs; je pourrais dire qu'il a les siècles pour commentaires. Les siècles creusent ses paroles et font jaillir du caillou l'étincelle vivante. Les siècles sont chargés d'amener à la lumière les choses du secret. Saint Joseph a été longtemps ignoré; mais depuis sainte Thérèse, particulièrement chargée de le trahir, il est beaucoup moins inconnu. Mais voici quelque chose d'étrange : chaque siècle a deux faces, la face chrétienne et la face antichrétienne; la face chrétienne s'oppose en général à la face antichrétiennne par un contraste direct et frappant. Le dix-huitième siècle, le siècle du rire, de la frivolité, de la légèreté, du luxe, posséda Benoist-Joseph Labre. Ce mendiant arrive à la gloire, même à la gloire humaine; et tous ceux qui brillaient de son temps sont descendus dans une honte historique, qui ne ressemble à aucune autre et près de laquelle les hontes ordinaires sont de la gloire.

Je ne sais ce que Dieu a fait de leurs âmes ; mais la science humaine, malgré ses imperfections et ses lenteurs, a fait justice de leurs noms. Les représentants du dix-huitième siècle sont enterrés dans un oubli particulier.

Joseph Labre, qui est leur contradiction vivante, éclate même aux yeux des hommes ; et ceux-là même qui essayent de se moquer de lui sont obligés de le considérer comme un personnage historique.

Le dix-neuvième siècle est par-dessus tout, dans tous les sens du mot, le siècle de la Parole. Bonne ou mauvaise, la Parole remplit notre air. Une des choses qui nous caractérisent, c'est le tapage. Rien n'est bruyant comme l'homme moderne : il aime le bruit, il veut en faire autour des autres, il veut surtout que les autres en fassent autour de lui. Le bruit est sa passion, sa vie, son atmosphère, la publicité remplace pour lui mille autres passions qui meurent étouffées sous cette passion dominante, à moins qu'elles ne vivent d'elle et ne s'alimentent de sa lumière pour éclater plus violemment. Le dix-neuvième siècle parle, pleure, crie, se vante et se désespère. Il fait étalage de tout. Lui qui déteste la confession secrète, il éclate à chaque instant en confessions publiques. Il vocifère, il exagère, il rugit. Eh bien ! ce sera ce siècle, ce siècle de vacarme, qui verra s'élever et grandir dans le ciel de l'Eglise la gloire de saint Joseph. Saint Joseph vient d'être choisi officiellement pour patron de l'Église pen-

dant le bruit de l'orage. Il est plus connu, plus prié, plus honoré qu'autrefois.

Au milieu du tonnerre et des éclairs, la révélation de son silence se produit insensiblement.

Jusqu'où a-t-il pénétré dans l'intimité de Dieu? Nous ne le savons pas ; mais nous sommes pénétrés, au milieu du bruit qui nous entoure, par le sentiment de la paix immense dans laquelle s'écoula sa vie : le contraste semble chargé de nous révéler la grandeur cachée des choses. Beaucoup parlent qui n'ont rien à dire et dissimulent, sous le fracas de leur langage et la turbulence de leur vie, le néant de leurs pensées et de leurs sentiments. Saint Joseph, qui a tant à dire, saint Joseph ne parle pas. Il garde au fond de lui les grandeurs qu'il contemple : et les montagnes s'élèvent au fond de lui sur les montagnes, et les montagnes font silence. Les hommes sont entraînés par *l'ensorcellement de la bagatelle.* Mais saint Joseph reste en paix, maître de son âme et en possession de son silence, parmi les ébranlements du voyage en Égypte, dans cette fuite de Jésus-Christ déjà persécuté. Parmi les pensées, les sentiments, les étrangetés, les incidents, les difficultés de ce voyage, celui qui représentait Dieu le Père prend la fuite, comme s'il était à la fois faible et coupable ; il fuit en Egypte, au pays de l'angoisse ; il revient dans ce lieu terrible, d'où ses ancêtres sont sortis, sous la protection de l'Éternel. Il fait la route qu'a faite Moïse, et il la fait en sens inverse. Et, pendant qu'il va en Égypte, et qu'il est en Egypte, il se

souvient d'avoir cherché une place à l'hôtellerie et de ne pas l'avoir trouvée.

Pas de place à l'hôtellerie !

L'histoire du monde est dans ces trois mots; et cette histoire si abrégée, si substantielle, cette histoire, on ne la lit pas ; car lire c'est comprendre. Et l'éternité ne sera pas trop longue pour prendre et donner la mesure de ce qui est écrit dans ces mots : Pas de place à l'hôtellerie. Il y en avait pour les autres voyageurs. Il n'y en avait pas pour ceux-ci. La chose qui se donne à tous se refusait à Marie et à Joseph ; et dans quelques minutes Jésus-Christ allait naître ! L'Attendu des nations frappe à la porte du monde, et il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie ! Le Panthéon romain, cette hôtellerie des idoles, donnait place à trente mille démons, prenant des noms qu'on croyait divins. Mais Rome ne donna pas place à Jésus-Christ dans son Panthéon. On eût dit qu'elle devinait que Jésus-Christ ne voulait pas de cette place et de ce partage. Plus on est insignifiant, plus on se case facilement. Celui qui porte une valeur humaine a plus de peine à se placer. Celui qui porte une chose étonnante et voisine de Dieu, plus de peine encore. Celui qui porte Dieu ne trouve pas de place. Il semble qu'on devine qu'il lui en faudrait une trop grande, et si petit qu'il se fasse, il ne désarme pas l'instinct de ceux qui le repoussent. Il ne réussit pas à leur persuader qu'il ressemble aux autres hommes. Il a beau cacher sa grandeur, elle éclate

malgré lui, et les portes se ferment, à son approche, instinctivement.

Ce petit mot tout court : *parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie*, est d'autant plus terrible qu'il est plus simple. Ce n'est pas l'accent de la plainte, du reproche, de la récrimination : c'est le ton du récit. Les réflexions sont supprimées. L'Evangile nous les laisse à faire. *Quia non erat eis locus in diversorio.* Et ce mot *diversorio :* ce mot qui indique la multiplicité ? Les voyageurs ordinaires, les hommes qui font nombre, avaient trouvé place dans l'hôtellerie. Mais Celui que portait Marie allait naître dans une étable, car c'était lui qui devait dire un our : « Une seule chose est nécessaire, *Unum est necessarium.* »

Le diversorium lui avait été fermé.

Il faudrait qu'un éclair fendît notre nuit et montrât tous les siècles à la fois sur un point et en un instant pour que ce mot si petit, si court, si simple, apparût comme il est, pour que cette hôtellerie dans laquelle Marie et Joseph ne trouvent pas de place apparût comme elle est. Il faudrait un éclair montrant un abîme. Qu'arriverait-il, si nos yeux s'ouvraient ?

Le Père Faber se demande ce qu'ont pensé les mères des innocents, qu'on égorgea peu de temps après.

Il se demande si elles n'ont pas fait quelques réflexions sur l'homme et la femme, qui n'avaient

pas trouvé place et sur l'Enfant qui n'avait eu qu'une crèche pour naître.

La terre ne devait pas non plus lui donner une place sur elle pour mourir : elle devait au bout de quelques années le rejeter sur une croix.

La planète fut comme l'hôtellerie : elle fut inhospitalière.

Saint Joseph accomplit en réalité ce qu'accomplissent les autres en figure. Après avoir gardé le Pain de vie en Egypte et réalisé la chose dont le premier Joseph était l'ombre, il revient à Nazareth et fait ce qu'avait fait Josué. Josué avait arrêté le soleil ; mais Celui qui était la lumière du monde avait quitté Marie et Joseph pour faire à Jérusalem les affaires de son Père. Cependant Marie et Joseph le retrouvent et le ramènent. Le soleil, qui avait paru commencer sa course, fut arrêté dix-huit ans. De douze ans à trente, Jésus-Christ resta là. Quel âge avait-il, quand mourut Joseph ? On n'en sait rien, mais il paraît que Joseph était mort quand il quitta la maison. Que se passa-t-il dans cette maison ? Quels mystères s'ouvrirent devant les yeux de cet homme, à qui Jésus-Christ obéissait? Que voyait Joseph dans les actions de Jésus-Christ ? Ces actions, par leur simplicité même, prenaient sans doute à ses yeux des proportions incommensurables. Dans le moindre mouvement, que voyait-il? Que voyait-il dans son activité, restreinte en apparence? Que voyait-il dans son obéissance? De quel son devait frémir au fond de son âme cette phrase : « Je com-

mande et il obéit ? Je tiens la place de Dieu le Père. » Et derrière cette phrase, au fond, au-dessous, il devait y avoir quelque chose de plus profond qu'elle : c'était le silence qui l'enveloppait ; et peut-être la phrase, qui aurait donné la formule du silence, ne se formula jamais elle-même. Peut-être se cache-t-elle dans le silence qui la contenait.

Quand les paroles humaines, appelées tour à tour par l'homme, se réunissent, se déclarant les unes après les autres incapables d'exprimer le fond de son âme, alors l'homme tombe à genoux; et, du fond de l'abîme, le silence s'élève en lui. Et comme il part du fond de l'abîme, le silence perce les nuages; il monte au trône de Celui qui a pris *les ténèbres pour retraite;* il monte au trône de Dieu avec les parfums de la nuit.

Le sommeil, ce grand silence de la nature, fut le temple où les deux Joseph entendaient les voix du ciel.

Le premier Joseph avait été vendu à l'occasion d'un songe, il avait excité la haine et la jalousie de ses frères. A l'occasion d'un songe, il avait été conduit en Egypte.

Saint Joseph reçut en songe l'ordre de fuir en Egypte.

Il commanda. La mère et l'enfant obéirent. Il me semble que le commandement dut inspirer à saint Joseph des pensées prodigieuses. Il me semble que le nom de Jésus devait avoir pour lui des secrets étonnants. Il me semble que son

humilité devait prendre, quand il commandait, des proportions gigantesques, incommensurables avec les sentiments connus. Son humilité devait rejoindre son silence, dans son lieu, dans son abîme. Son silence et son humilité devaient grandir appuyés l'un sur l'autre.

Saint Joseph échappe à nos mesures. Elles sont surpassées par la hauteur de sa fonction. Le Dieu jaloux lui a confié la sainte Vierge. Le Dieu jaloux lui a confié Jésus-Christ. Et l'ombre du Père tombait chaque jour sur lui, Joseph, plus épaisse, si épaisse que la parole ose à peine approcher.

Quand il était dans son atelier, les grandes scènes patriarcales se présentaient-elles à lui ? Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, son image jetée devant lui, son ombre projetée sur la terre par le soleil levant, Moïse et l'intérieur du désert où flamboyait le buisson ardent, toutes les personnes et toutes les choses qui étaient la figure des réalités présentes passaient-elles devant les yeux de son âme? Quand son regard rencontrait l'Enfant qui attendait ses ordres pour l'aider dans son travail, saint Joseph contemplait-il dans son esprit le nom de Dieu révélé à Moïse? Etait-il intérieurement ébloui par les souvenirs et les splendeurs du Tetragrammaton ?

La Vierge qui était là, sous sa protection, était la femme promise à l'humanité par la voix des prophètes; l'univers l'attendait, dressant un autel mystérieux :

Virgini pariturœ.

L'Enfant auquel il donnait des ordres est celui dont il est dit :

Per quem majestatem tuam laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates.

C'est *par Lui* que les Puissances tremblent ! L'habitude nous dérobe la sublimité de ce langage. Sans le Médiateur, sans Jésus-Christ, que feraient les Puissances ! C'est par lui qu'elles tremblent. Peut-être que sans lui, devant la majesté trois fois épouvantable, *elles n'oseraient pas même trembler !*

CHAPITRE XI

PRIVILÈGE DU MOIS DE MARS

La fête du 25 mars, dit le père Faber, est de toutes les fêtes de l'année la plus difficile à célébrer dignement. La fête de l'Annonciation est la fête même de l'Incarnation.

Le mois de mars, disent les Bollandistes, est le premier des mois.

C'est en mars, disent-ils, que le monde a été créé, en mars que le Rédempteur a été conçu. Le mois de mars est le premier mois que la lumière ait éclairé.

Le *Fiat* de Dieu qui a ordonné à la lumière de naître, et le *Fiat* de la Vierge qui a accepté la maternité divine ont été prononcés tous deux en mars.

C'est en mars que Jésus-Christ est mort, et c'est très probablement le 25 mars qui fut le jour de son Incarnation.

Les Bollandistes croient encore qu'en mars aura lieu la fin du monde. Le monde sera jugé dans le mois où il a été fait. Le jugement dernier sera l'anniversaire de la création.

Le mois de mars serait donc le mois des commencements et le mois des renouvellements.

Pour cette raison peut-être il a été appelé *Artion*, du mot *Artius*, qui veut dire *complet*. Chez les Italiens son nom était Primus, le premier. Chez les Hébreux, il s'appelait *Nizan*, et c'est par lui que commençait l'année.

Les Romains l'appelèrent Mars du nom de celui à qui la guerre était dédiée. Le premier des mois fut affecté à la première des idoles, à l'idole préférée.

Les traditions les plus antiques du monde attribuent au mois de mars les plus remarquables privilèges.

Il aurait vu, dit-on, la première victoire de Dieu.

Ce serait le 25 mars que Satan aurait été vaincu par saint Michel.

Les anges furent créés en même temps que la lumière. Et la lumière fut séparée des ténèbres. La séparation des bons et des mauvais anges est mystérieusement indiquée par cette division.

La lumière existait, comme l'ange, avant l'homme. Le 25 mars a donc pu voir le premier combat et la première victoire.

Adam naît, pèche et meurt. Son crâne, d'après la tradition, fut enterré le 25 mars sur la montagne du Calvaire, que devait surmonter plus tard la croix du second Adam.

Toujours d'après la tradition la plus antique, Abel, le premier martyr, a été assassiné le 25 mars. Le jour du premier homicide doit être pour

Adam un jour révélateur. La mort lui avait été annoncée ; elle ne lui avait pas encore été montrée.

Toujours d'après la tradition, c'est le 25 mars que Melchisédech aurait offert au Très-Haut le pain et le vin.

Le mystérieux sacrifice de Melchisédech portait sur le pain et le vin, pour annoncer l'Eucharistie, qui devait être établie en mars.

Toujours d'après la tradition, c'est en mars qu'Abraham, au jour de son épreuve, conduisit Isaac sur le mont Moria, pour l'immoler. La victime véritable devait, après bien des siècles, être immolée en mars. En mars devait s'accomplir la *Réalité*. En mars aussi se présenta la figure ; Isaac était l'ombre et l'image de Celui qui plus tard gravit la montagne du Calvaire, et qui ne fut pas remplacé par un bélier.

En mars, dit encore la tradition, les Hébreux ont passé la mer Rouge. La première pâque s'accomplit en mars. Sainte Véronique est morte en mars. Saint Pierre a été tiré de sa prison par un ange au mois de mars.

Ces anniversaires ne sont pas des coïncidences. Ils se répondent les uns aux autres comme les échos se répondent de montagnes en montagnes

Ils marquent les heures sur l'horloge du temps. La nuit qui guidait les Hébreux dans le désert était faite de lumière et d'ombre. Le plan gigantesque qui embrasse la création, la Rédemption, la consommation est tantôt obscur et tantôt lumi-

neux. La main qui guide l'humanité tantôt baisse et tantôt soulève le voile derrière lequel apparaissent les mystérieuses et solennelles harmonies.

CHAPITRE XII

LA FIN DE MARS.

Il y a tant de choses à dire sur la fin de mars, que nous nous trouvons dans la nécessité de choisir. C'est la fête de l'Annonciation; mais c'est aussi la fête de l'Incarnation. Car l'Incarnation, après l'Annonciation, ne s'est pas fait attendre; c'est donc la fête de ce moment suprême, prédit depuis tant de siècles, c'est la fête désirée par les patriarches et les prophètes, celle dont Abraham a désiré de voir le jour. L'Incarnation était appelée par toutes les grandes voix inspirées qu'avait entendues le monde; et les gentils eux-mêmes, agités par un instinct confus, la désiraient sans la connaître. Virgile élevait la voix au milieu des angoisses et des espérances du monde païen; et la Sybille rendit des témoignages qui sont acceptés. L'églogue de Virgile a cela d'étrange qu'elle part du centre même de la civilisation, du centre poli et lettré. Souvent les hommes civilisés, raffinés et instruits, dans le sens vulgaire de ce dernier mot, sont plus sourds et plus muets que les foules ignorantes, quand il s'agit d'ins-

tinct divin. Cependant le bruit sourd qui se faisait dans le monde fut entendu au pied du trône d'Auguste, dans cette Rome fière d'elle-même, occupée de sa gloire et pleine de sa vanité. Virgile n'était pas dans les conditions où l'on entend les choses profondes. Pourtant il se chargea de rendre témoignage et de dire en vers élégants qu'il avait entendu quelque chose. Plus loin Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, le grand Daniel, l'homme de désirs. Et Balaam? Que dire de ce personnage extraordinaire, qui parlait malgré lui? Et Abraham, et Isaac, et Jacob, et Israël ? Dans l'intervalle Moïse.

Toutes les grandes voix s'étaient donné un rendez-vous suprême. L'écho de toutes les montagnes, de toutes les vallées, de toutes les collines, répétait la même promesse. Il répétait et ne se répétait pas ; car la promesse, uniforme en elle-même, variait sans cesse dans les points de vue, dans les aspects, dans les paroles, dans les détails. C'était la même promesse ; mais elle ne retentissait pas partout de la même manière : l'écho des montagnes n'est pas celui des vallées. Elle disait toujours la même chose, et jamais ne se ressemblait à elle-même.

Que dut-il se passer dans l'âme de la Vierge, quand l'ange lui apparut? quand l'ange, lui apparaissant, lui apprit que le moment était venu, le moment que son désir avait appelé après tant d'autres désirs ? Mais que dut-il se passer dans l'âme de la Vierge, quand l'ange lui annonça que

le moment était venu non-seulement pour elle, mais par elle, que c'était elle, elle-même, qui était la Mère du Messie ? Et non-seulement il lui annonça la chose, mais il la lui proposa. Il attendit son acceptation. Le cardinal de Bérulle fait ici une assez singulière remarque. Il constate que rien n'était plus facile à Marie que de deviner qu'elle était elle-même la Mère du Messie. Elle savait les promesses; elle savait que les temps de l'accomplissement étaient venus; elle savait que le Messie sortirait de la maison de David; elle savait qu'elle était de la maison de David. Elle savait qu'une Vierge concevrait et enfanterait. Elle savait qu'elle avait fait vœu de virginité, et qu'elle était la seule qui eût fait ce vœu contraire aux pensées des Juives. Elle pouvait voir se réunir sur sa tête prédestinée toutes les conditions requises pour cette prédestination; elle pouvait voir converger vers elle tous les rayons de la lumière prophétique. Eh bien! elle ne voyait pas! elle ne comprenait pas! Elle ne savait pas! elle ne devinait pas! elle était aveugle sur elle-même et ne reconnaissait pas en elle la personne désignée, quoiqu'elle connût toutes les clauses de la désignation. On dit même qu'elle demandait comme un honneur suprême d'être la servante de la Mère du Messie et que l'idée d'en être elle-même la Mère ne s'était pas présentée à son esprit.

Quoi qu'il en soit, elle dit : *Fiat!*

Une ancienne tradition veut que le monde ait

été créé en Mars. Le *Fiat lux* avait retenti dans ce mois. Le mot *Fiat* est plein de mystères, et ce sont des mystères de création ou des mystères de rénovation. Ce sont aussi des mystères de consommation; car la fin du monde pourrait avoir lieu à l'époque de la création du monde. Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est bien remarquable que le mot *Fiat* ait donné à la lumière naturelle et à la lumière surnaturelle l'ordre ou la permission de briller. A peu près à la même époque, à peu près au moment où le Fils de Dieu s'incarna et où le Fils de Dieu mourut, se groupent quelques personnages dont la fête, presque ignorée, se place un peu capricieusement : par exemple Melchisédech, Isaac, le bon Larron. Leurs fêtes varient du 25 mars au 15 avril. Les Ethiopiens honorent Melchisédech le 12 avril et Isaac le 1er mai; mais d'autres placent ces fêtes moins loin. Le bon Larron arrive aussi vers le temps de Pâques; mais le jour est incertain.

Ces personnages, grands et mystérieux, sont groupés autour des jours où le Sauveur s'incarne et meurt, parce qu'ils ont avec lui de profondes et mystérieuses relations.

Qu'est-ce que Melchisédech? Personne ne le sait au juste. Mais sa grandeur, constatée par saint Paul, semble attestée, témoignée, glorifiée par le mystère même où est plongé son nom. Il est sans père et sans mère, sans généalogie. Le voisinage où il est de l'éternité permet de le déclarer sans commencement et sans fin. Quelle attitude sublime que la

sienne ! Il apparaît, dans le lointain de l'histoire, comme Roi de justice ! Il est Roi de la Cité de Paix ! Roi de Salem, c'est-à-dire de Jérusalem, avant que Jérusalem n'eût reçu son dernier nom ! Il est Roi et il est Prêtre. Il est Pontife éternel ! *Roi de justice* signifie : *Melchisédech*. Melchisédech signifie : Roi de justice. De sorte que cet homme ne peut être nommé, sans que la justice soit nommée en même temps. La justice s'est assimilée à lui. Elle a pénétré son nom.

Ce roi nous apparaît comme Roi de justice et comme Prêtre. Quant à l'exercice de ses fonctions, nous le connaissons peu. Cependant nous voyons l'offrande et la bénédiction.

Quelle scène grandiose ! Ces personnages semblent dépasser de beaucoup la taille humaine ! Abraham, le père des croyants, celui dont la postérité sera nombreuse comme les étoiles, vient de délivrer Loth des mains des rois ses voisins. Melchisédech vient à sa rencontre, offrant le pain et le vin, car il était prêtre du Très-Haut. Il est, je crois, le premier auquel la qualité de prêtre soit attribuée dans l'Écriture. C'est pourquoi il offre le pain et le vin, solennellement et prophétiquement. Il annonce l'Eucharistie et donne sa bénédiction. Sa bénédiction est simple et solennelle comme l'offrande. Que le Dieu Très-Haut, qui a fait le ciel et la terre, bénisse Abraham ! Que béni soit le Dieu Très-Haut qui a mis les ennemis d'Abraham entre les mains d'Abraham !

Du reste, aucune connaissance bien précise ne

nous est donnée. Peut-être le vague du nom de Melchisédech convient-il à sa grandeur. L'Eglise ne lui assigne pas de fête universellement célébrée. Mais elle le place, dans le canon de la messe, à côté d'Abraham et d'Abel. M. Olier a écrit de belles choses sur les ressemblances et les différences de ces trois sacrificateurs et des sacrifices offerts par leurs mains.

Le plus illustre est Abraham. Son sacrifice est devenu *populaire*, parce qu'il remue la nature humaine plus profondément. La fête d'Isaac se place à peu près au même moment que celle de Melchisédech. Comme elle, elle est locale et variable.

Le nom d'Isaac signifie : *Rire*.

Quand le Seigneur annonça sa naissance, Sara rit; car elle était vieille. Elle se cacha pour rire; elle rit derrière la porte.

Et le Seigneur dit : Pourquoi Sara a-t-elle ri ? Est-ce que quelque chose est difficile à Dieu?...

— Je n'ai pas ri, dit Sara épouvantée.

— Il n'en est pas ainsi, dit le Seigneur: vous avez ri.

Et l'enfant, quand il naquit, fut appelé Rire.

—Le Seigneur, dit Sara, est l'auteur de mon rire. Quiconque entendra mon histoire rira avec moi.

Le mot *rire*, qui apparaît à chaque instant quand il est question d'Isaac, est un des mots les plus absents de l'Écriture Sainte. L'Écriture en est prodigue à propos d'Isaac; partout ailleurs elle en est avare. Et même, quand elle l'emploie, c'est dans un sens figuré. Il s'agit de l'ironie ; il s'agit

de l'impiété des hommes ou des colères du Seigneur. Mais le rire ordinaire, le rire proprement dit, ne reparaît pas, je crois, après la naissance d'Isaac, qui est un des premiers faits de l'histoire humaine racontés par l'Écriture.

Qu'arriva-t-il sur la montagne du sacrifice ? C'est ce que personne ne sait précisément. Jusqu'où alla la douleur d'Abraham? Ce Fils si longtemps désiré, ce Fils tellement inespéré que la promesse de sa naissance faisait rire Sara, ce Fils dont la naissance était le chef-d'œuvre de l'Invraisemblable, ce Fils était celui qu'il fallait immoler ! Sa naissance avait ressemblé à une victoire de Dieu sur les lois de la nature. Et quand ce Fils bien-aimé, né contre la vraisemblance, est devenu un jeune homme, il faut lui donner la mort, à lui qui porte l'Espérance et la Promesse d'une postérité nombreuse comme les étoiles du ciel ! Il faut tuer ce germe de vie si chèrement acheté, si désiré, si précieux.

Quelles pensées tumultueuses devaient gronder au fond d'Abraham ! quelle tempête ! Cependant il obéit avec une telle simplicité, que cette simplicité remplit seule le récit de l'Écriture. Pas de réflexions, rien que le fait ; mais le fait est si terrible qu'il sous-entend tous les sentiments humains.

Saint Ephrem fait une remarque intéressante. Abraham, quand il voit la montagne du sacrifice, dit aux serviteurs : Attendez ici avec l'âne; moi et l'enfant, quand nous aurons adoré, nous reviendrons vers vous.

Abraham ne croyait pas ce qu'il disait. Et cependant il disait la vérité, mais la disait sans la connaître. Il àvait l'intention de tuer l'enfant. Il ne savait pas que l'enfant reviendrait avec lui. Et cependant il le disait, comme s'il àvait prévu le dénouement qu'il ne prévoyait pas. Il prophétisait sans le savoir. Ses lèvres, dit saint Ephrem, prononçaient ce que son esprit ne savait pas. Et elles prononçaient la vérité.

Un instant après, seul avec son père, Isaac fait une question déchirante pour Abraham.

Mon père! — Que veux-tu mon fils ? — Voici le feu et le bois; mais où donc est la victime? — Dieu se fournira à lui-même la victime, mon fils.

Abraham prophétise encore et prophétise sans le savoir. Il annonce l'apparition de l'ange et la rencontre du bélier qu'il ignorait toutes les deux.

L'Ecriture est tellement féconde, qu'elle apparaît constamment jeune. Le sacrifice d'Abraham est un drame, dont l'émotion a traversé les siècles sans diminuer. Il est impossible de constater comme elle le mérite la simplicité du récit. Cette simplicité est redoutable. Moins elle dit de choses, plus elle en fait deviner. La question d'Isaac est d'une ignorance qui déchire le cœur. La réponse d'Abraham est d'une science qui le déchire aussi. Car cette science prophétique n'était que sur ses lèvres; et ses paroles, quoique vraies, ne pénétraient pas son esprit.

D'Isaac au bon Larron il n'y a pas de transition visible. Ces deux personnages ne se ressemblent

pas et sont séparés par bien des siècles. Mais tout se tient tellement dans l'économie de la Rédemption, que *l'art heureux des transitions* y est absolument inutile. Isaac est la figure du pécheur racheté.

Et le bon Larron n'est-il pas le type du pécheur pardonné? Isaac était innocent, le Larron était coupable. Le coupable est près de Jésus-Christ physiquement, dans le temps et dans l'espace. L'innocent symbolise Jésus-Christ de loin, à travers le temps et l'espace.

D'après la tradition, le bon Larron s'appelait Dismas.

Saint Anselme raconte son histoire, non comme un fait authentique, mais comme une légende très accréditée.

D'après le récit de saint Anselme, Dismas vivait dans une forêt au moment de la fuite en Egypte. Il était fils du chef des assassins qui étaient là, en bande, dévalisant les voyageurs. La Sainte Famille paraît. Voyant l'homme, la femme et l'enfant, il se prépara à les attaquer. Mais quand il approche, il est saisi d'un respect affectueux et tendre ; il offre l'hospitalité aux voyageurs ; il leur donne tout ce qui leur est nécessaire ; il accable l'enfant de caresses. Marie le remercie et lui promet une grande récompense.

Jésus-Christ mourant tient la promesse de sa Mère. Dismas fut récompensé sur la croix des procédés qu'il avait eus dans la forêt.

Quoi qu'il en soit de la légende racontée par

saint Anselme, le bon Larron est une des figures les plus singulières de l'histoire des Saints. Voleur et assassin, il est canonisé par les lèvres de Jésus-Christ. Il est placé à la droite du Fils; par là il représente tous les élus.

Le Calvaire figure le jugement dernier. Donc le bon Larron est la figure du peuple prédestiné. Ouvrier de la dernière heure, il éprouve la magnificence de Celui qu'il invoque et qu'il adore. Il reconnaît le Crucifié, son voisin, comme juge des vivants et des morts. Et le Crucifié répond.

D'après le Père Ventura, les deux Larrons donnent aux hommes deux leçons capitales. Le bon Larron, chargé de crimes et armé seulement d'un repentir très court, dit au genre humain :

Il ne faut jamais désespérer.

Le mauvais larron, dans des conditions en apparence identiques, meurt tout près de Jésus et dit au genre humain :

Il ne faut jamais présumer.

Le bon Larron est spécialement invoqué contre la torture, contre l'impénitence finale et contre les voleurs.

CHAPITRE XIII

SAINT ÉZÉCHIEL.

On oublie trop les saints de l'Ancien Testament. Il ne sera peut-être pas inutile d'esquisser la grande figure d'Ezéchiel, que le martyrologe romain célèbre le 10 avril.

Ezéchiel veut dire Force de Dieu, ou Empire de Dieu. Il est souvent appelé Fils de l'Homme, car il fut l'image de Jésus-Christ.

Il est caractérisé dans l'Ecriture par une parole rarement prononcée, parole courte et mystérieuse qui lui donne une place à part parmi les grands élus.

Ezechiel, qui vidi conspectum gloriæ.

Ezéchiel qui contempla l'aspect de la gloire! Quel homme était-il donc pour avoir été ainsi désigné par la parole sobre de l'Ecriture, à qui l'emphase est inconnue?

On croit qu'Ezéchiel naquit en l'an du monde 3411. Il avait vingt-quatre ans quand il fut conduit captif à Babylone avec le roi Jéchonias.

Pendant qu'Ezéchiel partait pour Babylone, Jérémie restait à Jérusalem. Mais il se passa entre

eux un merveilleux phénomène de lumière qui est très oublié.

Ezéchiel voyait à Babylone ce que Jérémie voyait à Jérusalem. La même désolation remplissait leurs deux âmes; les mêmes horreurs étaient placées devant les yeux de leur esprit. L'un était en Chaldée, l'autre en Judée, mais les menaces qui partaient de la Chaldée et les menaces qui partaient de la Judée étaient les mêmes menaces. L'esprit prophétique disait à l'oreille d'Ezéchiel, le captif de Babylone, les mêmes plaintes et les mêmes imprécations qu'à l'oreille de Jérémie, le désolé de Jérusalem.

Ezéchiel voyait en esprit ce qui se passait à Jérusalem et lançait sur les crimes de sa patrie, qu'il voyait par les yeux de l'âme, les mêmes anathèmes que Jérémie, qui les voyait par les yeux du corps.

Ezéchiel était captif depuis cinq ans, quand le don de prophétie lui fut fait.

Il était au milieu des captifs, quand les cieux lui furent ouverts. Il avait vingt-neuf à trente ans, et l'on peut voir ici, entre cet âge et l'âge de Jésus-Christ, une certaine ressemblance qui n'est pas sans mystère. Saint Jean-Baptiste et Jésus-Christ avaient trente ans quand ils commencèrent à prêcher. Ezéchiel avait trente ans quand il commença à voir. Voir pour lui, c'était prêcher.

Il demeura à Babylone, au milieu des Juifs endurcis et captifs, captif comme eux, non pas

endurci comme eux. La présence des Juifs à Babylone était un châtiment. La présence d'Ezéchiel au milieu des Juifs était une miséricorde. Il était là pour adoucir par sa captivité l'horreur de la captivité des autres. Il était là pour avertir que Dieu n'avait pas oublié son peuple.

Il était, dit le Saint-Esprit, le prodige de son siècle, et le signe donné à la maison d'Israël. Par sa voix, le souffle de Dieu passait encore sur la tête de ce peuple infidèle, puni, rappelé, averti, caressé, menacé. Saint Jérôme nous dit que les prophéties de Jérémie étaient envoyées de Jérusalem à Babylone, et les prophéties d'Ezéchiel de Babylone à Jérusalem.

Ainsi les Juifs échangaient leurs trésors. Les coups et les contre-coups de la lumière allaient de la terre d'exil à la terre de la patrie, et de la terre de la patrie à la terre d'exil. Et, par une magnifique concordance, les échos de Babylone et les échos de Jérusalem se renvoyaient les uns aux autres les mêmes lamentations, les mêmes supplications, les mêmes imprécations et les mêmes espérances.

Dans le langage symbolique, Jérusalem représente la cité de Dieu ; Babylone, la cité de Satan.

Jérusalem et Babylone sont les deux pôles du monde moral.

Ces deux voix discordantes ont été, pour un moment, réduites à l'harmonie. C'est qu'à ce moment-là, Ezéchiel était à Babylone, dépositaire

sacré de l'esprit de Jérusalem. Et à ce moment-là, Jérémie, qui était à Jérusalem, lançait sur elle ses foudres, parce qu'il reconnaissait en elle l'esprit de Babylone.

L'esprit de Babylone avait envahi Jérusalem, et c'est pourquoi les habitants de Jérusalem furent condamnés à Babylone.

Mais parmi ces captifs, voici Ezéchiel. Et, par lui, l'esprit de Jérusalem envahit Babylone, et les Juifs, à la fois instruits et confondus, virent fondre sur eux, de droite et de gauche, la même lumière et la même foudre.

Les deux nuages portaient les mêmes mystères.

Les deux tonnerres avaient les mêmes grondements.

Saint Grégoire dit qu'Ezéchiel n'est pas seulement prophète, mais docteur. Ses prophéties ont le caractère de prédications. Et, comme s'il eût voulu donner aux prédicateurs futurs un enseignement muet et profond, Ezéchiel, avant de parler, pleura sept jours en silence.

Il décrit le lieu où il osa enfin élever la voix. C'était près du fleuve Chobar, qui verse ses eaux dans l'Euphrate, non loin de Circésium.

David semblait avoir prophétisé ce prophète quand il disait : Nous nous sommes assis et nous avons pleuré le long des fleuves de Babylone.

Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus.

On dirait que la tristesse d'Ezéchiel avait été

devinée par l'âme de David et le fleuve Chobar entrevu par les yeux de son esprit.

On dirait que la mélancolie du captif contemplait dans l'eau courante la rapidité du torrent qui emporte les choses humaines.

Le langage d'Ezéchiel est superbe de liberté. Des imbéciles en ont ri au siècle dernier ; mais leur rire ne s'entend plus. Et la parole d'Ezéchiel retentit toujours.

La vision du char mystérieux traîné par quatre animaux promène de siècle en siècle les mystères dont elle est remplie. Et si les échos de Jérusalem répondaient instantanément aux échos de Babylone, par la voix de Jérémie, les échos de Pathmos leur ont répondu plus tard, par la voix de saint Jean.

La résurrection universelle apparut au prophète. Ezéchiel vit d'avance l'heure solennelle où les terres et les océans rendront leurs morts.

« La main de Jéhova se reposa sur moi et me transporta dans une plaine couverte d'ossements. »

Voici quelques traits de cette scène grandiose :

« — Fils de l'homme, me demanda Jéhova, ces
« restes desséchés revivront-ils ?

« Seigneur, vous le savez.

« — Adresse-leur la parole. Dis-leur : Osse-
« ments arides, écoutez l'ordre de Jéhova. Voici
« ce qu'a dit l'Eternel : Mon souffle va vous pé-
« nétrer et vous vivrez. J'étendrai sur vous des
« nerfs comme un réseau : je ferai croître les

« chairs ; j'inspirerai en vous l'Esprit de Vie et
« vous ressusciterez.

« — Je pris la parole et je répétai l'ordre.

« A ma voix un cliquetis sonore retentit parmi
« les ossements. Les os se rapprochaient des os ;
« ils se couvrirent de leur réseau nerveux ; voici
« la peau ; voici des chairs nouvelles. Mais ils
« n'avaient pas encore l'Esprit de Vie, et Jéhova
« me dit : — Fils de l'homme, parle à l'Esprit.
« Dis-lui : Voici la parole du seigneur Adonaï :
« Esprit, accours des quatre vents du ciel ! Souffle
« sur ces morts et qu'ils revivent !

« Ma voix répéta l'ordre, et l'Esprit de Vie pé-
« nétra les cadavres ; ils ressuscitèrent, et se
« dressant sur leurs pieds, ils parurent devant
« moi comme une armée innombrable. »

D'après une tradition recueillie par saint Isidore et saint Epiphane, Ezéchiel eut le don des miracles. D'après cette tradition, il aurait conduit le peuple juif qui l'aurait suivi à pied sec par le milieu du fleuve Chobar, comme autrefois Moïse à travers la mer Rouge ; il aurait, dans une famine, suscité tout à coup un nombre immense de poissons, etc. Mais l'Ecriture est muette sur cette tradition.

Enfin Ezéchiel mourut martyr.

L'ouvrage attribué à saint Epiphane sur la vie et la mort des martyrs, la tradition de saint Isidore, évêque de Séville et le martyrologe romain, nous apprennent qu'il fut tué à Babylone, parce qu'il reprochait son idolâtrie au magistrat chargé de juger Israël captif.

Le martyrologe ajoute qu'il fut enterré dans la sépulture de Sem et d'Arphaxad, qui étaient les ancêtres d'Abraham.

Saint Athanase, dans son livre de l'Incarnation du Verbe, dit qu'Ezéchiel est mort pour la cause du peuple. On ne sait s'il fut lapidé ou écartelé. Andricominius, dans son *Théâtre de la terre sainte*, adopte ce dernier sentiment.

On voit encore aujourd'hui, au lieu nommé Kiffel, le tombeau du prophète. Le lieutenant Lepich, chargé par les Etats-Unis d'une mission en Palestine, rapporte sur ce tombeau d'intéressants détails cités par M. l'abbé Darras, dans son *Histoire de l'Eglise* (t. III, p. 344).

Le chef des tribus qui habitent ce pays conduit les voyageurs dans une grande salle soutenue par des colonnes. Au fond de cette salle une grande boîte contient une copie des cinq livres de Moïse écrite sur un seul rouleau. Au sud, une pièce plus petite contient le tombeau d'Ezéchiel. Le dôme de cette chambre est doré, et continuellement illuminé par une grande quantité de lampes qui ne s'éteignent ni jour ni nuit.

Telle est, dans sa forme historique, et vue du côté de la terre, du côté des ténèbres, la grande figure d'Ezéchiel.

Une certaine obscurité plane sur les détails, comme il arrive aux hommes qui sont plus haut que les lieux qui fixent ordinairement les yeux et le cœur de l'histoire.

CHAPITRE XIV

SAINT GEORGES.

Voici un des saints les plus illustres et les plus oubliés, illustres jadis, oubliés aujourd'hui. Les Grecs le nomment le grand martyr ; tout l'Orient a retenti de ses louanges. Une célébrité qui allait jusqu'à la popularité désignait saint Georges comme le patron des héros. Au point de vue historique, sa vie est à peu près impossible à éclaircir en détail. D'après les uns, elle est tout entière et rigoureusement exacte. L'histoire du dragon, considérée par M. Jean Darche, dans sa grande histoire de saint Georges, comme rigoureusement historique, est considérée par d'autres comme un pur symbole. Nous n'entrerons pas dans cette discussion. Historique ou légendaire, l'histoire du dragon caractérise dans les deux cas saint Georges. Qu'elle signifie la victoire remportée sur un dragon et la délivrance d'une jeune fille, ou la victoire remportée sur l'idolâtrie et la délivrance de l'âme, elle signifie en tout cas victoire sur l'ennemi, écrasement du fort, délivrance du faible ; elle indique le caractère de saint Georges, et l'impression qu'il a faite sur la terre en passant sur elle.

Les parents de saint Georges étaient chrétiens. Quelques auteurs croient que son père fut martyr. Il naquit en 280. Sa mère fit son éducation. A 17 ans, il embrassa la profession des armes. Toujours, suivant la remarque du père Faber, les dons surnaturels viennent se greffer sur les dons naturels qui leur ressemblent le plus. Saint Georges devait être le patron de la victoire. Il fut donc soldat romain. Il débuta par l'héroïsme naturel, pour arriver à l'héroïsme surnaturel, ou l'héroïsme surnaturel qu'il possédait déjà se cacha d'abord sous les apparences de l'héroïsme naturel.

Toujours, comme je l'ai déjà remarqué ailleurs, le personnage historique se dessine aux yeux de l'humanité dans une certaine attitude. Toujours un des traits de sa vie attire à lui tout le reste, et son image se grave dans l'imagination humaine sous ce trait particulier.

Pour saint Georges, c'est l'écrasement du dragon. L'art ne représente jamais saint Georges que terrassant le dragon.

Chose bizarre ! cet homme illustre par son courage et ses exploits, que les rois guerriers ont pris dans le moyen-âge pour patron, cet homme partout représenté comme combattant et vainqueur, a un nom qui dans sa signification étymologique signifie : laboureur. Existerait-il entre le laboureur et le soldat quelque relation mystérieuse ? C'est très possible ; mais continuons.

Arrivons à l'histoire du dragon, historique ou légendaire, intéressante dans les deux cas.

C'était aux environs de Beyrouth; un énorme dragon habitait un lac dont il infestait les eaux et les bords: il n'en sortait que pour se précipiter sur les animaux et sur les hommes. Il arrivait parfois jusqu'aux portes de la cité dont il empestait l'air.

On convint de faire la part du feu et de lui donner pour victimes deux brebis par jour. Mais bientôt les brebis s'épuisèrent. On consulta l'oracle. L'oracle répondit qu'il fallait servir à manger au dragon des victimes humaines, et tirer au sort le nom de ceux qui allaient mourir.

Ce récit, qui peut faire sourire l'ignorance moderne, n'a rien d'étonnant aux yeux de ceux qui connaissent l'antiquité. Son histoire superficielle passe ces choses-là sous silence. Son histoire vraie les constate. La préoccupation constante des oracles, c'est-à-dire des idoles, est de demander des sacrifices humains. Le sacrifice humain est la passion de l'enfer. Le sacrifice est l'acte de l'adoration, et comme le démon a faim et soif d'être adoré, il a faim et soif de la chair et du sang de l'homme. Aux peuples grossiers il demande le sacrifice humain sous sa forme la plus grossière. Aux peuples raffinés il demande le sacrifice humain sous une forme plus raffinée. Mais toujours il veut le sacrifice humain. Il veut le sang; ou bien il veut les larmes, que saint Augustin nomme le sang de l'âme. Il veut que la vie humaine, sous une telle forme, soit immolée sur son autel. Mgr Gaume, dans son livre sur le

Saint-Esprit, raconte, dans sa vérité historique, cette passion infernale. A Beyrouth, comme partout ailleurs, l'oracle demanda des victimes humaines. La Fontaine, qui a recueilli cette tradition dans *Les animaux malades de la peste*, a commis une erreur profonde.

« Que le plus coupable de nous se sacrifie aux traits du céleste courroux. »

Dans les traditions du genre humain, ce n'est pas le sang du plus coupable qui est demandé, c'est le sang du plus innocent. Satan demande en général le sang des vierges. Ce n'est pas étonnant. La parodie est le génie des singes.

Un jour, à Beyrouth, le sort désigna Marguerite, fille du roi. Le roi refusa sa fille; mais le peuple se révoltait déjà à cette époque. On entoura le palais. On menaça d'y mettre le feu. On voulut brûler vive la famille royale. Le roi dut céder et céda. Il livra sa fille.

On la para de ses vêtements de fête.

Voici encore un fait remarquable et absolument caractéristique du sacrifice : toujours et partout les victimes arrivent au bûcher parées de vêtements de fête. L'homme lui fait sentir le prix de la vie au moment où la vie va lui être enlevée. C'est un moyen d'aiguiser la pointe du glaive. Toujours la victime est faite aussi attrayante que possible aux autres et à elle-même au moment où elle va être égorgée. C'est la loi.

Marguerite est conduite au lieu où le monstre va venir la prendre. Elle s'appuie, fondant en lar-

mes, contre un rocher. A côté d'elle une brebis La brebis sera sa compagne. Le monstre va dévorer dans le même repas Marguerite et son symbole : deux brebis à la fois.

Mais voici saint Georges qui passe près du rocher. Il voit la vierge en larmes, s'approche et l'interroge. Elle raconte son malheur. Le saint héros reste à côté d'elle.

Tout à coup l'eau bouillonne : le dragon se replie, soulève les flots ; d'affreux sifflements remplissent l'air, d'horribles miasmes l'empoisonnent ; la jeune fille pousse des cris de terreur. — Ne craignez rien, dit saint Georges qui monte sur son cheval, se recommande à Dieu, se précipite sur le monstre, le perce de sa lance, le couche à ses pieds.

— Maintenant, dit Georges à la jeune fille, déliez votre ceinture et attachez-la à son cou.

Et elle ramena le monstre dans la ville, où le peuple assemblé éclatait de joie et de reconnaissance.

Et Georges dit au peuple que, s'il voulait croire en Dieu, il achèverait le monstre. Le roi reçut le baptême, et vingt mille hommes avec lui.

Le roi voulut combler Georges d'honneurs et partager avec lui sa fortune. Mais Georges fit distribuer aux pauvres tout ce qu'on voulait lui donner, embrassa le roi, lui recommanda tous les malheureux et retourna dans son pays.

Cependant Dioclétien régnait. C'était un homme très dévot, car dévot veut dire dévoué, mais

c'était à Apollon que ce dévot était dévoué. Un jour il consulta l'oracle sur les affaires du gouvernement; mais du fond de son antre l'oracle répondit qu'il était arrêté. « Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de parler, dit-il. Ils troublent l'inspiration des trépieds »

— Quels sont ces justes? demanda l'empereur.

— Prince, ce sont les chrétiens, répondit l'oracle.

Dès ce jour la persécution, qui s'était ralentie, prit des porportions épouvantables.

Georges était un grand personnage dans l'empire. Il était d'une grande famille, riche et soldat. Ces qualités réunies lui donnaient droit à quelque chose, car les soldats étaient tout à Rome. Georges, voyant recommencer les persécutions, n'imposa pas silence à sa colère. Ses amis lui conseillèrent la prudence, et la lui conseillèrent inutilement. Il n'ignorait cependant pas que Dioclétien était homme à immoler ses meilleurs amis au premier moment de mauvaise humeur. Il connaissait les habitudes de la cour. Il les connaissait même si bien qu'il distribua son argent et ses vêtements aux pauvres, comme un homme qui bientôt n'aura plus besoin de rien pour son usage personnel.

Il faut se souvenir que Georges était un tout jeune homme. Sa confiance et son audace surnaturelles furent peut-être aidées par cette circonstance. Il avait peut-être vingt ans, mais il était tribun, ou plutôt il l'avait été, car il venait de résigner son emploi. Il pouvait aborder l'empereur

et il l'aborda. « Jeune homme, lui répondit Dioclétien, songe à ton avenir. » Georges allait répondre; mais la colère s'empara de l'empereur, colère qui dut être atroce, puisqu'elle était sans cause apparente et qu'elle venait du même lieu que les réponses de l'oracle.

Les gardes reçurent l'ordre de conduire Georges en prison. Là on le jeta à terre ; on lui passa les pieds dans les entraves. On lui posa une pierre énorme sur la poitrine.

Le lendemain il fut encore présenté à Dioclétien, et comme toutes les séductions furent aussi inutiles que celles de la veille, on enferma Georges dans une roue armée de pointes d'acier, afin de le déchirer en mille pièces.

Il fallut inventer des tortures; on en inventa. Le nom de Georges *le grand martyr* vient des tourments invraisemblables qu'il supporta avant de mourir. Il souffrit dix mille morts les unes après les autres.

On le fouetta jusqu'à mettre les os à découvert, puis on le jeta dans une fosse ardente. Le martyr, environné de flammes, disait les psaumes de David. Mais un ange paralysa l'action des flammes, et après trois jours et trois nuits, Georges, au lieu d'être brûlé, était guéri.

Alors Dioclétien lui fit mettre aux pieds des brodequins de fer rougis au feu et munis de pointes; ce tourment avait été inutile jusque-là; il arracha enfin à Georges des gémissements.

Mais, comme il n'était pas mort, on le chargea

de chaînes, et on le jeta dans un cachot où l'Eucharistie lui fut apportée, et ses chaînes tombèrent d'elles-mêmes. Georges fut encore mis à la question. Mais voici un fait remarquable. Il fut thaumaturge pendant son martyr, et pendant qu'il versait son sang, il exerça la miséricorde envers un animal. Un paysan païen, nommé Glycère, venait de voir mourir un bœuf dont il avait besoin. Ce paysan, rencontrant le martyr, lui demanda la résurrection de son bœuf. Georges lui demanda s'il voulait croire en Jésus-Christ, et sur sa réponse affirmative : « Va, lui dit-il ; retourne à ta charrue, tu trouveras ton bœuf vivant. »

Quand Glycère arriva au champ, son bœuf était prêt à travailler. Peu de jours après, le paysan mourut martyr.

Cependant Georges continuait à souffrir sans mourir. Il demanda lui-même d'être conduit au temple pour voir les dieux qu'on y adorait. Dioclétien assembla le sénat pour le rendre présent à sa victoire. Tous les grands personnages devaient voir Georges vaincu sacrifier enfin à Apollon. Tous les yeux étaient fixés sur lui.

Georges s'approche de l'idole, puis il étend la main, puis il fait le signe de la croix.

« Veux-tu, dit-il à l'idole, que je te fasse des sacrifices, comme à Dieu ?

— Je ne suis pas Dieu, répondit le démon forcé à cet aveu : il n'y a pas d'autre Dieu que celui que tu prêches. »

Aussitôt des voix lugubres et horribles sortirent des idoles, qui tombèrent en poussière.

Alors on reprit Georges et on lui trancha la tête.

Il est à remarquer que, dans les longs martyres quand le supplicié a résisté à plus de tortures qu'il n'en faudrait pour tuer dix mille hommes, on finit toujours par lui trancher la tête, et la main qui arrêterait la loi naturelle pour prolonger la vie se retire ; la mort cesse d'être retardée.

Toutes les traditions relatives au culte de saint Georges se rapportent au caractère que j'indiquais tout à l'heure et à la victoire remportée sur le dragon.

On dit que le saint apparut, avant la bataille d'Antioche, à l'armée des croisés, et que les infidèles furent vaincus par sa grâce.

On parle d'une autre apparition de saint Georges à Richard Ier, roi d'Angleterre, qui combattit victorieusement les Sarrasins.

Constantinople possédait autrefois cinq ou six églises dédiées à saint Georges ; la plus ancienne fut bâtie par Constantin le Grand.

Les pèlerins de Jérusalem visitaient le tombeau de saint Georges à Diospolis, en Palestine, où une magnifique église lui fut bâtie par Justinien. Saint Grégoire de Tours nous apprend que le culte de saint Georges était populaire en France au sixième siècle.

Enfin sainte Clotilde, femme de Clovis, dressa des autels à saint Georges.

Ainsi la tradition, toujours fidèle à l'esprit qui lui donna naissance, en France comme à Constan-

tinople, associe l'idée de saint Georges à l'idée de la victoire.

Une tradition très répandue affirme que saint Georges a supplié Dieu avant sa mort d'exaucer les prières de ceux qui le prieraient par la mémoire de son martyre. Une tradition analogue existe pour saint Christophe et pour sainte Barbe. Tous trois figurent parmi les quinze saints, si célèbres jadis, qu'on appelle *les saints auxiliateurs* et auxquels une puissance spéciale de secours a été attribuée. M. Jean Darche donne leurs noms dans la vie de saint Georges (1) :

Georges, Blaise, Erasme, Pantaléon, Rit, Christophore, Denis, Cyriace, Acace, Eustache, Gilles, Magne, Marguerite, Catherine, Barbe.

(1) *Saint Georges, martyr, patron des guerriers*, chez Girard, éditeur.

CHAPITRE XV

SAINT PIERRE CÉLESTIN.

Voici un saint peu connu et qui réunit une foule de qualités propres à faire connaître un homme. Sa vie naturelle, sa vie surnaturelle, sa vie sociale, tout en lui est extraordinaire. Il lui arrive plusieurs événements qui n'arrivent qu'à lui dans l'histoire. Il est caractérisé par des faits singuliers et illustres qui auraient dû le désigner à l'attention universelle. Cependant il a échappé à l'admiration, comme si la passion de fuir la gloire, qui fut la passion de sa vie, l'eût poursuivi, quant à la face humaine de la gloire, même après sa mort.

Il est le seul, dans l'histoire, qui, simple religieux et simple solitaire, a été placé soudainement sur la chaire de saint Pierre. Il est le seul dans l'histoire qui, placé sur la chaire de saint Pierre, ait abdiqué spontanément le souverain pontificat, que personne ne lui disputait.

Le P. Giry l'appelle le Phénix de l'Eglise, celui qui est seul de son espèce. Le nombre et la grandeur de ses miracles font aussi de lui un prodige parmi les prodiges. Cependant l'histoire, si pro-

digue de son attention, de ses souvenirs et de ses paroles, semble en avoir été avare vis-à-vis de lui.

Puisque les miracles illustrent sa vie, nous sommes certains d'avance que la simplicité illustrera spécialement son âme ; et cette habitude des choses divines, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'est pas démentie en cette occasion. Je dis : *habitude*, je pourrais dire : *loi*. Il faut seulement se souvenir que toute loi a des exceptions et que celui qui la pose n'est jamais lié par elle.

Saint Pierre Célestin était du bourg d'Isernie, dans la province de l'Abruzze, en Italie. Son père s'appelait Angevin, sa mère Marie. Ils eurent douze enfants. C'était une famille de laboureurs. On arriverait à un chiffre considérable, si l'on comptait les saints qui ont passé leur enfance au milieu des brebis, au milieu des bœufs, au milieu des champs et loin des villes. Pierre était le onzième des douze. Il perdit son père de bonne heure. Sa mère le choisit pour remplacer dans l'étude des lettres son second fils qui n'y réussissait pas. Ce fut dans toute la région un *tolle* général contre la résolution prise par la veuve d'envoyer aux écoles son onzième fils. On tâcha de lui prouver que cela n'avait pas le sens commun ; la veuve, qui ne savait peut-être quelle raison humaine donner, conserva cette obstination particulière que l'on a, sans trop savoir pourquoi, quand on obéit à un ordre supérieur. Son mari apparut la nuit à un de ses voisins, et lui dit de confirmer sa femme dans sa résolution.

Quant à Pierre, il grandissait dans le silence, dans l'étude, et, sans s'en douter, devenait un saint. Il recevait quelquefois, dans ses prières, la visite d'un saint, la visite d'un ange, la visite de la Vierge, et ne s'en étonnait pas le moins du monde. Il était assez profond pour trouver cela tout simple. Quoi de plus simple, en effet ?

Il racontait ses visions à sa mère avec la même candeur qu'il nous les a racontées à nous-mêmes, dans le manuscrit de ses confessions ; car il a écrit la première partie de son histoire, et il la terminait quand on est venu le chercher pour le placer sur le trône pontifical.

Je reviendrai tout à l'heure sur les détails de sa jeunesse. Jetons d'abord un coup d'œil d'ensemble sur sa vie.

Il se retira dans le désert de Morron. Le bruit de sa sainteté s'éleva comme un murmure et grandit comme un tonnerre. Ce fut cette gloire qui le porta sur le trône, et aucune intrigue humaine, ni même aucun calcul, ni aucune pensée venant de lui, fût-ce la plus légitime, n'intervint. Le solitaire de Morron n'agissait sur l'esprit des hommes que d'une façon surnaturelle. Du désert de Morron, Pierre passa au désert de Magella. Beaucoup se mirent sous sa conduite. Il se forma un couvent qui s'appela le couvent des Célestins, et ainsi fut fondé l'ordre qui porte ce nom. On bâtit une église. La dédicace fut faite par les anges. Si on eût annoncé alors à Pierre qu'il serait bientôt le successeur de l'autre Pierre, de

Pierre le pêcheur, l'apôtre et le Pape, il eût peut-être répondu : Comment cela se fera-t-il? car je suis étranger en ce monde. C'était cette séparation même qui allait appeler sur cette tête cachée, lointaine et recouverte, le choix de Dieu et le choix des hommes.

En l'an 1214 fut célébré le second concile de Lyon. On parla de casser certains ordres religieux, qui paraissaient établis sans l'approbation du Saint-Siège, particulièrement l'ordre des Flagellants. Comme quelques personnes croyaient que la menace allait s'étendre aux Célestins, Pierre se rendit au concile, et là, en présence du pape Grégoire X, il soutint ses constitutions.

Mais il avait à son service autre chose que des paroles, et il le prouva en cette occasion. La discussion fut singulièrement abrégée par un miracle que nous retrouverons dans la vie de saint Goar. Comme Pierre Célestin se préparait à célébrer la messe devant le Pape, les ornements simples qu'il portait dans sa solitude lui revinrent à l'esprit, et au même instant lui revinrent miraculeusement entre les mains. Et comme il ôtait un ornement offert par les hommes pour revêtir l'ornement offert par les anges, l'ornement riche qu'il dépouillait resta suspendu en l'air, pendant la messe, sans qu'aucune force visible apparût pour le soutenir. Saint Goar, qui avait suspendu sa chappe à un rayon de soleil, prouva par là, sans le vouloir, son innocence méconnue. Saint Pierre Célestin fut protégé par un moyen analo-

gue. Le rayon de soleil rendit témoignage à la lumière invisible qui habitait dans l'âme du saint.

La cause fut jugée, pour saint Pierre Célestin, par le procédé simple du miracle. Le solitaire revint dans la solitude.

Cependant Pierre fuyait la gloire qui le cherchait. Ne trouvant pas sa solitude assez profonde, il alla demander au désert une séparation plus profonde. Mais comme le désert cessait d'être désert, dès qu'il y résidait, il retourna à Morron par égard pour ceux qui venaient lui demander secours. Car dans la solitude la plus reculée il n'échappait pas à la foule ; seulement la foule se fatiguait à sa recherche, au lieu de le trouver facilement.

Le siège apostolique était vacant. Depuis plus de deux ans, Nicolas IV était mort. Les cardinaux assemblés à Pérouse ne pouvaient s'accorder sur le choix du nouveau pontife. Enfin il se passa en eux un évènement intérieur qui détermina un évènement extérieur. Contrairement à toute attente, contrairement à toute habitude, contrairement aux usages, contrairement à cette coutume inhérente à l'homme de ne choisir que dans un certain cercle tracé d'avance pour le choix, les cardinaux trouvèrent à la fois dans leur cœur et sur leurs lèvres le nom d'un simple religieux, d'un simple solitaire, et Pierre de Morron fut acclamé. Rien ne le désignait que le Saint-Esprit, et sa gloire était de n'avoir aucune gloire humaine. Quand on vint trouver Pierre pour le

tirer de sa solitude et le placer sur le trône apostolique où les hommes et les anges l'attendaient, il ne refusa pas ; mais il demanda le temps de la réflexion et de la prière. Il retourna dans un plus profond désert, pour se préparer à Rome et au trône. Charles II, roi de Naples, André III, roi de Hongrie, vinrent en personne, et le supplièrent d'accepter. S'il refusait, l'Eglise allait être précipitée dans des troubles nouveaux. Cette dernière considération l'emporta, et l'attrait de la solitude fut vaincu par l'attrait de la charité. Celui qui pendant longtemps avait hésité à dire la Messe, consentit à faire les fonctions non-seulement de Prêtre, mais de Prêtre souverain. Cet homme est destiné à trembler toute sa vie devant les choses divines, et à vaincre son tremblement à force d'amour et d'obéissance. Quand il avait hésité devant le sacrifice de la Messe, il avait consulté les hommes, et les hommes ne l'avaient pas rassuré : leurs paroles étaient restées sans effet suffisant. Il avait fallu une voix divine. C'était pendant le sommeil que la voix divine avait parlé. « Je ne suis pas digne, disait Pierre, d'offrir le saint sacrifice. — Et qui donc, avait répondu la voix, et qui donc en est digne? Sacrifie, malgré ton indignité, mais sacrifie dans la crainte. »

Quand il s'agit du souverain pontificat, les voix royales décidèrent Pierre ; la voix divine qui avait parlé directement et la nuit pour qu'il osât dire la messe, parla le jour et indirectement par la

voix des rois et des hommes, pour qu'il osât monter sur le trône.

Quand il fallut quitter la solitude et faire le voyage, Pierre monta sur un âne, et l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem dut se présenter au souvenir des populations. Quand Pierre descendit de sa monture, un paysan plaça sur l'âne son fils boiteux des deux jambes, et l'enfant fut guéri.

Le couronnement du Pape eut lieu le jour de saint Jean-Baptiste, et saint Jean-Baptiste avait toujours été le saint de sa prédilection.

Il fallut s'occuper d'affaires. Pierre ne recula pas. Il trouvait tous les courages dans la charité.

Il créa des cardinaux, parmi lesquels beaucoup de cardinaux français : par exemple, Bérault de Jour, archevêque de Lyon; Simon de Beaulieu, archevêque de Bourges; Jean Lemoine, du diocèse d'Amiens; Guillaume Ferrier, prévôt de Marseille; Nicolas de Nonancourt, parisien; Robert, vingt-huitième abbé de Cîteaux, et Simon, prieur de la Charité-sur-Loire. Thomas de l'Abruzze, et Pierre d'Aquila, religieux de son ordre, furent promus à la même dignité.

Pierre Célestin s'était résigné à l'administration. Il tint des consistoires, il distribua des bénéfices, il gouverna et subit les honneurs du gouvernement. Cependant le bruit qui l'entourait était dominé en lui par la voix plus haute de son grand silence intérieur, et il lui semblait que cette voix sans parole le rappelait dans la solitude. Il acceptait le trône comme une épreuve, mais il ne

tarda pas à se demander si Dieu lui imposait pour toujours cette épreuve dont il ne sentait en lui-même ni la nécessité ni la saveur. Il lui semblait que sa vie nouvelle avait diminué dans son âme la profondeur qui vient de la solitude.

Pierre ne se sentait plus si doucement et si profondément énivré des parfums du désert.

Les parfums du désert étaient restés pour lui ce qu'ils avaient été toujours, la passion divine de sa vie et la préparation de la béatitude.

Il ne se trouvait pas à sa place parmi le tumulte des honneurs.

Que faire? Fallait-il abdiquer? Comme toujours, il consulta. Plus un homme a de lumière, plus il se défie de lui-même. Les avis furent partagés. Ceux qui désiraient son trône lui conseillaient d'en descendre. Le roi de Naples combattit ce projet de toutes ses forces. L'Eglise avait été troublée plus de deux ans par l'absence du souverain pontife; n'allait-elle pas retomber dans la même agitation? Pierre Célestin avait-il le droit d'abandonner le poste que Dieu lui avait confié, et de préférer son repos au repos du monde?

Cependant la pente de son esprit entraînait Pierre, et le regret intérieur des choses d'autrefois donnait du poids aux conseils et lui donnaient le droit de se retirer. Il tint un dernier consistoire, réforma le luxe, confirma son ordre, donna à ses religieux le nom de Célestins, et déclara lui même qu'un pape qui ne se sentait pas

propre au souverain pontificat avait le droit de l'abdiquer.

Le peuple désolé se mit en prière. L'archevêque de Naples, à la tête d'une procession, demanda au Pape sa bénédiction, et quand Pierre parut à sa fenêtre, on le supplia de demeurer père du genre humain, et de ne pas abandonner sa famille. — Je resterai, fit répondre le saint, à moins que ma conscience ne m'oblige à vous quitter.

Il délibéra encore un jour, puis, le 17 décembre 1294, il abdiqua. Aucun pape ne lui avait donné l'exemple, et son exemple n'a pas été suivi.

Voici à peu près en quels termes il renonça au souverain pontificat.

« Moi Célestin V, pape, mû par plusieurs raisons légitimes, par le désir d'un état plus humble et d'une vie plus parfaite, par la crainte d'engager ma conscience, par la vue de ma faiblesse et de mon incapacité, considérant aussi la malice des hommes et mes infirmités, désirant le repos et la consolation spirituelle dont je jouissais avant mon exaltation;

« Je renonce librement et de mon plein gré au souverain pontificat, j'abandonne la dignité et la charge qui y sont attachées;

« Je donne dès à présent plein pouvoir au collège des cardinaux d'élire par les voies canoniques, mais par elles seules, un pasteur pour l'Eglise universelle. »

Pierre lut devant l'assemblée des cardinaux

cette abdication qui s'appela : *le Grand Refus*. Ayant refusé la souveraineté pontificale, il se mit à genoux devant les Pères, et leur demanda la permission de se retirer.

On la lui donna en pleurant.

Si cette scène appartenait à une autre histoire qu'à l'histoire ecclésiastique, si elle n'était pas ignorée parce qu'elle fait partie de la vie des saints, elle eût certainement tenté le talent des peintres, et, tombée dans le domaine de l'art, elle fût devenue populaire.

Le soleil n'a guère éclairé de drames plus grandioses. Mais comme ce drame est suspect d'avoisiner les choses divines, les hommes lui ont toujours préféré Brutus, les trois Horaces et Léonidas.

Redevenu Pierre de Morron, il partit, faisant des miracles. Il prit la fuite, et guérit, en fuyant, une jeune fille paralytique. Il voulut fuir plus loin; mais partout trahi par sa gloire, et arrêté par le flot des populations, il ne put échapper à l'admiration universelle. Les enfants trahissaient innocemment la présence illustre du thaumaturge fugitif, et criaient sur son passage : Voilà Pierre de Morron!

L'ordre des Célestins dura jusqu'à la fin du siècle dernier, et voici qu'il va revivre. Le P. Aurélien le rétablit en France, à Bar-le-Duc. Supérieur actuel de l'ordre qu'il rétablit, le P. Aurélien a publié une très intéressante histoire de saint Pierre Célestin, fondateur des Célestins.

CHAPITRE XVI

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.

Dès l'âge de cinq ans, il avait un surnom : on l'appelait Philippe le Bon. Sa bonté fut peut-être, en effet, le caractère distinctif de sa vie. Il n'eut pas à se convertir. Toute sa vie fut une ascension, mais sans secousse et sans crise. Sa conversion fut seulement d'acquérir tous les jours une perfection plus haute. Son père le confia à son oncle, lequel était un marchand fort riche, qui destinait au petit Philippe la succession de ses affaires et l'héritage de sa fortune. Philippe refusa et partit pour Rome, où il alla étudier la théologie.

Au collège, il se distingua par une pureté qui demeura victorieuse des tentations qu'on lui suscita, par une assiduité qui rendit ses progrès singuliers et éclatants, par une austérité qui étonna et édifia.

La visite des hôpitaux était une habitude à peu près perdue. Philippe la remit en honneur et en vigueur. Il résista, par charité, même à l'attrait de la solitude, et se mêla à la société des hommes, toutes les fois que leur intérêt exigea de lui ce sacrifice.

Plus il avança en âge, plus il grandit en charité. Il entretenait plusieurs familles. Il secourait plusieurs maisons religieuses. Il dotait les jeunes filles pauvres. La bonté semblait le suivre comme un ange gardien. Il eut un second surnom : Père des âmes et des corps. C'est ainsi qu'on l'appelait dans la ville de Rome.

Il avait trente-six ans, et n'avait pas encore reçu les ordres. Son humilité résistait au sacerdoce, et il fallut un commandement formel pour le décider à l'acceptation de la prêtrise. Une vie nouvelle s'ouvrit alors pour lui, plus haute et plus embrasée. Quand il offrait le saint sacrifice, il sortait de lui-même. A l'élévation de l'hostie, son âme était ravie, ses bras demeuraient levés, et il lui fallait un grand effort de volonté pour les rabaisser suivant l'usage et les nécessités de la terre. Philippe de Néri, pendant la messe, était obligé d'obéir exprès et par un effort de courage aux lois de la pesanteur, qui voulaient le dispenser d'elles. Il faisait tout ce qui dépendait de lui pour n'être pas élevé en l'air.

Au milieu de ces flammes intérieures, il demeurait l'homme de tous, se faisant tout à tous.

Sa chambre était ouverte à tous ceux qui avaient besoin de secours et de conseils.

Il assembla des disciples ou plutôt des disciples s'assemblèrent autour de lui. Il faut citer entre autres Henri Pétra, Jean Manzole, François-Marie Taurure, Jean-Baptiste Modi, Antoine Fucius.

Cependant, comme il arrive à tous les fondateurs, sa route tarda beaucoup à s'ouvrir devant lui, je veux dire sa route définitive ; on pourrait croire que les hommes appelés de Dieu pour une certaine œuvre sont conduits par la main vers cette œuvre-là, et que la route la plus courte leur est immédiatement désignée par la volonté divine. Il n'en est pas ainsi. Ils hésitent, ils tâtonnent ; quelquefois ils font un moment fausse route ; quelquefois ils se découragent ; quelquefois la nuit se fait autour de leurs résolutions et de leurs désirs. L'étoile qui guidait les Mages s'éclipsait de temps en temps. Saint Philippe eut le désir d'aller aux Indes. Tenté par le martyre, il enviait la place de ceux qui partent et ne reviennent plus. Mais c'était là une tentation à laquelle il fallait résister. Ce ne fut pas trop d'une voix du Ciel pour le décider à la résistance. Cette voix se fit entendre. Une âme bienheureuse lui apparut et lui dit :

« Philippe, la volonté de Dieu est que tu vives dans cette ville, comme si tu étais dans un désert ».

Philippe obéit, et la ville de Rome devint pour lui le désert.

Dans ce désert plein de pécheurs, les multitudes l'entouraient sans troubler sa solitude. Il parlait, il enseignait, il exhortait, il suppliait et surtout il priait. Voici un fait qui contient bien des enseignements :

Parmi les pécheurs qui résistaient à toutes ses

paroles et à tous ses efforts, se trouvaient trois juifs : l'un d'eux se nommait Alexandre ; le second, Augustin ; le troisième, Clément.

Philippe avait tout essayé, et tout essayé en vain. Tout se brisait contre eux, et rien ne les brisait. Enfin l'apôtre (ce nom lui convient, car on l'appela l'apôtre de Rome) enfin l'apôtre abandonna la parole et remit tout à Dieu. Il dit la messe pour les trois rebelles. La messe étant finie, il vit venir à lui Alexandre, Augustin et Clément, qui demandaient le baptême.

Leurs objections étaient vaincues.

Philippe était né à Florence. Ses confrères de la nation florentine lui offrirent la conduite de leur église de Saint-Jean. Il accepta et donna à ses disciples des conseils qui devinrent des règles. Ce fut de cette manière, insensiblement, par des conférences spirituelles, qu'il jeta, sans s'en douter lui-même, les premiers fondements de la congrégation de l'Oratoire.

Autour de lui se groupèrent Jean-François Bourdin, qui fut depuis archevêque d'Avignon ; Alexandre Fidelle et le cardinal Baronius, auquel il rendit deux fois miraculeusement la santé, et qui écrivit sur le conseil de son maître les célèbres *Annales ecclésiastiques*. Baronius attribue à saint Philippe non-seulement le projet de son ouvrage, mais les dons nécessaires pour l'exécuter, sa réalisation et son succès.

La congrégation de l'Oratoire se trouva fondée en l'an 1575. Elle fut confirmée par le pape Gré-

goire XIII, qui donna encore à saint Philippe l'église de Saint-Grégoire.

Saint Philippe avait enfin accompli son œuvre d'une façon presque ignorée de lui-même. L'Oratoire se trouva fondé ; mais il refusait d'en être le chef.

Comme il avait fallu un ordre de Dieu pour l'obliger à rester à Rome, il fallut un ordre absolu du Pape pour l'obliger à être supérieur de l'Oratoire. Encore il donna sa démission, deux ans avant sa mort, afin de vivre sous l'obéissance ; avant de cesser de vivre, il nomma Baronius supérieur général, et vécut deux ans sous l'obéissance de son disciple.

Grégoire XIII et Clément VIII lui offrirent en vain l'épiscopat et le cardinalat.

Clément VIII avait la goutte aux mains. Il fit venir Philippe dans sa chambre et lui ordonna de toucher ses mains. Au contact des mains de Philippe, celles de Clément furent guéries. A dater de ce jour, quand le Pape rencontrait l'apôtre, il lui baisait publiquement les mains.

Saint Philippe ne résistait pas toujours à la force qui soulève de terre. Il fut quelquefois élevé en l'air, et la lumière l'environnait. Lui-même vit quelquefois saint Charles Borromée et saint Ignace de Loyola tout éclatants de lumière. Saint Charles Borromée se prosternait devant lui quand il le rencontrait, et le suppliait de lui donner ses mains à baiser.

Saint Ignace de Loyola se tenait quelquefois près

de lui dans le silence de l'admiration : et les deux illustres fondateurs se regardaient sans se parler.

Quelquefois Philippe commençait à prononcer les paroles de saint Paul : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo.* « Je désire être dissous et vivre avec le Christ. »

Mais il s'arrêtait après la première parole : il ne disait qu'un mot : *Cupio*, je désire. En disant la messe, ses mouvements étaient si violents qu'il ébranlait le pas de l'autel. Le don des larmes lui fut fait, ainsi que le don des miracles. Il pleura tant qu'on s'étonnait de lui voir conserver l'usage des yeux. Il semblait que ses yeux, consacrés aux larmes, n'étaient plus destinés à autre chose. Plus il montait, plus il descendait à ses propres yeux. Plus il gravissait la montagne, plus le sentiment de l'abîme était profond en lui.

« Seigneur, disait-il, gardez-vous de moi. Si vous ne me préservez par votre grâce, je vous trahirai aujourd'hui, et je commettrai à moi seul tous les péchés du monde entier. »

Ces choses, qui semblent exagérées aux hommes obscurs, apparaissent aux hommes éclairés dans la lumière où elles résident. Plus l'homme approche de la perfection, plus il sent les capacités de crimes et les aptitudes à la corruption qui résident au fond de lui.

La bulle de canonisation raconte plusieurs miracles de saint Philippe. Son attouchement, l'imposition de ses mains sacrées guérissaient les ma-

lades. Quelquefois il ordonnait aux maladies de se retirer.

Baronius avait l'estomac si malade qu'il ne pouvait plus ni manger, ni prier, ni travailler. Il était incapable de tout. Philippe lui ordonne de manger un pain et un citron. Il obéit et est guéri. Dans une autre maladie, Baronius, abandonné des médecins, s'endormit et vit en songe Philippe qui priait pour lui.

Peu de temps après, il était guéri.

Les mouchoirs de Philippe étaient pleins de vertus. Un linge teint de son sang guérit un ulcère horrible.

Paul Fabricius était mort sans prêtre. Philippe arriva. Paul ressuscita à son arrivée, se confessa à lui comme il l'avait désiré, choisit la mort pour ne plus retomber dans le péché, et mourut en effet.

Philippe connut d'avance l'heure de sa mort. Ce devait être et ce fut en effet le 25 mai 1595. Il offrit ce jour-là le saint sacrifice avec une ferveur extraordinaire. Sa liberté d'esprit était complète. Il se confessa. Il donna la communion.

Survint un vomissement de sang qu'on ne put arrêter. Il se mit au lit. Baronius lui demanda sa bénédiction pour ses disciples. Il leva les yeux au ciel, puis les rabaissa sur eux. Il avait quatre-vingts ans.

Les miracles, qui avaient commencé pendant sa vie, continuèrent après sa mort.

Après sept ans, son corps fut trouvé tout en-

tier, sans nulle corruption. Ses entrailles, parfaitement saines, exhalaient une odeur exquise.

Grégoire XV l'a canonisé.

CHAPITRE XVII

LE MOIS DE JUIN.

On a souvent parlé des promesses de saint Jean à sainte Gertrude. Mais le mois de juin nous engage à les approfondir. « Quand la charité sera refroidie dans le monde accablé de vieillesse, disait l'apôtre de l'amour, je lui révèlerai les secrets du Sacré-Cœur ».

C'est fait. La vieillesse est venue.

Si jamais son caractère fut gravé quelque part, c'est bien sur nous. On parle beaucoup des vices et des crimes, et certainement on n'a pas tort. Mais le caractère frappant, saillant, dominant de notre époque, c'est la vieillesse. De tout temps il y a eu des vices, de tout temps il y a eu des crimes. Mais une certaine verdeur, une certaine jeunesse animait encore le monde coupable et lui promettait les ressources que fournit la vitalité. Il y a des malades violemment attaqués, mais qui gardent au fond d'eux un principe actif de vie où le médecin cherche et trouve le secret de la guérison. Il y a des malades épuisés, au fond desquels la sève tarie ne présente plus d'espérance.

Les premiers donnent prise à la main qui veut guérir, parce que la jeunesse y a laissé quelque chose d'elle-même. Les seconds semblent fermés aux secours qui tâchent d'entrer, parce que la vieillesse a séché les sources d'où la vie pourrait jaillir.

Notre siècle est épuisé, saigné à tous les membres. Sa caducité engourdit ses organes. Il est usé, blasé, fatigué.

Mais Dieu a des ressources qui apparaissent, quand toutes les autres sont à bout.

La toute-puissance joue avec l'impossible, et ce jeu est sa victoire.

C'est pourquoi sous les pas tremblants de la vieille humanité s'ouvrent des sources de vie qui ne sont pas creusées par la main de l'homme, mais par la main de Dieu. Ce n'est pas le *progrès* qui les a ouvertes. C'est la miséricorde toute puissante et invincible.

L'Immaculée-Conception et le Sacré-Cœur sont des fontaines où l'industrie humaine n'a rien donné, mais où la nature humaine peut beaucoup recevoir.

Il faut des ressources inattendues pour les situations désespérées. Les secrets de Marie et de Jésus étant inépuisables, l'Immaculée-Conception et le Sacré-Cœur ne sont pas des cadeaux une fois faits et terminés par un seul acte, par un seul don, ce sont des sources ouvertes qu'il faut creuser, creuser toujours, et qui donnent d'autant plus que déjà elles ont plus donné. Dans les

choses d'une autre espèce, quand on a beaucoup pris, il reste moins à prendre. Ici le contraire arrive : les sources s'enrichissent par les dons qu'elles prodiguent ; plus elles donnent, plus il leur reste à donner. Plus on les fouille, plus on les féconde. Leur abondance grandit sous le désir qui les creuse.

Dans les choses d'une autre espèce, le désir qui a rencontré son objet arrive vite à la satiété. Ici le contraire arrive. Plus le désir mange, plus il a faim. Plus il boit, plus il a soif.

De sorte que la soif et l'eau, au lieu de se dégoûter et de s'épuiser, semblent grandir l'une par l'autre. Leur contact les allume ; car cette eau brûle.

Leur intimité les approfondit, car cette eau creuse.

Il se fait entre l'eau et la soif un traité d'alliance. Elles se promettent l'une à l'autre une éternelle fidélité. Et le désir vit toujours au milieu des choses qui pourraient le satisfaire s'il ne se souvenait qu'il est le désir. C'est pourquoi saint Augustin disait :

« Je ne sais trop comment m'exprimer. Là où il n'existe ni faim ni rassasiement, les mots me manquent. Mais Dieu a de quoi donner à ceux qui ne savent plus parler, et qui savent encore espérer. »

Puisque le Saint-Esprit a ouvert ces sources sous les pas de l'homme, il faut que celui-ci fasse un effort pour puiser dans l'eau la vertu qu'elle

contient. Car le don, bien qu'il soit don, est extrêmement sensible à la réception qui lui est faite.

Il faut que l'humanité accueille les dons du Saint-Esprit avec une grande activité de désir et de prière.

Le mois de mai est le mois de Marie, qui est l'aurore. Le mois de juin est le mois de Jésus, qui est le soleil.

L'aurore chasse la nuit. Le jour donne la plénitude de la lumière.

L'aurore commence. Le jour consomme. L'aurore introduit dans le sanctuaire, où la lumière attend l'homme.

Le mois de juin suit le mois de Marie.

La loi de l'immutabilité et la loi de la succession se donnent la main dans l'Eglise. A mesure que vont les siècles, sans jamais changer ses dogmes, elle augmente ses ressources. Ces inépuisables trésors invitent toujours l'humanité, qui peut s'asseoir à sa table merveilleuse où le pain se multiplie.

Le père de Condren entrevoyait déjà ces lumières, qui nous invitent aujourd'hui.

Cet homme extraordinaire est assez peu connu, parce qu'il ne publiait pas. Quelques manuscrits seulement et les souvenirs des plus grandes âmes de son siècle nous transmettent quelques-unes de ses paroles et de ses lumières. Sainte Chantal disait : « Mon père, François de Sales, est fait pour instruire les hommes ; mais le père de Condren est fait pour instruire les anges ». Ceux qui

l'approchaient étaient pénétrés d'une ardeur étrange.

Eh bien ! le père de Condren invitait ses disciples à pénétrer dans la vie cachée du Cœur de Jésus-Christ. Il disait moins publiquement ce qui se dit aujourd'hui plus publiquement ; mais il le disait avec une profondeur et une lumière et une saveur qu'il n'est pas facile d'égaler.

— La vie intérieure de Jésus, disait-il à ses disciples, est la plus précieuse aux yeux de Jésus lui-même.

Et comme nous devons régler nos sentiments sur les siens, nous devons aimer par-dessus tout ce qu'il aimait par-dessus tout. Nous devons aimer par-dessus tout la chose dans laquelle il se complaît par-dessus tout. « C'est par cette vie secrète, ajoutait le Père de Condren, que Jésus-Christ communique avec son Père : c'est cette vie intérieure qui lui fournit la direction de tous ses actes. C'est elle qui régit et qui gouverne sa vie extérieure. »

« Je vous propose, disait donc le Père de Condren, la vie intérieure de Jésus-Christ réservée à Dieu le Père. »

« Je propose aussi à vos méditations la vie intérieure de Jésus-Christ réservée à la Vierge. Il est certain, disait-il, qu'il y a une vie particulière de Jésus, cachée à toutes les créatures, par laquelle il vivait en la sainte Vierge et la sanctifiait. »

Par là nous pouvons voir quelles relations intimes ont l'une avec l'autre les deux sources

ouvertes : l'Immaculée-Conception et le Sacré-Cœur.

Nous pouvons honorer les secrets que nous connaissons, et nous pouvons honorer les secrets que nous ne connaissons pas. Le Père Faber propose à l'adoration des hommes la vie de Dieu dans ce qu'elle a de plus inconnu et de plus inimaginable.

Le Père de Condren disait là-desssus des choses superbes.

« Ce que nous connaissons, disait-il, est bien petit, grandement rabaissé et proportionné à la petitesse de notre esprit ; c'est pourquoi il faut faire oraison devant l'inconnu avec un grand abaissement de nous-mêmes. Le premier acte que vous ferez sera l'adoration. Le second, la soumission à la volonté de Dieu, pour participer aux effets du mystère, tant qu'il lui plaira.

En troisième lieu, vous prierez. Vous demanderez à Dieu la clarification du mystère, c'est-à-dire que le mystère soit honoré. Priez Dieu qu'il donne beaucoup d'âmes à l'Eglise qui honorent ce mystère. Par là nous demandons la glorification du Fils par le Père. C'est le Fils qui l'a demandé lui-même. Nous devons vouloir et demander l'accomplissement des désirs secrets de Jésus-Christ. »

Le père de Condren ajoutait : « Nous devons demander à Dieu de porter les effets et les influences des mystères que nous adorons sans les connaître. Tout influe sur tout dans la nature. Le

monde des corps reçoit les influences des corps. Il n'y a pas une action du Fils de Dieu qui n'ait son influence sur le monde des âmes. »

Les hommes profonds, ceux qui ont vécu dans l'intimité des mystères, savent et sentent le prix des sources ouvertes. Ils savent et ils sentent à quel point l'homme a besoin. Le besoin de l'homme est lui-même un mystère pour l'homme. Sa légèreté, qui lui cache le remède, lui cache même le mal. L'homme distrait ignore presque autant sa faiblesse que les fontaines où il faut puiser la force. Pour connaître sa misère, il faut déjà être incliné vers les sources de la gloire. Il faut déjà avoir entendu, au moins confusément, un certain appel de la lumière, pour peser la densité des ténèbres où l'on vivait. L'homme superficiel l'ignore presque autant qu'il ignore ce qui n'est pas lui. La terre lui est presque aussi cachée que le ciel. Aussi l'Église n'attend pas que la multitude des hommes dise : J'ai soif. Elle attendrait éternellement. Elle prévient comme une mère. Elle indique, elle attire, elle demande. On dirait que c'est elle qui a besoin des hommes, tandis que ce sont les hommes qui ont besoin d'elle. Elle répète la parole de son fondateur : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi. » Elle diversifie et multiplie ses faveurs suivant les époques et les saisons de l'année. Elle n'oublie pas qu'il y a des fleurs. Le jansénisme pouvait les oublier. Le catholicisme ne les oublie pas. Il connaît le temps où la rose a reçu l'ordre de s'épanouir.

CHAPITRE XVIII

SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Chaque grande famille religieuse porte la marque d'une certaine unité que ne portent pas, surtout de nos jours, les familles humaines. La contradiction et l'hostilité des frères, déjà célèbres dans l'antiquité, est évidente dans les temps modernes. Mais cette famille d'élection surnaturelle, qui s'appelle un ordre religieux, exige une certaine ressemblance spirituelle et une homogénéité véritable. La famille de saint François semble avoir pour caractère la simplicité.

Saint Antoine de Padoue n'entra dans cette famille qu'après une épreuve faite ailleurs, et après la conquête d'une certitude spéciale relative à sa vocation.

Dix ans après la mort du roi Alphonse Ier, et treize ans après la venue de saint François d'Assise, en 1195, naissait à Lisbonne un enfant qui s'appela Ferdinand. Les fonts baptismaux sur lesquels il reçut le sacrement régénérateur subsistent encore. Son père se nommait Martin de Bouillon; son aïeul, Vincent de Bouillon, était au

nombre des généraux d'Alphonse Ier, et joua son rôle dans la reprise de Lisbonne, quand Alphonse Ier arracha aux Maures cette place si importante et si disputée. Enfin le chef de sa race fut très probablement Godefroy de Bouillon, ce premier conquérant du tombeau de Jésus-Christ.

Voilà sa famille naturelle. Sa famille spirituelle fut d'abord celle de saint Augustin. Mais il reconnut que sa place n'était pas là. Une visite de saint François d'Assise détermina sa vocation et le décida à entrer chez les frères mineurs. Parmi les religieux qu'il quitta, il trouva le mécontentement et l'ironie. « Allez, allez, lui dit un chanoine qui se moquait de lui, vous deviendrez un saint. — Mais pourquoi pas, répondit Ferdinand? Le jour où vous apprendrez ma canonisation, ce jour-là vous louerez le Seigneur. » Ferdinand changea de nom et désormais s'appela Antoine. Cette façon d'annoncer sa canonisation future caractérise assez bien saint Antoine de Padoue. Il n'a ni timidité, ni audace, ni présomption, ni embarras. Il sait qu'il sera canonisé; il le dit comme il le pense, et la chose arrive comme il le dit.

Le désir du martyre le poussait vers le pays des Sarrasins; mais sa destinée n'était pas là. Il tomba malade en route, revint en Portugal, visita saint François, étudia la théologie, et commença la prédication.

Il ne faut pas que ce mot nous trompe. La prédication d'alors, la prédication religieuse était un

évènement. On parle beaucoup en ce siècle de la parole, comme si sa puissance naissait d'hier. Mais autrefois la parole retentissait dans les âmes et dans les foules à une bien autre profondeur. Quand saint Antoine prêchait, tous les travaux étaient momentanément suspendus, comme aux jours de fêtes. Les juges, les avocats, les négociants, quittaient leurs affaires, et couraient là où il était. Les habitants des villes se mêlaient à ceux des campagnes. On se levait la nuit pour arriver de grand matin et prendre place près de l'orateur. Les dames venaient à la lueur des torches. L'admiration et la conversion étaient éclatantes, ardentes, bruyantes. On libérait les débiteurs, on ouvrait les prisons; les ennemis s'embrassaient. On se pressait autour du saint pour toucher son vêtement.

Grégoire IX l'entendit prêcher. Emerveillé de la façon dont il possédait, maniait, savourait l'Ancien et le Nouveau Testament, il dit, en parlant du prédicateur : « Celui-ci est l'arche d'alliance, car l'arche d'alliance contenait les deux tables de la sainte loi. »

Un jour, pendant le sermon, le cadavre d'un jeune homme fut introduit dans le lieu saint. Des parents et des amis faisaient retentir l'église de sanglots. Antoine s'arrête, se recueille, lève les yeux. Puis, cessant de parler aux vivants, il parle au mort. Cessant d'exhorter il commande. « Au nom de Jésus-Christ, dit-il, lève toi ! » et le mort sortit du cercueil.

Un jour il prêchait en plein air, l'orage éclate; la foule s'enfuit. « Arrètez, dit Antoine, personne ne sera mouillé. » La pluie noya la terre partout dans les environs, mais aucun de ceux qui, fidèles à la parole du saint, restèrent immobiles, ne reçut une goutte d'eau.

Le don des miracles paraît accompagner plus spécialement la simplicité que toute autre grâce ou toute autre vertu. Saint Antoine de Padoue appartenait à cette classe de saints qui ne s'étonnent de rien, et parlent aux animaux comme aux hommes, donnant des ordres aux choses comme si elles étaient des personnes. Il eut le don de bilocation, qui assurément, ne lui semblait pas plus surprenant que tout autre. Plusieurs personnes ont déposé l'avoir vu en songe, et il leur révélait leurs fautes secrètes, leur ordonnait de les confesser.

Un jour il prèchait à Montpellier. Tout à coup il se souvient qu'il devait chanter à l'office de son couvent un graduel solennel et qu'il n'avait prié personne de le remplacer; le regret le frappe profondément : tout à coup il s'arrête et penche la tête. A l'heure même on le voit, à son couvent, chantant le graduel parmi ses frères.

Un jour Antoine rencontre dans la rue un homme fort débauché. Antoine se découvre et fait une génuflexion ; quelque jours après, il le rencontre encore, et le salue de la même façon. Quelques jours après nouvelle rencontre, nouveau prosternement. Antoine ne pouvait pas rencontrer ce dé-

bauché sans lui témoigner des respects extraordinaires. Le débauché, croyant à une moquerie, entra en fureur. La persévérance de ce respect exagéré l'irritait au dernier point ; enfin il l'apostropha. « Si vous vous mettez encore à genoux devant moi je vous passe mon épée, lui dit-il, à travers le corps.

— Glorieux martyr de Jésus-Christ, répondit saint Antoine, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans les tourments. »

Le débauché éclata de rire. Mais quelques années après, une circonstance particulière l'appela en Palestine ; il se convertit avec éclat, prêcha les Sarrasins, fut tourmenté par eux pendant trois jours et mourut à la fin du troisième.

Il se souvint de saint Antoine au dernier moment, suivant l'étonnante recommandation qu'il avait reçue, et vérifia la prédiction dont il s'était tant moqué.

Mais voici quelque chose d'assez rare dans la vie des saints.

Un homme riche avait immensément augmenté sa fortune par l'usure. Sa famille pria saint Antoine de prononcer l'oraison funèbre du mort. « Je veux bien », dit le saint, et il prononça un sermon sur ce mot de l'Evangile : Là où est ton trésor, là est ton cœur.

Puis, le sermon fini, adressant la parole aux parents du mort : « Allez, dit-il, fouillez maintenant dans les coffres de cet homme qui vient de mourir, je vais vous dire ce que vous trouverez

au milieu des monceaux d'or et d'argent; vous trouverez son cœur. »

Ils y allèrent, ils fouillèrent, et, au milieu des écus, ils virent un cœur humain, un cœur de chair et de sang. Ils le touchèrent de leurs mains, et le cœur était chaud.

Le père d'Antoine fut accusé d'assassinat et emprisonné, parce que le corps d'un jeune homme avait été trouvé dans son jardin. Ceci se passait à Lisbonne, et pendant ce temps-là Antoine était à Venise.

Antoine, toujours à Venise, demanda simplement au supérieur du couvent la permission de sortir. Puis, l'ayant obtenue, il fut transporté la nuit à Lisbonne, par le ministère d'un ange. Là il commanda au mort de dire si son père, à lui Antoine, était coupable du meurtre. Le mort se leva, rendit témoignage de l'innocence du vieillard, puis se recoucha et se rendormit. Martin de Buglione fut remis en liberté.

Un jour à Toulouse, un hérétique lui déclara qu'un prodige seul le déterminerait à croire à la présence réelle. « Je vais, ajouta cet homme, laisser ma mule trois jours sans nourriture. Après ce jeûne, je lui offrirai du foin et de l'avoine ; si elle quitte le foin et l'avoine pour adorer l'hostie consacrée, je croirai à la présence réelle. » Le saint accepta. Les trois jours révolus, il prit l'hostie dans ses mains, l'hérétique présenta avoine et foin à sa mule affamée; mais elle le refusa et alla vers le Saint Sacrement. L'hérétique se convertit.

Les animaux jouent un rôle énorme dans les annales des premiers Franciscains. Cette familiarité intime de saint François et de la nature entière jette son rayonnement naïf et chaud sur toute la phalange dont il était le chef et le père. Toutes les créatures étaient pour saint François des sœurs. L'eau, sa sœur, et le soleil, son frère, étaient, comme les animaux et les végétaux, l'objet de sa tendresse, de ses caresses et de ses entretiens. On dit cependant qu'il faisait aux fourmis des reproches amers, relatifs à leur trop grande prévoyance. « Comment, disait-il, des provisions ! des greniers ! Mais vous ne savez donc pas, mes sœurs, que cela est contraire à l'esprit de l'Évangile : à chaque jour suffit sa peine ! »

Un jour Antoine prêchait à Rimini devant un auditoire hérétique et obstiné. Il s'aperçut que sa parole rencontrait des cœurs durs et des oreilles fermées. Il s'arrêta : « Levez-vous, dit-il tout à coup, suivez-moi sur le bord de la mer. » La rivière Marechia se jette dans la mer tout près de Rimini. — L'auditoire, curieux de l'aventure, suivit le saint sur le rivage. Alors Antoine se tourna vers l'Océan, et parlant aux poissons :

« Les hommes, dit-il, refusent de m'entendre. Venez, vous, venez, poissons, écoutez-moi à leur place. »

Tout à coup voici une multitude de poissons qui approchent du rivage. Ils mettent la tête hors de l'eau, et chacun se tient à son rang, dans un ordre parfait. On en voit de toutes les formes et de toutes

les dimensions. Les écailles s'étalent au soleil avec une variété immense de formes et de couleurs. Aucun d'eux n'hésitait, aucun n'avait peur Personne ne troublait l'ordre dans ce brillant auditoire, dont les couleurs chatoyantes éclataient en pleine lumière, au-dessus des flots. Les plus petits approchèrent du bord, les poissons de moyenne grosseur se tenaient à distance moyenne, les plus gros venaient les derniers. Aucun sergent de ville ne fut nécessaire pour établir l'ordre, le silence et l'immobilité.

Quand l'auditoire fut complet et toutes ces petites oreilles aussi ouvertes que celles des hommes étaient fermées, Antoine commença :

« Poissons, mes petits frères, rendez grâces au Créateur, qui vous a donné pour demeure un si noble élément. C'est Lui qui, selon vos besoins, vous fournit des eaux douces ou salées. C'est à Lui que vous devez ces retraites où vous vous réfugiez pendant la tempête. C'est Lui qui vous a bénis, au commencement du monde. C'est Lui qui, au moment du déluge, vous a préservés de la mort et de la condamnation universelle. Vous n'avez pas eu besoin de l'Arche, petits poissons, mes frères; vous étiez en sûreté Quelle liberté vos nageoires vous donnent! vous allez où il vous plaît! Poissons, Dieu a confié à l'un de vous pendant trois jours la garde de Jonas! Vous avez eu l'honneur de fournir à Jésus-Christ ce qu'il fallait pour payer le cens. Vous lui avez servi de nourriture avant et après la résurrection. Petits

poissons, privilégiés entre les créatures, louez et remerciez le Seigneur. »

Pendant ce discours, les poissons s'agitaient; ils ouvraient la bouche et inclinaient la tête. — « Béni soit le Dieu Eternel, s'écrie saint Antoine! Les animaux lui rendent l'hommage que les hérétiques lui refusent! »

Cependant les poissons accouraient de tous côtés : comme si le bruit s'était répandu dans la mer qu'un saint parlait, la foule mouvante venait écouter, pour la première fois, la parole qui lui expliquait ses privilèges méconnus. On eût dit que les poissons, s'accusant de leur longue ingratitude, éprouvaient le besoin de connaître enfin leurs titres à la reconnaissance. Mais les poissons qui arrivaient n'obtenaient pas des poissons déjà placés la moindre complaisance. Les premiers arrivés gardaient les bonnes places, les nouveaux venus restaient derrière.

Cette parenté singulière des Franciscains et de la nature rappelle ces paroles d'un Oratorien, qui appartient à une autre classe d'esprits, mais dont la philosophie profonde rencontre la simplicité de François, de Junipère et d'Antoine. Thomassin dit quelque part : « Je ne désespère pas tout à fait des animaux brutes. Il ne me paraît pas impossible que je les voie quelque jour penchés et adorant. »

Il faudrait peut-être plus de profondeur que l'esprit humain n'en possède pour voir clairement ce qu'il y a dans cette chose inconnue, qui s'ap-

pelle la simplicité, qui échappe aux investigations, qui échappe à elle-même, qui généralement ne se connaît pas, qui ne doute pas, qui ne s'analyse pas, qui est un *don*, et qui semble d'une relation directe et spéciale avec cette autre chose si différente pourtant, et qu'on appelle la puissance. Simplicité et puissance ! ces deux choses ne se ressemblent pas aux yeux des hommes. Ces deux mots, dans le langage humain, n'ont pas la même consonnance, et, par une disposition mystérieuse que je recommande aux méditations des âmes qui méditent, le caractère des thaumaturges est particulièrement la simplicité.

Le souvenir du miracle des poissons est très célèbre en Italie. Le père Papebrock nous dit qu'en 1660, le 26 novembre, il avait vu lui-même une chapelle en mémoire du prodige, au lieu même où il s'accomplit. La peinture s'est emparée plusieurs fois de l'évènement.

Saint François parlait aux oiseaux exactement le même langage que saint Antoine aux poissons. Une vue plus perçante que la nôtre apercevrait probablement, dans le monde des types, la raison profonde de ces profondes analogies et de ces mystérieuses préférences.

Saint Antoine vit avant de mourir la canonisation de saint François.

Un jour, sentant approcher sa fin bienheureuse, il écrivit au ministre de la province pour lui demander le permission de se retirer dans la solitude. Ayant écrit sa lettre, il quitta un instant sa

chambre; quand il rentra, sa lettre avait disparu, mais la réponse arriva. Sa lettre était parvenue. Aucun homme ne l'avait portée.

Le vendredi 13 juin 1231, un peu avant le coucher du soleil, saint Antoine de Padoue venait de prononcer ces paroles : « Je vois mon Seigneur Jésus-Christ. »

Antoine parut s'endormir. Il était mort.

Mort à trente-six ans, quatre mois et treize jours. Trente-six ans ! — A ce moment-là, l'abbé de Vireul vit s'ouvrir la porte de son cabinet et saint Antoine entrer : « *Je viens, dit Antoine, de laisser ma monture auprès de Padoue, et je pars pour ma patrie.* » Au même moment l'abbé, qui avait mal à la gorge, fut guéri. Il ne comprit que plus tard pour quelle patrie saint Antoine venait de partir.

CHAPITRE XIX

SAINT LEUFROI.

Saint Leufroi naquit en Neustrie, avant l'invasion des Normands. A peine avait-il l'âge de raison que la vocation sacerdotale s'empara de lui malgré ses parents, et l'entraîna secrètement. Sa vocation sacerdotale le conduisit à la vocation monastique. Un jour il invita à dîner son père, sa mère, sa famille, et ses amis. Il leur fit des présents, et les invita à passer la nuit en repos dans sa maison. Pendant ce temps-là, il se réservait de faire ce que l'Esprit lui inspirait.

Et pendant le sommeil de tous les invités, il partit à la recherche d'une solitude. En chemin, il rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône; Leufroi lui donna son manteau. Il en rencontra un second, il lui donna son habit. Il arriva à un ermitage où il resta quelques jours et quelques nuits, suppliant Dieu de manifester sa volonté. Là il reçut l'ordre de se rendre à Rouen et de prendre l'habit monastique à l'abbaye de Saint-Pierre, qui fut plus tard l'abbaye de Saint-Ouen.

Enfin il fonda l'abbaye de Sainte-Croix.

Là commencèrent les persécutions. Ceux qui prétendent empêcher l'Esprit de souffler où il

veut le dénoncèrent à Didier, évêque d'Evreux, comme un téméraire et un révolté qui ne se conduisait que par l'esprit propre, et refusait obéissance à l'autorité légitime.

Le don des miracles vint ensuite. Leufroi était venu voir Charles Martel pour différentes affaires, et s'en allait, ayant accompli sa mission. Il avait quitté la Lorraine et était déjà arrivé à Laon, quand il vit arriver de la part du prince des courriers qui s'étaient précipités sur ses pas. Le fils de Charles Martel venait de tomber malade, et le père envoyait chercher Leufroi. Leufroi revint sur ses pas, arrosa d'eau bénite les membres de l'enfant malade, lui donna la communion, et le guérit.

Personne ne s'étonnait alors si la famille d'un malade faisait courir après un saint comme après la santé. Et cependant le saint qu'on envoie chercher est nécessairement vivant.

On se plaignait de la sécheresse, l'eau manquait, les fontaines étaient taries : on courait à Leufroi, et les sources sortaient de terre. Mais voici où le trait du génie de sa sainteté se dessine en relief.

Saint Leufroi pêchait un jour dans la rivière d'Ure. Presque toujours, dans les annales divines, la pêche est prise en bonne part.

Leufroi n'avait pas de cheveux. Une femme passa, qui se moqua de lui : « Je pense, dit-elle, que ce chauve épuisera la rivière, et qu'on ne pourra plus y pêcher désormais ». Elle avait

parlé très bas, personne n'avait pu l'entendre. Mais Leufroi se tournant vers elle :

« Pourquoi, dit-il, te moques-tu d'un défaut de nature ? Que le derrière de ta tête n'ait pas plus de cheveux que je n'en ai sur le front, et qu'il en soit ainsi pour tes descendants ».

La chose arriva comme Leufroi l'avait dite.

Un homme vola quelques meules de foin au monastère de Leufroi. Leufroi exigea la restitution ; le voleur, au lieu de restituer, s'emporta publiquement et furieusement contre le saint. Il l'appela menteur et calomniateur. Et Leufroi répondit :

« Que Dieu soit juge entre toi et moi ! »

Le voleur fut saisi de douleurs atroces du côté de la mâchoire, et ses dents se détachèrent et tombèrent devant l'assemblée, et toute sa postérité perdit les dents.

Des paysans travaillaient le dimanche et labouraient la terre, méprisant le repos sacré. Il faut une attention spéciale pour découvrir l'importance de l'attentat. Il faut, surtout aux époques où la foi est affaiblie, une méditation particulière sur le troisième commandement, pour sentir la gravité d'une faute dont l'habitude humaine et la légèreté spirituelle nous dissimule toute la portée. L'espace nous manquerait ici pour insister sur cette chose énorme. Je renvoie le lecteur à la petite brochure que j'ai consacrée au repos du dimanche et que j'ai intitulée *le Jour du Seigneur* (1).

(1) Chez Palmé. — Prix : 50 cent.

Cette sévérité, si éloignée des cœurs modernes et des esprits contemporains, sortait d'une âme profondément pénétrée de lumières surnaturelles que notre époque a oubliées et dont elle essaye de rire, dans les jours où elle n'est pas forcée de trembler et de pleurer. Dans ses jours de loisir elle rit beaucoup. Mais Leufroi, qui ne riait pas, ajouta, les yeux levés :

« Seigneur, que cette terre soit éternellement stérile ! Qu'on n'y voie jamais ni grain ni fruit ! »

Et sa malédiction fut puissante. Les ronces et les chardons marquèrent et remplirent, à partir de cejour, le champ maudit.

Un jour les mouches empêchèrent Leufroi de dormir. Sa prière les fit disparaître, non pour un moment, mais pour toujours. La maison où Leufroi avait dormi leur fut interdite à jamais.

Un des religieux de Leufroi venait de mourir. On trouva sur lui trois pièces d'argent, trois pièces qu'il n'avait pas le droit de garder. Il avait donc violé son vœu de pauvreté. Leufroi, dont la sévérité était extrême, défendit de l'enterrer en terre sainte. Il le fit mettre à part, loin du cimetière, en terre profane. Après cette exécution, Leufroi songea profondément à cette âme qu'il avait presque l'air d'avoir condamnée, et soupçonnant que peut-être elle avait rencontré le repentir sur la terre et la miséricorde au ciel, il fit une retraite de quarante jours, priant et pleurant pour l'âme de celui qu'il avait paru rejeter. Car il est écrit : « Ne juge pas ». Et après les qua-

rante jours, le Seigneur parla à Leufroi, et lui dit que l'âme du frère avait trouvé grâce devant lui, et que non-seulement l'enfer ne le possédait pas, mais que le purgatoire ne le possédait plus, et que les prières de Leufroi avaient délivré celui que la justice de Leufroi avait paru condamner.

Alors le saint, pensant qu'il fallait traiter le corps du religieux comme Dieu traitait son âme, pardonna comme Dieu pardonnait, et, faisant miséricorde sur la terre comme au ciel, rappela le corps exilé dans le cimetière commun, comme Dieu avait rappelé l'âme exilée dans l'assemblée de ses élus. Ainsi furent réunis dans le sommeil et dans la paix ceux qui devaient être réunis au jour de la résurrection.

Les aveugles sont portés à croire que la justice et la miséricorde sont deux ennemies. Les âmes intelligentes savent qu'elles sont amies, et les âmes éclairées savent qu'elles sont unies. *Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas*, dit l'Esprit-Saint. Joseph de Maistre célèbre cette passion ardente et forte, qu'il appela éloquemment *la colère de l'amour*. Saint Leufroi avait un zèle de justice trop ardent pour n'avoir pas une ardeur de miséricorde plus ardente encore, car, dans le sens où ces deux forces luttent, la miséricorde possède certains avantages dans le combat. Les colères de saint Leufroi, par où il touche à l'esprit d'Elie et d'Elisée, devaient allumer en lui les flammes de la charité. Il apparaît sous ce double jour quand il prie plusieurs semaines pour lui ce

qu'il vient de chasser du cimetière bénit. La puissance de ces imprécations et la puissance de sa charité, son amour pour les pauvres et sa haine de l'injustice sont les deux lignes qui se développent parallèlement dans tout le cours de sa vie.

La fureur de saint Leufroi contre le démon est représentée par le père Giry d'une façon fort extraordinaire.

Quand les religieux entraient le matin à l'église, ils trouvaient souvent saint Leufroi déjà abîmé dans la contemplation divine. Un jour ils crurent le voir à sa place ordinaire ; mais un des frères, qui venait de le quitter à l'instant même dans sa chambre, alla le prévenir qu'une illusion le montrait à l'église au moment où il n'y était pas. Le saint, reconnaissant le caractère de son ennemi, courut à la chapelle, fit le signe de la croix sur la porte et sur les fenêtres, comme pour boucher les issues, et s'avançant sur celui qui avait osé prendre sa ressemblance, il le frappa avec fureur. Saint Leufroi savait, dit son historien, que le démon sentirait spirituellement les coups qu'il lui donnait corporellement. Le démon voulut fuir ; mais les issues étaient bouchées. Le signe de la croix était sur les portes et les fenêtres. Le corps qu'il s'était formé aurait pu se dissiper subitement. Mais il paraît qu'il n'en eut pas la permission. Dieu voulut l'humilier sous les coups de saint Leufroi, matériellement donnés, spirituellement sentis, et sous la puissance du signe de croix qui interdisait au prisonnier les issues Dieu l'obligea

à s'enfuir par le clocher, pour témoigner sensiblement sa défaite et sa peur.

Les religieux comprirent la force de leur père et la faiblesse de leur ennemi.

Quand saint Leufroi sentit venir sa fin, il fit bâtir un hôpital pour les pauvres, et envoya dans toutes les maisons du voisinage des eulogies, c'est-à-dire des présents destinés à rappeler les souvenirs et à provoquer les prières. Il rassembla ses disciples, leur donna ses dernières instructions, passa en prière la dernière nuit de sa vie mortelle, et rendit l'âme le 21 juin, vers l'an 700 dans la quarantième année de son gouvernement.

Sa vie manuscrite a été gardée longtemps à Saint Germain des Prés. La chronique de Lérins et Surius l'ont donnée au public. Le martyrologe romain et celui d'Usuard placent sa fête au 21 juin.

Son corps fut déposé dans une église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Paul, et y demeura plus d'un siècle. Puis il fut transféré dans l'ancienne église de Sainte-Croix, qui prit le nom de Saint-Leufroi. Enfin pour le soustraire au pillage et au sacrilège pendant l'invasion des Normands, on l'apporta à Paris, et on le déposa à Saint Germain des Prés. Trois ossements furent rendus à l'abbaye de Saint-Leufroi, et les religieux attachèrent une telle importance à cette faveur qu'ils instituèrent la fête du retour des reliques de saint Leufroi. L'église de Suresnes eut aussi une part du trésor, qui fut perdue, puis remplacée.

Si les reliques de saint Leufroi ont été si recherchées, si disputées, si enviées, si la restitution de trois ossements fonda une fête séculaire, nos lecteurs trouveront sans doute, comme nous, qu'il était opportun d'invoquer son souvenir, de rappeler son esprit, de restituer à la mémoire des hommes ce nom autrefois si célèbre, et que l'oubli, ennemi mortel du genre humain, voudrait maintenant attaquer.

CHAPITRE XX

SAINT JEAN-BAPTISTE.

En général l'Ecriture est très sobre de paroles, mais surtout très sobre de jugements. L'Evangile contient fort peu d'appréciations sur les personnages même les plus importants. Marie et Joseph sont tous deux sous un voile. L'Evangile est vis-à-vis de saint Pierre d'une singulière sévérité. Je me rappelle à ce sujet une importante observation d'un grand hébraïsant. Il me disait un jour que saint Pierre avait veillé lui-même à ce que toutes ses fautes fussent soigneusement écrites et détaillées dans les Evangiles. C'est surtout saint Marc, ajoutait-il, qui est l'historien rigoureux des faiblesses de saint Pierre. Or, saint Marc était le disciple particulier, l'ami intime et le confident de saint Pierre. L'Evangile de saint Marc a été écrit sous les yeux de saint Pierre, et l'étude approfondie que j'ai faite des évangélistes m'autorise à affirmer que plus un homme était voisin de saint Pierre, plus il était sévère pour saint Pierre, par la volonté expresse du chef des Apôtres. C'est pourquoi saint Marc, qui écrivait presque sous sa dictée, n'omet rien de ce qui peut

nous avertir des faiblesses du Père commun. — La malveillance pouvait facilement tirer parti contre saint Pierre des sévérités de l'Evangile, et l'observation de ce savant fait tourner ces sévérités mêmes à la gloire de saint Pierre, et leur récit détaillé devient une des pierres précieuses de la couronne du grand apôtre.

Cette sobriété et cette sévérité des récits évangéliques donnent à saint Jean-Baptiste un caractère singulier et tout à fait exceptionnel. Dès qu'il s'agit de lui, la louange éclate. Il a pour panégyristes l'Ange et l'Homme-Dieu, Gabriel et Jésus. « Il viendra dans l'Esprit et dans la Vertu d'Elie », dit l'Ange, et Elie est précisément un de ceux qui font éclater le Saint-Esprit en louanges. Elie et saint Jean-Baptiste, les deux précurseurs des deux avènements, ont été célébrés par les lèvres de Dieu.

« Bienheureux, dit l'Esprit-Saint parlant à Elie, bienheureux ceux qui t'ont vu ! Bienheureux ceux qui ont eu la gloire de ton amitié ! »

Et Jésus-Christ, parlant de Jean-Baptiste : « Qui êtes-vous allé voir ? Un prophète. Je vous le dis en vérité, plus qu'un prophète. »

Parmi les enfants des hommes, aucun ne s'est élevé plus grand que Jean-Baptiste.

Elie et Jean-Baptiste semblent donc avoir reçu ce singulier privilège : ils font, jusqu'à un certain point, sortir l'Ecritnre sainte de son extrême réserve. Leur gloire semble faire violence à cette parole divine si sobre et si sévère.

Puisque la fête de saint Pierre est si près de celle de saint Jean, rappelons ici quelques-unes des mystérieuses harmonies que ces deux fêtes nous présentent. Un saint nous guidera à travers les splendeurs des deux autres saints. Saint François de Sales nous aidera à parler de saint Pierre et de saint Jean.

L'Eglise célèbre le 24 juin la naissance de saint Jean, et le 29 juin la naissance de saint Pierre. Dans le langage des hommes, la naissance de saint Jean est encore une naissance; mais la naissance de Pierre, célébrée le 29 juin, s'appellerait une mort dans le langage des hommes. L'Eglise célèbre la mort de saint Pierre, sous le nom de sa naissance, parce qu'il mourut saint, et naquit à la vie éternelle. Elle célèbre la naissance de saint Jean, parce qu'il naquit saint, ayant été sanctifié dans le sein de sa mère.

Mais écoutons saint François de Sales lui-même :

« Certes, quand j'ai lu à la Genèse, dit-il, que « Dieu fit deux grands luminaires au ciel, l'un pour « présider et éclairer le jour, et l'autre pour prési- « der à la nuit, incontinent j'ai pensé que c'étaient « ces deux grands saints, saint Jean et saint Pierre ; « car ne vous semble-t-il pas que saint Jean soit « le grand luminaire de la loi mosaïque, laquelle « n'était qu'une ombre et comme une nuit au re- « gard de la clarté de la loi de grâce, puisqu'il « était plus que prophète, encore qu'il ne fût pas « lumière... Et vous semble-t-il pas que saint « Pierre soit le grand luminaire de l'Evangile,

« puisque c'est lui qui préside au jour de la loi « évangélique ? »

Saint François de Sales, qui donne un tour gracieux aux vérités les plus austères, poursuit de son regard naïf les analogies profondes et cachées qui échapperaient à un regard moins simple.

Il y avait autour du propitiatoire deux chérubins qui se regardaient. On ferait un volume superbe, en étalant les splendeurs qui ont été inspirées aux Pères de l'Eglise par ces deux chérubins. Le symbolisme de l'ancienne loi leur a livré des secrets superbes, autrefois célébrés, savourés, goûtés par l'âme humaine, maintenant oubliés et méprisés.

Le propitiatoire représentait celui qui est la propitiation elle-même : il représentait Jésus-Christ. Les deux chérubins s'entre-regardaient, l'un à droite, l'autre à gauche. Est-ce que saint Jean et saint Pierre ne se regardent pas? Leurs regards se rencontrent, puisqu'ils sont dirigés, de deux points différents, sur Jésus-Christ.

Ecoutez saint Jean :

« Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu. »

Ecoutez saint Pierre :

« Tu es le Christ, fils du Dieu vivant. »

Voilà les deux confessions. Ne partent-elles pas de deux grands luminaires ? Et ne restent-elles pas fidèles aux harmonies signalées par saint François de Sales ? Ainsi, quand saint Jean dit : « Voici l'Agneau de Dieu », il parle encore en figure. Il reste dans le symbolisme ; il célèbre l'Agneau.

Mais quand saint Pierre s'écrie : « Tu es le Christ, fils du Dieu vivant », il déchire le voile. Il parle ouvertement.

Au commencement du monde, l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux, et il les fécondait.

Et quand il s'agit de la Rédemption, Jésus-Christ féconda les eaux quand il marcha sur les bords de la mer de Galilée. Ce fut là qu'il dit à André et à Pierre : « Suivez-moi ! » et ce fut aussi sur le bord de l'eau que saint Jean vit pour la première fois, de son regard ardent, l'Agneau de Dieu.

Moïse fut sauvé des eaux par la fille de Pharaon, et il devint le chef du peuple de Dieu. Saint Pierre fut tiré des eaux de la mer, auprès de Césarée, et il devint le chef du peuple de Dieu. Le pêcheur de poissons fut fait pêcheur d'hommes.

La naissance humaine de saint Jean et la naissance céleste de saint Pierre ont encore cette ressemblance remarquable : elles ont été prédites toutes les deux. C'est l'ange qui prédit la naissance humaine de saint Jean : *Plusieurs se réjouiront en sa nativité.* La naissance céleste de saint Pierre fut prédite par Jésus-Christ lui-même, et l'instrument même qui devait le conduire à la gloire fut indiqué.

Zacharie, qui reçut la promesse relative à saint Jean, était celui qui offrait l'encens.

Celui qui reçut la promesse relative à saint Pierre, ce fut saint Pierre lui-même ; ce fut celui

qui disait : « Seigneur, vous savez que je vous aime ».

C'était sa manière d'offrir l'encens.

Saint Jean fut sanctifié dans le sein de sa mère, et en présence de la sainte Vierge ; saint Pierre fut sanctifié dans le sein de l'Eglise militante, au cénacle, en présence de la sainte Vierge.

Saint Jean tressaillit de joie à l'arrivée de la Vierge ; l'enfant tressaillit. *Enfant* se dit en latin : *infans*, celui qui ne parle pas. Et ne peut-on pas dire de saint Pierre, au cénacle, que l'enfant tressaillit, que celui qui ne parlait pas tressaillit, puisqu'il n'avait pas osé confesser Jésus-Christ devant une servante, et puisque tout à coup, après le cénacle, il ouvrit la bouche !

Avec saint Jean-Baptiste se termina, dit un grand saint, la prédication mosaïque. Avec saint Pierre commença la prédication évangélique.

Quand l'ange fit à Zacharie la promesse solennelle, quand il dit au père de Jean, parlant de Jean : « Celui-ci marchera *dans l'esprit et la vertu d'Elie,* » Zacharie avait douté et Zacharie était devenu muet.

Ceci est rempli d'enseignement. J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, dit le Psalmiste. La foi est mère de la parole. Le doute produit le silence, non pas le silence profond qui est au-delà de la parole, mais le silence morne et terne, le silence du tombeau, le silence du désespoir. C'est le doute qui fait mourir la parole, parce que la parole est la lumière. La parole est une explosion

de croyance ; tout verbe est une affirmation. La parole meurt dans la mesure où meurt la croyance. L'homme qui ne croirait plus absolument à rien se trouverait, vis-à-vis du langage humain, comme un souverain qui a perdu son royaume.

La Vierge, en présence de l'ange, prononce aussi le mot : Comment ? Comment cela se fera-t-il ? — Mais ce *comment* n'est pas un doute. Ce *comment* procède de la foi. Il est prononcé dans l'esprit d'adhésion. Il précède et prépare le *fiat* qui va venir.

Zacharie avait été intimidé parce que l'esprit d'Elie était promis à son fils. Pourquoi donc ? Ah ! pourquoi donc ! Parce que nul n'est prophète en son pays. Il est très difficile à l'homme de croire un autre homme qui est son voisin, son contemporain, aussi grand que les hommes du passé. Et si ce contemporain est son fils, la difficulté va en augmentant. Plus l'homme extraordinaire est notre voisin, plus il nous est difficile de le croire extraordinaire. Comment ? cet homme que nous coudoyons dans la rue, qui est jeune, inconnu, sans autorité et sans histoire écrite, qui ne figure pas encore dans les annales du genre humain, serait l'égal de ceux qui remplissent toutes les mémoires ! L'homme répugne à le croire. Et pourquoi donc ? Est-ce que Dieu, qui donnait aux anciens, ne peut pas donner aux modernes ? Sans doute. Mais cette timidité humaine tient à l'orgueil humain. Nous ne voulons pas croire à la grandeur d'un contemporain, parce

que nous ne voulons pas reconnaître et sentir que, dans le passé comme dans le présent, tout don vient de Dieu.

Et plus tard on alla demander à Jean lui-même s'il était Elie. Et on alla lui demander le baptême comme on était allé demander la pluie à Elie.

Jean-Baptiste fut l'homme du désert. Par là il prépara la grande réunion de l'avenir. Qu'est-ce que le désert, sinon le vide ? Ceux-là sont remplis par la plénitude qui font le vide en eux, et qui deviennent eux-mêmes des déserts.

Dans le monde visible aussi, c'est le vide qui attire les masses. Le désert mène à Jérusalem.

Saint Jean-Baptiste est allé au désert extérieur comme au désert intérieur. Il s'est absenté de lui-même et du monde pour entendre la parole et pour devenir la voix. Pour nous indiquer l'endroit où retentit la parole de vérité, il s'est appelé la voix de Celui qui crie dans le désert. Jean, l'homme du désert, prépara la route à Celui qui devait tirer à lui toutes les choses.

La Croix, placée hors de la ville, entre le ciel et la terre, est le désert par excellence. C'est pourquoi le crucifix est devenu la proie universelle, la pâture divine des aigles, race royale qui dévore, et aussi leur rendez-vous.

Etes-vous le Christ ? Etes-vous Elie ? Saint Jean répond toujours : Non, non, je ne le suis pas. Enfin, obligé de dire son nom, d'une façon quelconque, il déclare être une voix. Il ne déclare

pas même être la voix qui crie, mais la voix de Celui qui crie. Il est la voix d'un autre. Il est la voix de celui qui est la parole. Jean et Jésus sont dans des relations singulières. Leurs conceptions et leurs nativités coupent l'année de trois mois en trois mois, aux solstices et aux équinoxes.

Jean passe son enfance au désert, Jésus chez saint Joseph. N'est-ce pas un autre désert?

Dans l'ordre physique, le son de la voix est entendu avant que la parole n'ait pleinement pénétré l'âme.

Saint Jean parle avant Jésus Christ.

Le précurseur déclare qu'il doit diminuer, et que Jésus doit grandir. Puis il disparaît.

Ainsi, quand la vérité a éclairé l'esprit, le son de la voix se dissipe dans l'air.

CHAPITRE XXI

SAINT GOAR.

Presque toujours un personnage historique se présente à l'imagination dans une certaine attitude qui répond à l'un des faits de sa vie. Chacun des hommes qui se gravent dans la mémoire des autres hommes y entre et s'y établit avec un attribut particulier qui lui vient d'un des moments de son histoire, et le reste de sa vie apparaît presque comme un détail. Ce point-là domine tout, le reste est dans l'ombre. Les clefs et la croix renversée caractérisent toujours saint Pierre; l'aigle et la plume ne quittent pas saint Jean; saint Roch et saint Charles Boromée, sont inséparables des pestiférés qu'ils soignaient; Lazare est l'immortelle image de la résurrection, et Madeleine de la pénitence. Madeleine ne peut plus être détachée de ses larmes par le souvenir historique que Lazare du mouvement par lequel il s'est levé du tombeau.

Si quelqu'un cherchait par quelle attitude est caractérisé saint Goar, si un peintre me demandait à quel moment de sa vie s'adresser pour le

fixer sur la toile, je répondrais à l'artiste, si je le croyais de force à réaliser mon projet :

— Représente saint Goar accrochant son manteau à un rayon du soleil.

Il n'y a rien de plus simple au monde, et c'est là que serait pour le peintre l'immense difficulté. C'est là que doit viser l'esprit, la simplicité.

Et je reviens sur cette vérité historique, que j'ai déjà énoncée quelque part : c'est presque toujours à la foi et à la simplicité, plus qu'aux autres vertus, qu'est attribué l'acte thaumaturgique. Quand Jésus-Christ choisit saint Pierre pour sa fonction suprême, il lui dit : « Pierre, m'aimez-vous ? » Mais quand il s'adresse aux malades, la question est tout autre.

Il ne dit pas aux malades : M'aimez-vous ? Il dit : Croyez-vous ? C'est en général la foi qu'il excite, non pas l'amour, quand il s'agit de faire éclater sa puissance. Et les plus grands thaumaturges ne sont peut-être pas les plus grands contemplateurs, ce sont peut-être les croyants les plus simples.

Saint Goar était contemporain de Clotaire Ier, fils de Clovis. Il faut remonter un peu plus haut dans les siècles pour retrouver l'histoire de cet homme calomnié. Mais les siècles, quand il s'agit des saints, semblent supprimer la distance, au lieu de la grandir. On les voit mieux de très loin. La proximité les cache ; l'éloigement les montre. Nul n'est prophète en son pays ; le rapprochement qui vient du temps produit le même effet que le

rapprochement qui vient de l'espace : il cache et diminue les choses extraordinaires. Saint Goar était donc contemporain de Clotaire.

Saint Goar, déjà prêtre, voulut se faire ermite. Il se fit bâtir un ermitage sur les bords du Rhin, à quelques lieues de Trèves. L'idolâtrie faisait encore autour de lui beaucoup de dupes et de victimes. Le pays était presque barbare.

Saint Goar prêcha et guérit. Le signe de la croix et l'invocation du nom de Jésus étaient ses armes choisies.

Son ermitage était très fréquenté des pèlerins.

Saint Goar avait pour l'hospitalité une disposition particulière. Sans doute il se souvenait de la parole de saint Paul. Il recevait, il aimait à recevoir les pèlerins ; il les introduisait dans le secret de sa demeure et de son âme. Après la messe, il les invitait à sa table ; il mangeait avec eux et causait des choses divines.

Ce fut cette circonstance qui fit éclater autour de saint Goar l'obscurité d'abord, ensuite la lumière. Deux individus, qui avaient vu autour de sa table la multitude des pèlerins, adressèrent contre lui un rapport à l'évêque.

« Goar, disaient-ils, fait de son ermitage un honnête cabaret. Contrairement à la coutume des ermites, qui ne mangent habituellement qu'à midi, ou même après vêpres, celui-ci mange de bon matin, avec une foule de voyageurs, et prend part aux excellents festins qu'il sert à ses hôtes. Il prêche, il est vrai ; mais sa prédication cache aux yeux des

hommes son intempérance, peut-être son ivrognerie. Il faut que l'évêque avise, appelle Goar, l'interroge et mette fin à ce relâchement qui s'étendrait dans tout le diocèse. »

Mais il arriva une chose bizarre : les deux zélés personnages perdirent en route les aliments qu'ils avaient emportés : ils furent dévorés par la faim et la soif ; la lassitude les empêchait de piquer leurs chevaux : l'un d'eux tomba à terre à demi-mort, et tous deux attendirent le passage de leur victime, qui arrivait à pied. Goar les fortifia, les guérit, les engagea à estimer désormais la charité. Ils firent en chemin le repas qu'ils n'avaient pas voulu faire à l'ermitage, et coururent à Trèves célébrer les vertus de Goar. L'évêque, qui les avait vus partir ennemis du saint, et qui les voyait revenir admirateurs de ce même saint, ordonna de faire entrer Goar dans la chambre de son conseil, au milieu de son clergé réuni. Goar, arrivant à Trèves, s'était rendu d'abord à l'église.

Après avoir prié, il se rendit au palais épiscopal ; il paraît qu'il entra d'abord dans une antichambre où il voulut laisser sa chape : mais, ne sachant pas très bien à quoi l'accrocher, il l'accrocha à un rayon de soleil, et la chape resta suspendue, aux yeux de tous les assistants. Voilà la scène étrange et simple que nous pouvons méditer à travers le temps et l'espace. Saint Goar, et c'est ici que la simplicité a quelque chose à nous apprendre, saint Goar ne s'était pas aperçu de ce qu'il avait fait. Il avait accroché sa chape au premier objet venu, sans re-

garder. Il avait cru que c'était un bâton. Il se trouva que c'était un rayon de soleil. Mais il est bien permis de se tromper de cette manière-là.

Quant aux déjeûners servis aux pèlerins, saint Goar déclara que c'était une erreur de placer la perfection tout entière dans le jeûne et l'abstinence, et que la miséricorde leur était infiniment préférable.

Vaudelbert, célèbre religieux, a écrit sa vie ; c'est son témoignage que le père Giry invoque spécialement. Surius a écrit aussi une longue vie de saint Goar ; toute la tradition ecclésiastique est pleine de châtiments célèbres qui ont frappé ceux qui méprisaient le saint pendant sa vie ou après sa mort. On bâtit d'abord près de son ermitage une petite église où on l'enterra. Puis Pépin le Bref, père de Charlemagne, en fit construire une plus grande. La tradition, citée et recueillie par le père Giry, raconte que ceux qui passaient près de ce temple sans rendre leurs hommages au saint étaient punis de leur négligence. Il paraît que Charlemagne éprouva la vérité de cette tradition. Ses deux fils et l'impératrice éprouvèrent en sens inverse le pouvoir de saint Goar. L'impératrice fut délivrée dans son église d'un horrible et incurable mal de dents.

CHAPITRE XXII

SAINT ÉLIE.

Nous avons l'autre jour étudié ici Jean-Baptiste. La fête d'Elie, fixée au 20 juillet, nous ouvre le même horizon. Mais cet horizon grandit quand on monte la montagne. Nous en avons à peine étudié quelques détails. L'ensemble, qui sera un des spectacles de l'éternité, mérite les regards des siècles.

En ce temps-là, la terre promise, la terre vers laquelle marchait Moïse, la terre donnée à Josué, était divisée en deux royaumes. Israël adorait le veau d'or, Israël adorait Baal. Achab et Jézabel avaient désigné huit cent cinquante prêtres pour offrir des sacrifices à ce démon adoré des Simoniens. Elie vint vers Achab, armé de son esprit, l'esprit de zèle, l'esprit de gloire, l'esprit vengeur de l'Unité divine! « Vive le Seigneur, le Dieu d'Israël! dit le prophète à l'idolâtre : il ne tombera désormais une goutte de rosée ni de pluie sur la terre que par mon ordre. »

Et il alla au désert, où les corbeaux reçurent l'ordre de le nourrir, au désert, comme Jean-Baptiste, et il buvait de l'eau du torrent. Et le

ciel était de bronze, et la terre était desséchée. L'espèce d'excommunication fulminée par Elie, dans l'esprit et dans la majesté du Seigneur, avait enlevé aux éléments leurs rapports naturels : quelque chose comme un interdit pesait sur la création. Et le torrent où buvait Elie lui-même se dessécha comme tous les torrents, et le prophète sentit le poids de sa propre parole. Dieu l'envoya à Sarepta, l'avertissant qu'une veuve était chargée de l'entretenir. Il la trouva ramassant des morceaux de bois et n'ayant plus qu'un peu de farine dans sa maison. « Voilà ce qui me reste, dit-elle, pour mon fils et pour moi; ensuite, nous mourrons de faim.

— Faites-moi une tourte de votre farine, répondit Elie, vous en ferez une autre pour votre fils et pour vous. Jamais votre farine ne diminuera, non plus que votre huile, jamais jusqu'à la pluie. »

Mais il arriva une chose imprévue : le fils de la veuve mourut. Et elle accabla Elie de reproches, et Elie renvoya à Dieu les reproches de la veuve.

« Donne-moi ton fils, » dit-il à cette femme. Elle le lui donna, il le jeta sur son lit, et sa prière familière et audacieuse retentit à travers les siècles, comme un cri de désespoir et comme un cri d'espérance. « Seigneur, criait-il, Seigneur, cette veuve, cette veuve qui me donne ma nourriture, vous tuez son fils pendant que je suis son hôte. » Et il se coucha trois fois sur l'enfant, et il cria,

disant : « Seigneur, mon Dieu, je vous en supplie, je vous en supplie, que la vie revienne dans les entrailles de cet enfant ! » Et la vie revint. Et il dit à la veuve : « Voici ton fils vivant. » Et la veuve répondit : « Vous êtes vraiment l'homme de Dieu. »

Cette résurrection est la première dont l'histoire fasse mention. La mort, jusqu'à ce jour, avait été invincible.

Cependant la sécheresse et la famine augmentaient dans Israël. La plupart des prophètes étaient morts. Achab et Jézabel, défendant sous peine de mort la parole de vérité, avaient exterminé la justice et la lumière. Les crimes et les fléaux se multipliaient les uns par les autres, sans se guérir et sans se pénétrer. Elie était épouvanté des effets de sa colère. Le ciel était d'airain. Le prophète qui l'avait fermé fut chargé de le rouvrir.

Ici se place un des grands drames de l'histoire humaine, et on oserait le dire un des grands drames de l'histoire divine : drame étrange où l'antithèse va jouer un rôle terrible, où la nature humaine va nous apparaître, dans la main de Dieu d'abord, ensuite dans sa main à elle-même, d'abord soutenue, ensuite abandonnée ; et nous comprendrons le mot de saint Jacques : « Elie était un homme semblable à nous. »

Et d'abord voici Elie dans la main de Dieu.

Il se présente seul devant Achab son ennemi mortel, Achab qui réduisait les prophètes à se cacher au fond des déserts et des cavernes.

« C'est donc toi, lui dit le monstre, qui depuis trois ans troubles mon royaume !

— Non, répondit Elie, ce n'est pas moi ; c'est toi. C'est toi qui troubles ton royaume, c'est toi et ta race, c'est toi, apostat et idolâtre ! Cependant je vais venir au secours d'Israël. Convoque le peuple, convoque les prêtres de Baal. »

Le peuple étant convoqué, ainsi que les prêtres de Baal : « Jusqu'à quand boiterez-vous ? dit Elie, il faut se décider. Si le Seigneur est Dieu, suivez-le. Si Baal est Dieu, suivez-le. Je suis resté seul vivant, parmi les prophètes du Seigneur ; Baal en a 450. Qu'on nous donne deux bœufs ; ils prendront l'un, je prendrai l'autre. Chacun de nous placera le sien sur le bois sans y mettre le feu. Chacun de nous invoquera son Dieu, et nous verrons quand le feu du ciel descendra. »

Les prêtres de Baal commencèrent. C'était le matin. Ils prièrent jusqu'à midi. Pas de réponse, Baal ne donnait pas signe de vie.

« Criez plus fort, disait Elie, votre Dieu pourrait bien être en voyage. Peut-être qu'il fait la conversation. Peut-être qu'il dort ; il faut le réveiller. »

Les prêtres de Baal finirent par se déchirer avec leurs couteaux. Leur sang coulait, mais le feu ne tombait pas.

Elie éleva un autel avec douze pierres brutes qui représentaient les douze tribus d'Israël. Il arrangea le bois sur l'autel, et versa de l'eau, au lieu de feu, tout autour. Puis il plaça le bœuf sur cet autel improvisé, et s'écria :

« Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, montrez aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, et que je suis votre serviteur, et que, si j'ai parlé, c'est par votre ordre. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes le Seigneur Dieu, celui qui convertit encore une fois les cœurs ! »

Le feu du ciel tomba, dévorant la victime, le bois, les pierres, la poussière et l'eau même, l'eau versée autour de l'autel.

Le peuple se précipita la face contre terre. Puis les prêtres de Baal furent saisis et mis à mort près du torrent de Ciron.

Après l'exécution, Elie dit à Achab : « Maintenant, mange et pars, car il va tomber une grande pluie. » Et le prophète, accompagné de son serviteur, monta au sommet du Carmel. Là il se prosterna contre terre, le visage entre ses deux genoux : « Va, dit-il, regarde du côté de la mer. » Le serviteur alla et revint. « Je ne vois rien, » dit-il, et ainsi de suite six fois. A la septième fois : « Je vois, dit le serviteur, un petit nuage, large comme le pas d'un homme, qui s'élève du côté de la mer. »

Et la pluie tomba, un instant après, par torrents.

Il faudrait saisir toutes les relations du visible et de l'invisible pour mesurer la portée et la valeur des choses. La pluie qu'Elie délivra de la prison où elle attendait depuis trois ans ses ordres futurs, enchaînée par ses ordres passés, cette pluie

signifiait l'incarnation du Verbe, et le petit nuage était la figure de la Vierge.

Mais voici que la scène change. Jézabel, apprenant la mort de ses prêtres, entra en fureur. Elle envoya un messager dire de sa part à Elie : « J'en jure par mes dieux : demain tu subiras le même sort. » Ici la nature humaine pourra contempler le prodige de la faiblesse. Ce prodige, le voici.

Elie trembla. Il trembla et s'enfuit. Il trembla d'une terreur inouie que l'Ecriture nous laisse entrevoir, à travers la sobriété de ses paroles, mais que les traditions antiques ont gardée comme un monument de la faiblesse humaine. Cette terreur a été presque célébrée par les anciens. On a dit qu'Elie avait eu peur au-delà de tout ce qui peut être exprimé. On a dit que le char de feu avait été appelé par l'excès de sa terreur, et que, ne pouvant plus supporter les épouvantes de la terre, il avait été emporté loin d'elle, pour être soustrait à ses menaces. L'excès de sa terreur aurait obtenu des ailes pour s'envoler, et ses ailes seraient les roues du char de feu. Cette tradition très antique, consignée dans un vieux livre extrêmement rare, est un des documents les plus précieux que nous possédions sur la nature humaine. Elie qui venait de ressusciter le fils de la veuve, Elie le premier vainqueur de la mort, Elie dont l'Ecriture elle-même devait célébrer la gloire, Elie qui avait bravé et confondu Achab, Elie qui avait fermé et rouvert le ciel, Elie qui avait fait tomber d'en haut le feu d'abord, l'eau ensuite, Elie dont le nom signifie

Maître et Seigneur, Elie trembla, comme jamais homme peut-être n'avait tremblé, devant la menace d'une femme dont il avait confondu et immolé les défenseurs. Et il se lamentait dans le désert, et il s'assit, demandant la mort. Et cependant c'était la mort qu'il fuyait, et l'Ecriture nous étale ses faiblesses comme les faiblesses de saint Pierre, et le cœur humain nous apparaît tel qu'il est, un monstre d'inconstance !

Et il se fatiguait de lui-même, et il se prenait en dégoût, et il s'assit, pour y mourir, sous le genévrier. Mais voici qu'un ange du Seigneur s'approcha de lui pendant son sommeil, lui disant : « Lève-toi et mange ! » Elie ouvrit les yeux et vit à côté de lui un pain cuit sous la cendre et un verre d'eau. « Lève-toi et mange, lui dit l'Envoyé du Seigneur, il te reste une longue route à faire. » Elie, *dans la force de cet aliment*, dit l'Ecriture, marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Horeb.

Horeb signifie vision. Après la faiblesse et le désert, Elie arrivait à la montagne de la Vision. Et le Seigneur lui dit : « Elie, que fais-tu là ? » Et le prophète répondit :

« Le zèle m'a dévoré, et je suis jaloux pour le Seigneur, Dieu des armées, parce que les fils d'Israël ont trahi son alliance ; ils ont détruit vos autels ; ils ont égorgé vos prophètes ; je reste seul, et maintenant moi dernier survivant, ils me cherchent pour me tuer.

— Sors, dit le Seigneur, tiens-toi sur la montagne, devant ma face. »

La scène est imposante. Le Seigneur va passer. Une tempête épouvantable s'élève et brise les pierres, mais le Seigneur n'est pas là.

Après la tempête, tremblement de terre, et le Seigneur n'est pas dans le tremblement. Après le tremblement, la foudre, et le Seigneur n'est pas dans la foudre ; mais un petit souffle s'élève, un vent léger.

Et le prophète prit son manteau pour se voiler la tête.

Une discrétion singulière, profonde et presque effrayante plane sur ce moment, et sur le vent léger, et sur ce qu'il contenait. Nous ne le connaissons que par ses effets. Elie prit son manteau pour se voiler la tête. Nous n'en savons pas davantage ; mais les efforts les plus gigantesques de l'homme n'iraient pas aussi loin et ne contiendraient pas tant de choses que ce petit mot. On sent que la parole qui dit cela renonce à rien dire et se réfugie dans l'infiniment petit, abîmée dans l'épouvante de l'infiniment grand.

Puis Dieu lui ordonna de sacrer Hazaël roi de Syrie, et Jéhu roi d'Israël, et Elisée prophète du Seigneur. Il rencontra celui-ci labourant la terre avec douze bœufs, et jeta sur lui son manteau, dont l'attouchement mystérieux le changea en un autre homme : le laboureur devint prophète et successeur de prophète.

Ce fut alors que Jézabel prit la vigne de Naboth. La profondeur de ce détail n'apparaîtra tout entière que dans la vallée de Josaphat. La vigne de Na-

both : quoi de plus petit en apparence ? Le roi touche au bien du pauvre. Elie va encore trouver Achab. Le courage est revenu au prophète. Jézabel, avait calomnié Naboth et s'était débarrassée de lui.

« Roi, dit Elie à Achab, tu as tué et possédé, mais écoute la parole terrible du Seigneur. En ce lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront ton sang. Les chiens mangeront ta femme dans le champ de Jesraël. » Achab fut frappé d'une flèche ; les chiens léchèrent son sang. Jésabel fut précipitée du haut en bas de son palais. « Ensevelissez cette maudite, dit Jéhu, parce qu'elle est fille de roi. » Mais quand on alla pour l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne et les extrémités des pieds et des mains. Les chiens avaient mangé le reste.

Les ongles des chevaux l'écrasèrent d'abord, les dents des chiens la mangèrent ensuite, et les passants qui virent le bout de ses doigts aux trois quarts dévorés se dirent les uns aux autres : « Voilà donc la grande Jézabel ! »

Naboth était vengé. Naboth, c'est le pauvre. J'ai déjà remarqué quelque part de quelle façon le pauvre et Dieu sont liés ensemble (1).

Ochosias avait fait une chute. Il envoya consulter Beelzébuth sur le sort qui l'attendait. Élie marcha à la rencontre de ses messagers.

« Est-ce qu'il n'y a plus de Dieu dans Israël,

(1) *Le jour du Seigneur*, brochure, chez Victor Palmé.

dit-il, puisque vous consultez Beelzébuth? Le roi mourra, pour l'avoir consulté. »

Le roi envoya un officier avec cinquante hommes pour s'emparer du prophète.

« Homme de Dieu, dit l'officier, le roi vous commande de descendre de la montagne. »

Et le prophète répondit :

« Si je suis l'homme de Dieu, que le feu du ciel te dévore, toi et les tiens. »

Et le feu du ciel tomba, et la scène se reproduisit deux fois.

L'heure suprême approchait; Elie allait quitter la terre. En général, *quitter la terre*, c'est mourir ; mais nous sommes ici dans l'exception.

« Arrête-toi, dit Elie à Elisée, car le Seigneur m'envoie à Jéricho.

— Je ne vous quitterai pas, » dit Elisée.

Et les fils du prophète se groupèrent autour d'Elisée, disant : « Elie va quitter la terre. — Je le sais, dit Elisée, silence! »

Elie divisa le Jourdain, le touchant avec son manteau, et ayant passé le fleuve, il dit à Elisée : « Que veux-tu que je te donne ? — Que votre double esprit repose en moi, répondit Elisée. — Tu demandes, dit Elie, une chose difficile ; cependant, si tu me vois au moment où je disparaîtrai, tu auras ce que tu demandes ».

Et voici : un char de feu et les chevaux séparèrent les deux hommes, et Elie fut emporté dans un tourbillon. « Mon père, mon père, criait Elisée, le char d'Israël et son conducteur! » Et il

vit Elie disparaître, et le manteau d'Elie tomba aux pieds d'Elisée.

Et il frappa le Jourdain avec le manteau, et comme le Jourdain résistait, Elisée s'indigna de sa désobéissance : « Où donc est maintenant le Dieu d'Elie » ? Et la seconde fois le Jourdain s'ouvrit.

Elie s'en alla quelque part, pour attendre là-haut l'heure de revenir annoncer le second avénement.

Et Pierre, Jacques et Jean l'ont revu depuis, avec Moïse, sur le Thabor.

L'enlèvement d'Elie est, suivant tous les commentateurs, la figure de l'Ascension. Or, les anges dirent aux apôtres : « Jésus-Christ reviendra de la même façon que vous l'avez vu remonter. »

L'Ascension et le jugement dernier sont donc ensemble dans une relation mystérieuse.

Elie, qui est la figure de l'Ascension, est en même temps le précurseur du jugement dernier.

Ainsi les harmonies s'appellent et se répondent. Cet Elie, dont l'Esprit-Saint s'est fait le panégyriste, étend son ombre sur l'histoire du monde. Il a fait couler l'eau, le sang et le feu sous l'Ancien Testament. Il a apparu sur le Thabor. Il est le Précurseur du second avénement, et l'ordre du Carmel le reconnaît pour fondateur. L'ordre du Carmel s'est élevé sur la pierre qu'a posée Elie, et saint Jean et sainte Thérèse se préparaient dans le lointain des siècles, et quand le feu du

ciel tomba sur le sacrifice du prophète, un œil plus profond que le nôtre eût vu resplendir en Dieu leur prédestination éternelle, pleine de couronnes et de rayons, pleine de foudre et d'éclairs.

CHAPITRE XXIII

SAINTE ANNE.

L'histoire de sainte Anne est peu connue, le silence enveloppe sa figure. Ce silence est profond, majestueux, sublime comme le silence du sanctuaire ; ce silence est une louange inconnue, et je ne veux pas le troubler. Mais ce silence est large, et je veux essayer de le parcourir. Le bruit des pas qui retentissent dans un temple, sur la pierre et sous les voûtes, ressemble à une prière. Promenons-nous un instant dans le temple.

Sainte Anne semble cachée derrière les éclats de la lumière comme derrière un voile impénétrable. Pour la voir, il faut regarder à travers d'insondables mystères qui arrêtent la vue. L'Immaculée-Conception lui sert de rempart contre les regards de la terre. Elle disparaît derrière Marie.

Quiconque a lu l'histoire soupçonne l'importance des noms. Le nom de sainte Anne est un mystère d'autant plus intéressant qu'il est moins souvent remarqué. Anna en hébreu veut dire : grâce, amour, prière.

Or, le nom d'Anne a été donné à plusieurs

femmes qui ont obtenu des enfants par leurs prières et qui les ont consacrés d'avance à Dieu. Ces coïncidences ne sont pas l'effet du hasard.

Et d'abord, dans l'Ancien Testament, voici Anne, mère de Samuël. Il est difficile de lire sans saisissement ce récit, si vif qu'on croit assister au fait qu'il raconte. La prière d'Anne était intense, profonde, secrète. Ses lèvres remuaient, sa voix ne s'entendait pas. Un étranger, celui qui ne connaît ni les secrets de l'homme ni les secrets de Dieu, la regarde et la croit ivre. Illusion bizarre en elle-même, magnifique dans sa signification, féconde en enseignements, illusion à la fois réelle et symbolique, historique et prophétique. Combien de fois, depuis Anne, mère de Samuël, combien de fois l'étranger, c'est-à-dire l'ennemi, *Hostis*, a-t-il confondu l'inspiration divine et l'ivresse ! Cette confusion merveilleuse entre les choses supérieures et les choses inférieures à l'homme est un des traits caractéristiques de l'aveuglement intellectuel. L'homme a besoin d'explication ; en face de l'inconnu, il cherche le mot de l'énigme. Cette femme remue les lèvres et je ne l'entends pas parler. Qu'a-t-elle ? Et l'homme cherche l'explication dans la sphère des choses qui lui sont connues. Et plus le mystère est haut, plus il aime à le déshonorer, s'il refuse de l'honorer ; et pour le mieux déshonorer, il va chercher très bas l'explication qu'il se donne, afin de se refugier, contre l'inconnu qui le menace, dans un lieu plus inaccessible.

Et la réponse d'Anne :

« Je n'ai bu ni vin, ni aucune liqueur capable d'énivrer ; mais j'ai répandu mon âme en présence du Seigneur. »

Pas de gradations, pas de précautions, pas de préparation, pas de transition d'une idée à l'autre, pas de crainte, pas d'ostentation ! Cette réponse est simple, et les termes opposés qu'elle contient sont mis sans détour en présence l'un de l'autre, et le sublime apparaît dans les profondeurs du désir d'Anne.

Le cantique d'Anne, après la naissance de Samuël, présente, avec le cantique de Marie, d'admirables ressemblances que je me borne à indiquer, pour ne pas être entraîné trop loin.

Les livres saints parlent longuement du premier Joseph et nomment à peine le second. Ils parlent d'Anne, mère de Samuël, ils ne parlent pas d'Anne, mère de Marie. On dirait que la parole recule, quand l'incarnation du Verbe approche d'elle. Mais ce silence est plein de profondeurs merveilleuses.

Tout le monde sait qu'Anne implora pendant de longues années la naissance de Marie et la consacra d'avance au Seigneur.

Le nom d'Anne semble être, après le nom de Marie, le nom de la mère par excellence, le nom de la mère qui présente à Dieu l'enfant. Le nom d'Anne se retrouve plusieurs fois dans l'histoire, depuis la mère de Samuël et depuis la mère de Marie.

Anne la prophétesse est présente au moment où Jésus-Christ est présenté au temple.

Saint Nicolas, évêque de Myre, eut pour mère une femme qui portait le nom d'Anne, et les circonstances de sa naissance rentrent dans les caractères et les attributions avec lesquelles ce nom semble en rapport.

Le P. Giry dit dans la *Vie de saint Nicolas :* « Euphémius, homme riche, mais extrêmement pieux et charitable, fut son père, et Anne, sœur de Nicolas, l'ancien archevêque de Myre, fut sa mère. Il ne vint au monde que quelques années après leur mariage, et lorsqu'ils n'espéraient plus avoir d'enfants. Leur miséricorde envers les pauvres obtint ce que la nature leur refusait. Un messager céleste leur annonça cette heureuse nouvelle, et, en leur promettant un fils pour le soulagement de leur vieillesse, il les avertit de lui donner le nom de Nicolas, qui signifie : victoire du peuple. »

Voici donc encore une femme qui porte le nom d'Anne, et qui, après une longue stérilité, obtient un enfant par ses prières et reçoit d'un ange la nouvelle que ses désirs, qui venaient de Dieu, sont exaucés.

Le bienheureux Pierre Fourier eut pour père Dominique Fourier et pour mère Anne Vaquart.

Pierre, qui était leur premier-né, « fut en cette qualité, dit le P. Giry, consacré à Dieu par ses parents, qui le destinèrent pour cet effet aux saints autels dès le berceau, etc. »

Est-ce par hasard que cette mère qui porte en-

core le nom d'Anne offre aussi son fils à Dieu ? La gravité des noms, dans l'histoire des plans divins, ouvre certains horizons sur la solennité du Nom adorable, sur le respect dû au Nom de Dieu, et plus l'homme entre dans l'intimité des mystères éternels, plus le Nom de Dieu grandit dans son âme, et plus il s'abîme dans les profondeurs près desquelles passe, sans regarder, l'homme vulgaire qui nomme Dieu légèrement.

Anne, mère de Marie, est un des types de la prière, de l'attente et de la consécration.

Anne et Joachim virent s'ouvrir devant eux, entre leur mariage et la naissance de Marie, la carrière de l'attente.

La stérilité, honteuse chez les Juifs, pesait sur eux de tout son poids. Mais elle pesait d'un autre poids, plus lourd que son poids ordinaire. Car elle était pour eux en contradiction directe avec leur destinée et avec leur désir. Si toutes les femmes juives supportaient difficilement la stérilité, comme une sorte d'inaptitude à entrer dans le plan divin, comme une incapacité d'exaucer le désir du peuple et de donner naissance au Messie, quel caractère particulier devait prendre cette douleur dans le cœur d'une femme comme Anne ? Absorbée dans le désir du Messie, élevée par ce désir même aux contemplations divines, attirée par la toute-puissance vers ce désir impérieux, terrible, invincible, et arrêtée dans un élan qui était son cœur même et sa destinée par une incapacité particulière d'accomplir la promesse à laquelle sa vie appartenait,

entraînée et repoussée, elle demandait à Dieu, par ordre de Dieu, l'accomplissement des desseins de Dieu, et le secours de Dieu tardait à venir, et cette prière tardait à être exaucée, et Anne, suspendue sur l'abîme, levait les yeux vers le ciel, et le ciel semblait d'airain. Elle se sentait née pour une œuvre dont la grandeur l'écrasait, dont la beauté l'attirait, dont l'amour la brûlait, et cette œuvre restait provisoirement impossible. Dieu lui inspirait sa prière, et Dieu n'exauçait pas encore la prière qu'il inspirait. Dieu voulait, plus qu'elle-même, l'accomplissement qu'elle demandait, et Dieu ne levait pas l'obstacle qui arrêtait l'accomplissement. Il le pouvait et il tardait à le faire, lui qui le voulait et qui est Dieu.

L'apparence d'une contradiction épouvantable entre la volonté de Dieu et la marche des choses devait peser sur Anne d'un poids que Dieu voyait ; ce poids, c'était sa main, et il tardait à lever sa main. Anne et Joachim étaient admirablement unis. Que devaient-ils se dire ? Essayaient-ils de se consoler ? Chacun d'eux cachait-il sa douleur à l'autre ? Que de prières solitaires durent monter vers le ciel avec les parfums du matin, avec les parfums de midi, et avec les parfums du soir ! — Cependant le monde allait son train : les nations se noyaient dans leurs pensées vaines et croyaient faire de grandes choses. Rome étalait pompeusement le faste de ses derniers jours et engraissait leur pâture aux vers de son tombeau. La société païenne, plus fière que jamais, se drapait dans sa

rhétorique vieillie; on parlait, on se battait, on buvait, on massacrait. Marius et Sylla étaient les récents souvenirs de cette société; Néron était son avenir, et elle se glorifiait de sa puissance, et elle ne doutait pas de sa stabilité. Le mal triomphait dans la sécurité, et son sommeil était paisible.

Et cependant Anne et Joachim priaient dans la maison ou dans les champs. Qui donc savait, qui donc soupçonnait que ce désir si humble, si impuissant en apparence, était le plus grand évènement que vît la terre, le point culminant que le monde eût atteint et la plus haute montagne que le soleil éclairât ? Profondeur des profondeurs ! Quelle histoire lirons-nous quand nous lirons l'histoire véritable !

Cette longue prière d'Anne et de Joachim est un des grands souvenirs de l'Humanité ; mais comme l'Humanité est distraite. Il est bon de suppléer à son inattention. Anne veut dire *grâce*, et Joachim, *préparation du Seigneur*. Ce qui se préparait pendant les années de leur attente, c'est l'Immaculée-Conception de Marie, Mère de Dieu. Si nous ne connaissons pas en détail tous les jours qui remplirent ces années et tous les moments qui remplirent ces jours, nous pouvons, pour nous aider à mesurer un peu la préparation, contempler l'œuvre qui se préparait. Celle qui devait naître, c'était Marie, Mère de Dieu, le chef-d'œuvre immaculé que la Trinité contemplait depuis l'éternité dans le transport de la joie. Il faut se plonger quelque

temps dans la profondeur de l'incompréhensible, et arrêter ses regards sur Dieu contemplant dans son verbe le type de la Mère de Dieu, pour concevoir, d'une façon telle quelle, l'œuvre qu'il s'agissait d'opérer ; et plus notre conception sera haute, plus elle sentira combien elle est imparfaite. O Sagesse éternelle ! *Ipsa conteret caput tuum :* l'antique promesse qui avait consolé nos premiers pères planait sur le monde et son écho vibrait d'une vibration particulière dans certains lieux et dans certains temps. Même en dehors de la tradition pure, la Vierge promise était attendue ; les Druides pensaient à elle. Si les forêts de la Gaule la saluaient d'avance sans savoir son nom, comment devait la saluer et l'attendre celle que Dieu lui avait choisie pour mère ! La longue et immense prière d'Anne et de Joachim me représente d'abord l'attente de l'Humanité, attente consciente ou inconsciente, l'attente de la race d'Adam qui soupirait et demandait la seconde Ève. La prière d'Anne et de Joachim me transporte dans une région encore plus haute et me conduit là où les paroles me manquent. Elle me conduit dans la région des décrets divins, là où il n'y a pas d'époques, là ou Dieu contemple éternellement dans son Verbe le type des créatures. Je relis alors les paroles que l'Écriture dit de la Sagesse, et je dis, comme les marins dans la tempête : Sainte Anne, priez pour nous !

Quand le regard se promène avec tremblement, du type éternel de Marie en Dieu, à Marie,

fille de sainte Anne qui a vécu dans le Temps, il plonge dans deux océans, et je dis, comme les marins : Sainte Anne, priez pour nous !

Le nom de Joachim, préparation du Seigneur, m'oblige à citer quelques lignes du P. Faber : « Comment se fait-il que la préparation occupe une place tellement plus large dans les œuvres du Créateur que dans celles de la créature ? Est-ce uniquement en faveur de la créature ou n'est-ce pas la révélation de quelque perfection dans le Créateur ? C'est au moins une donnée sur son caractère qui fixe notre attention et n'est pas sans exercer une influence sur notre conduite ? Pourquoi a-t-il été si longtemps à préparer le monde pour l'habitation de l'homme ? Dans quel but l'antiquité reculée des rochers inanimés ? Pourquoi ces vastes époques où croissait une végétation gigantesque, comme s'il n'était pas indigne des soins de son amour de se dépenser en richesse et en puissance pour des générations d'hommes qui n'étaient pas encore nées ? Pourquoi la terre et la mer ont-elles été séparées, puis séparées de nouveau, et encore, et encore ? A quelle fin ont servi ces périodes séculaires où des monstres énormes peuplaient les mers et où des êtres effrayants rampaient sur les continents ? Pourquoi l'homme est-il né si tard dans cette époque où ont vécu ces animaux parfaits dans leurs espèces, qui étaient ou ses prédécesseurs ou ses contemporains ? Pourquoi la terre devait-elle être un tombeau si rempli de dynasties dé-

trônées et de tribus éteintes, avant que la véritable vie, pour laquelle elle avait été créée, fût appelée à l'existence à sa surface? qui pourra le dire? Peut-être n'en fut-il ainsi. Mais, s'il en fut ainsi, ce fut sa volonté. Le délai de l'Incarnation est parallèle à ce que la géologie prétend nous révéler de l'arrangement, de l'ornementation de notre planète, et des retouches qui y furent faites, si l'on peut appeler retouches ce qui n'était certainement que le développement d'une vaste et tranquille uniformité (1). »

Ces hautes pensées du P. Faber peuvent éclairer d'une lueur tremblante les ténèbres qui enveloppent saint Joachim, préparation du Seigneur. Dieu préparait en lui un nouveau monde, une création nouvelle qui devait s'appeler Marie, c'est-à-dire l'abîme.

Peut-être, si nous entendions parler pour la première fois de ces choses, nous apparaîtraient-elles avec plus de majesté. Peut-être faudrait-il en entendre parler tous les jours. Peut-être faudrait-il en entendre parler tous les jours pour la première fois. Ceux qui ont le sens des choses éternelles me comprendront. C'est un de leurs privilèges d'être nouvelles tous les jours, parce que tous les jours peuvent nous plonger plus profondément dans leurs profondeurs et nous élever plus haut sur leurs hauteurs.

Ceux qui ont de grandes destinées ont ordinai-

(1) *Bethléem*, par le P. Faber.

rement porté la honte quelque temps, avant d'arriver à la gloire. Souvent cette honte est en contradiction directe avec le genre de gloire qui les attend. Les faveurs de Dieu, avant d'éclater, on été quelque temps invraisemblables.

Il y a dans l'âme surnaturalisée des instincts extraordinaires qui reposent à des profondeurs inconnues. En général, les chrétiens ne savent presque rien de sainte Anne : les détails qu'on peut avoir sur elle ne sont ni complets, ni populaires. Mais, vis-à-vis d'elle, si la connaissance est rare, la confiance ne l'est pas. Peu de chrétiens peuvent mesurer, même de très loin, peu de chrétiens peuvent même songer à mesurer l'abîme où elle a vécu, la hauteur, la largeur, la profondeur de sa contemplation. Peu de chrétiens jettent les yeux vers les hauteurs où elle habitait, à une distance inconnue des bruits de la terre et des pensées des hommes, préparant dans le désert de sa gloire l'Immaculée-Conception ; et cependant les chrétiens sont inclinés vers celle qu'ils ignorent par une confiance simple, immense et tendre. Que sentent-ils confusément en elle ? La grandeur. Et partout où nous sentons la grandeur, nous allons avec confiance. Quelque chose nous dit que la grandeur est miséricordieuse, et que l'abîme a toujours pitié ! Quiconque sent la hauteur quelque part sent aussi la compassion ; et quelquefois l'homme a le sentiment distinct de la compassion et le sentiment indistinct de la grandeur. Cependant, c'est ce dernier

qui produit l'autre. Plus haute est l'idée de l'Etre de Dieu, plus haute est l'idée de sa Miséricorde. Et comment la bonne volonté se défierait-elle de Celui à qui appartient la gloire?

CHAPITRE XXIV

SAINTE HÉLÈNE

Le vieux monde s'écroulait. Il avait eu l'air éternel, ce vieux monde romain. Mais son heure était venue. Il s'était affaissé sous son propre poids. Après l'affaissement, la mort; après la mort, la décomposition. Tacite lui-même, qui n'avait pourtant que la vue naturelle, avait lu pendant l'orgie, sur les murailles du palais maudit, le *Mane Thecel Phares* des civilisations condamnées.

Le vieux monde romain n'existait plus. Ayant violé les lois de la vie et les lois de la mort, il subissait les lois de la pourriture.

Or, il y avait dans la Grande-Bretagne un petit roi nommé Coël. Coël eut une fille qu'on appela Hélène. Sa première distinction fut celle de la beauté.

L'histoire ancienne s'ouvre à Hélène, femme de Ménélas, qui alluma la guerre de Troie. L'histoire ancienne finit réellement, en même temps que le monde païen, à Hélène, fille de Coël, impératrice, mère de Constantin.

Les relations de l'Orient et de l'Occident suivi-

rent deux fois la destinée des deux Hélènes. Grâce à elles deux, deux civilisations prirent naissance. Et dans les deux cas, ce fut la beauté des deux Hélènes qui changea le cours des choses humaines.

Vers l'an 275, Constance Chlore, qui n'était encore que général, fit un voyage en Angleterre. Il vit Hélène, fut frappé de sa beauté célèbre, et l'épousa.

D'après une autre tradition, au lieu d'être princesse, elle tenait un hôtel. Quoi qu'il en soit de sa naissance, Constance Chlore, dès qu'il la vit, la demanda en mariage.

La première de ces deux traditions est la plus commune, la seconde est peut-être la plus historique. Autrefois, comme on ne savait pas l'histoire, tout paraissait clair : on ne doutait de rien, parce qu'on ignorait tout. On apprenait l'histoire aux hommes comme dans les pensions aux petites filles. Maintenant on veut savoir l'histoire vraie et vivante, l'histoire réelle et non fantaisiste. Et, quand on étudie profondément, on voit naître les obscurités.

Constantin naquit. Il paraît certain que Constance Chlore répudia Hélène quand il monta sur le trône. Mais il est certain aussi qu'au moment de sa mort il écarta du trône les fils de sa seconde femme et donna l'empire à Constantin.

Mais à quelle époque Hélène devint-elle sainte Hélène ? A quelle époque embrassa-t elle le christianisme ?

Sur ce point, obscurité complète. Une histoire, probablement apocryphe, nous la représente encore

païenne au moment où Constantin posa le christianisme sur le trône. Eusèbe de Césarée appuie cette version. Mais elle est réfutée par saint Paulin, évêque de Nôle, ancien préfet de Rome et consul. D'après saint Paulin, qui représente à ce sujet la plus sérieuse autorité, ce fut au contraire sainte Hélène qui convertit Constantin.

Indépendamment des raisons historiques et de l'autorité de saint Paulin, je me range à cette opinion, attiré et convaincu par une raison plus pro-onde.

Voici une des lois de l'histoire : *tout événement commence par une femme.* C'est la femme qui entraîne l'homme, c'est la femme qui donne la vie ou la mort. Il est conforme à la nature des choses qu'Hélène ait entraîné Constantin. Il est contraire à la nature des choses que Constantin ait entraîné Hélène.

Les événements ont un point de départ apparent, qui est l'homme. Ils ont un point de départ réel, qui est la femme. Cela est surtout vrai des événements religieux.

Enfin Constantin vit le Labarum : *Hoc signo vinces*, « tu vaincras par ce signe ». La croix se présenta d'elle-même. Elle apparut signe de victoire, et devint l'étendard des nations. Qu'allait-il arriver si Constantin eût été absolument fidèle ? Qu'allait-il arriver si l'histoire, au lieu d'écrire Constantin, eût écrit saint Constantin ? Qu'allait-il arriver si la parole qui canonise eût atteint cet homme étrange ? La face du monde eût été changée. Les siècles

futurs eussent été baignés dans une aurore qui leur manque. Il fallait que le premier empereur chrétien fût grand de toute manière. Il fallait que le christianisme s'emparât de lui, l'informât tout entier, et que lui-même informât l'empire ; et ceci se pouvait. Mais il manqua à l'immensité de sa situation. Premier empereur chrétien, il devait à l'histoire un exemple qu'il ne lui donna pas. Il devait à sa famille humaine un héritage qu'il ne lui laissa pas. Il devait à la mémoire des générations un trésor de souvenirs qui périt avant de naître et se dissipa avant de se former. Comme son christianisme fut extérieur, superficiel, incomplet, Constantin forma un monde extérieurement, superficiellement, incomplètement chrétien ; car alors on pouvait dire :

Regis ad exemplar totus componitur orbis.

Et le christianisme superficiel de ce monde superficiel n'eut pas la vertu d'informer l'avenir, et peut-être à l'heure qu'il est, (je dis peut-être, il faudrait dire certainement) l'Europe souffre des infidélités de son enfance ; l'Orient et l'Occident souffrent des chutes d un homme qui eut un instant dans sa main puissante et fragile le redoutable pouvoir de les réconcilier. Redoutable, en effet, puisqu'il ne s'en servit qu'imparfaitement.

Il n'y eut là qu'une figure qui demeura blanche à jamais : ce fut celle de l'Impératrice-mère. Sainte Hélène se servit de toute son influence sur l'Empereur et sur l'Empire. Cette influence fut réelle; mais on dirait que Constantin, qui lui obéis-

sait souvent, lui obéit surtout quand il s'agit d'élever des temples matériels, des temples de pierre. Certes, c'était beaucoup, mais c'était insuffisant. Les temples des idoles furent fermés, les églises catholiques furent bâties.

Cependant Arius paraissait, Arius le sophiste par excellence, l'homme subtil, le trompeur, Arius, qui fut l'ennemi personnel, l'ennemi intime de la vérité. Les évêques s'assemblèrent à Nicée. La grande voix de saint Athanase rendit le témoignage que les siècles répètent. Les lèvres humaines apprirent son *credo*. Constantin parut au Concile. Athanase, qui n'était encore que diacre, remporta sur les ariens l'immortelle victoire qui lui valut, parmi tant d'autres honneurs, la haine implacable de ses ennemis. Cette haine s'adressa à l'empereur pour persécuter le théologien. Athanase, appelé désormais au siège d'Alexandrie, fut accusé par Constantin. Et Constantin, le premier empereur chrétien ; Constantin, qui avait entendu au concile de Nicée les paroles de la vérité éternelle, et qui les avait recueillies des lèvres d'Athanase ; Constantin, fils de sainte Hélène, Constantin céda. Athanase accusé lui demanda une audience et ne put l'obtenir. Les ariens avaient gagné les gardes du palais, qui empêchèrent le saint d'approcher. Athanase, destitué et condamné par ses calomniateurs, attendit l'empereur dans une rue, et le saisissant au passage : « Sire, dit-il, je ne demande qu'une chose ; que ceux qui m'ont condamné comparais-

sent devant votre Majesté, afin que je les confonde en votre présence ! »

Mais Constantin était séduit. Il condamna saint Athanase à l'exil. « Le Seigneur, répondit saint Athanase, jugera entre vous et moi. » En effet, le Seigneur a jugé : les paroles de saint Athanase demeurent éternellement. Qu'est devenu l'empire de Constantin ? Saint Antoine, du fond de son désert, écrivit à l'empereur en faveur de saint Athanase, et écrivit inutilement. La mission de Constantin était trahie. Le poids de cette trahison pesa sur le monde entier.

Sainte Hélène, qui exerçait sur la vie spirituelle de l'empire une influence considérable, voulut entreprendre le voyage de Jérusalem, pour découvrir la vraie croix.

Constantin avait vu le *Labarum*. Sa mère se sentit poussée à rechercher l'instrument matériel dont la vertu spirituelle avait été révélée à son fils. Si l'on songe à ce qu'il y a de mystérieux dans les objets matériels et dans la vertu spirituelle qui peut y être attachée, on sera frappé du nombre de bienfaits publics et particuliers dont nous sommes redevables à sainte Hélène. Le voyage de Jérusalem, difficile encore aujourd'hui, était alors presque impraticable. Sainte Hélène n'était plus jeune. La construction des églises, pour laquelle elle avait une véritable vocation, l'occupa dans ce voyage, comme elle l'occupait partout. Elle en fit construire une à Bethléem, une autre sur le Calvaire, une autre sur la montagne des Oliviers. Constantin

ouvrit ses trésors et dit à sa mère d'y puiser. Une certaine magnificence accompagna toujours cet homme singulier.

Quant à sainte Hélène, elle pénétrait plus intimement dans l'esprit des mystères. Ayant assemblé les vierges de Jérusalem, l'impératrice leur offrit un grand repas, où elle les servit elle-même en qualité de domestique. Quelle impression devait produire un acte de cette nature sur cette société idolâtre et cruelle, qui avait tant méprisé ses esclaves et tant adoré ses maîtres !

La recherche de la vraie croix n'était pas une facile entreprise.

La Croix avait remplacé les aigles sur les bannières impériales. La monnaie publique de l'empire était marquée à son effigie. Après la défaite de Maxence, Constantin se fit représenter tenant à la main un globe d'or surmonté d'une croix. La reconnaissance de Constantin envers la Croix, par laquelle il avait vaincu, était sincère, mais bornée. C'était la reconnaissance d'un barbare, reconnaissance qui s'arrêtait trop aux pompes extérieures. Cette reconnaissance, qui ne l'avait pas préservé de l'injustice, n'avait pas pénétré le fond même de l'âme et du gouvernement. Mais il y avait une sainte dans la famille impériale ; celle-là eut une vision. Sainte Hélène apprit par révélation le lieu où avait été enfouie la vraie croix. Elle fit creuser le lieu indiqué, et les ouvriers découvrirent plusieurs clous et trois croix. Les croix des deux larrons avaient été confondues avec la croix de

Jésus-Christ. Comment les distinguer ? Saint Macaire, patriarche de Jérusalem, vint au secours de sainte Hélène. Il assembla le peuple entier, lui ordonna de se mettre en prières, fit toucher à une femme mourante, abandonnée des médecins, la première croix ; la malade n'éprouve rien ; puis la seconde croix, la malade n'éprouve rien ; puis la troisième croix, la malade est guérie. Rufin et saint Théophane parlent de cette guérison. Saint Paulin parle de la résurrection d'un mort ; Nicéphore atteste les deux miracles.

Sainte Hélène envoya les clous à Constantin. Elle laissa le bois de la Croix à Jérusalem. Plus tard, quand les infidèles s'emparèrent de la ville, ils voulurent brûler cette relique insigne, arrachée par sainte Hélène aux entrailles de la terre, et par Héraclius aux mains des Perses. Alors l'Eglise partagea la Croix, afin de diviser les risques et de ne pas l'exposer tout entière à l'incendie.

Le roi des Géorgiens en reçut un fragment ; sa femme l'envoya plus tard en France, et Notre-Dame-de Paris le possède encore.

La vraie croix fut dans la suite des siècles extraordinairement divisée.

Son œuvre accomplie, sainte Hélène quitta Jérusalem. Mais son voyage tout entier fut illustré par ses bienfaits. Partout où elle passait elle élevait une église, elle secourait les pauvres, elle consolait les malheureux, elle ouvrait les portes des prisons. La délivrance des captifs semble

avoir été une de ses œuvres et une de ses gloires. Il y a beaucoup de liberté et de magnificence dans le caractère de sainte Hélène. L'impératrice avait les mains ouvertes : elle passait en faisant du bien.

Constantin fit à sa mère une superbe réception, et prit pour lui une très petite parcelle de la croix, et en donna à la ville de Rome un fragment considérable.

Sainte Hélène voulut porter elle-même à Rome le présent de Constantin. Son voyage fut marqué par un épisode singulier. En passant par la mer Adriatique, l'impératrice entendit raconter les naufrages effrayants dont cette mer était le théâtre, et l'impression qu'Hélène en reçut fut si profonde qu'elle jeta à l'eau un des clous de Jésus, un des clous qu'elle apportait de Jérusalem. Elle voulait calmer à jamais les tempêtes de cette mer dangereuse, et il paraît qu'elle y parvint. Saint Grégoire de Tours, qui rapporte cet incident, au livre de la *Gloire des martyrs*, chap. VI, ajoute que depuis ce jour la mer Adriatique a changé de caractère et perdu sa fureur.

Ce fut le dernier des voyages de sainte Hélène. Nicéphore dit expressément qu'elle mourut à Rome Ses fils et ses petits-fils, probablement sur la nouvelle de sa maladie, vinrent la rejoindre.

Constantin et les princes ses fils, déjà proclamés par lui Césars, entouraient le lit de l'impératrice-mère. Elle fit à Constantin ses dernières recommandations. Ses paroles suprêmes suppliaient

l'empereur d'avoir soin de l'Eglise et de la Justice. Elle lui donna enfin sa dernière bénédiction, et sa main était, quand elle mourut, dans la main de l'empereur.

Son corps fut déposé en grande pompe dans un sépulcre de porphyre.

Quant aux reliques de sainte Hélène, la plus grande incertitude règne sur leur destinée. D'après Nicéphore et Eusèbe, elles auraient été transportées à Constantinople. D'après d'autres auteurs, elles auraient été laissées à Rome.

Sainte Hélène est une grande figure historique. La nature et la grâce lui firent les dons de la magnificence. Elevée sur le trône du monde, sans aucune chance naturelle d'y jamais parvenir, elle eut le singulier honneur d'y asseoir avec elle, et, pour la première fois, le christianisme. Sa beauté, qui l'avait désignée au choix de Constance, fut le moyen dont Dieu se servit. Son nom illustre et vénéré eût peut-être marqué la date d'une très grande époque, si Constantin eût été fidèle. Je le répète en finissant, nul ne peut savoir quel changement eût subi la destinée des empires si les peintres modernes avaient eu l'occasion de poser l'auréole sur la tête de Constantin, si le nom de l'empereur eût été consacré, comme le nom de sa mère, par la parole qui canonise.

CHAPITRE XXV

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

Un intérêt immense, et l'on peut dire un intérêt grandissant, s'attache aux reliques de la Passion. Plus les siècles passent, plus le temps creuse l'abîme qui nous sépare des jours de la Rédemption, plus nous éprouvons le besoin de voir et de toucher les objets qui viennent jusqu'à nous, sanctifiés alors et honorés depuis lors. On dirait qu'ils nous rapprochent un peu des origines saintes dont le temps nous éloigne ; et plus l'œuvre de celui-ci grandit, plus l'œuvre de ceux-là devient précieuse et nécessaire. On dirait une œuvre de réparation. Nous sommes ainsi faits que nous avons besoin d'objets sensibles ; et plus la chose dont il s'agit est spirituelle dans son essence et lointaine dans son histoire, plus le besoin de voir et de toucher les objets qui la rappellent est vif et profond chez nous.

Après la découverte que venait de faire sainte Hélène, Constantin défendit de crucifier jamais les malfaiteurs. La Croix, jadis infâme, était devenue le signe réservé de la gloire.

Quand Moïse levait les bras, elle était déjà le

signe de la victoire ! Le grand prophète hébreu faisait un signe de croix ; il priait les bras en croix ; et David avait dit que l'élévation de ses mains était le sacrifice du soir.

La Croix avait été plantée au fond de tous les mystères, avant d'être plantée sur le Golgotha. Mais elle n'avait pas été reconnue ; et il fallut le Calvaire pour qu'elle devînt une évidence.

Quand Moïse priait, pendant la bataille, les bras levés, et quand la victoire, obéissant à ses mouvements, semblait exiger de lui, pour rester fidèle aux Hébreux, qu'il restât fidèle lui-même à l'attitude que la croix impose, la voix qu entendit Constantin aurait pu être déjà devinée ; mais elle attendait, pour retentir, que la réalité eût remplacé es figures : elle attendait que le Calvaire eût pris place dans l'histoire pour dire à l'Empereur : *Hoc signo vinces.*

Une série de siècles finit à la Croix, une série de siècles commence à la Croix ; rien n'est indifférent de ce qui la concerne, et nos lecteurs nous sauront gré des détails que nous leur donnerons sur l'histoire exacte du bois dont elle fut faite.

Les choses chrétiennes trouvent toujours, dans les traditions de l'humanité, de profonds échos qui s'éveillent quand on les touche. Ainsi une sibylle s'était écriée autrefois : *O bois triomphant!*

Dans les hiéroglyphes égyptiens, la croix était un signe de vie et de santé.

Dans la démolition du temple de Sérapis, on trouve des croix gravées sur les pierres.

Le récit de l'invention de la vraie croix est connu. Il est essentiellement historique. Eusèbe, saint Cyrille, saint Ambroise, Théophane, Rufin, Paulin, Nicéphore, Callixte, etc., etc., sont là pour lui donner toutes les garanties de l'authenticité la plus indiscutable.

Mais ce qui est fort ignoré et fort intéressant, ce sont les détails qui nous sont fournis par l'érudition sur la croix elle-même, sa forme, sa nature, et sur les autres instruments de la Passion.

Luther et Calvin se sont beaucoup moqués du trop grand nombre de parcelles détachées de la vraie croix. Cinquante hommes, dit celui-ci, ne porteraient pas le bois qu'on nous fait prendre pour le bois de la vraie croix. De tous ces morceaux de bois réunis, dit celui-là, on ferait la charpente d'un immense bâtiment.

Or, un tableau a été fait de toutes les parcelles de la vraie croix dispersées dans le monde.

Ces parcelles sont généralement presque imperceptibles. Leur nombre et leur volume ont été déterminés. Le total des reliques connues donne environ cinq millions de millimètres. Les reliques inconnues, celles qui se trouvent dans de petites églises et chez beaucoup de particuliers, sont sans doute plus nombreuses; mais elles sont aussi beaucoup plus imperceptibles. Pour les évaluer approximativement, on a triplé le chiffre qui était fourni par les reliques connues. On avait cinq millions; on a porté le chiffre approximatif à quinze millions.

Mais voici où la recherche prend un intérêt historique très sérieux. D'après de nombreuses données, très authentiques et très précises, puisées aux sources et vérifiées par l'examen, la croix de Jésus-Christ, dont l'énormité est mesurée et attestée par la grosseur de quelques-uns de ses fragments, la croix de Jésus-Christ devait avoir environ cent soixante dix-huit millions de millimètres cubes.

Donc, les quinze millions de millimètres auxquels on peut évaluer à peu près la somme des reliques existantes ne feraient pas la dixième partie de la croix totale.

D'après une tradition très ancienne, rapportée par Fretser, le montant de la croix avait près de cinq mètres de hauteur et la traverse près de trois mètres.

D'après des calculs fort ingénieux, appuyés sur de judicieuses considérations, le poids de la croix devait être d'environ quatre-vingt-dix kilogrammes.

D'après une tradition rappelée par la table qui se trouve dans le cloître de Saint-Jean de Latran, Jésus-Christ était d'une très haute stature.

Le calcul de cette stature s'exprimerait dans notre langage actuel par un mètre quatre-vingt-quatre centimètres. Simon le Cyrénéen, plus petit, était placé derrière Jésus.

M. Rohault, auquel nous devons la plupart des travaux qui ont pour but d'*explorer*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les reliques de la

Passion, a consacré une partie de sa vie à ces intéressantes recherches.

Il a fouillé toute l'histoire, il a fait revivre mille figures oubliées. Il leur a demandé compte de tout ce qu'elles avaient vu passer devant elles. Il a littéralement interrogé les siècles, et les siècles ont répondu.

La correspondance d'Auseau et de Solon, alors archevêque de Paris, donne de précieuses indications sur l'état des reliques de la Passion au septième siècle. D'après les documents qu'elle nous fournit, après la mort d'Héraclius en 636, l'église du Saint-Sépulcre fut en partie brûlée par les ennemis ; les Chrétiens, pour sauver la vraie croix, la divisèrent et la partagèrent entre plusieurs pays. Cette première division donna de grandes reliques à Constantinople, à l'île de Chypre, à l'île de Crète, à Antioche, à Edesse, à Alexandrie, à Ascalon, à Damas, à Jérusalem, à la Géorgie.

En 1181, à la bataille de Tibériade, les musulmans s'emparèrent de la croix de Saint-Jean-d'Acre, portée par l'évêque. Morand, dans son histoire de la Sainte-Chapelle, raconte les malheurs de cette journée. En 1191, après la prise de Saint-Jean-d'Acre, Philippe-Auguste et Richard se firent remettre cette croix. Au sac de Constantinople, en 1204, les spoliateurs dédaignèrent les reliques ; mais la partie chrétienne de la population les recueillit et les abrita, mais les abrita en les partageant encore.

Le doge de Venise, Dandolo, prit cette partie

de la vraie croix que Constantin avait, dit-on, l'habitude de porter sur lui dans la guerre.

Raoul, patriarche de Jérusalem, partit d'Acre, emportant avec lui une autre portion de la vraie croix.

Les siècles ne pouvaient augmenter le trésor des reliques insignes; mais ils ont pu le diminuer et ils l'ont fait. L'impiété et l'indifférence, le crime, la guerre et le sacrilège, en mutilant le corps mystique du Christ, qui est l'Eglise, ont mutilé aussi sa croix. Plus ils ont dispersé et dissipé les âmes rachetées par son sang, plus ils ont dispersé et dissipé les reliques de sa croix, tachées de son sang. Dépositaires infidèles, les siècles ne rendent pas tout ce qu'ils ont reçu ; les trésors qu'on leur a confiés ont diminué entre leurs mains.

Sainte Hélène, pendant la tempête qu'elle rencontra en traversant l'Adriatique, jeta dans la mer un des clous de la Passion, un de ces clous qu'elle avait rapportés, avec la croix, de Jérusalem. C'était pour calmer la mer, et la mer se calma.

D'après saint Ambroise, Constantin plaça un des autres clous dans le diadème qu'il portait aux jours solennels.

L'église métropolitaine de Paris possède deux clous : l'un provient de l'abbaye de Saint-Denis, l'autre de l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

Au moment où il entra en possession de ces dons, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, remarqua un petit morceau de bois adhérant à l'un d'eux.

Ce petit morceau de bois fut examiné à la loupe et reconnu pour être de même nature exactement que le bois de la vraie croix qui appartient à l'église métropolitaine.

Le bois de la vraie croix est d'essence résineuse. La croix du bon larron a été reconnue comme appartenant à l'espèce du sapin. Il est à peu près certain que la croix de Jésus-Christ, taillée en même temps et dans le même lieu, vient de la même espèce d'arbre.

L'histoire de la couronne d'épines est assez connue dans son ensemble, mais fort ignorée dans ses détails. Ici encore M. Rohault de Fleury a rendu de grands services à l'érudition.

La couronne d'épines, conquise par Baudouin à la prise de Constantinople, en 1205, engagée aux Vénitiens en 1228 ; fut reçue par saint Louis près Sens, le 10 août 1239.

Portée à la Bibliothèque nationale en 1794, elle fut restituée à l'église métropolitaine, par ordre du gouvernement, le 26 octobre 1804.

D'après M. Rohault de Fleury, la couronne que possède Notre-Dame est plutôt une couronne de joncs qu'une couronne d'épines. Le cercle de joncs, trop large pour être adapté seul à la tête de Jésus-Christ, servit seulement de support à la couronne d'épines. Celle-ci, toujours d'après les recherches très scientifiques et très spéciales de M. Rohault de Fleury, couvrait toute la tête et se rattachait au cercle de joncs.

Cette découverte intéressante réfuterait ceux

qui nient l'authenticité de la couronne possédée par Notre-Dame, déclarant que d'autres épines se trouvent dans d'autres églises, et que celle-ci n'a pas d'authenticité, puisqu'elle n'est pas partagée et que la vraie couronne d'épines a été partagée Celle-ci est entière, parce qu'il y en avait deux. Les épines proprement dites, qui se trouvent particulièrement à Pise, à Trèves, à Bruges, ne sont pas de même nature que la couronne de Notre-Dame. Elles appartiennent au végétal qui porte le nom de *Rhamnus*.

Et voici quelque chose de fort remarquable : cette constatation scientifique est faite par l'Écriture, au livre des Juges, chap. IX, verset 14 : *Dixeruntque omnia ligna ad Rhamnum : Veni et impera super nos.*

Les arbres, dans la parabole de Jonathan, cherchent un roi. Ils s'adressent à l'olivier et lui offrent l'empire. L'olivier refuse. Ils s'adressent au figuier : le figuier refuse. Ils s'adressent à la vigne : la vigne refuse. Ils s'adressent au Rhamnus : le Rhamnus accepte.

Il y a quelque chose de tout à fait singulier dans cette souveraineté végétale donnée au Rhamnus ; et le Rhamnus est devenu l'instrument qui a écrit autour du front de Jésus-Christ sa souveraineté en lettres de sang. La couronne de Notre-Dame se compose de petits joncs réunis en faisceaux. Les joncs sont reliés par quinze ou seize attaches. Un fil d'or court au milieu des attaches pour tout consolider.

On sait que l'escalier du palais de Pilate fut transporté à Rome par sainte Hélène en 326. L'habitude de le monter à genoux date de saint Léon IV.

Quant au roseau de dérision placé, en guise de sceptre, entre les mains de Jésus-Christ, Florence et la Bavière en possèdent quelques fragments. Mais en réunissant tous les fragments connus, on est bien loin d'avoïr un roseau complet.

Ici donc, comme ailleurs, nous trouvons ce caractère général : les reliques se perdent au lieu de se multiplier. Au lieu d'en avoir trop, nous n'en avons pas assez.

Selon Grégoire de Tours, la sainte lance fut transportée de Jérusalem à Constantinople du temps d'Héraclius. En 1492, Bajazet envoya une partie de la lance à Innocent VIII, qui la plaça à Saint-Pierre de Rome. La pointe manquait. Elle est en France, dit Bajazet. Benoît XIV réussit à faire venir de Paris la pointe, que Baudouin avait en effet donnée à saint Louis : on adapta la pointe à la lance, et l'adaptation fut satisfaisante.

D'après saint Grégoire de Nazianze, saint Paulin, saint Grégoire de Tours, la colonne à laquelle Jésus-Christ fut lié pendant la flagellation était gardée à Jérusalem, sur le mont Sion. Maintenant cette colonne se voit à Rome, à travers un grillage de fer, dans l'église de Sainte-Praxède.

Une relique moins célèbre est le bandeau dont on couvrit les yeux de Jésus-Chrit dans la maison de Caïphe.

Cette scène est quelquefois oubliée, à cause de l'horreur des scènes qui la suivent. On commença à lui voiler la face, à le souffleter et à lui demander qui le frappait.

La cruauté et l'ironie ne se quittent jamais l'une l'autre dans les scènes de la Passion. La cruauté fait quelquefois oublier l'ironie. Mais l'ironie est toujours là. *Qui t'a frappé?* Cette question ajoute à l'horreur du soufflet.

C'est la petite église de Saint-Julien de Seinegarde qui possède depuis plusieurs siècles la relique insigne du saint bandeau.

Le temps passe, le monde vieillit, chaque siècle fait des ruines. Il est important de considérer ce qui est parvenu jusqu'à nous et de rappeler au souvenir des hommes celles de leurs richesses auxquelles ils pensent le moins.

CHAPITRE XXVI

SAINT BERNARD

I

Quelques hommes ont reçu le don de résumer un siècle en eux. Ces hommes sont rares ; on les compterait sans fatigue. L'un d'eux s'appelait saint Bernard.

Il porta le douzième siècle en lui, et il ne le porta pas sans douleur. Chose remarquable ! les hommes extérieurs, dont la vie se passe dans le tapage du dehors, que Bossuet nomme « l'ensorcellement de la bagatelle, » ces hommes n'ont presque jamais le temps, ni la science, ni le courage, ni la présence d'esprit que réclament ces soins multiples auxquels ils se sont consacrés. Ils périssent avant d'avoir accompli quoi que ce soit ; et après s'être oubliés eux-mêmes pour les choses du dehors, ils oublient les choses du dehors pour eux-mêmes. Mais, après s'être oubliés au point de vue des réalités, ils se recherchent et se retrouvent

1. Œuvres complètes, traduites en français. Chez Victor Palmé.

au point de vue des vanités. Voici un homme, au contraire, qui entra dans la vie comme dans un temple, avec recueillement. La mère, avertie avant sa naissance qu'il s'agissait d'un homme extraordinaire, le regarda, avant qu'il fût au monde, comme quelque chose de sacré. L'austérité le précéda, le reçut, l'accompagna, le suivit sur la terre, et quand il fut allé se reposer ailleurs, elle s'établit là où elle vit la trace de ses pas, et demanda asile à ses disciples. Bernard entendait sans entendre, voyait sans voir, mangeait sans goûter. On dit communément qu'il ne distinguait pas le sang du beurre. Il buvait de l'huile au lieu d'eau. Au bout d'un an de noviciat, il ne savait pas si la pièce destinée au dortoir était plate ou voûtée. Il ne savait pas s'il y avait des fenêtres au bout de l'oratoire où il priait tous les jours.

Or, c'est ce même homme, l'auteur du traité sur *la Considération*, le commentateur du Cantique des Cantiques, le fondateur de l'abbaye de Clairvaux, c'est cet homme intérieur, profond, préoccupé, recueilli, séparé et absorbé, qui fut le plus grand homme d'affaires de son siècle, et l'un des plus grands hommes d'affaires qu'il y ait eu dans tous les siècles. Donoso Cortès disait, il y a quelques années, que s'il avait à traiter avec les hommes du dehors l'affaire la plus épineuse qui fût au monde, il chercherait le plus mystique des hommes, pour conseil et pour directeur. Ce que Donoso Cortès disait il y a quelques années, saint Bernard le prouvait, il y a quelques siècles, par

son exemple. Ce grand absorbé s'occupait de tout et de tous. Il est impossible d'écrire l'histoire de sa vie, sans écrire celle du monde entier pendant sa vie.

La belle traduction de ses œuvres qui paraît maintenant sous le patronage de Mgr l'Evêque de Versailles est précédée de sa Vie, écrite par le R. P. Théodore Ratisbonne (1). Le titre seul des chapitres suffirait à indiquer l'étonnante multiplicité des affaires où fut engagé celui qui était pourtant plongé dans l'unique nécessaire, comme le poisson dans l'eau. — Vie domestique, vie monastique, vie politique, vie apostolique.

Pour se figurer un peu saint Bernard, il faut interroger tout le douzième siècle, tout le dedans et tout le dehors. Il faut faire le tour du monde, et aller au fond du cloître. Il faut demander à la philosophie ses discussions, à la théologie ses enseignements, à la mystique ses secrets, au monde ses agitations, aux affaires leurs embarras. Il faut tout questionner, les livres et les champs de bataille, les palais des rois, les conciles, les peuples, et l'oratoire où priaient les moines, et les champs où les croisades se prêchaient et se faisaient. Il y a dans cette Histoire énorme et compliquée des hommes de toute espèce et des choses de toute espèce. Il y a des intrigues, des rivalités, des ambitions, des haines; il y a aussi des miracles. Il

1. La *Vie de saint Bernard*, par le R. P. Ratisbonne se trouve séparément chez Poussielgue, rue Cassette, 27.

y a des querelles et des solitudes, des minuties et des abîmes. Il y a des cœurs humains remplis de misères fréquentes et de rares hauteurs, et, tout à côté, des esprits pleins de querelles de subtilités, d'arguments et d'orgueil. C'est un monde très différent du nôtre et qui défie presque l'imagination. Comment se figurer ces multitudes qui, dans ce siècle *d'ignorance*, pour parler le langage récent, se passionnaient autour de saint Bernard et d'Abeilard, autour des questions les plus ardues, les plus profondes, les plus délicates, les moins populaires ?

Parmi les disciples actuels d'Abeilard, disciples légers et inconscients, combien seraient en état d'assister aux discussions qui se soutenaient sans cesse autour de leur maître ? La foi, disait Abeilard, est une opinion. Cette erreur si vulgaire aujourd'hui qu'elle ne semble plus effrayante aux esprits ordinaires, et ne produit sur personne aucun effet bien violent, ébranla, quand elle apparut, les petits et les grands. La société trembla tout entière. Aucune âme vivante ne se désintéressa de l'immense lutte. Une multitude incroyable d'auditeurs de tous pays, de tout âge, de tous rangs, s'empressaient autour des docteurs.

Des milliers d'écoliers suivaient Abeilard à Melun, à Corbeil, à Saint-Victor, à Saint-Denis, sur la Montagne Sainte-Geneviève. Or, il n'y avait pas de chemin de fer ; aucun voyage n'épouvantait ces affamés de parole. Je ne dis pas que cette curiosité fût généralement pure. Qui sait si le désir

de trouver l'Eglise en défaut n'était pas une des forces excitatrices de la multitude ? Qui sait si le rationalisme, presque inconnu, encore jeune, environné de passions, et passion lui-même, n'ébranlait pas, autant et plus que l'amour du vrai, les masses avides ? Quoi qu'il en soit, pour être ainsi attiré, comment donc ce peuple était-il préparé, instruit, travaillé par les choses de l'intelligence ? Les hôtelleries ne contenaient plus les auditeurs : les vivres manquaient.

Les Allemands, les Romains, les Anglais, les Lombards, les Suédois, les Danois venaient grossir les rangs des Parisiens ; et si l'on considère la difficulté extrême des communications, leur lenteur, leur danger, on restera étonné devant ce concours bizarre. Ce qui ameutait ainsi les multitudes ne réunirait pas maintenant, en dehors des docteurs convoqués, quatre auditeurs.

Le triomphe de saint Bernard fut d'autant plus beau que le vaincu suivit, parmi la foule, le char du vainqueur. Abeilard devint fidèle. Mais je ne sais si personne a jamais remarqué l'enseignement profond contenu dans cette vie extraordinaire. Si sa parole enseigna tant d'erreurs, son existence enseigna involontairement une vérité très grave. Lui, l'apôtre de la raison, l'apôtre initiateur de la logique humaine ; lui, qui exagéra tous les droits et toutes les puissances du raisonnement ; lui-même tomba successivement dans l'esclavage de toutes les passions. Aussi célèbre par sa servitude réelle que par sa fausse indépendance, il tomba dans les

plus cruels servages, pendant qu'il voulait secouer pour lui-même et pour les autres le joug sublime et doux en qui réside toute liberté. Il montra jusqu'où descend l'homme qui veut monter par orgueil.

Au même moment saint Bernard, prêchant, soutenant, sauvegardant les droits de la foi, conservait, dans sa plénitude, l'exercice de la raison; et cette raison fidèle grandissait parce qu'elle était soumise. Et saint Bernard, apôtre de la foi, devenait de plus en plus raisonnable. Saint Bernard, apôtre de la soumission, devenait de plus en plus libre. Et toutes ces libertés se donnèrent rendez-vous autour de l'homme qui s'agenouillait. Et tous les esclavages se donnèrent rendez-vous autour de l'homme qui se révoltait.

Abeilard et Arnold sont des types qui semblent appartenir au monde moderne plutôt qu'au moyen-âge, et saint Bernard semble avoir été, malgré le douzième siècle, en rapport avec nous. On dirait que des passions trop pressées, et en avance de six ou sept siècles, se débattaient autour de lui.

Chaque philosophie, dès qu'elle devient indigne de ce nom, proclame que la vérité commence en elle, commence à elle, et commence par elle.

Cependant ces erreurs se rattachent toujours les unes aux autres, et, par ce point comme par tous les autres, elles parodient les vérités. La philosophie allemande a mis au service de l'erreur un système scientifique qui eût pu atteindre, s'il se fût converti, à une élévation extraordinaire.

Mais si nous prenons en elles-mêmes les erreurs de Fichte et celles de Kant, il n'est pas impossible de les rattacher par un lien réel et visible au conceptualisme d'Abeilard.

Presque toutes les disputes et les irritations actuelles s'éveillaient dans le monde. Bernard semble avoir été l'ennemi des erreurs futures : ses victoires empruntent aux circonstances quelque chose de prophétique.

Sa vie politique fut un assaut continuel. Il faut regarder de tous les côtés à la fois pour suivre les mouvements du bras de saint Bernard. Il occupe tous les points de l'histoire sociale du temps où il a vécu. Il est impossible de raconter un épisode quelconque du douzième siècle sans le rencontrer et sans le nommer. Rien ne se faisait sans lui, rien ne se passait de lui. Toujours en relation avec les savants, les ignorants, les religieux et les criminels, il vivait d'une vie étendue et solennelle, en même temps que d'une vie intime et concentrée. La circonférence de cette vie n'en gênait pas le centre, et le centre n'en gênait la circonférence. Souvent arbitre, à chaque instant prédicateur, conseiller, docteur, écrivain, controversiste, dans toutes les fortunes diverses que lui fit une vie publique pleine d'orages et d'écueils, il resta toujours saint Bernard, saint Bernard le religieux. Le langage qu'il tenait aux princes et aux papes ne pouvait ni le troubler lui-même, ni irriter les autres, parce que c'était toujours l'amour qui dictait, et là où l'a-

mour parle, le respect est toujours présent. L'autorité et la soumission sont les deux caractères de saint Bernard. On sent toujours en lui l'homme qui veut obéir, et, quand il commande, c'est parce que la force des choses amène ce résultat.

Cet infatigable surveillant regardait à la fois de tous côtés, interrogeant tous les horizons, pour savoir d'où venait l'erreur. Il était plein d'yeux, plein d'oreilles, plein de paroles et plein de silence. L'exercice qui consiste à dicter quatre lettres à la fois semble l'ombre et le symbole de l'exercice extérieur dans lequel il vécut, et cet exercice extérieur n'était lui-même que l'ombre et l'écorce de la vie profonde qui venait de son âme. Sa figure apparaît souvent indignée, mais toujours paisible au milieu de ce panorama où tant de figures apparaissent. La plus grande douleur de sa vie fut probablement l'échec mystérieux de la croisade qu'il avait prêchée, et la trahison de Nicolas, son ami, son secrétaire, le confident de tant de joies, de tant de larmes, de tant de tendresse et de tant de sagesse.

Cet homme, qui attirait à lui les rois et les peuples, ne put retenir celui qui était là, tout près de lui, son intime confident ; celui à qui Dieu avait dit tant de secrets n'avait rien prévu de ce malheur étrange ; celui qui avait le don des miracles ne put empêcher les désastres que le menteur causa, car le traître est toujours menteur. Quant à la croisade, les mystères se pressent autour de cette catastrophe. La parole et la joie avaient précédé, les miracles avaient confirmé la parole ;

les désolations, les accusations et les calomnies sont venues au lieu du triomphe. Saint Bernard et les plus sages de ses contemporains ont jeté, du fond de leur détresse, de profonds coups d'œil sur la part d'incertitude que peut, *en certains cas*, contenir une promesse divine, et sur les changements que la liberté humaine peut introduire dans les effets de cette promesse. Une menace peut être conjurée par la prière et la pénitence : Ninive est là pour l'attester. Saint Bernard pensa que le changement contraire s'était produit dans la croisade : mille circonstances autorisaient parfaitement le saint et ses amis ou dans cette conjecture ou dans cette certitude.

Le schisme ajouta des douleurs et des déchirements à toutes les douleurs et à tous les déchirements du siècle de saint Bernard et par conséquent de sa vie, car son siècle fut sa vie. La lutte d'Innocent II et de l'antipape fut une des pages les plus terribles de cette histoire troublée. Et quand Eugène III, son ancien ami, monta dans la chaire de saint Pierre, saint Bernard lui adressa, dans son livre de la *Considération*, ces beaux enseignements où la liberté du docteur et la soumission du fils semblent ne plus faire qu'une seule vertu. Dans ce conflit de toutes les choses humaines, cet homme, entouré d'évêques, de rois, d'abbayes et de conciles, ce chargé d'affaires qu'avait choisi l'humanité, saint Bernard, trouva tout le temps nécessaire pour suivre, examiner, consoler, encourager, admirer sainte Hildegarde. Cette

femme étonnante, qui vivait en dehors des lois naturelles, entr'ouvrant l'avenir par des regards chargés de mystères, obligée de sortir de son silence pour enseigner presque malgré elle, fit, comme toutes les personnes et les choses du douzième siècle : elle jeta dans les bras de saint Bernard le fardeau de ses préoccupations. Elle donna sa confiance à celui qui possédait la confiance universelle. Elle écrivit à Eugène III, à Anastase IV, à Adrien IV et à Alexandre III, souverains pontifes, aux empereurs Conrad III et Frédéric Ier, aux évêques de Bamberg, de Spire, de Worms, de Constance, de Liège, de Maestricht, de Prague, et à l'évêque de Jérusalem ; cependant elle était plongée au plus profond de son âme dans la contemplation des mystères. Quel était le lieu de ses visions ? Ce n'était pas, si l'on ose ainsi parler, le lieu ordinaire des visions.

« Ayant les yeux ouverts, disait-elle, et parfaitement éveillée, je les vois clairement jour et nuit, dans le plus profond de mon âme. »

Elle semblait participer, comme son ami et son confident saint Bernard, aux doubles faveurs de la vie contemplative et active.

Personne ne pensait encore, à cette époque, que les âmes pures et éclairées ne sont bonnes à rien, cette découverte est récente.

Pendant que sainte Hildegarde, pleine d'affaires et de visions, consultait saint Bernard, celui-ci, entouré et occupé, consulté et accaparé par Gode-

froy, évêque de Chartres; Manassé, évêque de Meaux; Guillaume, de Châlons; Gaudry, de Dôle; Hildebert, du Mans; Aubry, de Bourges; Gosselin, de Soissons; Hugues, de Mâcon; Milon, de Thérouanne; Hirré, d'Arras; Albéron, de Trèves; Samson, de Reims; Geoffroy, de Bordeaux; Arnoult, de Lisieux, etc., etc.; saint Bernard, au milieu de ces personnages et de leurs affaires, voyageait tout un jour au bord d'un lac, et ne savait pas le soir de quoi parlaient ses compagnons quand ils parlaient du lac qu'ils avaient longé. Saint Bernard n'avait rien vu. Le grand préoccupé était digne d'être consulté par sainte Hildegarde, et elle était digne de le consulter. Tous deux semblaient multiplier le temps, menant de front les choses du dedans et celles du dehors, affaires et miracles.

II

Les ouvrages de saint Bernard traitent à peu près de toutes choses. L'abbé de Clairvaux n'est pas un homme spécial : il parle de tout, et c'est la circonstance qui l'inspire. Il va au plus pressé. Un roi, un évêque, un personnage quelconque a besoin de conseil : saint Bernard lui écrit. Une erreur s'élève, elle menace l'Église : saint Bernard fait un traité, une apologie. La controverse tient une place immense dans son œuvre. La situation s'a-

paise-t-elle ? laisse-t-elle au terrible lutteur le temps de respirer ? Il se livre à la contemplation et nous communique les secrets qu'il reçoit. Quand saint Bernard prend le loisir de chanter la paix, c'est que le monde se calme. Il fait face à toutes les nécessités, mais il n'oublie pas la *nécessité* elle-même, et ses heures de repos donnent au monde un Commentaire du Cantique des Cantiques. Dans l'immense diversité des œuvres de saint Bernard, l'unité qui relie toutes choses entre elles, c'est l'étude de l'Écriture sainte. En paix ou en guerre, saint Bernard s'appuie toujours sur elle. Elle est l'instrument de ses combats et la joie de ses victoires ; elle est son arme et son repos. En guerre, il la cite ; en paix, il la chante. Toutes choses le regardent, et il regarde toutes choses. Mais c'est à travers un prisme sans défaut ni mensonge. Dès qu'il abandonne un instant le champ de bataille, dès que l'argumentateur a la permission de devenir tendre, saint Bernard se tourne vers l'amour, et se repose dans sa recherche. Ces deux mots qui s'excluraient, si la recherche était inquiète et malsaine, hétérodoxe ou maladive, s'appellent et se répondent, puisqu'il s'agit de la recherche recommandée et bénie, de la recherche ardente et pure, qui demande à la prière et à l'amour la paix désirée du Dieu de Jacob. Le traité de la *Considération* est un bel exemple de cette paix et de cette poursuite. Après avoir contemplé les choses qui sont au-dessous de l'homme, celles qui sont au-dessus, et l'homme lui-même ; après avoir inter-

rogé la tradition, la méditation et la prière ; après avoir étudié sous plusieurs Pères la fameuse parole où saint Paul célèbre la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de Dieu, saint Bernard conclut ainsi :

« Il nous resterait, dit-il, à chercher encore Celui que nous n'avons encore trouvé que d'une manière imparfaite, Celui qu'on ne peut trop chercher. Mais c'est peut-être à la prière plutôt qu'à la discussion de le chercher comme il convient, et de le découvrir sans peine. Finissons donc ici ce livre, mais ne cessons pas de chercher. »

Voilà bien la vie fidèle à sa loi. Les uns boivent un peu, et, trop tôt désaltérés, cessent d'avoir soif. Ceux-là manquent d'amour, car l'amour ne dit jamais : « Assez ! » D'autres ont soif, mais refusent de boire ; et, quand on leur indique la source, ils se détournent au lieu de courir. Saint Bernard trouve et cherche, et trouve encore ; et chaque découverte est le point de départ d'une recherche plus profonde.

Un caractère distinctif des saints, c'est un attrait particulier pour la Vierge Marie. Ce caractère est universel : c'est une loi sans exception. Mais cette unanimité se manifeste par les formes les plus différentes ; elle commence à l'Eglise, et rend hommage au culte de la Mère de Dieu dans l'authenticité de son origine ; elle va grandissant et s'accentuant de siècle en siècle : elle parle quelquefois par une voix particulièrement douce comme celle de saint François d'Assise, ou particulière-

ment sévère comme celle de saint Bernard. Mais, en respectant toutes les individualités, elle reste ce qu'elle est, universelle et absolue.

L'Ecriture est si profonde que chacune de ses paroles épuiserait l'intelligence humaine, avant d'avoir laissé échapper tout ce qu'elle contient. Saint Bernard est un de ceux qui trouvent au fond d'elle la manne cachée. Après avoir cité les paroles de Gabriel à Marie, l'abbé de Clairvaux fait cette réflexion profonde :

« Je remarque que l'ange ne dit pas « aucune *œuvre*, » mais « aucune *parole* n'est impossible à Dieu. » S'exprime-t-il ainsi pour montrer que, tandis que les hommes disent facilement ce qu'ils veulent, sans pouvoir le faire, Dieu opère aussi et même plus facilement ce qu'eux sont à peine capables de dire? Je parlerai plus clairement encore. S'il était aussi aisé aux hommes de réaliser leur volonté que de la formuler, rien ne leur serait impossible. Mais (et c'est un proverbe ancien et vulgaire) dire et faire sont deux pour nous, mais non pour Dieu. En Dieu seul l'Action est identique à la Parole et la Parole à la Volonté : par conséquent, aucune parole n'est impossible à Dieu. Par exemple, les prophètes ont pu prévoir et prédire qu'une vierge et une femme stérile concevraient et enfanteraient : ont-ils pu faire qu'elles conçussent et enfantassent ! Mais Dieu, qui leur a donné la puissance de prévoir, avec la même facilité qu'il a pu prédire alors, par leur organe, ce qu'il a voulu, a pu, maintenant, dès qu'il le

voulait, accomplir par lui-même ses promesses. En Dieu la parole ne diffère pas de l'intention, car il est Vérité. L'Action n'est pas différente de la Parole ; car il est Puissance. Le mode ne diffère pas du fait ; car il est Sagesse. C'est pourquoi aucune parole n'est impossible à Dieu. »

Ces lignes de saint Bernard pourraient servir de préface à un ouvrage sur le langage de l'Ecriture. Ce langage est une étrange et merveilleuse démonstration de divinité. Quand c'est l'homme qui parle, il parle pour la vraisemblance ; quand c'est l'Esprit-Saint qui parle, il parle pour la vérité.

Quand c'est l'homme qui parle, il vise à l'oreille de l'homme et, ménage à l'auditeur des étonnements. Quand c'est l'Esprit-Saint qui parle, il vise à la vérité nue et, sans souci de plaire ou de déplaire, il dit la chose comme elle est. Que cette chose semble petite ou grande, simple ou impossible, naïve ou gigantesque, il la dit comme elle est, avec la même paix, avec la même voix, avec la même simplicité, la même certitude et la même profondeur.

L'absence totale d'adresse et de complaisance est au-dessus des forces de l'homme. Il y a une attestation de divinité dans l'audace de l'Ecriture.

Un autre caractère distinctif des saints, c'est une faculté d'assimilation par laquelle ils s'assimilent la parole divine, la présentent aux hommes comme si elle sortait d'eux-mêmes élaborée par eux, préparée par eux, et ayant subi au fond de

leur âme une préparation qui pourra mieux faire sentir à leur siècle et au genre humain quelle est la saveur des paroles de Dieu.

Saint Bernard et saint Jean de la Croix, qui se ressemblent si peu, sont tous deux supérieurement pourvus de ce caractère distinctif. Tous deux ont commenté des cantiques et balbutié l'union divine. Mais le même instrument, touché par l'un et par l'autre, a rendu des accords différents.

Saint Bernard est plus expansif, plus rayonnant, plus tendre. Saint Jean de la Croix est plus profond, plus caché, plus central. Saint Bernard parle plus aux hommes. Peut-être saint Jean de la Croix parle-t-il plus à Dieu. Saint Bernard prêche, même quand il chante. Saint Jean de la Croix songe moins à enseigner les autres qu'à se raconter lui-même, et il dit ce qu'il éprouve, moins préoccupé de l'effet qu'il fera que de la chose qu'il a sentie. Saint Bernard pense encore, parmi les fleurs et les parfums, aux mauvaises odeurs qui viennent du dehors, et le souvenir du danger le suit.

Saint Jean de la Croix, quand il est dans ses grandes solitudes, semble presque aussi tranquille sur l'avenir que sur le présent. Il a l'air de trouver sa sérénité dans sa hauteur, et d'avoir dépassé la région des orages. Le souvenir de la nuit obscure revient à d'autres heures, puis *la vive flamme d'amour* l'emporte sur ses ailes, et le place, pour quelque temps, dans les demeures où tout est beau.

Cette diversité des touches divines est supérieu-

rement exprimée par saint Bernard, et, non content d'en montrer la pratique, il en donne la théorie.

« Dieu, dit-il, en sa bonté accordait un autre genre de vision à nos pères, qui jouirent si fréquemment, et d'une façon si merveilleuse, de sa présence et de sa familiarité. Ils ne le voyaient pas tel qu'il est, mais tel qu'il daignait se révéler à eux. Ils ne le voyaient pas tous non plus de la même manière, mais, comme dit l'Apôtre, *en différentes manières et sous différentes formes*, quoiqu'il soit un en lui-même, comme il le déclare à Israël : *Le Seigneur votre Dieu est un.* Ces visions n'étaient pas communes ; cependant elles se produisaient extérieurement, et s'accomplissaient par des images visibles ou des sons que l'oreille saisissait. Mais il est une vue de Dieu, d'autant plus différente de celle-ci qu'elle se fait intérieurement, comme quand Dieu daigne visiter lui-même une âme, avec un empressement et un amour qui absorbent entièrement ; et voici le signe de l'arrivée de Dieu, comme nous l'apprend celui qui l'a éprouvé : le feu marchera devant lui et embrasera ses ennemis à l'entour. »

. . . .

Saint Bernard continue :

« Cette âme saura donc que le Seigneur est proche, quand elle se sentira brûlée de ce feu et qu'elle dira avec le prophète : « Il m'a envoyé d'en haut un « feu dans mes os, et il m'a instruite, etc., etc. ».

Et encore :

« Comme nous disons que les anciens ont vu son ombre et ses figures, tandis que nous voyons sa lumière briller à nos yeux par la grâce de Jésus-Christ présent dans la chair ; ainsi, relativement à la vie à venir, nous devons avouer que nous ne le voyons que dans une certaine ombre de la vérité, si toutefois nous ne voulons pas contredire ce mot de l'Apôtre : *Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait.* »

La mémoire a, comme l'intelligence, son infidélité et sa fidélité. La mémoire de saint Bernard est singulièrement fidèle. Elle lui présente, à chaque instant, parmi les textes oubliés de l'Ecriture, ceux qui mettent en lumière la vérité qu'il exprime. Quoi de plus ordinaire que le conseil qui dit à un homme : « Soumettez-vous ! » Ce conseil vulgaire peut cependant s'illuminer des lueurs de la Montagne Sainte quand il est lu dans l'Ecriture. C'est pourquoi saint Bernard écrit cette phrase très vulgaire, et l'accompagne de cette citation très peu vulgaire :

« Que ceux qui sont décidés à être sages à leurs propres yeux, et à n'écouter ni ordre ni conseil, songent donc à ce qu'ils doivent répondre, non pas à moi mais à celui qui a dit : *C'est une espèce de magie de ne pas vouloir se soumettre et ne pas se rendre à la volonté du Seigneur ; c'est un crime d'idolâtrie.* »

C'est Samuel qui parle ainsi à Saül, et c'est saint Bernard qui nous le rappelle.

Saint Bernard, qui est tant de choses, est particulièrement observateur. Les habitudes extérieures, révélatrices des habitudes intérieures, sont saisies par lui avec une finesse rare. Son *Traité des divers degrés de l'humilité et de l'orgueil*, qui commence par de charmants aveux relatifs à quelque doute et à quelque citation inexacte, continue par des peintures de caractères auxquelles il ne manque, pour être admirées et célèbres, que de n'avoir pas été écrites par un saint.

Le premier degré de l'orgueil est la curiosité. Cette réflexion simple domine ici : « Lucifer avait prévu qu'il régnerait sur les réprouvés ; il n'avait pas prévu qu'il serait réprouvé lui-même. Joseph avait prédit son élévation ; il n'avait pas prévu sa captivité plus prochaine encore. »

Au second degré, la légèreté d'esprit :

« La jalousie le fait sécher d'un coupable dépit, ou sa prétendue excellence le jette en une joie puérile ! Vain ici, pécheur là, il est partout superbe. »

Au troisième degré, la joie inepte :

« Il a beau se couvrir la bouche de ses deux poings, on l'entend éternuer bruyamment. »

Il est facile de voir que saint Bernard ne parle pas de l'acte extérieur, et qu'une longue expérience l'introduit dans le secret des choses.

Au quatrième degré, la jactance :

« Il parlera donc, sinon il crèvera. Il est plein de discours et son esprit est à l'étroit dans ses entrailles. Il prévient les questions, il répond à ce qu'on ne lui demande pas, il fait les demandes et les réponses..... Il loue le jeûne, recommande les veilles, met au-dessus de tout la prière. Il disserte sur la patience, l'humilité et toutes les autres vertus, avec autant d'abondance que de vanité, etc., etc..... Sa jactance se reconnaît à l'abondance des paroles..... Evitez la chose et retenez le nom. »

Quelle profondeur dans le signe donné ! La jactance se reconnaît au zèle que mettent certains hommes à louer l'humilité et la patience !

Au cinquième degré, la singularité. Voici ce que fait le moine en pareil cas :

« Pendant le repas, il promène les yeux sur les tables, et s'il y voit un religieux manger moins que lui, il se plaint d'être vaincu ; le voilà qui se retranche cruellement ce qu'il avait cru nécessaire de s'accorder, car il craint la perte de sa gloire plus que le tourment de la faim..... Il veille au lit et dort au chœur. »

Au sixième degré, l'arrogance.

Saint Bernard la distingue de la jactance par un trait charmant :

« Ce n'est plus en paroles ou par l'étalage des œuvres qu'il montre sa religion, c'est sincèrement qu'il s'estime le plus saint des hommes. »

Cette sincérité, qui devient le trait constitutif de l'arrogance, est quelque chose d'admirable.

Au septième degré, la présomption :

« Si le moine qui a atteint le septième degré n'est pas élu prieur, le temps venu, il dit que son abbé est jaloux ou a été trompé. »

Au huitième degré, l'homme soutient ses fautes :

« Jusqu'ici l'orgueilleux n'a encore fait que de la pratique, le voilà qui arrive à la théorie. Ce qui est mal lui paraît bien.

Cette gradation est très instructive. Le moment où l'orgueil, après avoir occupé l'âme, gagne l'esprit, est un moment sérieux.

« Quand les choses changent de nom, quand l'homme trouve bien ce qui est mal et mal ce qui est bien, il s'enfonce et plonge dans un péché plus tenace, plus froid, plus lourd, plus difficile à guérir. »

Au neuvième degré, voici la confession simulée. Tout à l'heure, l'homme admirait ses fautes ; le voici qui les exagère et s'accuse outre mesure :

« Alors, dit saint Bernard, on baisse le visage, on se prosterne de corps, on verse, si on peut, quelques larmes. On entrecoupe sa voix de soupirs et ses paroles de gémissements. Loin d'excuser ce qu'on lui reproche, ce religieux exagère sa faute. En l'entendant ajouter lui-même à sa faute une circonstance impossible ou incroyable, vous vous prenez à ne plus croire ce qui vous semblait prouvé. Et ce qui, dans cet aveu, vous paraît faux, vous inspire des doutes sur ce que vous teniez pour certain. En affirmant des torts qu'ils

ne veulent pas être crus, ces gens trouvent moyen de se défendre en s'accusant, et de couvrir leur faute en la dévoilant. »

Au dixième degré, la rébellion :

« Celui qui, tout à l'heure, s'accusait sans vérité et sans humilité, à présent jette le masque. Il désobéit ouvertement. »

Une logique merveilleuse, la logique de l'absurde, préside à toutes ces contradictions. On voit à quel point saint Bernard a suivi et observé l'esprit du mal et ses manifestations contradictoires, qui se ressemblent dans leur principe et se combattent dans leurs effets.

Au onzième degré, voici la liberté du péché *Impius, quum in profundum venerit, contemnit.*

« A ce onzième degré, le pécheur plaît aux hommes, parce qu'il a brisé toute entrave. Il entre en des routes qui lui paraissent bonnes et qui aboutissent au mépris de Dieu. Si le moine arrive à ce onzième degré, il quitte le monastère et fait dans le monde ce que la honte et la crainte l'eussent empêché de faire dans le couvent. »

Au douzième degré d'orgueil, saint Bernard place l'habitude de mal faire :

« Tout à l'heure, cet homme n'avait encore que la licence, le débordement ; mais voilà l'habitude, et tout est consommé ».

Il y a quelque chose de profond dans le choix de ce mot : *habitude*, adopté par saint Bernard pour signifier le sommet du mal.

« Alors l'orgueilleux n'a plus de préférence: *le licite et l'illicite lui sont indifférents.* »

Et l'abbé de Clairvaux ajoute:

« Il n'y a que ceux qui ont atteint le dernier degré, soit en haut, soit en bas, qui courent sans obstacle ni fatigue, celui-ci à la mort, celui-là à la vie; l'un avec plus de légèreté, l'autre avec un penchant plus vif; car la charité donne au premier cette légèreté, et la passion active les penchants de l'autre. L'amour affranchit l'un et l'hébétement l'autre de toute peine. Dans l'un, c'est la perfection de la charité, dans l'autre, la consommation de l'iniquité, qui chasse toute crainte. L'un puise la sécurité dans la vérité, l'autre dans son aveuglement. »

Et saint Bernard se résume ainsi:

« Les six premiers degrés de l'orgueil conduisent dans le mépris des frères, les quatre suivants dans le mépris des supérieurs, et les deux derniers dans le mépris de Dieu. »

Les lettres de saint Bernard contiennent sur ce grand caractère d'importantes révélations. Ce qui domine, c'est la fermeté. Une des plus stupides erreurs du monde consiste à croire que la bonté est voisine de la faiblesse. Tout homme qui n'est jamais sévère est deux fois injuste; car, cédant aux mauvais, il frustre les bons. La niaiserie mondaine aime assez cette phrase: « Il est bon jusqu'à la faiblesse; il est si bon qu'il en est bête. » Le monde avoue par là sa profonde ignorance en matière de bonté. La bonté est la

chose du monde qui réclame la force la plus invincible et l'énergie la plus indomptable. Tel est le caractère de la bonté de saint Bernard, et, avertissant le Souverain Pontife de ne pas prêter l'oreille aux supplications d'un prévaricateur, le saint prononce cette parole, digne d'être méditée :

« De même qu'il est toujours mal de tromper, de même il est mal, le plus souvent, de se laisser tromper par un méchant. »

Voilà la vraie bonté, celle qui est terrible.

Quand il parlait d'un faux pénitent, saint Bernard a dit cette parole redoutable : *Ne vous laissez pas toucher !*

Mais voici qu'il parle d'un vrai pénitent (il s'agit de frère Philippe). C'est au pape Eugène que le saint écrit :

« Mes armes sont les prières des pauvres, et, de celles-là, j'en ai en abondance. Il faut de toute nécessité que la citadelle de la force, quand même autrement elle serait imprenable, se rende à de telles machines. L'ami de la pauvreté, le père des pauvres, ne repoussera pas les prières des pauvres. Et quels sont ces pauvres ?

« Je ne suis pas seul. Je le serais, que peut-être je pourrais tenter encore. Mais tous ceux de vos fils qui sont avec moi, et ceux même qui ne sont pas avec moi, s'unissent à moi dans cette prière. »

Saint Bernard est le même homme que tout à l'heure ; la circonstance seule a changé.

Nous ne saurions trop remercier les traducteurs de l'œuvre qu'ils ont entreprise. C'est un service

à rendre au dix-neuvième siècle que de rapprocher de lui saint Bernard. C'est un labeur fécond : les traducteurs, qui l'ont commencé avec courage, le continuent avec amour.

CHAPITRE XXVII

SAINT AUGUSTIN.

On a dit de saint Augustin qu'il fut l'homme le plus honoré qui eût jamais existé. En effet, il se distingue de presque tous les saints par un signe particulier. Sans doute tous les saints sont des hommes; mais l'élément surnaturel dans lequel ils sont plongés les placent si loin des hommes ordinaires, que ceux-ci, effrayés de la distance, considèrent ceux-là plutôt comme des astres que comme leurs semblables. Les hommes regardent les saints un peu comme on regarde un spectacle inouï fourni par des êtres d'une race à part, d'une nature différente, par des êtres merveilleux et lointains, que l'on contemple, mais que l'on ne connaît pas. Si fausse qu'elle soit, cette notion des saints s'explique, si l'on songe que leur vie nous est présentée sous un jour qui établit entre elle et la vie humaine un contraste effrayant. L'immense majorité des hommes se détourne à l'aspect d'un saint, et dit à cet étranger : Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ?

Saint Augustin fournit à cette règle générale une éclatante exception. Chacun de nous sent en

lui un frère, un ami. On le voudrait pour confident. On oserait lui avouer mille faiblesses secrètes et réelles dont on craindrait peut-être de parler à saint Jean-Baptiste, à saint Denys, à saint Jean de la Croix, et même à sainte Thérèse. Nous sommes si faibles que la force nous fait presque peur, et l'admiration que nous causent certains héros chrétiens nous inspire un retour sur nous-mêmes qui n'est pas dépourvu d'une certaine épouvante. Il est vrai que les saints eux-mêmes, les saints modernes, en lisant la vie des saints d'autrefois, se croient aussi très inférieurs. Mais leur façon de se sentir en arrière ne ressemble pas à la nôtre. Le sentiment de l'infériorité vient chez eux d'une humilité ardente et presque extatique qui les représente à eux-mêmes vides et misérables, tels qu'ils seraient sans la grâce. Ce sentiment vient de la chaleur même de leur âme. L'effroi des hommes ordinaires, en présence des saints, procède de la dureté et conduit à l'indifférence. Saint Augustin est peut-être celui qui les écarte le moins, parce qu'il est avec eux dans une relation sinon plus réelle, du moins beaucoup plus apparente. Saint Augustin peut dire, comme le poète latin : « Je suis homme; rien ne m'est étranger de ce qui touche l'homme. » On dirait même que la célèbre parole que je viens de traduire, quoique écrite avant lui, a été écrite exprès pour lui. Saint Augustin a connu l'humanité dans ce qu'elle a de plus terrestre. Les passions du cœur l'ont dévoré; les passions de l'in-

telligence l'ont égaré. Les passions inférieures l'ont possédé. Il a connu les misères, les faiblesses, les doutes, les tremblements.

L'homme est effroyablement facile à l'erreur. Il la reçoit par toutes les ouvertures par lesquelles il communique avec le monde extérieur. Il la respire par tous les pores; cœur, esprit, corps, tout en lui est cruellement et épouvantablement corruptible. La corruption a, pour le dévorer, des ouvertures, des aptitudes, des commodités inexprimables. Saint Augustin savait ces choses, il les a connues, il les raconte. Non-seulement il les a connues avant sa conversion, mais leur souvenir est resté chez lui vivace, ardent, présent, brûlant, palpitant, sensible pour lui et pour les autres, jusqu'à son dernier soupir. Le saint montre en lui les cicatrices de l'homme, presque saignantes et menaçant de se rouvrir. Jamais il n'établit sa demeure dans un lieu inaccessible. Il reste dans l'horizon actuel des hommes. Il mange leur pain, il vit leur vie, il combat leur combat. Il ne les oublie pas, il ne se fait pas oublier d'eux. En lui l'homme et le saint sont à proximité l'un de l'autre; ils se voient toujours, et se combattent souvent, quelquefois de très près. C'est à ce voisinage singulier et attrayant que saint Augustin doit une espèce de popularité. Ses spéculations métaphysiques elles-mêmes, les plus hautes et les plus audacieuses, se servent de procédés humains. Elles sont intellectuelles; elles n'étonnent pas l'homme. Elles le surpassent souvent,

elles ne l'écrasent jamais. Elles restent dans son horizon visuel et dans la sphère active de son attraction. Ses *Confessions* ont ceci d'extraordinaire qu'elles peuvent être lues avec plaisir et profit par un pécheur, par un converti, par un chrétien, et par un homme indifférent. Le pécheur pensera à se convertir ; le converti à perfectionner sa conversion ; le chrétien à grandir ; l'indifférent à s'examiner. Ce livre se souvient des faiblesses ; mais ce souvenir n'a rien de malsain, rien de débilitant, parce que la force qui guérit préside au récit des infirmités. C'est la santé qui inspire dans saint Augustin le souvenir de la maladie. Ce souvenir ne nuit pas à la santé, parce qu'il est contemplé dans la lumière. Mais la faiblesse passée, sans être oubliée, donne à l'accent de la voix des intonations particulièrement touchantes. Le lecteur croit recevoir chez lui la visite de saint Augustin, et ceci le charme. Mais il éprouve en même temps un certain désir d'aller chez saint Augustin lui rendre sa visite, et ceci l'élève. Saint Augustin est venu le prendre par la main pour l'aider à marcher. Mais le lecteur éprouve le besoin de suivre son guide, parce que la main qui lui est tendue est saine, ardente, vivifiante et purifiante.

Nous sommes dans un siècle sceptique qui déteste la confession sacramentelle ; mais nous sommes dans un siècle vantard et pleurard qui aime la confession bruyante, publique et vaniteuse. Depuis cent ans, que de gens ont écrit leurs mémoires ! que de gens ont éprouvé le besoin de confier

leurs sentiments intimes au genre humain, qui n'éprouvait pas le besoin de les connaître ! Mais si ces confidences sont inutiles en elles-mêmes, elles servent à faire sentir, par la vertu du contraste, la force et la valeur de la confession vraie. Entre les confessions de saint Augustin et les confessions de Jean-Jacques Rousseau, il semble que la distance soit encore agrandie par la ressemblance du titre : l'abîme qui sépare les deux œuvres éclate par l'identité même du nom qu'elles portent. Le contraste réel des deux hommes est rendu plus sensible par l'analogie apparente de leurs procédés. Un publiciste éminent, M. Louis Moreau, qui a fait une admirable traduction des *Confessions de saint Augustin* (1) a fait aussi *Jean-Jacques Rousseau et le Siècle philosophique* (2). Le premier de ces deux ouvrages est presque aussi original que le second ; car traduire ainsi, c'est créer. Mais le premier, rapproché du second, contient un enseignement profond et opportun. Le premier et le second, à côté l'un de l'autre, nous montrent les deux modes de confession, la confession du saint et la confession de l'autre, la confession de celui qui se repent et la confession de celui qui se vante. Car tel est l'abîme où peut aller et où va la nature humaine. Il y a une façon de raconter ses fautes qui est plus odieuse que la faute elle-même. Il y a une façon de se complaire dans le crime passé qui est

1. Gaume frères.
2. Victor Palmé.

plus odieuse que le crime présent. Il y a une façon légère et gaillarde de contempler son crime qui ne mérite pas l'indulgence, à laquelle la faiblesse qui mène au crime peut porter ie regard du spectateur et surtout l'âme du juge. La confession est un monde qui a deux pôles, marqués par saint Augustin et par Jean-Jacques Rousseau.

Un des caractères de la physionomie de saint Augustin, c'est de toucher à toutes choses, et à toutes choses en même temps. C'est par là qu'elle est si profondément et si complétement humaine. Car l'homme est la créature qui, située au milieu des choses, les touche, les embrasse et les concerne toutes. Il a besoin de tout. Les choses de l'esprit et celles de la matière peuvent toutes lui devenir ou des secours ou des pièges. Elles ont été successivement pièges et secours pour saint Augustin. La rhétorique et la philosophie lui ont apporté, comme les passions du cœur, leurs faveurs et leurs illusions. Son égarement s'est promené sur toutes les grandes routes, par tous les sentiers, par toutes les rues des grandes villes, par tous les petits chemins détournés. Son égarement a tracé d'avance l'itinéraire de son repentir, qui s'est promené à son tour dans toutes les routes, dans tous les sentiers, dans toutes les rues, dans tous les chemins. L'un et l'autre ont suivi l'un après l'autre toutes les sinuosités de tous les rivages.

Saint Augustin s'est occupé de tout. La grande et belle édition de ses œuvres que M. Guérin pu-

blie à Bar-le-Duc est un véritable service rendu aux choses humaines et aux choses divines. Grâce au concours actif des traducteurs les plus autorisés et les plus distingués, cette traduction est devenue un monument public. Devant cette énorme quantité d'ouvrages, de récits, de sermons, de discussions, d'oraisons, de commentaires, de controverses; devant toutes ces études innombrables où l'Ecriture, le dogme, la morale et toutes les sciences passent sous nos yeux, le lecteur ne peut pas se faire la question que l'antiquité s'est faite devant l'Iliade et l'Odyssée. Le lecteur ne peut pas se demander pour saint Augustin, comme pour Homère : Est-ce le même homme qui a fait tout cela ? — L'identité de l'auteur est évidente. Sa signature invisible est évidente après chaque sermon, après chaque commentaire, après chaque prière, après chaque discussion. Partout on sent l'homme, et partout on sent le même homme. Le saint Augustin qui raconte son âme dans les *Confessions* est le même qui, dans les *Commentaires sur saint Jean*, raconte, s'il est permis de parler ainsi, la génération du Verbe éternel. Celui qui conte la misère et celui qui pense à la gloire, c'est le même saint Augustin. Celui qui sonde les abîmes de l'homme et celui qui explore les abîmes de Dieu, c'est le même saint Augustin. Celui qui regarde en haut et celui qui regarde en bas, c'est le même aigle. Et comme il nous connaît, il ne nous effraye pas. En haut comme en bas, il est notre frère et notre ami.

Un des caractères de l'homme, c'est la curiosité. Cette note humaine ne manque pas à la voix de saint Augustin. C'est le contraire de saint Joseph de Cupertino. La vie des saints nous montre les natures les plus différentes, les plus variées, les plus opposées même. Toutes ces fleurs et tous ces arbres se sont assimilé le même soleil avec les différences que comportaient leurs natures propres et leurs aptitudes intérieures. C'est un univers où la variété éclate dans l'unité et l'unité dans la variété. Saint Augustin est un homme essentiellement compliqué, et la curiosité de son intelligence a été convertie, mais non pas abolie, quand il est entré dans l'Eglise sainte. L'évêque d'Hippone est aussi chercheur et aussi ardent que l'étudiant d'autrefois. Seulement sa recherche et son ardeur ont changé de caractère et de direction. Elles ont changé de but. On pourrait même dire qu'elles ont changé d'origine. Car la charité les inspire aussi bien qu'elle les couronne. La charité est à leur point de départ comme à leur point d'arrivée. L'étudiant cherchait pour chercher. Le chrétien cherche pour mieux savoir, afin de mieux aimer. L'évêque cherche pour mieux aimer et pour mieux enseigner. La recherche d'Augustin s'est faite doctrine dans saint Augustin. L'ardeur d'Augustin s'est faite charité dans saint Augustin. Rien n'a péri. Tout s'est transformé. Il est facile de reconnaître les traces de l'ancien homme sous les traits du nouveau. Et

cependant c'est le nouvel homme qui vit et qui parle. Mais le vestige de ce qu'il fut apparaît dans ce qu'il est. Cette ressemblance qui vit dans le contraste est peut-être une des causes de cette affection publique qui se détourne très souvent des saints, et qui suit saint Augustin dans toute sa carrière, sans jamais perdre l'homme de vue. Son action, comme sa pensée, fut continuellement mêlée aux luttes de son siècle.

Le christianisme était la vie même du peuple qu'il enseignait. Mais les secousses sociales faisaient trembler la terre sous les pieds du maître et sous les pieds des disciples. Tels discours de saint Augustin fut interrompu par l'arrivée des barbares. L'écroulement du monde romain retentissait par toute la terre. De toutes les montagnes tombaient des avalanches ; tous les abîmes se remplissaient de ruines et de débris. Le choc de ces ruines éveillait tous les échos. Les convulsions du monde qui mourait et celles du monde qui voulait naître se heurtaient et s'aggravaient et s'épouvantaient mutuellement. Tous ces ébranlements donnaient la fièvre aux travaux de l'esprit qui, dans leur subtilité même, avaient quelque chose de violent. La subtilité grecque et la force romaine se heurtaient réconciliées dans les domaines du christianisme, et se reconnaissaient comme d'anciennes ennemies devenues sœurs en Jésus-Christ.

Saint Augustin les a résumées jusqu'à un certain point, en même temps qu'il les dépasse et les couronne. Ce fut un homme type. Et ce fut un Evêque

CHAPITRE XXVIII

SAINTE CATHERINE DE GÊNES.

Sainte Catherine naquit à Gênes vers la fin de 1447. Elle était fille de Jacques Fiesque, et petite-fille de Robert, frère du pape Innocent IV.

Elle avait trois frères et une sœur aînée, qui portait le nom de Simbania. Le nom de Catherine lui fut donné en l'honneur de Catherine de Sienne et de Catherine d'Alexandrie. Des biographes ont cru que Dieu l'avait placée sous le patronage de sainte Catherine d'Alexandrie, qui eut le don de l'*intelligence*. Catherine de Gênes l'eut aussi, et le martyre visible de la première Catherine fut remplacé ici par le sacrifice invisible de l'amour.

Ce dernier mot contient la vie de cette sainte très extraordinaire et peu connue.

A l'âge de treize ans sa vie intérieure avait éclaté, sa vie profonde et mystérieuse, pleine de larmes, pleine de feu, pleine de sang. Une précocité singulière l'avait livrée avant l'âge aux étreintes de l'Esprit. Elle savait à treize ans ce que les hommes passent leur vie à ignorer. Ils savent le nom du cuisinier de Julien l'Apostat ; mais ils sa-

vent à peine le nom de Catherine et n'ont rien lu de ses ouvrages.

Pauvres hommes instruits, si vous daigniez lire sainte Catherine de Gênes, même en n'y comprenant rien, vous y gagneriez quelque chose, ne fût-ce qu'un peu d'étonnement et de vagues soupçons qu'il vous reste en ce bas monde quelque chose à apprendre ! Ce soupçon, à lui tout seul, vaudrait mieux que plusieurs années d'étude. Mais continuons.

A treize ans Catherine voulut entrer dans le couvent de Notre-Dame de Grâce, soumis à la règle de saint Augustin. Son âge l'empêcha d'y être admise. Il y a généralement dans la vie des saints, et surtout dans la vie des saints contemplatifs, une série de fausses démarches tout à fait inintelligibles. Ils hésitent, ils tâtonnent, ils se trompent, ils avancent, ils reviennent sur leurs pas, ils changent de route. Ils ont l'air de perdre leur temps. Les voies insondables par lesquelles ils sont conduits semblent d'une longueur extrême. On se demande pourquoi l'Esprit, qui les guide, ne leur indiquerait pas immédiatement la route courte et droite qui va au but. Pourquoi ? Oh ! pourquoi ? La question est sans réponse.

Cependant s'il fallait absolument, pour soulager l'esprit, en imaginer une, on pourrait dire que leurs erreurs leur donnent sur eux-mêmes, par la vertu du repentir et celle de l'expérience, des lumières profondes qu'ils n'auraient pas eues si leur vie avait été constamment simple et leur

route constamment droite. Sainte Catherine de Gênes, qui avait spécialement horreur du mariage, se laissa marier par ses parents. Il en résulta une série de catastrophes. Le mariage fut conclu à son insu, et elle n'osa pas résister aux intérêts de famille. Elle se laissa conduire à l'autel et prononça, dit son historien, le *oui fatal*.

Son mari était un des plus mauvais sujets de son époque, et ce n'est pas peu dire. Il n'était pas seulement léger, il était joueur; il n'était pas seulement vicieux, il était railleur et méchant. Catherine était d'une beauté rare, son esprit était charmant. Julien Adorne, son mari, absolument insensible aux avantages même extérieurs de sa femme, ne songeait, dans les moments où il pensait à elle, qu'à la tourmenter de toutes les façons. Le reste du temps il l'oubliait, et ses oublis n'étaient pas innocents. Cet homme, très riche au moment de son mariage, donna à ses vices la permission de le ruiner. Accablée depuis cinq ans des traitements les plus horribles, Catherine maigrit au point de ne plus être reconnue par ses amies. Sa beauté s'en alla avec sa santé. Toute sa famille, désespérée du mariage auquel elle l'avait contrainte, la supplia de ne pas mourir de chagrin, de chercher loin de son mari les consolations que le monde donne aux esprits légers dont il est plein. Catherine, usée par le malheur, se laissa persuader, sortit de sa vie intérieure et mena pendant cinq ans l'existence d'une femme du monde. Quand je disais que les routes sont

impossibles à comprendre, évidemment je ne disais pas trop, et même je ne disais pas assez. Ceux qui veulent expliquer tout pourraient trouver dans le mariage de Catherine le moyen de la conduire, par une voie terrible, à une perfection plus élevée. Mais voici qu'elle succombe. Voici qu'elle abandonne l'attrait intérieur qu'elle suivait à treize ans; voici que, désespérée, découragée, repoussée de Dieu en apparence, et en réalité repoussée de l'homme à qui Dieu l'avait unie, elle tombe de toute sa hauteur ! Après cinq années de malheurs, voici cinq années de fautes ! Voilà cinq années de perdues ! A moins que cinq ans d'erreur ne fussent nécessaires pour donner au repentir l'occasion d'entrer et de creuser l'âme !

Cependant celle qui était une sainte à treize ans ne pouvait pas tout oublier. « C'était en vain, a-t-elle dit plus tard, que tous ces plaisirs se réunissaient pour satisfaire mes appétits, ils ne pouvaient les rassasier : mon âme était d'une capacité infinie ; toutes les jouissances de la terre seraient entrées en elle sans la remplir. »

Un jour Catherine se plaignit à sa sœur Simbania du vide affreux dont elle souffrait. Sa sœur, qui connaissait un très saint religieux, supplia Catherine de s'approcher du sacrement de pénitence. Catherine, ébranlée par ses propres souvenirs, ne dit pas non. Simbania fit prévenir le prêtre qu'il s'agissait d'une très grande conversion, et que celle qui allait peut-être s'adresser à lui le

lendemain était appelée à gravir les sommets. En effet, le lendemain Catherine se décide; elle se rend à l'église, demande le prêtre, et s'agenouille en l'attendant, dans le confessionnal.

Ici se passe un grand drame.

Un rayon de lumière tombe sur Catherine agenouillée ; elle voit. Que voit-elle ? Elle seule pourrait le dire, ou plutôt elle-même ne le pourrait pas. Elle voit sa prédestination, elle voit sa vie depuis sa chute. Les cinq années qu'elle vient de passer lui apparaissent telles qu'elles sont dans la lumière divine. Catherine perd la parole et le sentiment. Le prêtre, qui était entré au confessionnal, croit qu'elle se prépare en silence, et la laisse à son recueillement. Le silence continuait. Catherine était en extase. Le temps passe. On vient chercher le prêtre pour une affaire pressante. Il avertit Catherine de son départ et de son prompt retour. Catherine n'entend rien. Il s'en va ; il revient : Catherine est dans la même attitude et dans le même silence. Il l'exhorte à parler. Rappelée péniblement du fond de l'extase, elle fait un immense effort, mais ne peut dire qu'un mot : « Mon père, je ne peux pas parler. Si vous le voulez, je remettrai à plus tard cette confession ».

Elle rentre à la maison, jette loin d'elle ses ornements, répand des torrents de larmes. Le pavé de sa chambre est inondé, visiblement inondé, comme la terre après un orage. Il paraît que pendant l'extase, un dard brûlant lui était entré

dans le cœur. Elle raconte dans ses dialogues qu'à travers ses sanglots elle prononçait une seule parole : *Se peut-il, ô Amour, que vous m'ayez prévenue et révélé en un seul instant tout ce que la parole ne peut exprimer ?*

Elle avait eu son chemin de Damas. Elle avait été foudroyée.

Pendant quelque temps elle poussa le repentir jusqu'à la fureur. L'horreur de sa chute la conduisit à des violences dont le récit serait à peine accepté aujourd'hui. On n'oserait plus même *raconter* les choses qu'elle osa faire. L'hôpital de la Miséricorde fut souvent le témoin discret de ses audaces singulières. Elle se dévoua aux soins les plus difficiles envers les maladies les plus répugnantes, et dépassa ce qui était nécessaire. Elle céda à cet instinct que saint Paul appelle la Folie de la Croix. Ses actes extérieurs n'étaient que les ombres des actes intérieurs qui les inspiraient. Elle disait souvent : « Les macérations imposées au corps sont parfaitement inutiles lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de l'abnégation du *moi.* »

Après quatorze mois d'une pénitence terrible, elle reçut l'assurance d'avoir complétement satisfait à la justice.

A cette époque, disent les biographes contemporains, le souvenir poignant de ses fautes, qui jusqu'alors l'avait poursuivie jour et nuit, lui fut enlevé complètement. Elle ne se souvint pas plus de ses péchés que s'ils eussent été noyés au fond de la mer.

Ici commence la vie nouvelle de Catherine, la vie sur la hauteur. Elle atteint et décrit elle-même cet état qu'elle appelle *la nudité de l'amour*. Depuis le jour de son foudroiement, elle ne perdit pas de vue une seule fois la présence de Dieu. Sa conversion ne procéda pas, comme tant d'autres, par degrés : elle fut soudaine et éternelle. Jamais elle n'avança méthodiquement.

« Si je revenais sur mes pas, disait-elle, je voudrais qu'on m'arrachât les yeux, et je ne trouverais pas que ce fût assez. »

La contemplation de sainte Catherine alla toujours en montant et se fixa sur les sommets. Pendant que d'autres, comme sainte Gertrude par exemple, suivaient sur la poussière des routes humaines la trace des pas de Jésus-Christ et s'attachaient de toutes leurs forces à suivre son humanité, sainte Catherine de Gênes était emportée vers l'abîme de sa divinité. Sans exclure de son oraison et de sa contemplation les mystères qui donnent sur la vie humaine de Jésus, elle se nourrissait plus spécialement de ceux qui donnent sur la vie divine du Christ. Peu de regards partis de la terre sont allés si haut dans le ciel.

Catherine eut la vue intérieure du péché, et sachant ce qu'il y a au fond d'un péché véniel, elle en conçut une horreur telle qu'elle allait mourir si Dieu ne l'eût affermie.

Si elle croyait voir en elle la plus légère imrfection, elle était, disait-elle, jusqu'à ce qu'elle

en fût délivrée, elle était dans une chaudière bouillante.

« Ma vision du péché véniel n'a duré qu'un instant, disait-elle ; elle eût suffi pour réduire en poudre un corps de diamant, si elle s'était prolongée. Qu'est-ce donc que le péché mortel ? Quiconque comprend ce que sont le péché et la grâce ne peut redouter ni estimer autre chose. »

« Je vois, disait Catherine, je vois dans le Tout-Puissant un tel penchant à s'unir à la créature raisonnable, faite par lui et à son image, que si le diable pouvait se délivrer de son péché, le Seigneur l'élèverait à cette hauteur où Lucifer voulait monter par sa révolte, c'est-à-dire qu'il le ferait comme Dieu, non pas sans doute par nature ou par essence, mais par participation. »

Je livre cette sublime pensée aux méditations de ceux qui aiment à respirer l'air des montagnes. Les horizons qui s'ouvrent de ce côté sont des horizons inconnus. « Dieu peut faire, dit saint Paul, plus que nous ne pouvons désirer. »

Un jour sainte Catherine entendit cette parole que le Saint-Esprit lui adressait :

Il te serait plus doux d'être dans une fournaise ardente que de subir le dépouillement parfait auquel je veux faire arriver ton âme.

L'histoire de ce dépouillement a été écrite ou plutôt balbutiée par sainte Catherine elle-même. Sa parole consiste dans un silence tremblant. Elle s'excuse de parler, comme Angèle de Foligno

Elle nous avertit que les mots trahissent, au lieu de la révéler, l'ardeur qui la consume.

« Le Seigneur, dit-elle, voulut séparer en elle l'âme de l'esprit. Cette séparation est accompagnée d'une souffrance profonde et subtile, et absolument inexprimable. Le Seigneur versa dans l'âme de cette créature (c'est d'elle-même qu'elle parle) un nouvel amour si véhément qu'il tira l'âme à lui avec toutes ses puissances, de telle manière qu'elle était enlevée à son être naturel. L'œuvre, ajoute Catherine, est surnaturelle. Elle s'accomplit dans l'océan de l'amour secret, et telle est la profondeur de cet océan, qu'on n'y entre pas sans se noyer. Une chose si haute ne se peut comprendre : elle excède les puissances de l'âme.

Sainte Catherine rend à chaque instant témoignage à l'impuissance de la parole humaine. Elle habite, au-dessus des choses qui se pensent, le domaine des choses qui se sentent, et ses cris ressemblent aux efforts du silence qui, mécontent de lui-même, essayerait de vaincre sa nature.

Le silence tourne en rugissant autour de la parole de saint Paul : « Le verbe de Dieu est vivant, efficace, plus pénétrant que le glaive ; il atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. »

L'âme et l'esprit ne sont pas deux substances différentes comme l'âme et le corps. Au point de vue philosophique, il n'y a dans l'homme que

l'âme et le corps. Qu'est-ce donc que la division de l'âme et de l'esprit ? Saint Paul lance dans le monde cette parole inconnue, comme un glaive de feu au milieu d'un champ de bataille, et s'en va n'expliquant rien. Sainte Catherine de Gènes relève le glaive de feu. Elle passe sa vie à commenter la parole de saint Paul ; mais son commentaire, par cela même qu'il est magnifique, augmente la nuit noire au lieu de la dissiper ; car ici, la nuit, c'est la lumière. Plus sainte Catherine développe la parole de saint Paul, plus elle dégage le mystère contenu, plus les ténèbres sacrées s'étendent et l'envahissent. Aussi, après chaque phrase elle sent grandir en elle l'impossibilité de parler ; mais le silence succombe à son tour devant un nouvel effort de langage qui ne naît que pour mourir. Ainsi la parole et le silence se succèdent, tous deux insuffisants, tous deux nécessaires. Chacun d'eux fait un effort pour racheter la misère de l'autre.

Ecoutons-la :

« Et l'esprit dit à l'âme : — Je veux me séparer de toi. Maintenant je te répondrai en paroles ; plus tard je te répondrai par des faits, et alors tu porteras envie aux morts. Tu as dérobé les grâces de Dieu ; tu les as rapportées à toi, tu te les appropries si subtilement que tu ne t'en aperçois pas.

« Et l'âme répondit : — Je reconnais mon larcin. J'ai volé les choses les plus importantes qui soient au monde. Mon péché est grand et subtil.

« Et l'esprit étant lui-même attiré par Dieu, quoique sans le savoir, attira tout à lui avec impétuosité, et l'âme fut consumée avec tous les sentiments corporels, et la créature demeura noyée en Dieu.

« Et l'âme s'écria : O langue, pourquoi parles-tu, puisque tu n'as pas de mots pour exprimer l'amour ?

« O mon cœur, pourquoi ne me consumes-tu pas ? Seigneur, vous m'avez montré une lumière nouvelle par laquelle j'ai vu que tout mon précédent amour n'était qu'amour-propre. Mes opérations étaient souillées, elles demeuraient cachées en moi, je les abritais sous votre ombre, et je me les appropriais ! Que dire de l'amour ? Je suis surmontée, je le sens opérer en moi et je ne comprends pas l'opération. Je me sens brûlée, et je ne vois pas le feu. O amour, tu m'as fermé la bouche. Je ne sais, je ne puis plus parler. Je ne veux plus chercher ce qui ne se peut trouver. »

Et après un silence, elle recommence à crier :

« O amour, celui qui te sent ne te comprend pas, et celui qui veut te connaître ne peut te comprendre. O cœur navré, tu es incurable, et, conduit à la mort, tu recommences à vivre ! Si je pouvais exprimer l'amour, il me semble que tous les cœurs s'enflammeraient. Avant de quitter cette vie, je voudrais être capable d'en parler une fois. Quelle chose délicieuse ce serait de parler de l'amour, si l'on trouvait des paroles ! L'amour re-

dresse les choses tortueuses et unit les contraires. O amour, comment appelez-vous les âmes qui vous sont chères ? »

Et le Seigneur répondit : « *Ego dixi, dii estis et filii Excelsi omnes.* Je l'ai dit : vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut. »

Après vingt-cinq ans, Dieu adressa Catherine à Cattaneo. Elle alla vers lui et lui dit : « J'ai persévéré vingt-cinq ans dans la voie spirituelle ; maintenant je ne puis supporter la violence des assauts intérieurs et extérieurs ; c'est pourquoi j'ai été pourvue de vous. Je crois que Dieu vous a confié le soin de ma personne toute seule et que vous ne devriez vous occuper que de moi. »

Et, parlant à un de ses enfants spirituels : « Si je parle de l'amour, disait-elle, il me semble que je l'insulte, tant mes paroles sont loin de la réalité. Sachez seulement que si une goutte de ce que contient mon cœur tombait en enfer, l'enfer serait changé en paradis. »

Tel est le langage de sainte Catherine de Gênes. Ce sont des discours, des cris, des sanglots et des silences, et chacune de ces choses appelle les autres à son secours, comme pour triompher avec leur aide des faiblesses de sa nature.

CHAPITRE XXIX

SAINT JOSEPH DE CUPERTINO.

J'étudiais l'autre jour une des intelligences les plus hautes, les plus subtiles, les plus larges, les plus étendues et les plus profondes : sainte Catherine de Gênes. Belle, spirituelle, admirée, ardente, elle avait beaucoup reçu de l'ordre naturel, avant de recevoir encore plus de l'ordre surnaturel. Elle était parée des parures de la femme avant d'être transfigurée des transfigurations de la sainte.

Voici aujourd'hui un spectacle qui fait contraste avec celui-là. Ceux qui disent que tous les saints se ressemblent prouvent seulement qu'ils ne connaissent ni les uns ni les autres. Le même esprit enveloppe et illumine les diverses natures, et c'est cette unité et cette variété qui réalise, dans sa réalité étymologique, le nouvel univers.

Si jamais homme fut doué pauvrement, ce fut saint Joseph de Cupertino. Toutes les splendeurs naturelles lui firent défaut. Il s'appelait lui-même frère *Ane*, et il fut en effet parmi les hommes ce qu'est l'âne parmi les animaux. Incapable de passer un examen, peut-être même de soutenir une

conversation ; incapable en même temps de soigner une maison, ou de toucher une assiette sans la casser ; dépourvu des aptitudes de l'esprit et de celles de la matière, il semblait également inapte à être un savant, et à être un bon domestique. Il avait l'air d'un esclave à peu près inutile, d'une bête de somme qui rend peu de services. Et cependant nous savons son nom Comment se fait-il qu'il ait trouvé place dans la mémoire des hommes ? A force de ne pas chercher l'estime des hommes, il l'a rencontrée dans sa forme la plus haute, et non-seulement l'estime, mais la gloire ! La chose du monde la plus invraisemblable pour lui, c'était la gloire. Elle est tombée sur lui ; elle l'enveloppe à jamais. Pendant que ceux qui courent après elle rencontrent quelquefois ou l'oubli ou la honte, elle s'est assise sur le front de Joseph, et a écrit devant son nom ce petit mot singulier et mystérieux : Saint. Joseph est devenu saint Joseph. Quelle chose étrange que cette force de faire des saints et de les déclarer tels, force dont l'Église a le monopole, et qu'on ne pourrait contrefaire sans un ridicule trop terrible pour être affronté ! Prenez le vieil invalide le plus chauvin qui existe, et essayez de lui faire dire : Saint Napoléon Ier. Jamais il n'osera. Il le voudrait qu'il ne pourrait pas. Ses lèvres se fermeraient.

Joseph naquit à Cupertino le 17 juin 1603. Fils d'artisans, chétif, maladif, méprisé de tout le monde, moqué par ses camarades, et même, chose

assez rare, rebuté par sa mère, travaillé d'un ulcère gangréneux, il passa son enfance entre la vie et la mort, dans une espèce de pourriture. Un ermite le frotta d'huile et le guérit.

Au moment de sa naissance, on saisissait, à cause des dettes de son père, le mobilier de sa famille, et il naquit dans une étable, où sa mère s'était réfugiée.

Quand, après avoir échappé à d'horribles maladies, il voulut embrasser la vie religieuse, ce fut une série d'échecs et de déceptions. Il sollicite son entrée en religion et ne l'obtient pas. Plus tard, il commence un noviciat ; il ne l'achève pas ; il rentre dans le monde. Puis il rentre au couvent. Repoussé de partout, il a l'air lui-même de ne savoir ce qu'il veut ni ce qu'il fait.

Ce fut chez les Franciscains qu'il se présenta d'abord. Il avait dix-sept ans. Deux de ses oncles appartenaient à l'Ordre et semblaient pouvoir aider son admission. On le refusa cependant, parce qu'il n'avait fait aucunes études. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'entrer chez les Capucins, en qualité de frère convers. Mais ce fut pour essuyer des rebuffades horribles.

L'incapacité naturelle et la préoccupation surnaturelle semblaient s'unir pour le rendre inapte à tout. Son incapacité naturelle éclatait et sa préoccupation surnaturelle échappait à tous les yeux. Ses oublis naturels, ses absorptions surnaturelles lui faisaient une vie prodigieuse qui semblait ridicule aux gens attentifs et médiocres dont

il était entouré. Toutes ces intelligences éveillées, mais vulgaires, jetaient un regard clairvoyant sur les défauts de Joseph, un regard aveugle sur ses grandeurs. Ces deux regards se complétant l'un par l'autre, on finit par le déclarer absolument insupportable. Saisi par l'extase au milieu des soins du réfectoire dont il était chargé, il laissait tomber les plats et les assiettes, dont les fragments étaient collés ensuite sur son habit, en signe de pénitence. Il servait du pain noir au lieu de pain blanc ; on le grondait. Il déclarait ne pas savoir distinguer l'un de l'autre. Pour transporter un peu d'eau d'un lieu dans un autre, il lui fallut un mois tout entier. Enfin on déclara qu'il n'était bon ni aux travaux matériels, ni à la vie spirituelle, et on le renvoya de la maison.

On lui ôta l'habit religieux. Il déclara plus tard avoir souffert en ce moment comme si on lui eût arraché la peau. Pour comble de malheur, il avait perdu une partie de ses habits laïques. Le chapeau, les bas, les souliers manquaient. Il s'échappa à moitié nu. Des chiens s'élançant d'une étable voisine l'assaillirent et mirent en pièces les haillons qui lui restaient. Des pâtres, le prenant pour un voleur, voulurent se jeter sur lui. Protégé par l'un d'eux contre la fureur des autres, il reprend sa course. Un cavalier se présente devant lui et, le poussant l'épée à la main, lui reproche d'être un espion.

Joseph arrive à Vitrara ; il se jette aux pieds de son oncle, qui le chasse en lui reprochant les

dettes de son père à Cupertino. Il se jette aux genoux de sa mère, qui lui répond : — Vous vous êtes fait chasser d'une maison sainte. Choisissez de la prison ou de l'exil ; car il ne vous reste qu'à mourir de faim.

Enfin, après bien des démarches, Joseph finit par être admis au couvent de la Grotella, pour y être chargé du pansement de la mule.

Joseph savait à peine lire et écrire. Or, il voulait être prêtre ! Jamais il ne put expliquer aucun des évangiles de l'année, excepté celui qui contenait ces mots : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ! » Joseph voulait passer l'examen du diaconat. L'Evêque ouvre le livre des Evangiles et tombe sur ces mots : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ! »

Il fit ainsi à Joseph la seule question à laquelle celui-ci pût répondre, et Joseph répondit. Il ne put retenir un sourire, mais il expliqua supérieurement l'Evangile. Restait le dernier examen celui du sacerdoce. Ici la chose se passe d'une manière encore plus surprenante. Tous les postulants, excepté Joseph, savaient leur affaire sur le bout du doigt. Les premiers qui passèrent l'examen, le passèrent d'une façon si brillante que l'Evêque s'arrêta avant de les avoir examinés tous, et, croyant l'épreuve inutile, admit en masse ceux qui restaient, et parmi eux Joseph, qui fut reçu sans examen. C'était le 4 mars 1628. Joseph était donc prêtre, malgré les hommes et les choses, malgré toutes ses incapacités reconnues, mais oubliées.

Il revint au couvent de la Grotella. Il y passa deux années terribles. La misère matérielle à laquelle il s'était condamné se compliqua d'une misère intérieure bien autrement terrible. Les consolations divines dont il avait été soutenu depuis l'enfance firent place à une sécheresse triste et morne qui augmentait tous les jours. Il écrivait plus tard à un ami : « Je me plaignais beaucoup de Dieu avec Dieu. J'avais tout quitté pour lui, et lui, au lieu de me consoler, me livrait à une angoisse mortelle. Un jour, comme je pleurais, comme je gémissais (oh ! rien que d'y penser, je me sens mourir !) un religieux frappe à ma porte. Je ne réponds pas ; il entre. « Frère Joseph, dit« il, qu'avez-vous ? Je suis ici pour vous servir. « Tenez, voici une tunique. J'ai pensé que vous « n'en aviez pas. » En effet, ma tunique tombait en lambeaux. Je revêtis celle qu'apportait l'inconnu, et tout mon désespoir disparut à l'instant même. » Personne ne connut jamais le religieux qui avait apporté la tunique.

A partir de ce moment, la vie de saint Joseph fut une des plus merveilleuses dont l'histoire fasse mention. Sa vie extérieure fut à la fois troublée et monotone. Pour éviter les foules qui le cherchaient, on le transportait d'un lieu dans un autre, et on le tenait presque en prison jusqu'à un déplacement nouveau. A chaque départ, Joseph disait : « Là où vous me conduirez, Dieu est-il ? » Et sur la réponse affirmative qui lui était faite, il répondait : « C'est bien. » Sa vie

intérieure offre la réunion des phénomènes extatiques et thaumaturgiques les plus variés et les plus sublimes, accomplis dans une nature et par une nature qui semblait contraire au sublime. Il pansait une mule ; il travaillait à la façon des bêtes de somme. Il savait à peine lire ; il s'appelait frère *Ane*, non par une fausse humilité, mais parce que sa simplicité, sa patience, sa vulgarité, sa bonhomie, son ignorance, son habitude de faire le gros ouvrage, l'ouvrage de l'esclave, son habitude de porter des fardeaux, d'obéir, de ne pas discuter, d'aller devant lui, lentement, tête basse, tout enfin lui donnait une certaine ressemblance avec la tête de l'âne. Peut-être même un entêtement naturel, vaincu par l'obéissance, ou transfiguré par la lumière, ajoutait à cette similitude.

Un jour on lui ordonna d'expliquer un passage du bréviaire. Joseph ouvre le livre et tombe sur les leçons de sainte Catherine de Sienne. La leçon portait : « *Catharina, virgo senensis, ex Benincaris piis orta parentibus.* Catherine, vierge de Sienne, née de Benincara, ses pieux parents. » Joseph, en lisant, supprime le mot : *ex Benincaris*, des Benincara. — On lui ordonna de relire. Malgré lui, il supprime encore le même mot. On lui ordonne de relire une troisième fois ; il persiste et supprime le même mot. On lui ordonne de regarder de plus près. Il a beau se fatiguer les yeux, il ne voit pas le mot qu'on lui ordonne de voir. Or, quelque temps après, la congrégation des Rites supprimait ce mot.

Cet homme, qui ne savait rien, qui ne comprenait rien, qui ne savait pas traiter avec les autres hommes, qui ne pouvait rien apprendre, qui n'avait aucune présence d'esprit ni aucune instruction, ni aucune habileté pour déguiser son ignorance, sortait vainqueur de tous les examens, de tous les interrogatoires, de toutes les épreuves auxquelles on le soumettait.

Au lieu d'apercevoir les hommes sous la figure qu'ils ont dans le monde, sous leur figure extérieure et visible, saint Joseph les voyait souvent sous la forme de l'animal qui représentait l'état de leur âme. Il sentait des odeurs qui n'existaient que pour lui, des odeurs spirituelles, mais qui lui semblaient matérielles. Il rencontrait un homme dont la conscience était en mauvais état : « Tu sens bien mauvais, lui disait Joseph, va te laver. » Et, après la confession, si la confession était bonne, il sentait une autre odeur. Ses sens spiritualisés étaient devenus des instruments de communication entre le monde des esprits et le monde des corps. Il sentait physiquement ce qui n'existait que moralement. Sa personne était devenue une espèce de symbolisme vivant qui éclairait le monde visible par un reflet sensible du monde supra-sensible.

La madone de Grotella était le point où il avait laissé son cœur. C'était au pied de cette madone que cet homme extraordinaire avait passé de longues heures dans une contemplation profonde. La contemplation était tellement sa vie qu'il n'avait

jamais pu, parmi les travaux les plus grossiers, se distraire d'elle. Tout enfant, il s'arrètait, à une époque où le nom même de l'extase lui était inconnu, il s'arrêtait, saisi par l'esprit, dans cette attitude à la fois simple et étonnante qui lui valut le surnom de *bouche béante*. Et quand on songe à la vulgarité de sa nature, quand on songe qu'il était un âne, on est frappé de cette réunion violente des choses opposées qui donnent aux œuvres divines un de leurs caractères les plus particuliers et les plus distinctifs. Les œuvres divines portent le caractère des oppositions résolues dans l'unité.

En effet, frère Ane volait dans l'air comme un oiseau. Il n'y a guère, dans la vie des saints, un autre exemple de la même faculté poussée si loin.

Saint Denys, parlant d'Hiérothée, son maître, disait : « Cet homme n'était pas seulement le disciple, il était l'expérimentateur des choses divines. » On en peut dire autant de saint Joseph, qui ne ressemblait certes pas *naturellement* à Hiérothée. Joseph passa une partie de sa vie en l'air, réellement et physiquement en l'air, entre le ciel et la terre, suspendu. En même temps, il était le meilleur ami des animaux.

Joseph appartient à la famille des saints qui compte parmi ses caractères les plus particuliers l'amitié des bêtes et la familiarité de toutes les créatures. Je reviens encore ici sur ce mot incompris et que je ne comprends pas moi-même, en

le prononçant : la simplicité. On dirait que c'est à elle qu'appartiennent certaines faveurs visibles, plus frappantes pour l'homme que d'autres grâces.

Un jour, il promit à des religieuses un oiseau qui leur apprendrait à chanter. Et tous les jours, aux offices du matin et du soir, voici qu'un oiseau paraît sur la fenêtre du chœur, prévenant et ranimant le chant des religieuses. Un jour, il disparut. On s'en plaignit à Joseph. « L'oiseau a bien fait, répondit le saint. Pourquoi l'avez-vous insulté ? » En effet, une religieuse lui avait fait je ne sais quelle insulte. — Cependant Joseph promit le retour de l'oiseau, qui revint. Sans doute, il avait oublié ou bien il avait pardonné. Cette fois, il établit sa demeure parmi les religieuses. Mais, une des sœurs lui ayant attaché un grelot à la patte, il disparut quelque temps après. Joseph le rappela encore « Je vous avais donné un musicien, dit-il aux religieuses, il ne fallait pas en faire un sonneur de cloches. Il est allé veiller près du tombeau de Jésus-Christ. Mais il reviendra. » En effet, il revint et il ne disparut qu'avec le saint.

Un jour, près du bois de Grotella, saint Joseph rencontre deux lièvres : « Ne vous éloignez pas, leur dit-il ; ne vous éloignez pas de la madone ; car beaucoup de chasseurs vous poursuivent. » Au bout de quelques minutes, l'un d'eux est surpris et poursuivi par les chiens. Mais la porte de l'église est ouverte ; il traverse la nef et se jette dans les bras du saint « Ne t'avais-je pas aver-

ti ? » lui dit Joseph. Les chasseurs surviennent échauffés et réclament bruyamment leur proie. « Ce lièvre, leur répond le saint, est sous la protection de la madone. Vous ne l'aurez pas. » Puis il bénit le quadrupède et le remet en liberté. Pendant qu'il revenait de la chapelle au couvent, il rencontra l'autre lièvre, qui vint à lui épouvanté. Le chasseur, qui était le marquis Côme de Pinelli, seigneur de Cupertino, lui demande s'il a vu le lièvre. « Le voici dans les plis de ma tunique, répond Joseph. Ce lièvre est à moi ; épargnez-le, et ne venez plus chasser ici, car vous l'effrayez. » Puis, parlant au lièvre : « Cache-toi là-bas dans ce buisson et ne bouge pas. » Les chiens, qui voyaient leur proie, restaient immobiles et frémissants, mais cloués à leur place.

Un orage avait détruit presque toutes les brebis d'un petit village. Les pâtres désolés allèrent trouver Joseph. Le saint toucha une à une les brebis mortes. « Au nom de Dieu, lève-toi, » leur disait-il en les touchant. Et les brebis se levèrent. Une d'elles retomba. Joseph, d'une voix plus énergique et presque irritée, lui crie : « Au nom de Dieu, lève-toi et reste debout. » Une autre fois il attira des moutons dans la chapelle de Sainte-Barbe. Sautant par-dessus les barrières, et quittant leurs gras pâturages, les moutons accouraient en foule, appelés par Joseph à la prière.

Au seul nom de Jésus et de Marie prononcé devant lui, il arrivait que saint Joseph quittait le monde et s'envolait, même matériellement. Sou-

vent ses extases débutaient par un grand cri. Mais ce cri ne faisait pas peur, et cette constatation fut importante pour sa canonisation. L'Eglise prend des précautions immenses pour discerner les esprits. L'Esprit-Saint donne la sécurité, même au milieu d'apparences terribles ; l'Esprit mauvais agite, même au milieu d'apparences tranquilles.

Un jour, dom Antonio se promenait avec Joseph dans le jardin. « Frère Joseph, dit Antonio, que Dieu a fait un beau ciel ! » Joseph pousse un cri, s'envole et va se poser à genoux sur la cime d'un olivier. La branche, dit l'enquête, se balançait comme sous le poids d'un oiseau. Il y resta environ une demi-heure. — Si l'extase le surprenait pendant la messe, Joseph, revenant à lui, reprenait le saint sacrifice au point précis où il l'avait laissé, sans se tromper d'une cérémonie, d'une syllabe ou d'un geste. Trois peintres qui devaient orner sa chapelle convinrent de placer au-dessus de la porte un tableau de l'Immaculée-Conception. Joseph était là ; on eût dit que le mystère intérieur dont l'image allait être fixée par le pinceau lui apparaissait. « L'Immaculée-Conception, cria-t-il, oh ! quel sujet ! » Et il tomba à genoux, ravi en extase. — Un jour à l'église, sa main, pendant le ravissement, se trouva étendue sur la flamme de deux torches. Quelque temps immobiles de stupeur, les spectateurs songent enfin à écarter les flambeaux. Mais ses mains ne portaient aucune trace de brûlure. — Un jour un

ouvrier, laissant tomber son outil, se fit une large blessure. Fra Ludovico réveille Joseph qui était en extase et lui montre le sang. Joseph touche ce doigt à demi-coupé, l'entoure d'une bandelette et dit à l'ouvrier : « Tu peux travailler. » L'ouvrier était guéri. C'était une croix qu'il fabriquait. « Plantons-la, » dit Joseph. Mais elle était si lourde qu'on ne pouvait la planter. Joseph s'impatiente, jette son manteau, franchit au vol l'espace de quinze pas, saisit la croix comme une paille et la plante dans l'excavation préparée.

Il faudrait un volume entier. Je renvoie le lecteur à la *Vie de saint Joseph, par Dominique Rovino* (1).

Tel fut saint Joseph. S'il n'avait pas existé, personne ne l'inventerait. Il est extraordinaire parmi les extraordinaires. Il n'y a guère de saint, dans les Bollandistes, qui déroute plus que lui les habitudes humaines.

1. Chez Poussielgue, rue Cassette, 27.

CHAPITRE XXX

SAINT DENYS

J'ai déjà remarqué que chaque élu reçoit l'attrait surnaturel suivant une forme qui s'adapte à son caractère propre. Saint Augustin est appelé par un livre ; saint Paul par la foudre, les Rois Mages par une étoile. Saint Denys, lui, fut appelé par une éclipse de soleil.

Le Docteur de la négation transcendante, celui qui devait épuiser, pour nommer Dieu, la parole humaine et déclarer ensuite qu'aucun nom ne suffirait, et faire mourir la parole dans le silence supérieur, celui-là fut appelé par une éclipse de soleil. Il était loin du Golgotha ; il était sur les bords du Nil, le jour du crucifiement, quand il reçut en Egypte la visite de l'obscurité.

Il comprit qu'une commotion agitait le ciel et la terre. Se souvenant de la leçon solennelle que l'ombre lui avait donnée, le Vendredi-Saint, il se réfugia dans l'ombre sacrée pour y vivre au-dessus des pensées humaines.

Après avoir écouté les paroles de la nuit, il entendit les paroles de saint Paul ; il entendit les paroles de Hierothée ! Quel homme ! Disciple de

saint Paul et Maître de saint Denys ! Maître de saint Denys ! quel titre ! Quel homme devait être celui après lequel saint Denys n'osait plus parler ? Quel homme que celui qui rendit saint Denys timide et qui l'inclina vers le silence énorme dont il ne sortait que par un effort, dont il s'accusait de sortir, disant à ses contemporains et à la postérité qu'après la parole d'Hiérothée il avait honte de la sienne ! Ce fut un jour solennel dans l'histoire intellectuelle et morale du monde que celui où saint Denys comparut devant l'Aréopage d'Athènes. Athènes ! Quels souvenirs parfaitement païens ce nom réveille ! Et cependant, voici le Foudroyé du chemin de Damas qui arrive là un jour, entre le Parthénon et le temple de Thésée, avec son bâton et sa parole. Mais entre le Parthénon et le temple de Thésée, il y avait un autel dressé au Dieu inconnu : l'invincible espérance avait l'air de s'être réfugiée là. Dans cette patrie de l'erreur et de l'erreur systématique, dans cette Athènes subtile, railleuse et médiocre, dans cette capitale du paganisme, le Dieu inconnu s'était réservé une place inconnue. Et saint Paul en profita. Saint Paul et Athènes ! Quel contraste immense ! Si saint Jérôme avait parlé devant l'Aréopage, à la bonne heure, cela se comprendrait ! Mais saint Paul ! le grand contemplateur de la rhétorique, l'ennemi juré des phrases, des subtilités, des querelles de mots, qui ne veut rien invoquer des choses de la sagesse humaine, le voilà devant cette Athènes

qui imposa la finesse et la petitesse même au génie grandiose et oriental de Platon. C'est devant cette assemblée que saint Paul porte la parole. Mais, au nom du Dieu inconnu, quelqu'un se lève pour le suivre. C'est Denys, qui sera saint Denys. C'est celui qui se promenait en Egypte le Vendredi-Saint, pendant l'éclipse de soleil ; c'est celui qui dit alors : « Il se fait en ce moment une révolution dans les choses divines. » C'est celui qui plus tard écrira le *Traité des noms divins* ; et peut-être qu'au nom du Dieu inconnu il sentit frémir en lui l'Esprit qui allait l'emporter.

Denys, le dépositaire de la science grecque et de la science égyptienne, qui portait en lui la métaphysique occidentale et la métaphysique orientale ; Denys, qui va devenir saint Denys, se fait le disciple d'Hiérothée, et quand, devenu saint Denys, il ose ouvrir la bouche, c'est pour s'excuser en tremblant, car Hiérothée a parlé.

« Il convient, dit le grand saint Denys, de repousser un reproche qu'on pourrait me faire. Puisque mon illustre maître Hiérothée a fait un admirable recueil des éléments de théologie, devais-je écrire après lui ? Certainement, s'il eût développé la somme entière de la théologie, nous ne serions jamais tombés dans cet excès de folie et de témérité d'imaginer que nous parlerions des mêmes choses d'une façon plus profonde et plus divine que lui ; nous n'aurions pas commis cette lâcheté envers notre ami et maître, auquel, après saint Paul, nous devons l'initiation à la science

divine, nous n'eussions pas essayé de prendre sa place et de lui dérober la gloire de ses sublimes enseignements. Mais comme il exposait sa doctrine d'une façon vraiment élevée, comme il cachait sous un seul mot beaucoup de choses, destinées aux grandes intelligences, nous avons reçu l'ordre de développer, à l'usage des petits et des faibles, les pensées que nous a transmises cet immense génie. Je vous ai envoyé son livre ; vous me l'avez renvoyé, déclarant qu'il surpasse la portée ordinaire. En effet, je le regarde comme le guide des esprits avancés dans la perfection, qui vient à la suite des oracles des apôtres, et je crois qu'il faut le réserver aux hommes supérieurs. »

Quel était donc cet homme, quel était donc ce philosophe auprès de qui saint Denys n'est qu'un maître élémentaire, un vulgarisateur qui met les choses sublimes à la portée des foules, lui, saint Denys ! Et s'il fallait compter sur la terre combien d'esprits sont capables de comprendre, même de loin ce *vulgarisateur*, le dénombrement de cette partie de la population du globe serait bientôt fait. Saint Denys a eu raison de parler. Au lieu de diminuer la gloire de son maître, c'est lui qui en a perpétué le souvenir. Les œuvres d'Hiérothée sont en partie perdues ! Il paraît que la terre n'était pas digne de les garder. Mais nous en connaissons par saint Denys la substance. La doctrine d'Hiérothée a été étudiée, analysée, développée par son sublime élève. Dans cet aperçu

rapide, plus historique que métaphysique, je n'essayerai pas de la commenter. Je l'ai fait dans deux ouvrages (1).

J'indique seulement ici quelques faits peu connus, et je ferai quelques citations aussi sublimes qu'ignorées.

Jésus-Christ avait quitté la terre, laissant sa mère à saint Jean.

Saint Denys voulut voir la Vierge. Il fallait une lettre de recommandation. Il paraît que saint Paul la lui donna. Saint Denys fut reçu.

C'était à Ephèse probablement. Quand il rendit compte de son entrevue :

« J'ai fait un effort, dit-il, pour me souvenir qu'il n'y a qu'un Dieu. J'ai fait un effort pour ne pas tomber à genoux et adorer la créature. »

Quelque temps après Marie, mère de Dieu, mourait en présence des apôtres. Cette réunion extraordinaire des douze hommes dispersés dans le monde offre un caractère frappant qui n'a peut-être jamais été suffisamment remarqué. Quelle singulière solennité ! Ces pêcheurs galiléens, devenus tout à coup orateurs et thaumaturges, se dispersent aux quatre vents du ciel. Le souffle qui les emporte touche à la fois l'Orient et l'Occident. Ils vont à Rome ; ils vont en Perse ; ils vont dans l'Inde. Celui qui avait peur

1. *L'Homme*, par Ernest Hello, chap. Saint Denis l'Aréopagite. *M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme au dix-neuvième siècle* par Ernest Hello (Douniol).

des plaisanteries d'une servante va mourir tout là l'heure crucifié la tête en bas. Ils sont partis; es voilà qui reviennent pour un moment. Ils suspendent un moment leurs gigantesques travaux. Caligula régnait probablement, à moins que ce ne fût Claude, ou déjà Néron; car l'année est inconnue. Cette femme obscure, dont les peuples ni les rois n'ont entendu parler, va mourir à Ephèse. Le bruit s'en répand mystérieusement; porté sur l'aile de je ne sais quel oiseau, il va aux extrémités de la terre.

Marie va mourir. Les apôtres reviennent, avec eux Hiérothée et Denys.

Le souvenir de la mort de Marie et des paroles prononcées autour d'elle par les apôtres réunis réveille chez saint Denys cette admiration fidèle, éternelle, enthousiaste du disciple pour le maître; admiration touchante et presque naïve, qui fait éprouver à l'Aréopagite, toutes les fois que le nom glorieux de son maître tombe sous sa plume, le besoin de s'excuser, de lui rendre hommage et de s'effacer devant lui.

« Je me suis abstenu scrupuleusement, dit-il, de toucher aucunement à tous ces points que notre glorieux maître a expliqués clairement, pour ne pas toucher à ce qu'il a dit. *Toute parole vient mal après la sienne.* (Quel enthousiasme dans ce mot! « Toute parole vient mal après la sienne, car il brillait même entre nos pontifes inspirés, comme vous avez pu le constater vous-même, quand

vous et moi nous vînmes contempler le corps sacré qui avait produit la Vie et porté Dieu. Là se trouvaient Jacques et Pierre, chefs suprêmes des théologiens. Alors il sembla bon que tous les pontifes, chacun à sa manière, célébrassent la toute-puissante bonté du Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. Or, après les apôtres, Hiérothée surpassa les autres orateurs, ravi et transporté hors de lui-même, profondément ému des merveilles qu'il publiait, et admiré par tous les assistants, amis ou étrangers, comme un homme inspiré du ciel. J'ose dire que Hiérothée *fut le panégyriste de la divinité !* Mais à quoi bon vous redire ce qui fut prononcé en cette glorieuse assemblée ? Car, si ma mémoire ne me trompe pas, j'ai entendu répéter par votre bouche, Timothée, quelques fragments de ces louanges divines. »

Si, descendant de là-haut, nous nous souvenons de la nature humaine, si prompte à dénigrer, même quand elle estime, même quand elle admire, si prompte à rabaisser, fût-ce par un petit mot presque imperceptible, celui qui vient de s'élever au-dessus de vous, nous serons plus profondément pénétrés de cet enthousiasme humble et brûlant en vertu duquel saint Denys se cache et s'efface derrière son maître. Plus il se cache, plus il se montre. Plus il s'abaisse, plus il s'élève. Le lecteur ne sait trop qui admirer le plus et confond dans une louange commune le maître qui a su faire un tel disciple, et le disciple qui a su porter de cette façon le poids d'un

tel maître. Car c'est une charge, c'est une responsabilité, c'est un fardeau, qu'un tel dépôt, le dépôt qu'Hiérothée avait confié à Denys, et la simplicité qui ne se regarde pas était aussi nécessaire, pour le garder fidèlement, que l'intelligence qui regarde la lumière.

Si Hiérothée fut le métaphysicien des choses supérieures, il est évident qu'il ne s'en tint pas à la théorie. Denys le caractérise par ce mot superbe : *Erat patiens divina.* « Il était le patient des choses divines. » *Patient* signifie expérimentateur. Il était le sujet des opérations divines. Nous trouvons dans ses hymnes sur l'amour divin un passage, cité par saint Denys, qui nous ouvre quelque horizon sur il nature des pensées de son maître.

« Par l'amour, dit Hiérothée, par l'amour, quel qu'il soit, divin, angélique, rationnel, animal ou anstinctif, nous entendons cette puissance qui établit et maintient l'harmonie parmi les êtres, qui incline les plus élevés vers ceux qui le sont moins, dispose les égaux à une fraternelle alliance, et prépare les inférieurs à l'action providentielle des supérieurs......... Rassemblons et résumons tous ces amours divisés en un seul et universel amour, père fécond de tous les autres. A une certaine hauteur apparaîtra le double amour des âmes humaines et des esprits angéliques, et bien loin, bien loin par delà brille et domine la cause incompréhensible et infiniment supérieure de tout amour, vers laquelle aspire unanimement l'amour de tous les êtres, en vertu de leur nature propre......

Ramenant donc tous ces ruisseaux divers à la source unique, disons qu'il existe une force simple, spontanée, qui établit l'union et l'harmonie entre toutes choses, depuis le souverain bien jusqu'à la dernière des créatures, et de là remonte par la même route, à son point de départ, accomplissant d'elle-même, en elle-même et sur elle-même, sa révolution invariable. »

Ces considérations générales nous indiquent à peu près la nature du regard qu'il jetait sur la création. La page que je vais citer nous donnera une idée de la hauteur de ses vues théologiques et du coup-d'œil qu'il jetait sur l'incarnation du Verbe.

« La divinité du Seigneur Jésus-Christ, dit Hiérothée, est la cause et le complément de tout ; elle maintient les choses dans un harmonieux ensemble sans être ni tout ni partie ; et cependant elle dit tout et partie, parce qu'elle comprend en elle et qu'elle possède par excellence le tout et les parties. Comme principe de perfection, elle est parfaite dans les choses qui ne le sont pas ; et, en ce sens qu'elle brille d'une perfection supérieure et antécédente, elle n'est pas parfaite dans les choses qui le sont. Forme suprême et originale, elle donne une forme à ce qui n'en a pas, et dans ce qui a une forme elle en semble dépourvue, précisément à cause de l'excellence de la sienne propre. Substance auguste, elle peut s'incliner vers les autres substances sans souiller sa pureté, sans descendre de sa suprême élévation. Elle dé-

termine et classe entre eux les principes des choses et reste éminemment au-dessus de tout principe et de toute classification. Elle fixe l'essence des êtres. Sa plénitude apparaît en ce qui manque aux créatures. Sa surabondance éclate en ce que ces créatures possèdent. Indicible, ineffable, supérieure à tout entendement, à toute vie, à toute substance, elle a surnaturellement ce qui est surnaturel et suréminemment ce qui est suréminent. De là vient (et puissent nous concilier miséricorde les louanges que nous donnons à ces merveilles qui surpassent l'intelligence et la parole) ; de là vient qu'en s'abaissant jusqu'à notre nature et s'unissant à elle, le Verbe divin fut au-dessus de notre nature, non-seulement parce qu'il s'est uni à l'humanité, sans altération ni confusion de sa Divinité, et que sa plénitude infinie n'a pas souffert de cet ineffable anéantissement, mais encore, ce qui est admirable, parce qu'il se montra supérieur à notre nature dans les choses mêmes qui sont propres à elle, et qu'il posséda d'une façon transcendante ce qui est à nous, ce qui est de nous. »

C'est ainsi que saint Hiérothée parlait de l'Incarnation. Les ouvrages d'Hiérothée sont perdus pour la plupart. Perte incalculable dont personne ne mesure la dimension. J'ai voulu demander à l'histoire ses trop rares documents, et reconstruire un peu la grande figure d'Hiérothée, et offrir au lecteur la gloire presque oubliée de cet illustre inconnu.

CHAPITRE XXXI

SAINTE THÉRÈSE.

Voici la plus célèbre des contemplatives. Pourquoi la plus célèbre? Je n'en sais absolument rien. La plus célèbre et la plus pardonnée. Le caractère général des contemplatifs, c'est d'arrêter la colère et l'ironie des hommes. Le lieu où ils vivent est déjà par lui-même irritant pour les aveugles, à cause de la lumière dont il est rempli. La nature de leurs actes prête admirablement à l'ironie toutes les occasions d'éclater. Le principe et la fin de leurs actions échappent tous deux aux regards des hommes. L'action elle-même tombe seule sous ce regard, isolée, destituée de son principe, destituée de son but, dépouillée de l'atmosphère où vit l'esprit qui l'anime. Ainsi lancée sur le terrain du monde, sans explication, la vie du contemplatif est une étrangère et on la prend pour une ennemie. Les hommes ne savent que penser de ces étrangers qu'on appelle des saints, non pas étrangers par leur indifférence, mais étrangers par leur supériorité, et, ne sachant que penser, les hommes se mettent à rire. Ils rient parce que le rire éclate quand une chose apparaît sans rapport avec les autres

choses, de même que les larmes coulent quand le rapport apparaît profond.

Pour faire pleurer, que faut-il? Il faut faire sentir profondément les rapports des personnes, leurs affections, leurs amitiés, leurs ressemblances, leurs parentés intérieures, toutes leurs intimités, toutes leurs joies, toutes leurs douleurs; car la joie et la douleur sont des relations senties.

Pour faire rire, que faut-il? Il faut isoler une personne ou une chose, la présenter toute seule, en supprimant tout ce qui l'avoisine, en détruisant toutes les relations d'esprit, de lumière et d'amour par lesquelles elle tient au monde visible ou au monde invisible. Le spectacle d'un individu qui ne ressemble pas à ceux au milieu desquels il vit, plus isolé que dans un désert, est l'occasion et l'élément du rire.

Voilà pourquoi le monde rit des saints, surtout des saints contemplatifs, parce que la contemplation est, de toutes les choses saintes, celle qu'il comprend le moins. Eh bien! par une exception bizarre, il rit peu, ou ne rit pas de sainte Thérèse. M. Renan la déclare admirable. Toutes les femmes à imagination ont un certain penchant pour elle. Tous les artistes la respectent; toutes les fois que son nom paraît, une louange assez vive est dans le voisinage.

Saint Augustin et sainte Thérèse partagent ce privilège : ils sont estimés. Saint Augustin et sainte Thérèse jouissent d'une immunité.

Pourquoi cette immunité ? à quoi tient-elle ? Sainte Thérèse est cependant, autant que qui que ce soit, dans les voies extraordinaires. Sa vie est pleine de visions, de révélations. Elle nage dans le surnaturel comme un poisson dans l'eau.

Pourquoi donc le monde ne s'en moque-t-il pas? Cette question très profonde trouverait peut-être sa solution dans la nature du rire telle que je viens de l'indiquer tout à l'heure.

Saint Augustin et sainte Thérèse ne paraissent pas ridicules, comme les autres saints, aux yeux des hommes, parce qu'ils semblent montrer entre les hommes et eux des relations évidentes et subsistantes, au sommet même de leur sainteté. Les hommes les trouvent moins isolés sur la terre que beaucoup d'autres. C'est qu'en effet ces deux saints mettent dans leurs récits leurs faiblesses en évidence.

Saint Augustin et sainte Thérèse racontent si bien leurs faiblesses, qu'ils établissent entre le lecteur et eux une espèce de trait d'union. Les vanités de celle-ci, les erreurs de celui-là, permettent au lecteur de trouver en lui et en elle une certaine ressemblance de lui-même. Les deux conversions, différentes comme leurs fautes, semblent les avoir préservés sans les avoir séparés, et quelque chose persiste au fond de ce saint, au fond de cette sainte, qui, sans flatter la nature déchue, l'invite cependant à regarder. Leur éloquence est à peu près du même genre : naïve, pénétrante, intime et véridique. Tous deux ont

écrit leur vie, dans la pureté profonde de leur esprit et de leur âme. Tous deux sont agités, inquiets, même au lieu d'où semblent bannies l'agitation et l'inquiétude. Saint Augustin garde dans la paix religieuse des doutes philosophiques. Cet esprit remuant cherche, cherche toujours. Il remue, il questionne. Il ne s'endort jamais. Sainte Thérèse, poursuivie sur les hauteurs du Carmel par des doutes d'une autre espèce, moins philosophiques et plus déchirants, se demande si elle est dans la voie de Dieu ou si elle est la victime des illusions de l'ennemi.

Saint Augustin représente assez bien la recherche de l'homme : quelle est la vérité de mon esprit ? Sainte Thérèse représente assez bien la recherche de la femme : quelle est la vérité de mon âme ? Saint Augustin cherche hors de lui, sainte Thérèse au fond d'elle-même : tous deux ingénieux, tous deux profonds, tous deux habiles dans les choses divines, habiles aussi dans les choses humaines, tous deux subtils, tous deux troublés.

La simplicité ne les caractérise ni l'un ni l'autre. La simplicité accompagne très bien le génie, elle accompagne rarement l'esprit, dans le sens français du mot. Or saint Augustin et sainte Thérèse étaient, au plus haut point, des gens d'esprit. L'amabilité humaine les distingue et les suit. On voudrait les connaître, même indépendamment de leur sainteté. C'est apparemment ce parfum terrestre qui leur donne le privilège, étrange

pour des saints, de trouver grâce aux yeux des hommes. Leurs siècles à tous les deux étaient des siècles subtils, chercheurs, métaphysiciens, et ils respirèrent l'air qu'il fallait pour nourrir à la fois leurs qualités et leurs défauts.

Toute la vie de sainte Thérèse, avant sa conversion, se résume en un mot : Vanité. Il est vrai que ce mot contient tout, puisqu'il signifie le vide. La vanité, qui est le vide, s'oppose directement à la plénitude, qui est Dieu, et ceux qui comprennent ces mystères intérieurs ne s'étonneront pas des repentirs longs et profonds, qui, portant sur les fautes que le monde croit légères, pourront paraître exagérés aux esprits superficiels. Le monde ! tel était en effet l'ennemi personnel et le tentateur intime de sainte Thérèse. J'ai expliqué quelque part quelle différence il y a entre le péché et l'esprit du monde (1) : l'esprit du monde est essentiellement le péché, mais le péché n'est pas toujours l'esprit du monde. Eh bien ! saint Augustin luttait directement contre le péché, sainte Thérèse contre l'esprit du monde, et ces tentations si subtiles que lui donnaient, même au comble de sa hauteur, les conversations du parloir, conversations mondaines, mais non pas scandaleuses, montrent bien de quelle nature était l'ennemi, petit, mais robuste, qui la poursuivait

1. Voyez l'*Homme*, par Ernest Hello.

sur la montagne sans être complètement tué par l'atmosphère dévorante et brûlante du Carmel.

Je ne raconterai pas ici la vie de sainte Thérèse; elle est beaucoup trop connue, grâce au privilège dont je parlais tout à l'heure, pour avoir besoin de narration. Mais j'indiquerai volontiers la nature de son combat. C'est le combat de l'âme et de l'esprit. L'âme chez elle veut être toute à Dieu. L'esprit est retenu, poursuivi et tenté par le souvenir humain et même mondain des choses humaines et même mondaines. Jamais rien de grossier dans ces tentations : ce sont des nuances, des finesses, des délicatesses spirituelles et intellectuelles ! L'âme veut être toute à Dieu. L'esprit semble par moments accepter l'ombre d'un partage. L'âme croit, sent, voit qu'elle est toute à Dieu. L'esprit, plein de réflexions et de troubles, admet l'illusion comme possible et probable. Tout favorise en elle et autour d'elle le doute. La longue illusion de ses directeurs semble le reflet de ses propres tentations qui s'extériorent et lui parlent par des voix étrangères. D'un côté Dieu l'emporte, et voilà la part de l'âme transportée, ravie, qui vole sur la montagne, dans la liberté de l'amour qui l'appelle. D'un autre côté, elle hésite, elle doute; on hésite, on doute; personne ne sait plus le chemin; on regarde de tous côtés avec une agitation stérile; plus on regarde, moins on voit, et voilà la part de l'esprit. L'obéissance fut la voie par où l'esprit passa pour rejoindre l'âme sur la hauteur. Quand Jésus-Christ apparaissait à sainte Thérèse

et qu'elle refusait, par obéissance, l'apparition méconnue préparait sa délivrance ; elle acceptait le mystère terrible qui lui était préparé ; la vérité allait se faire jour, et saint Pierre d'Alcantara approchait, appelé par l'obéissance.

C'est la réflexion, dépourvue de lumière et de simplicité, qui enchaînait l'esprit, le séparait de l'âme, et ce déchirement terrible fut le supplice de sainte Thérèse. Son confesseur ayant consulté cinq ou six maîtres, tous furent d'avis que les phénomènes spirituels dont sainte Thérèse était l'objet venaient du démon. L'oraison lui fut interdite, et la communion retranchée. On lui défendit la solitude. On prit contre Dieu toutes les mesures possibles. Il lui fallut insulter de toutes les manières celui qui apparaissait. L'absence des grâces sensibles devint aussi pour elle une torture singulière. A une certaine époque, elle désirait la fin de l'heure marquée pour la prière. Car le don de la prière facile lui était refusé. Le temps et l'éternité semblent représenter les deux aspects de la vie de sainte Thérèse. Elle passa des heures horribles, et elle avait le sentiment profond du jour qui ne doit pas finir. Dans son enfance, lisant la Vie des saints, elle s'arrêtait pour s'écrier : Éternellement ! éternellement ! — Et elle sentait une impression spéciale et étrange quand on chantait au *credo : Cujus non erit finis*. Elle avait besoin de l'assurance que le règne n'aura pas de fin.

Enfin saint Pierre d'Alcantara apporta la lu-

mière, et avec elle l'activité, et avec elle le repos. Il jugea et décida que les lumières de sainte Thérèse étaient des lumières divines. Louis Bertrand, Jean d'Avila et Louis de Grenade partagèrent ce sentiment. La question fut décidée. Sainte Thérèse écrivit sa vie et les *Sept châteaux de l'âme.* Ceux qui croient que les saints se ressemblent devraient dire aussi qu'il n'y a dans la création qu'une fleur. Rien de plus différent que les types des Élus, même de ceux qui offrent entre eux au premier coup d'œil le plus de ressemblance. Pendant qu'Angèle de Foligno, ravie tout à coup d'une façon imprévue et terrible, perd le sentiment des choses qu'elle ne sait pas, étrangère à tout, à cause de sa hauteur, ne pouvant plus parler de Dieu, ne sachant plus quel nom lui donner, ravie dans un amour qui prend la ressemblance de l'horreur, d'une horreur défaillante et transportée où le cri se mêle au silence; sainte Thérèse, elle, garde la vue constante et claire des états qu'elle traverse, des étapes qu'elle parcourt, des phases par où elle passe, des résidences où habite son âme. Peut-être les doutes, les questions, les analyses, les lenteurs, les études qu'on faisait autour d'elle, à propos d'elle, et qu'on lui faisait faire sur elle-même, ont-elles développé dans son intelligence cette lucidité méthodique. Dans les *Sept châteaux de l'âme* elle détermine avec précision le point où cette région finit, le point où cette région commence. On dirait une carte de géographie. Peut-être cette faculté d'analyse la

rend-elle plus supportable aux lecteurs ordinaires. Comme elle raconte son ascension, on lui pardonne même de s'être laissée enlever.

Angèle de Foligno, parlant de la Passion de Jésus-Christ, s'écrie : « Si quelqu'un me la racontait, je lui dirais : C'est toi qui l'as soufferte ; et si un ange me prédisait la fin de mon amour, je lui dirais : C'est toi qui es tombé du ciel. »

L'acte surnaturel d'Angèle de Foligno ressemble un peu à l'acte naturel du génie, qui arrive sans qu'on l'ait vu marcher. L'acte surnaturel de sainte Thérèse ressemble un peu à l'acte naturel du talent, qui raconte son voyage et dit par où il passe.

Jamais la pratique de la contemplation ne fait oublier longtemps de suite à sainte Thérèse la théorie. La fondation de ses couvents marche simultanément avec ses illuminations intérieures. Elle opère extérieurement sa réforme visible du Carmel, comme elle en opère elle-même l'invisible ascension. Elle bâtit des couvents, comme elle construit spirituellement et décrit minutieusement les châteaux de l'âme. Elle est analytique ; elle est savante ; elle dessine ; l'architecture lui est familière. Enfin c'est par elle que se propage la dévotion à saint Joseph, qui est appelé le patron des âmes intérieures, et qui est aussi fréquemment invoqué, quand les intérêts pécuniaires sont en jeu.

C'est à saint Joseph que sainte Thérèse attribua la grâce d'avoir enfin obtenu saint Pierre

d'Alcantara. Saint Pierre d'Alcantara coupa en deux la vie de sainte Thérèse. Avant lui, les ténèbres; après lui, la lumière. C'est lui qui porta le flambeau dans l'abîme.

Saint Jean de la Croix se joignit à ce groupe illustre. Sainte Thérèse, saint Pierre d'Alcantara, saint Jean de la Croix, inséparables dans l'histoire, brillent comme trois étoiles de première grandeur dans le ciel invisible. Ce ciel a sans doute comme l'autre ses constellations. Sainte Thérèse, saint Pierre d'Alcantara, saint Jean de la Croix forment une constellation.

Ces trois étoiles sont fort différentes entre elles. Sainte Thérèse avait une vivacité rare d'esprit et d'imagination. Saint Jean de la Croix, homme sévère et purement intérieur, avait une défiance inouie de l'esprit et de l'imagination. Et cependant il lui fut favorable, parce qu'il était éclairé. Et tous deux, un jour, parlant de la Trinité, tombèrent en extase.

CHAPITRE XXXII

SAINT JUDE.

Il y a, dans l'histoire, certains hommes auxquels s'attache l'idée d'une grandeur particulière, et qui deviennent plus particulièrement que d'autres des types, des patrons. Il y a des hommes qui font sur l'âme humaine une impression particulière. Quand l'homme auquel se prend ainsi l'admiration a écrit, quand il a laissé de lui-même un témoignage authentique, consigné quelque part, et qu'il se livre ainsi lui-même à son lecteur, le phénomène que je constate n'a rien de surprenant. Car chaque lecteur fait revivre en lui et pour lui l'auteur auquel il demande son pain et qui continue à parler plusieurs siècles après sa mort. Mais quand l'homme n'a rien écrit, quand son histoire très lointaine n'est pas racontée par lui, quand il ne nous adresse aucune parole extérieure, quand il n'a pas déposé son esprit dans un livre, quelle est la raison du choix mystérieux que nous faisons de lui pour protecteur, ou pour ami, ou pour maître, ou pour quoi que ce soit ? Qui sait si ce choix fait par nous ou plutôt fait en nous ne serait pas l'indication d'une volonté divine qui désigne l'homme de ce choix à une

gloire particulière ? Qui sait si ce choix n'est pas, dans une certaine mesure, l'écho de ce choix suprême que Dieu a fait de cet homme, l'écho de sa prédestination ?

Parmi les conquérants, parmi les savants, parm les artistes, les hommes font aussi des choix. Très souvent ces choix sont absurdes. C'est l'ignorance, c'est la stupidité, c'est la corruption qui les déterminent. Très souvent les hommes choisissent, pour les admirer ou pour les adorer, leurs complices les plus bas ou les plus médiocres, et la raison de leur préférence est un des secrets de leur aveuglement et de leur pourriture. Mais, quand il s'agit des saints, un phénomène inverse se produit. Le choix de l'homme n'est pas fait par le vieil homme, il est généralement indiqué par l'homme nouveau. Les siècles font de ce côté-là un travail singulier. Ils mettent en lumière successivement un certain nombre de figures oubliées par leurs prédécesseurs. Saint Jude est un des exemples de ce phénomène singulier. Il est un des douze, et depuis dix huit cents ans, peu de personnes ont pensé à lui. Son nom même est devenu pour l'ignorance un piége singulier. Quoique l'Evangile dise à propos de lui : « *Non ille Iscariotes* ; ce n'est pas l'Iscariote ; » cependant l'ignorance l'a confondu avec Judas. Judas était mille fois plus célèbre que Jude. Et telle est la distraction des hommes que celui-là a presque fini par faire oublier celui-ci.

Jude en hébreu signifie *louange*, et telle est

l'importance des noms dans l'Ecriture qu'ils constituent à eux seuls un document historique et philosophique sur celui qui les porte.

Jude a été confondu avec Judas ; il a été aussi confondu avec Simon, qui était un autre apôtre. Enfin, comme il s'appelait Jude Thaddée, il a été confondu, lui apôtre, avec un autre Thaddée, qui était au nombre des soixante-douze disciples. Thaddée disciple fut envoyé par saint Thomas à Abagan, roi d'Edesse. Eusèbe de Césarée nous raconte l'histoire de celui-ci au premier livre de son histoire ecclésiastique.

Il y a donc deux Thaddée, l'un disciple, l'autre apôtre. L'apôtre est Jude Thaddée, dont nous nous occupons aujourd'ui.

L'Evangile, parlant de lui, met une affectation spéciale à le distinguer de Judas. Saint Jean le désigne par son nom, et ajoute : Ce n'était pas l'Iscariote.

Jude prend la parole à la Cène et fait une question : « Seigneur, comment se fait-il que vous ayez l'intention de vous manifester à nous et non pas au monde ? »

Mais Jésus lui répond sans résoudre la question. Il faut citer ici les paroles trop oubliées de Bossuet. Car Bossuet a, comme certains autres, cette destinée d'être admiré à contre-sens. On l'admire quand il faudrait l'oublier, et on l'oublie quand il faudrait l'admirer.

« Pourquoi, Seigneur, pourquoi ? dit saint Jude. Lui seul pouvait résoudre cette question. Mais il

s'en est réservé le secret. Comme s'il eût dit : O Jude, ne demandez pas ce qu'il ne vous est pas donné de savoir : ne cherchez point la cause de la préférence ; adorez mes conseils. Tout ce qui vous regarde sur ce sujet, c'est qu'il faut garder les commandements ; tout le reste est le secret de mon Père ; c'est le secret incompréhensible du gouvernement que le Souverain se réserve. Il y a des questions que Jésus résout ; il y en a qu'il montre expressément qu'il ne veut pas résoudre et où il reprend ceux qui les font. Il y en a, comme celle-ci, où il réprime la curiosité par son silence ; il arrête l'esprit tout court... Et nous, passons, évitons cet écueil où l'orgueil humain fait naufrage. O profondeur des trésors de la science et de la sagesse de Dieu !... Il n'y a qu'à adorer ses conseils secrets et lui donner gloire de ses jugements, sans en connaître la cause. »

Bossuet a été frappé, comme on le voit, par la question de saint Jude, question remarquable en effet, et d'un genre assez rare dans l'Evangile, où les apôtres sont habituellement plus simples que curieux. Saint Jude était probablement préoccupé du mystère de la prédestination.

Et pour ce mystère-là l'Ecriture ne répond jamais que par le silence. Mais ce silence est une parole, et saint Jude l'a comprise. Il appartenait probablement comme saint Thomas à la race des aigles, et le désir de voir devait être la passion de son intelligence. Aussi c'est saint Jean, aigle lui-même, qui parle de saint Jude et de

saint Thomas. Ils forment peut-être à eux trois, dans le ciel des apôtres, une constellation.

Après la Pentecôte, tous les apôtres contribuèrent à la rédaction du Symbole. Chacun découvrit, par le mot qu'il y plaça, son attrait spécial et son aptitude particulière. D'après saint Augustin, l'article affirmé par saint Jude fut la *Résurrection de la chair*. D'après ce document, la vie ressuscitée dut être l'attrait spécial de saint Jude, et par là encore il semble appartenir à la race des aigles, dont la jeunesse se renouvelle. Après le Symbole fait, les apôtres se séparèrent et se partagèrent les quatre parties du monde. Le Martyrologe et le Bréviaire donnent l'Egypte à saint Simon et la Mésopotamie à saint Jude ; il paraît que plus tard ils se rendirent en Perse. L'Histoire des Apôtres attribuée à Abdias, évêque de Babylone, renferme sur eux plusieurs détails peu connus ; mais ce livre contient trop d'erreurs pour que le discernement soit facile entre ces erreurs, constatées par Gelase, et les vérités historiques dont Baronius affirme qu'il est dépositaire.

Catherine Emmerick, si intéressante à cause des détails qu'elle fournit, Catherine Emmerick, intéressante à la façon d'une photographie, donne quelques indications que le lecteur trouvera dans la Vie de Jésus-Christ.

Le long oubli dans lequel a été enseveli son nom est un phénomène qui se rapporte à plusieurs

autres, et qui n'est pas seul de son espèce. Il y a dans l'histoire de l'Eglise et du monde différents besoins, auxquels correspondent différents secours.

Le culte de saint Jude, si profondément oublié que presque aucune église ne porte le nom de cet apôtre, s'est éveillé il y a quelques années ; c'est, si je ne me trompe, dans le diocèse de Besançon que plusieurs grâces extraordinaires furent accordées par son intercession. Depuis ce moment, saint Jude est regardé par un grand nombre de fidèles comme le patron des causes désespérées. Un office spécial a été imprimé pour lui, et sa dévotion, pour me servir d'un mot souvent compromis qu'il faudrait réhabiliter, sa dévotion a fait son apparition dans le monde religieux. Ne serait-il pas possible et facile d'apercevoir ici une belle harmonie, pleine d'espérance? Nous sommes à l'époque suprême où tout est perdu, d'après l'apparence, et on pourrait dire, d'après l'évidence humaine. Toutes les causes en ce moment sont des causes désespérées. La nécessité du secours de Dieu, qui s'est cachée quelquefois dans l'histoire, aux époques de calme, apparaît maintenant à visage découvert. Et un nouvel astre se lève. Saint Jude apparaît, et il apparaît comme le patron des causes désespérées, justement à l'heure où toutes les choses humaines rentrent dans cette catégorie.

Le culte de saint Joseph n'a-t-il pas attendu sainte Thérèse pour prendre des proportions qui

grandissent encore tous les jours ? Et sainte Philomène n'a-t-elle pas attendu le curé d'Ars ! Mais c'est le curé d'Ars qui lui a donné cette *popularité* dont nous la voyons entourée aujourd'hui après un oubli tant de fois séculaire. Si on découvre des étoiles dans le ciel visible, pourquoi n'en découvrirait-on pas dans l'autre ?

Le trésor de l'Eglise est plein de choses anciennes qui deviennent pour nous, selon les mouvements et les harmonies de la miséricorde, de la justice et de la gloire.

CHAPITRE XXXIII

SAINTE GERTRUDE.

Sainte Gertrude fut la sainte de l'humanité de Jésus-Christ comme sainte Catherine de Gênes fut la sainte de sa divinité. Ce caractère général éclaire sa vie et nous explique son attrait, qui fut la familiarité. Catherine de Gênes montre dans quel sens Dieu est loin de l'homme; sainte Gertrude montre dans quel sens Dieu est près de l'homme. Catherine de Gênes, montre l'abîme qui sépare Dieu de l'homme; sainte Gertrude montre le pont jeté sur cet abîme. Angèle de Foligno montre ces deux choses. L'amour, dans sainte Catherine de Gênes, a le caractère de l'adoration qui va vers l'infini et ne sait comment se satisfaire. L'amour, dans sainte Gertrude, a le caractère de la familiarité, qui n'exclut pas l'adoration, mais qui s'empare avec ardeur et jouissance de tout ce que Dieu nous a donné de lui-même. Il serait d'un intérêt immense de savoir quel fut, chez sainte Madeleine, le caractère de l'amour. Qui sait si elle ne fut pas la sainte de l'humanite de Jésus, tant que Jésus fut vivant de sa vie mortelle, et la sainte de la divinité du Christ, après l'Ascension et la Pentecôte? Qui sait

si la parole qu'elle entendit : *Ne me touchez pas*, ne changea pas en elle le caractère de l'amour, et si au désert, pendant les années prodigieuses de sa vie pénitente et inconnue, elle n'éprouva pas plus spécialement pour la divinité de Jésus-Christ ce qu'elle avait éprouvé plus spécialement pour son humanité pendant les jours de sa vie mortelle ? Qui sait si cette parole douce et terrible : *Ne me touchez pas*, ne l'a pas transsubstantiée à une forme de vie plus haute ?

Quoi qu'il en soit de sainte Madeleine, nous pouvons dire de Sainte Gertrude qu'elle passa sa vie dans la familiarité de l'Homme-Dieu.

Née à *Isleb*, dans le comté de Mansfeld, en l'an 1320, elle fut prévenue de la grâce à l'âge de cinq ans. Un des caractères de sainte Gertrude, c'est qu'elle est toujours prévenue. On dirait que la prédestination est plus visible en elle que dans la plupart des saints. La grâce la prévient avant l'âge qu'on appelle l'âge de raison ; la grâce la suit, la grâce habite en elle sensiblement ; la grâce consomme sa vie, qu'elle a inaugurée.

Dans une prière composée par elle-même, sainte Gertrude promet le secours de Dieu à ceux qui se recommanderont à son intercession, le remerciant des grâces que Dieu lui a faites ; ces grâces sont précisément celles que nous venons d'indiquer : sainte Gertrude engage ceux qui prieront par son intercession à considérer la familiarité que Dieu eut avec elle.

« Que ceux qui vous prieront par mon interces-

sion, dit-elle, se souvenant de la familiarité à laquelle vous avez daigné m'admettre, vous rendent grâces particulièrement pour cinq de vos bienfaits :

« D'abord pour l'amour par lequel vous m'avez choisie de toute éternité. Ensuite parce que vous m'avez attirée heureusement à vous ; car il semblait que vous eussiez trouvé en moi la compagne fidèle de votre douceur, et que notre union fût pour vous, Seigneur, le plus grand des plaisirs. Ensuite parce que vous m'avez attachée étroitement à vous, pour faire éclater la merveille de votre amour dans la plus indigne des créatures. Ensuite parce que vous avez pris plaisir dans mon cœur, parce que mon âme a été pour vous un lieu de délices : vous unissant à la créature la plus dissemblable à vous, vous vous êtes livré à un amour que j'oserais appeler extatique. Enfin, parce qu'il vous a plu d'accomplir votre œuvre en moi, et de la consommer par une mort heureuse. »

Ce sentiment profond de la prédestination, de la faveur de Dieu, de son amitié, de sa grâce qui prévient et qui consomme, toute cette chose qui s'appelle, dans le langage des saints, l'Union intime, contient, domine, possède et résume sainte Gertrude.

Ce caractère explique toute sa vie intérieure. Non-seulement les saints sont différents entre eux par leur nature particulière, mais ils sont différents parce que les grâces qu'ils reçoivent, fussent-elles de même genre, changent de forme et

de caractère, et d'aspect et de langage, d'après la nature humaine de celui qui les reçoit. Sainte Gertrude nous fournit non-seulement la pratique, mais la théorie de cette vérité. Dans le livre des *Insinuations divines* (remarquez ce mot : insinuations, comme il s'adapte à elle), dans ce livre, sainte Gertrude nous cite ces paroles sorties des lèvres de Jésus-Christ :

« Plus je diversifie la manière de communiquer mes dons, et plus je fais éclater la profondeur de ma sagesse, qui sait répondre à chacun selon la portée et l'étendue de son esprit, et lui enseigner ce que je veux, selon la capacité et l'intelligence que je lui ai données, m'expliquant avec les plus simples par des comparaisons plus sensibles et plus grossières, avec les plus éclairés, d'une façon plus intérieure et plus sublime. »

Ces paroles, profondément comprises, nous donneraient peut-être aux uns et aux autres l'explication de bien des mystères. Les uns sont étonnés et quelquefois scandalisés par la hauteur et la profondeur des communications divines. Il y a des gens qui ont été capables de faire à saint Denys le reproche d'être inaccessible.

D'autres sont étonnés et quelquefois scandalisés de l'extrême simplicité qui préside à certains discours et à certaines apparitions.

Le secret de cette différence étonnante, tant elle est énorme, est dans l'état d'esprit de ceux qui devaient entendre la voix. Dieu a parlé à Moïse un certain langage, un autre à Elie.

Jésus-Christ a frappé Angèle de Foligno et sainte Gertrude d'impressions très diverses.

Il y a des gens qui croient faire preuve de supériorité métaphysique quand ils se moquent des comparaisons sensibles, si fréquentes dans la vie des saints.

Saint Bernard, qui avait déjà de temps en temps affaire à eux, leur adresse ces explications :

« Quand l'âme sacrée et emportée par la contemplation est frappée tout à coup par la lumière divine, comme par un éclair, il se forme ensuite en elle des images et des représentations de choses humaines et inférieures, qui se rapportent à la vérité dont elle a été instruite, qui servent d'ombres ou de voiles pour tempérer cette vérité, pour la rendre supportable, pour aider celui qui la reçoit à la communiquer aux autres. »

Ces comparaisons sont, bien entendu, plus fréquentes dans sainte Gertrude que partout ailleurs, par la raison que j'ai indiquée au commencement de ce chapitre.

Sainte Catherine de Gênes fait peu de comparaisons ou même n'en fait pas. Elle est plus directement aux prises avec l'incommensurable. Saint Denys ne sait de quelle parole se servir ; car il ne peut nommer Dieu tel qu'il est en lui-même. Mais sainte Gertrude habite la région des paraboles. Sainte Thérèse en use aussi.

La vie de sainte Gertrude n'eut pas beaucoup d'incidents extérieurs. Sainte Thérèse mena de front les combats du dedans et les combats du de-

hors : la contemplation et les affaires. Cette double vocation semble se perpétuer jusqu'à un certain point dans l'ordre des Carmélites. Sainte Gertrude n'eut à s'occuper que de son cœur, et Dieu a engagé lui-même plusieurs âmes saintes à aller le chercher là, dans ce cœur prédestiné. Un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, situé dans la ville de Rodart, fut le théâtre de ces visions.

« Il arriva, dit-elle, qu'un certain jour, entre l'Ascension et la Pentecôte, j'entrai dans la cour et je considérai la beauté du lieu, l'eau courante, la liberté des oiseaux, particulièrement les colombes qui voltigeaient à l'entour, à cause de la tranquillité de ces lieux où l'on se repose à l'écart. »

Alors la sainte veut faire remonter à Dieu ses grâces, comme le ruisseau à sa source ; elle veut croître comme les arbres, fleurir comme les plantes, s'élever comme la colombe, libre et dégagée.

Puis, le soir, ces paroles de l'Evangile lui reviennent à l'esprit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

« A ces mots, s'écrie-t-elle, mon cœur, qui n'est que boue, s'aperçut, ô Dieu infiniment doux, unique objet de mon amour, que vous y êtes venu vous-même. Plût à Dieu, plût à Dieu encore mille fois, que toute l'eau de la mer fût changée en sang, et que je pusse faire passer l'Océan sur ma tête pour la laver de ses souillures, et nettoyer le lieu que vous avez choisi pour demeure ! Je

voudrais qu'on m'arrachât le cœur des entrailles, qu'on le déchirât par morceaux, et qu'on le mît sur un brasier ardent afin, que votre séjour devînt moins indigne de vous !

« Et, après ce jour où j'ai reconnu votre présence dans mon cœur, quoique mon esprit prît plaisir à s'égarer dans la distraction des choses périssables, néanmoins, après quelques heures, quelquefois même après quelques jours, quelquefois, je tremble de le dire, après des semaines entières, quand je rentrais dans mon cœur, après une si longue absence, je vous y trouvais le même, ô mon Dieu ! Voilà neuf ans que j'ai reçu cette grâce, et vous ne vous êtes absenté qu'une fois, pendant onze jours ; c'était avant la fête de saint Jean-Baptiste.

« Votre absence fut causée par un entretien profane que j'avais eu avec quelques personnes du monde le jeudi précédent. »

Personne, dans le monde des psychologues, ne rend compte des choses de l'âme avec autant de simplicité, de profondeur et de naïveté que les saints. Mais, parmi les saints eux-mêmes, sainte Gertrude est remarquable par cette naïveté. Elle raconte son histoire intérieure, comme elle s'est passée, avec une candeur d'enfant. Elle nous dit ces choses comme elle se les dit à elle-même. Elle pense tout haut, ce n'est pas un auteur qui parle. L'auteur le plus sincère, dans ses confessions les plus véridiques, pense encore au lecteur. L'orateur le plus emporté pense encore à l'auditoire. Mais

sainte Gertrude ne pense qu'à Dieu et à elle-même. Non seulement elle parle comme elle pense, mais elle parle comme elle prie. Or, la prière est une force plus intime que la pensée. L'intention de se faire estimer ou admirer n'abandonne pas longtemps de suite l'homme qui parle de lui au public. Il faut profiter de cet instant-là pour l'admirer : il s'oublie un instant. Mais cet oubli ne dure pas. Chez sainte Gertrude, l'oubli dure toujours. Elle nous parle comme si nous n'étions pas là.

Certains passages de l'Ecriture qui étonnent les esprits chercheurs devenaient simples pour sainte Gertrude, à cause de sa simplicité. Elle surprit quelques-uns des secrets d'Ezéchiel.

« Celui qui aura mis des impuretés dans son cœur, dit le prophète, et le scandale de son iniquité contre son visage, et qui venant trouver le prophète l'interrogera en mon nom, je lui répondrai, moi, qui suis le Seigneur, selon la multitude de ses impuretés, afin qu'il soit surpris par les artifices de son cœur. »

Sainte Gertrude comprit dans ces paroles le mystère du criminel tombant dans le piège qu'il a tendu. Elle vit que le pécheur qui, pour éprouver le saint, lui demande la connaissance d'une chose cachée, en reçoit ordinairement une réponse qui elle-même est un châtiment et qui le confirme dans son endurcissement.

Par ces mots de la Genèse : « Où est Abel, votre frère ? » elle connut que Dieu demande compte à chaque religieux des fautes de son pro-

chain toutes les fois que ce religieux aurait pu les empêcher. Elle comprit que le religieux ne peut pas plus que Caïn répondre : « Suis-je le gardien de mon frère ? » car il est le gardien de son frère. Et elle sentit à cette occasion la profondeur de cette autre parole : « Malheur à celui qui fait le mal ; mais malheur deux fois à celui qui y consent ! »

Entendant chanter ces paroles : *Le Seigneur m'a revêtue*, sainte Gertrude comprit que celui qui travaille pour la justice et la charité revêt Dieu d'un manteau. Et le Seigneur le revêtira lui-même éternellement d'une robe de gloire. Si l'on pense ici à ce fréquent rapprochement de Dieu et du pauvre que j'ai déjà signalé dans l'Écriture (1), le souvenir de saint Martin se présente à la pensée. L'homme juste sera étonné au dernier jour, quand il verra combien de manteaux il aura donnés à Jésus-Christ.

Les paroles de l'Écriture étaient, pour sainte Gertrude, des vérités essentiellement réelles et pratiques, qu'elle expérimentait personnellement, et très ordinairement sa vie intérieure suivait les évolutions du calendrier. Quand elle entendait chanter les mots de la liturgie, ces mots s'éclairaient pour elle et devenaient vivants dans son âme. Un dimanche de carême, comme on chantait à la messe : « *Vidi Dominum facie ad faciem*, j'ai

1. *Le Jour du Seigneur*, par Ernest Hello.

vu le Seigneur face à face», elle se trouva enveloppée dans un éclat de lumière si éblouissant qu'il lui sembla voir une face collée contre la sienne. Il lui semblait voir le regard des deux yeux, semblables à deux soleils, dirigés sur ses yeux, et comme ces choses sont inexprimables, elle emprunte, pour les faire entendre, la parole de saint Bernard. Cette splendeur n'était renfermée sous aucune forme, mais donnait la forme à tout être : elle ne surprenait pas les yeux du corps, mais les yeux de l'âme.

« Toute l'éloquence du monde, ajoute-t-elle, n'eût jamais pu me persuader qu'une créature pût vous voir, d'une façon si sublime, ô mon Dieu, même dans la gloire céleste. Il fallait votre amour, ô mon Dieu, pour me persuader, par mon expérience, qu'une telle chose était possible. »

Sainte Gertrude eut, le 27 décembre, une apparition de saint Jean : « Que sentiez-vous, lui dit-elle, dans votre âme quand vous reposiez, au jour de la Cène, sur le sein de Jésus ? »

Saint Jean fit entendre quelque chose de la profonde immersion de son âme dans l'âme de Jésus-Christ, et du feu ardent dont il fut consumé.

— Et pourquoi, reprit sainte Gertrude, avec cette familiarité qui la caractérisait, pourquoi n'avez-vous rien dit et rien écrit de tout cela ?

— C'est, répondit saint Jean, que j'étais chargé seulement d'exposer à l'Eglise naissante la doctrine du Verbe, et d'en faire passer la vérité de

siècle en siècle, dans la mesure où ces siècles sont capables de la comprendre ; car personne ne le fait complétement. Quant à ces délices ineffables dont je fus abreuvé sur le cœur de Jésus, je me suis réservé d'en parler plus tard, afin que la charité refroidie et la langueur du monde vieillissant soient un jour réchauffées et réveillées par la nouvelle de ces douceurs incomparables. »

Ces dernières paroles semblent aujourd'hui prendre un intérêt spécial, un intérêt direct et relatif à nous. Le Sacré-Cœur, qu'on voudrait faire passer pour une nouveauté imprudente, avait déjà chargé saint Jean de parler de lui à sainte Gertrude et d'annoncer que son jour viendrait, le jour de sa plénitude.

Ces temps sont accomplis. La vieillesse du monde, prédite par saint Jean, est arrivée. Toutes les voix la constatent, les voix de la sainteté et les autres. Tout ce qui parle, bien ou mal, affirme cette décrépitude. Les temps sont accomplis. Voici l'heure des lumières réservées que Dieu gardait pour les derniers temps. Toutes les voix saintes, qui ne s'étaient pourtant pas donné le mot, et qui, éparpillées dans le temps et dans l'espace, ont parlé de siècle en siècle, sans se répondre, sans se connaître, se sont rencontrées dans cette promesse, comme dans un rendez-vous mystérieux.

Voici le soir : restez avec nous. Si jamais la terre a dû répéter cette parole, c'est aujourd'hui.

Si jamais elle eut besoin de lumière et de réjouissement, c'est aujourd'hui. Si jamais elle eut besoin des secrets du cœur, c'est aujourd'hui.

Sainte Gertrude mourut en prononçant et en répétant un seul mot : « *Spiritus meus*, mon esprit ! » Ce mot résume toute sa vie et toute sa mort.

CHAPITRE XXXIV

SAINT JEAN DE MATHA ET SAINT FÉLIX DE VALOIS.

C'était dans ce siècle troublé et cependant plein de foi où François d'Assise avait entendu une voix lui dire : « François, relève ma maison qui tombe en ruines. » Les hérésies étaient actives ; les vices et les crimes étaient nombreux. Cependant, au fond de l'âme humaine, une foi vivace et inexterminable vivait et régnait. On se livrait aux passions, mais on ne les adorait pas : on tombait et on se relevait. On faisait le mal, mais on ne le prenait pas pour le bien. Les choses avaient gardé leur nom.

Trois grands reconstructeurs s'élevèrent au milieu des ruines : saint Dominique, saint François, saint Jean de Matha. Le premier se consacra aux captifs de l'erreur, le second aux captifs de la pauvreté, le troisième aux captifs des prisons.

Jean de Matha naquit vers l'an 1156. Son père Euphrème et sa mère Marthe étaient chrétiens. Le père destinait son fils à la science ; il étudia en effet et vit à Marseille le monde des riches. Mais, en même temps, sa mère elle-même le conduisait dans le monde des pauvres ; ce contraste

frappa le jeune homme qui méditait et cherchait sa voie.

Il arriva à Paris vers l'an 1180. Attendu et accueilli par plusieurs éminents personnages amis de sa famille, il sentit néanmoins le vide. Un ennui secret s'empara de son âme. Il regretta son enfance. Comme il priait dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, il entendit distinctement une voix qui prononça trois fois ces paroles de l'Ecriture : *Stude sapientiæ, fili mi, et lœtifica cor meum.*

« Etudiez la sagesse, mon fils, et réjouissez mon cœur. »

Quand Jean sortit de l'église, il avait fait son choix et consacré sa vie.

L'étude de la théologie le posséda dès lors tout entier. La prière et le travail remplirent son existence.

Il fit connaissance avec un gentilhomme italien nommé Jean Lothaire ; et, un jour, dans une confidence intime, le Jean français dit au Jean italien : « Tu seras bientôt assis sur le trône de saint Pierre. »

La prophétie se réalisa contre toute apparence.

Jean Lothaire gouverna le monde catholique sous le nom d'Innocent III.

Le moment solennel arrivait où Jean de Matha allait dire sa première messe. A cette époque, sa réputation de sainteté s'étendait dans le public. Maintenant, quand elle existe, elle se circonscrit et ne va pas dans la foule ; autrefois elle y allait.

C'est pourquoi une multitude immense remplit l'église à la première messe de Jean de Matha.

Or, au moment où le jeune célébrant élevait pour la première fois entre ses mains l'hostie sainte, on vit son visage s'embraser, son regard devint fixe et sa tête lumineuse. L'évêque de Paris, frappé de ce spectacle, disait en lui-même : « Jean voit quelque chose que les autres ne voient pas. »

— Venez, lui dit-il après la messe, racontez à votre évêque ce qui s'est passé.

— J'ai vu, dit Jean de Matha, j'ai vu l'ange du Seigneur. Son visage était resplendissant, ses vêtement blancs comme la neige ; il portait sur sa poitrine une croix rouge et azur ; à ses pieds deux esclaves chargés de chaînes étaient dans une attitude suppliante ; l'un était Maure, l'autre chrétien. Sa main droite reposait sur le chrétien, sa main gauche sur le Maure. Voilà ce que j'ai vu. »

Cependant Jean de Matha avait vaguement attendu Félix de Valois. Félix de Valois habitait dans les montagnes au diocèse de Meaux, se préparant dans le silence et la solitude à la destinée vers laquelle il se sentait appelé. Il pensait nuit et jour à la rédemption des captifs.

Un jour, Jean de Matha dirigea ses pas vers le diocèse de Meaux, et dans le diocèse de Meaux vers les montagnes. Enfin il se trouva face à face avec Félix de Valois.

Félix de Valois avait été dirigé là par les voies les plus mystérieuses. Son père Raoul et sa mère

Eléonore avaient divorcé. L'excommunication de Rome tomba sur la tête du comte Raoul. Le chagrin du jeune Félix fut tel qu'il voulut quitter du même coup sa famille et le monde. Il passa quelque temps à Clairvaux ; et, fuyant l'admiration dont il était l'objet, il chercha une solitude.

Pour cacher son dessein, il passa quelque temps à la cour de son oncle Thibaut, comte de Champagne. Un jour il disparut. Il profita pour cette disparition d'une excursion dans une forêt. On le chercha partout. Ses serviteurs demeurèrent convaincus qu'il avait péri dans un ravin et racontèrent partout sa mort.

En effet, il était mort à son ancienne vie. Mais il naissait à une vie nouvelle. Ayant entendu parler d'un anachorète qui vivait dans une forêt, entouré de lumière et de grâce, le jeune homme s'était rendu près du vieillard pour partager sa vie. Il la partagea en effet et avec elle les grâces dont elle était remplie. Il devint le confident de celui qui ignorait les choses extérieures et savait les choses intérieures. Quand le vieillard mourut, le jeune homme était formé. Il avait reçu avec le dernier soupir de l'anachorète son dernier secret et son dernier présent.

Alors Félix, préparé, enrichi, se disposa à prendre lui-même l'initiative d'une vie érémitique. Le disciple allait devenir maître. Il revint en France ; le changement d'habits le rendit méconnaissable. Il s'installa au diocèse de Meaux, dans une forêt, sur une montagne. Il passa sa vie dans la prière

et la contemplation. Ce fut dans cette solitude que la voix qui parle aux solitaires se fit entendre à lui; et elle lui parla de la rédemption des captifs. Il ne se hâta pas de se mettre à l'œuvre. L'action a sa racine dans la contemplation et il laissa mûrir dans la solitude le fruit de vie qu'il portait. A cette époque, Jean de Matha vint le visiter.

Il n'y a rien de plus singulier dans l'histoire que les rencontres. Rien n'est plus important et rien n'est plus accidentel, plus involontaire, plus imprévu. Deux hommes peuvent être perdus ou sauvés pour s'être rencontrés à temps ou à contretemps. Il y a des hommes qui sont l'un pour l'autre une planche de salut ou une pierre d'achoppement. Il y a des hommes dont les noms sont unis quelque part et dont l'union visible sur la terre constitue le commencement, ou le centre, ou la fin de leur destinée. Or, le doigt de Dieu est d'autant plus visible dans la rencontre des inconnus que l'homme n'y peut mettre aucune préméditation. Il y a peut-être tel individu qui me sera d'un grand secours dans l'ordre de la pensée ou dans l'ordre de l'action. Il m'aidera, il me complétera, il me soutiendra, il me conseillera, il m'instruira. Mais, où est-il? Il est absolument impossible d'établir là-dessus même la moindre conjecture. Je n'ai aucune raison pour aller à droite ou pour aller à gauche. Non-seulement je ne peux pas le trouver, mais je ne peux pas le chercher. Car aucune direction ne m'offre plus de chances que la direction contraire.

Jean de Matha et Félix de Valois n'avaient aucun moyen naturel de savoir qu'ils étaient unis dans la pensée de Dieu pour une œuvre commune.

Ils ne savaient même pas longtemps d'avance quelle était cette œuvre; ils auraient été bien embarrassés si quelqu'un leur avait dit : « Il vous faut chercher un auxiliaire, un homme dévoué à la même idée que vous. » Ils avaient toutes les chances naturelles pour ne pas se rencontrer. Leur vie très différente les avait jetés dans les directions les plus contraires; leurs familles ne se connaissaient pas; rien ne les appelait ni l'un ni l'autre dans une forêt près de Meaux, rien du moins de ce qui appelle les hommes quelque part ordinairement. Pourtant ils y vinrent tous les deux, et leur rencontre fut le point de départ de leur œuvre commune.

Jean de Matha ouvrit le premier son âme à celui qui l'avait précédé dans cette solitude. Félix admirait les voies par lesquelles son nouveau compagnon lui avait été mystérieusement préparé et amené. Il fut convenu entre eux qu'ils vivraient ensemble et attendraient dans l'oraison de nouvelles pensées et de nouvelles lumières.

Ils vécurent trois ans ensemble. Peut-être l'homme qui aurait assisté pendant ces trois années à leurs entretiens et à leurs prières serait plus savant que les savants. Qui sait combien de choses secrètes se déroulèrent aux yeux de ces deux hommes qui avaient écarté d'eux les innombra-

bles causes d'erreurs qui nous assiègent constamment; aux yeux de ces deux hommes qui n'avaient qu'un ami, et cet ami était un saint? L'unique société de chacun d'eux était un saint ; et ce saint était précisément celui dont l'autre avait besoin, et chacun d'eux un ami directement donné par la main du Seigneur.

Un jour, après trois ans de vie commune, ils virent un cerf blanc qui venait se désaltérer à la source d'eau vive. Il portait entre son bois une croix rouge et azur semblable à celle que Jean, le jour de sa première messe, avait vue sur la poitrine de l'ange.

Décidés alors, ils quittèrent leur solitude et vinrent à Paris, afin de communiquer leurs projets à l'évêque, ainsi qu'aux abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor. L'évêque, Eudes de Sully, successeur de Maurice, approuva leur résolution et leur donna des lettres de recommandation pour le pape Célestin III.

Ces deux saints partirent pour Rome ; mais pendant leur voyage, Célestin mourut ; et à leur arrivée ils trouvèrent sur le trône de saint Pierre Innocent III.

C'était l'ancien ami de Jean de Matha, Lothaire, son compagnon d'études à Paris, auquel Jean avait autrefois dit : « Tu seras pape. »

Il était difficile de se présenter avec une meilleure recommandation que cette prophétie. Elle dut édifier le pape complétement.

Innocent III soumit à l'examen du sacré collège

Jean de Matha et Félix de Valois n'avaient aucun moyen naturel de savoir qu'ils étaient unis dans la pensée de Dieu pour une œuvre commune.

Ils ne savaient même pas longtemps d'avance quelle était cette œuvre ; ils auraient été bien embarrassés si quelqu'un leur avait dit : « Il vous faut chercher un auxiliaire, un homme dévoué à la même idée que vous. » Ils avaient toutes les chances naturelles pour ne pas se rencontrer. Leur vie très différente les avait jetés dans les directions les plus contraires ; leurs familles ne se connaissaient pas ; rien ne les appelait ni l'un ni l'autre dans une forêt près de Meaux, rien du moins de ce qui appelle les hommes quelque part ordinairement. Pourtant ils y vinrent tous les deux, et leur rencontre fut le point de départ de leur œuvre commune.

Jean de Matha ouvrit le premier son âme à celui qui l'avait précédé dans cette solitude. Félix admirait les voies par lesquelles son nouveau compagnon lui avait été mystérieusement préparé et amené. Il fut convenu entre eux qu'ils vivraient ensemble et attendraient dans l'oraison de nouvelles pensées et de nouvelles lumières.

Ils vécurent trois ans ensemble. Peut-être l'homme qui aurait assisté pendant ces trois années à leurs entretiens et à leurs prières serait plus savant que les savants. Qui sait combien de choses secrètes se déroulèrent aux yeux de ces deux hommes qui avaient écarté d'eux les innombra-

bles causes d'erreurs qui nous assiègent constamment; aux yeux de ces deux hommes qui n'avaient qu'un ami, et cet ami était un saint? L'unique société de chacun d'eux était un saint ; et ce saint était précisément celui dont l'autre avait besoin, et chacun d'eux un ami directement donné par la main du Seigneur.

Un jour, après trois ans de vie commune, ils virent un cerf blanc qui venait se désaltérer à la source d'eau vive. Il portait entre son bois une croix rouge et azur semblable à celle que Jean, le jour de sa première messe, avait vue sur la poitrine de l'ange.

Décidés alors, ils quittèrent leur solitude et vinrent à Paris, afin de communiquer leurs projets à l'évêque, ainsi qu'aux abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor. L'évêque, Eudes de Sully, successeur de Maurice, approuva leur résolution et leur donna des lettres de recommandation pour le pape Célestin III.

Ces deux saints partirent pour Rome ; mais pendant leur voyage, Célestin mourut ; et à leur arrivée ils trouvèrent sur le trône de saint Pierre Innocent III.

C'était l'ancien ami de Jean de Matha, Lothaire et son compagnon d'études à Paris, auquel Jean avait autrefois dit : « Tu seras pape. »

Il était difficile de se présenter avec une meilleure recommandation que cette prophétie. Elle dut édifier le pape complétement.

Innocent III soumit à l'examen du sacré collège

une œuvre dont il comprenait l'importance, et décida que le 25 janvier une messe serait célébrée dans la basilique de Latran à l'intention des deux fondateurs.

Mais le doigt de Dieu, qui voulait tout faire dans cette histoire merveilleuse, souleva devant les yeux d'Innocent III le voile qu'il avait soulevé devant les yeux de Jean de Matha, au jour de sa première messe ; et le pape vit ce qu'avait vu le jeune prêtre. Il vit l'ange du Seigneur revêtu du même habit et des mêmes couleurs, dans la même attitude, et l'esclave chrétien et l'esclave maure étaient à ses pieds tous les deux.

Innocent III, convaincu, fonda immédiatement l'ordre de la Très Sainte Trinité pour la rédemption des captifs, *ordo sanctissimæ Trinitatis de redemptione captivorum.*

Les occasions ne manquaient pas au zèle des deux fondateurs. C'était le temps des croisades. Un grand nombre de chrétiens tombait entre les mains des infidèles. En même temps, des corsaires maures infestaient les mers, s'emparant des passagers et des équipages. Ces malheureux étaient conduits dans les prisons de Tunis et du Maroc, où on les entassait. Après leur avoir enlevé la liberté, les musulmans cherchaient à leur enlever le christianisme. Toutes les violences physiques et morales étaient accumulées sur eux.

L'ordre de Jean de Matha s'organisa avec une force et une sagesse qui faisaient face à toutes les éventualités de cette terrible situation. Ses

biens furent répartis en plusieurs parts consacrées soit à l'entretien des religieux, soit à la rédemption des captifs, soit au soulagement des pauvres.

Jean l'Anglais et Guillaume d'Ecosse, qui furent parmi les premiers disciples de Jean, furent les premiers vainqueurs qui rapportèrent en Europe le butin désiré. Ils revinrent du Maroc avec cent quatre-vingt-six esclaves libérés. La procession de ces captifs traversa Marseille. Ils traversaient deux à deux en casaque rouge ou brune, les mains encore meurtries de leurs chaînes, montrant aux populations les traces affreuses des mauvais traitements qu'ils avaient subis, puis rendant grâces à Dieu et à leurs libérateurs.

Mais saint Jean ne se contenta pas de leur délivrance. Il prit de nouvelles mesures et fit de nouvelles institutions pour les soigner, pour les nourrir, pour les conduire d'étapes en étapes jusqu'au lieu choisi par eux. Sa charité n'abandonnait pas les captifs délivrés à la misère, à la maladie, à l'isolement. Elle voulait la délivrance complète et elle conduisait à son foyer, à sa famille ou à son travail le captif libéré, soigné et guéri.

Jean de Matha partit lui-même pour Tunis. Malgré la difficulté et le danger de l'entreprise, malgré le prix énorme fixé par le souverain, dans une audience que le saint lui demanda, Jean put obtenir cent dix esclaves.

Les musulmans, malgré l'ordre du souverain,

ne respectèrent pas la convention passée entre Jean de Matha et lui. Ils s'emparèrent du saint, le frappèrent et le laissèrent sanglant sur la place.

Cependant Jean, que rien n'arrêtait, descendit lui-même dans les cachots, où les scènes les plus horribles s'offrirent à lui. Le récit des malheurs lointains est faible auprès de la vue des malheurs présents; et l'idée que Jean s'était faite des prisons africaines était dépassée par la réalité qui frappait ses yeux. Pour comble de douleur, il fallait choisir. Il n'en pouvait délivrer que cent dix, et les portes du cachot allaient se refermer sur leurs frères. Jean emmena les plus misérables, les conduisit à Rome, et, à peine sauvé des effrayants périls d'une telle entreprise, il songea à la recommencer pour aller délivrer les autres malheureux.

Un second voyage fut bientôt résolu. L'infatigable libérateur repartit pour Tunis. Le gouverneur consentit encore à échanger quelques hommes contre beaucoup d'or. Mais les Tunisiens se montrèrent plus féroces que leur maître. Ils s'ameutèrent contre le saint, l'accablèrent de coups et lui enlevèrent ses captifs. Jean les revendique avec la violence du dévouement qui ne veut pas avoir tout donné pour rien. Les Tunisiens demandent une nouvelle rançon. La prière de Jean lui procure la somme nécessaire. Les captifs sont remis en liberté. Mais la populace, que rien ne pouvait calmer, puisque son agitation venait de sa fureur interne, et non d'une circonstance exté-

rieure, la populace se précipite sur le vaisseau de Jean, enlève le gouvernail, coupe les mâts, déchire les voiles, et brise les rames. Le départ est devenu impossible; que fait Jean de Matha? Il donne le signal du départ. Les passagers, qui ont à choisir entre deux genres de mort, obéissent et aident le mouvement. Les voyant faire la manœuvre avec des tronçons de rames et de planches, les Tunisiens poussent des huées. Jean se dépouille de son manteau, l'étend en forme de voile; et, à genoux, le crucifix à la main, il invoque l'Étoile de la mer. Les vents se taisent, et, en moins de deux jours, le vaisseau désemparé, sans gouvernail, sans voiles et sans rames, fait dans le port d'Ostie son entrée triomphante.

Le souverain pontife pleura d'admiration.

Cependant, Félix de Valois était toujours à Cerfroy. Pendant que son ami faisait les choses du dehors, il organisait celles du dedans. Il priait, et dans ses prières demandait au Seigneur de revoir Jean avant de mourir. Sa prière fut exaucée. Jean vint à Cerfroy. Quels durent être les sentiments et les entretiens de deux pareils amis, dans une pareille situation, pleins de tels souvenirs et de tels récits! Après avoir mêlé une dernière fois leurs larmes, ils se séparèrent pour ne plus se retrouver qu'au ciel.

Immédiatement après le départ de Jean, Félix tomba malade. Quand il mourut, son ami fut averti de sa gloire par une vision.

Il ne tarda pas à aller le rejoindre. Le corps de

Jean fut illustré par les miracles qui éclatèrent sur son tombeau.

L'ordre des Trinitaires a été rétabli en France le 15 septembre 1859, dans l'ancien couvent de Faucon. Il possède maintenant deux maisons, l'une à Notre-Dame de Sise et l'autre à Cerfroy.

Le R. P. Calixte, trinitaire lui-même, a publié la *Vie de saint Jean de Matha*, à Paris, chez Watelin.

CHAPITRE XXXV

SAINT CHRISTOPHE.

Saint Christophe a existé. Son nom inscrit dans les martyrologes, les Eglises qui portent son nom, le culte dont il est l'objet, interdisent le doute à cet égard. *Mais quelle est sa part?* Entre son histoire et sa légende bien des confusions sont possibles. Certaines choses sont historiques, particulièrement son martyre. Sa mort est plus connue que sa vie. Il fut persécuté sous l'empereur Dèce. Deux courtisanes furent envoyées dans sa prison ; au lieu de devenir leur vaincu, il devint leur vainqueur. Elles embrassèrent la foi et subirent elles-mêmes le martyre. On les appelait Nicelle et Aquiline. Le bâton de saint Christophe planté en terre fleurit merveilleusement ; sa parole plantée dans le cœur des deux courtisanes fleurit aussi. Les fruits rouges du martyre illustrèrent cette tige ingrate.

Saint Christophe fut du nombre de ces martyrs sur qui furent essayés inutilement de nombreux supplices et qui ne succombèrent qu'à la décollation. Par une mystérieuse dispensation des forces de la vie et de la mort, ceux qui étaient protégés contre les autres formes de supplice finissaient

leurs travaux quand le glaive approchait de leur tête. Les lois de la nature, suspendues pendant le commencement de leur martyre, reprenaient vigueur à la fin, et quand tous les instruments de mort avaient échoué, le glaive faisait son œuvre. La célèbre prière de saint Christophe mourant a retenti dans tout le moyen-âge. Il pria d'avance pour tous ceux qui devaient un jour implorer la miséricorde divine par son intercession, et demanda que cette miséricorde ne fût pas implorée en vain.

Saint Christophe est représenté d'une grandeur prodigieuse, portant l'Enfant Jésus sur son épaule et passant une rivière.

Je ne vais pas m'arrêter à discuter l'authenticité historique des faits, ni me livrer à un travail de séparation absolument impossible entre l'histoire et la légende. Je vais chercher le sens de la vie de saint Christophe dans la *Légende dorée*. Ce livre, fort rare et fort intéressant, n'a pas d'autorité historique; mais les traditions qu'il contient sont du plus haut intérêt et nous donnent de précieuses indications sur la nature et le caractère secret de mille personnes et de mille choses.

Très ordinairement, les Saints se présentent à nous avec la physionomie de la douceur et de la patience plutôt qu'avec celle de la force. Ils ont contre eux-mêmes cette force énorme que produit la patience. Mais la force extérieure, la force qui domine, qui renverse, qui écrase, n'apparaît chez eux qu'à de très rares intervalles. Elle est habi-

tuellement l'accident et non l'exercice de leur vie. Chez saint Christophe, au contraire, la force paraît être la base de tout l'édifice !

Sa sainteté est fondée, à ce qu'il paraît, sur la force, et sa conversion sur le désir de la force.

Sa légende dit qu'il était Chananéen, c'est-à-dire fils d'une race maudite. Elle ajoute que lui-même portait un nom maudit. Il s'appelait *Reprobus :* le Réprouvé.

Il faut donc supposer, pour entrer dans l'esprit de la tradition, que Christophe sentait sur ses épaules le poids de l'anathème. Or, il lui vint à l'esprit, nous dit toujours la tradition, de chercher le souverain le plus puissant du monde, et de se mettre à son service.

Qui sait s'il ne cherchait pas secours, s'il ne voulait pas demander à cette puissance inconnue et suprême la délivrance, dont le poids de l'anathème lui faisait sentir la nécessité. Historiquement, je n'affirme rien, bien entendu ; philosophiquement, la chose est très belle. Il entend le nom d'un roi, cité comme le plus puissant du monde. Il va le trouver. Ce roi attachait, à ce qu'il paraît, une grande importance à le garder près de lui. Arrive un jongleur qui chantait en faisant son métier et qui dans sa chanson nommait le diable.

Quand le nom du diable était prononcé, le roi faisait le signe de la Croix. Christophe, apparemment inquiet et mal persuadé de la toute-puissance du souverain, lui demanda l'explication de

ce signe. Le roi, qui sentait venir le dénouement, refusa de la donner. Insistance de Christophe. Refus du roi. Christophe, averti intérieurement que ce roi craignait quelque chose et par conséquent n'était pas maître de tout, lui déclara qu'il le quittait s'il ne s'expliquait pas. Le roi s'expliqua.

« Quand j'entends nommer le diable, dit-il, je fais le signe de la Croix, pour ôter au diable le pouvoir de me nuire. — Comment, dit Christophe, vous avez peur du diable ? Ainsi il est plus puissant que vous ! Et moi qui me croyais au service du plus puissant seigneur ! Je vous quitte. »

Et Christophe partit. Il courut à travers le monde, cherchant le diable pour se donner à lui, puisque c'était le diable qui était le plus fort.

Comme il cheminait à travers une solitude, il vit venir à lui un personnage d'un aspect terrible : — Où vas-tu, lui dit ce personnage ? Qui cherches-tu ?

— Je cherche le seigneur diable, répondit Christophe, car j'ai entendu dire que la puissance lui appartient.

— Je suis celui que tu cherches, répondit le personnage.

Et voilà Christophe, ou plutôt Reprobus, au service du diable, lui obéissant et le suivant. Mais tout à coup, comme ils marchaient ensemble, ils rencontrent une croix. Le diable fait un détour.

— Que signifie ceci, demande Christophe ? Pourquoi évites-tu la Croix ?

Le diable, qui connaissait son homme, refuse de répondre.

— On dirait que tu as peur, dit Christophe.

Enfin, après les refus que la circonstance commandait, sur la menace formelle que lui fait Christophe de le quitter à jamais s'il ne s'explique pas à l'instant même, le diable avoue qu'il craint la Croix, depuis que Jésus-Christ est mort sur elle.

— Ah ! tu as peur, répond Christophe. Tu n'es pas le plus puissant. Adieu, je vais marcher jusqu'à ce que je trouve Jésus-Christ. Jésus-Christ. Où est Jésus-Christ ?

— Allez-vous-en trouver cet ermite qui est là-bas, lui dit quelqu'un. Il vous indiquera Jésus-Christ.

— Que faire pour voir Jésus-Christ ? dit Christophe à l'ermite.

— Il faut jeûner, répond l'ermite.

— Jeûner ? répond Christophe, j'en suis incapable. Indique-moi autre chose. Je ne peux pas jeûner.

L'ermite indique d'autres exercices de piété.

— Impossible, répond Christophe, je suis incapable de tout cela.

— Ecoute, reprend alors l'ermite, vois-tu là-bas ce fleuve dangereux ? Ceux qui essayent de le passer y laissent souvent leur vie.

— Je le vois, dit Christophe.

— Eh bien! répond l'ermite, installe-toi sur son bord ; ta taille énorme et ta force prodigieuse te serviront à transporter d'une rive à l'autre les voyageurs. Sois le serviteur de tout le monde, et tu verras le Roi Jésus-Christ.

— Oui, dit Christophe, je peux faire ceci, et je le ferai.

Il s'établit sur le bord du fleuve, s'y bâtit lui-même une demeure, prit une perche pour bâton. Et, se soutenant sur l'eau à l'aide de cette perche, il transportait d'une rive à l'autre les voyageurs.

Ainsi se passa sa vie. Il était le serviteur de tout le monde. Un jour il se reposait dans sa demeure et le sommeil s'empara de lui. Il fut tout à coup réveillé par la voix d'un enfant qui criait: « Christophe, viens et porte-moi ! » Il sortit précipitamment, chercha et ne vit personne. Il rentra et tout à coup la même voix se fit entendre : « Christophe, viens et porte-moi ! » Fort étonné, Christophe se lève, sort encore, regarde et ne voit personne. Il rentre et tout à coup :

« — Christophe, viens et porte-moi ! »

Troisième appel de la même voix ! Comme il était le serviteur de tout le monde, Christophe sort encore et cherche encore. Mais cette fois il trouve un enfant qui voulait passer le fleuve.

Christophe prend l'enfant sur son épaule et, se munissant de son bâton, entre dans le fleuve pour le traverser.

Mais tout à coup l'enfant augmente de poids, l'eau du fleuve se soulève, et le poids de l'enfant

augmente. Christophe avance ; mais à chaque pas le poids de l'enfant augmente. Christophe avance toujours, et le poids de l'enfant augmente toujours. Le géant est écrasé, hors d'haleine, presque submergé, car l'eau du fleuve se gonfle toujours. On dirait qu'on vient d'y jeter le monde, et qu'elle grossit en raison de la masse qu'elle a reçue. Christophe va succomber. Enfin, par un suprême effort, il touche l'autre rive.

Il dépose l'enfant et lui dit :

— J'ai cru périr, et j'aurais eu le monde entier sur mes épaules que je n'aurais pas plus souffert.

— Christophe, répond l'enfant, tu as porté plus que le monde, tu as porté le Créateur du monde : je suis le Roi Jésus-Christ. Plante sur cette rive le bâton que tu portais, tu verras demain comme je l'aurai fait.

Christophe obéit, et le lendemain son bâton était un palmier magnifique, couvert de feuilles et chargé de fruits.

Il y a bien des choses dans cette légende, et ces choses sont d'un genre à part. Il semble qu'elle porte non pas tant sur les vertus de saint Christophe, et qu'elle nous déclare mystérieusement, symboliquement, prophétiquement peut-être, une exception extraordinaire. Saint Christophe déclare qu'il n'est pas apte à ce qu'on lui demande d'abord. Il a le sentiment d'une nature exceptionnelle, entraînant une volonté exceptionnelle et une vocation exceptionnelle. Sa vocation

sera la bonté et il le sent bien, la bonté d'avoir égard à la nature. Il passera les hommes d'une rive à l'autre, et parmi les passagers se trouvera Jésus-Christ. Qui peut donc compter les sens de ce mot : passer les hommes d'une rive à l'autre ? Mais, passer Jésus-Christ, « qu'est-ce que cela veut dire ? On ne voit pas peut-être ; mais on entrevoit, surtout si on se souvient que Christophe s'appelait Christophe Colomb. Il passa Jésus-Christ d'une rive à l'autre et risqua mille fois de mourir sous le fardeau.

Christophe est un nom terrible. Etre Porte-Christ, cela signifie quelque chose de singulier, et peut-être le mystère de ce nom contient-il le mystère de l'histoire, dans ce qu'il y a de plus caché. Quand les autres passagers l'appelaient, Christophe voyait celui qui appelait. Mais quand ce fut l'Enfant très lourd, il chercha plusieurs fois et ne vit pas d'où la voix venait.

CHAPITRE XXXVI

MARIE ALACOCQUE.

Quand l'homme veut agir, il choisit l'instrument le plus capable de la fin qu'il se propose. Si un souverain choisit un ministère, il le prend ou essaye de le prendre tel que ses fonctions le réclament. Si un homme veut faire faire son portrait, il s'adresse à un peintre, il ne s'adresse pas à un cordonnier.

Quand Dieu veut agir, il prend le procédé directement contraire. Il choisit l'instrument le plus absolument incapable. Il est jaloux de montrer qu'il agit seul et va chercher la faiblesse la plus extrême pour que nous ne soyons pas tentés d'attribuer la force à l'instrument. Déjà, du temps de saint Paul, il avait choisi la faiblesse pour confondre la force, Saint Pierre, qui devait la représenter, lui à qui la puissance allait être donnée, la puissance officielle, le gouvernement, saint Pierre qui allait lier et délier, saint Pierre, le maître des clefs, chargé d'ouvrir et de fermer le ciel, saint Pierre est désigné par une faiblesse incalculable : il renie trois fois, par peur d'une servante, celui dont il avait vu la face resplendir sur la montagne du Thabor. Il faut scruter cette

faiblesse et pénétrer dans cet abîme, si l'on veut savoir à quel point saint Pierre représente la force; car l'abîme appelle l'abîme, et il représente la force avec une réalité divine d'autant plus grande que sa faiblesse humaine fut plus incommensurable.

Un jour saint François d'Assise rencontra un religieux qui lui dit : — Pourquoi donc, pourquoi donc ce concours de monde vers vous? Pourquoi cette foule? Pourquoi ce respect? Pourquoi se presse-t-on sur vos pas?

Saint François répondit :

— Dieu a regardé le monde, cherchant par quel misérable il pourrait bien manifester sa puissance. Ses yeux très saints, en tombant sur la terre, n'ont rien trouvé de si vil, de si bas, de si petit, de si ignoble que moi. Voilà la raison de son choix.

Vous voyez que c'est toujours le même procédé.

Cependant il restait dans Pierre et dans François de grands dons naturels. C'étaient des âmes élevées. François avait quelque chose de naturellement sublime dans l'esprit et de naturellement héroïque dans le cœur.

Mais si nous regardons Marie Alacocque, qui fut chargée d'une grande œuvre, nous contemplerons un des chefs-d'œuvre de la misère humaine sans compensation. Ce n'est pas une grande nature égarée par de grandes passions; c'est une petite nature, étroite, sans attrait, sans lumière naturelle, sans style, sans parole. Elle

n'avait qu'une chose, l'amour, le dévouement. Mais telle est la pauvreté de ses moyens naturels que l'amour même la rend rarement éloquente. Elle bégaye, elle ânonne, elle hésite. Elle ne sait pas. Seulement, elle aime et elle obéit. La voilà dans la gloire. Elle est choisie.

« Je t'ai choisie, lui dit Jésus-Christ, comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. »

En fait d'ignorance, il est difficile d'aller plus loin.

M. Louis Veuillot a fait le parallèle de Dante et d'Angèle de Foligno.

Même comme œuvre humaine et comme poésie, il préfère infiniment Angèle de Foligno, et il a raison.

Les foudres du cœur éclatent dans Angèle.

« Si un ange, dit-elle, me prédisait la mort de mon amour, je lui dirais : C'est toi qui, es tombé du ciel Et si quelqu'un, n'importe qui, me racontait la Passion de Jésus-Christ, comme je la sens, je lui dirais : C'est toi qui l'as soufferte (1). »

Ses anéantissements, quand le nom de Dieu est prononcé devant elle, dépassent les transports des plus grands poètes anciens ou modernes.

Sainte Thérèse, quoique très inférieure à Angèle, est cependant une femme hors ligne. Renan l'ad-

1. *Visions et révélations d'Angèle de Foligno.*

mire beaucoup. L'imagination de sainte Thérèse est ardente et son esprit est subtil.

Mais Marie Alacocque est un défi jeté à l'esprit humain. Personne n'eût songé à la choisir, personne excepté Dieu, qui voulut priver ici son instrument de toutes les splendeurs humaines, sans en excepter une. Aussi pauvre d'intelligence que de fortune, elle ne sait comment rendre compte de ce qui se passe en elle. Son dévouement est sans bornes, son amour est généreux jusqu'au plus complet et au plus déchirant sacrifice d'elle-même tout entière. Et cependant son biographe, le R. Père Giraud, supérieur des missionnaires de la Salette, dit à propos d'une de ses révélations :

« Ce langage paraîtra peut-être au pieux lecteur peu digne de Notre-Seigneur. Il faut l'éclaircir sur ce point, afin de dissiper en lui toute impression défavorable...

« Ce qui a paru petit et puéril dans l'expression, au jugement de quelques censeurs, ne sera pas attribué à Jésus-Christ, mais à la simplicité de la personne qui fait parler Jésus-Christ, et on n'attribuera au divin Maître que le fond et la substance des pensées et des sentiments. »

Pour les détails de sa vie, nous renvoyons le lecteur au livre du père Giraud (1), qui, s'effa-

1. La *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation, écrite par elle-même.* Texte authentique de ce précieux écrit, accompagné de notes historiques et théologiques, et suivi du récit des dernières années de la vie de la Bienheureuse et d'une neuvaine en son honneur, par le Père S. M. Giraud.

çant autant que possible, a laissé parler la Bienheureuse elle-même, s'appliquant seulement à expliquer et à commenter sa vie et ses paroles. Il serait difficile de rencontrer un plus digne commentateur ; car l'esprit de la Bienheureuse le pénètre si parfaitement que c'est à peine si elle cesse de parler, quand le père Giraud parle.

Cette pauvre fille, absolument dépourvue d'imagination, voit Jésus-Christ et l'entend lui dire :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que ne pouvant contenir en soi les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen. »

Quelques-uns croiront que la pauvre religieuse travaillait à s'exalter et qu'on travaillait autour d'elle à l'exalter ; c'est le contraire qui arrivait.

Ses voies extraordinaires ne convenaient pas, lui disait-on à la Visitation de Sainte-Marie, et il fallait y renoncer.

On lui donne à garder une ânesse et son ânon, pour occuper et distraire son esprit. Elle répond: « Puisque Saül, en gardant des ânesses, a trouvé le royaume d'Israël, il faut que j'acquière le royaume du ciel en courant après de tels animaux. »

Suivant la remarque intéressante du père Giraud, cette pauvre fille, qui ne sait rien, cite sans

cesse l'Ecriture. Elle en a même une intelligence tout à fait au-dessus de sa nature.

On attribue tantôt à la nature, tantôt au démon les phénomènes qui se passent en elle. On lutte par tous les moyens possibles contre elle et contre eux. Elle se fait, par obéissance, la complice des erreurs que l'on commet sur elle. Tout conspire contre elle, y compris elle-même. Elle n'a ni talent, ni intelligence, ni autorité, ni prestige. On intéresse sa conscience à lutter contre ses visions.

Contre elle, elle a tout. Pour elle, elle n'a rien. Cependant elle a triomphé, elle triomphe et surtout elle triomphera. Sans armes, sans industrie, sans génie, sans allié, elle a conquis la gloire, qu'elle fuyait. La gloire la fuyait ; elle fuyait la gloire, et cependant les voilà unies l'une à l'autre dans le temps et dans l'éternité.

Son nom est connu partout ; beaucoup s'en moquent, il est vrai. Mais ceux-là même le connaissent. Leur moquerie, comme leur colère, est un hommage d'autant plus frappant qu'il est involontaire. C'est un hommage rendu *de force* à cette inconcevable célébrité, qui n'a pas d'explication humaine. Si ce n'est pas Dieu qui l'a glorifiée, qui donc l'a glorifiée, et par quel prodige une telle petite fille, si parfaitement dépourvue de dons naturels, par sa pauvreté intellectuelle, par sa pauvreté sociale, par sa pauvreté religieuse, incapable de toutes les manières, désirant en outre l'obscurité qui semblait à tous les points

de vue lui être assurée ; comment cette pauvre fille, dont nous ne devrions pas savoir le nom, est-elle à la fois glorieuse et célèbre, glorieuse dans l'Eglise, célèbre dans le monde ? On se moque d'elle, bien entendu. Mais, si elle eût été livrée à l'oubli naturel qui l'attendait nécessairement, il serait aussi impossible de s'en moquer que de la vanter. Car on ne se moque pas, après deux siècles, dans le monde entier, de la première petite fille venue. On l'ignore, et voilà tout. Si Marie Alacocque eût cherché, par une maladresse insigne, la réputation, jamais elle ne l'eût rencontrée. Par dessus toutes les disgrâces réunies de la nature et de la société, elle porte un nom qui dit lui-même une disgrâce. Ce mot : Alacocque, prête à la plaisanterie.

Toute la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacocque est une lutte entre la grossièreté de sa nature et l'élévation qui lui est conférée. Un jour, elle veut faire une pénitence corporelle sur la nature de laquelle elle ne s'explique pas, mais qui *lui donnait*, dit-elle, *grand appétit par sa rigueur.* Jésus-Christ le lui défend ; car, dit-elle, *étant Esprit, il veut aussi les sacrifices de l'Esprit.*

C'est simple et clair ; mais elle était incapable de penser cela naturellement.

Une autre fois, Jésus-Christ lui dit : « Je te rendrai si pauvre, si vile et si abjecte à tes yeux, et je te détruirai si fort dans la pensée de ton cœur, que je pourrai m'édifier sur ce néant ».

Remarquez ce mot : *dans la pensée de ton cœur* : c'est le style de l'Ecriture. Voilà Marguerite-Marie qui parle admirablement. Comment donc s'y prend-elle ? Et qui donc lui apprend à penser comme saint Paul ?

Mais qui donc lui apprend aussi à penser comme Moïse ?

Jésus-Christ lui montre un jour les châtiments qu'il réserve à certaines âmes, ennemies de Marguerite-Marie.

« Je me jetai, reprend Marguerite-Marie, à ses pieds sacrés, en lui disant : — O mon Sauveur ! déchargez sur moi toute votre colère, et *m'effacez du livre de vie* plutôt que de perdre ces âmes qui vous ont coûté si cher ! Et il me répondit : — Mais elles ne t'aiment pas et ne cesseront pas de t'affliger. — Il n'importe, mon Dieu ! pourvu qu'elles vous aiment, je ne veux cesser de vous prier de leur pardonner. — Laisse-moi faire, je ne les peux souffrir davantage. — Et l'embrassant encore plus fortement : Non, mon Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne leur ayez pardonné. — Et il me disait : Je le veux bien si tu veux répondre pour elles. — Oui, mon Dieu, mais je ne vous paierai toujours qu'avec vos propres biens, qui sont les trésors de votre Sacré Cœur. — C'est de quoi il se tint content. »

Ne reconnaissez-vous pas Moïse ? « Lâche-moi ? — Non je ne vous lâcherai pas. »

La vie de la bienheureuse Marguerite-Marie,

commencée par elle, est terminée par le P. Giraud. Il n'eût pas été facile de choisir un plus digne historien. On pourrait croire que le P. Giraud a été le directeur de la Bienheureuse, tant il la connaît profondément. Il ne la connaît pas seulement avec la pensée de son esprit, il la connaît *avec la pensée de son cœur*. Il a puisé aux mêmes sources. Il ne faut pas insister plus longtemps sur lui, dans la crainte de lui déplaire, car il est de ceux qui aiment le secret.

CHAPITRE XXXVII

SAINT SIMÉON SALUS

On a souvent remarqué qu'une certaine *folie* est un des caractères de la sainteté. La vertu, dans la forme ou le degré où l'homme la trouve raisonnable et lui donne la permission d'exister, la vertu, conforme aux pensées humaines, celle qui ne les étonne pas, qui ne les confond pas, cette vertu est bien loin d'être méprisée par l'Eglise. Il faut lui rendre tout l'honneur qui lui est dû; mais cet honneur n'est pas celui de la canonisation. Les fidèles sont honorés. Les saints sont canonisés. La vie d'un fidèle digne de ce nom est profondément belle. C'est une conformité superbe aux lois générales, aux lois connues qui régissent l'ordre universel. C'est une adhésion de l'intelligence et de l'âme aux vérités essentielles. C'est une justice et une charité qui ne font pas éclater la mesure connue, mais qui vont, jusqu'à une certaine limite, dans la direction du vrai et du bien. La vie du fidèle est belle aux yeux de Dieu, belle aussi quelquefois aux yeux des hommes.

Les hommes l'approuvent, parce qu'elle satisfait, sans la dépasser, l'idée qu'ils ont du vrai et du bien. Les hommes profitent de cette vertu, et

voient le profit qu'ils en tirent. Aussi, ils honorent et ne rient pas.

Le saint, lui, va beaucoup plus loin. Il pénètre dans la région du mystère. Les hommes voient ses actions extérieures, mais ils ne voient pas ses actions intérieures ; son âme est à perte de vue. L'esprit qui le dirige est au-delà de l'horizon visuel des hommes. Ceux-ci, voyant ses actes extérieurs et n'en pénétrant pas le sens, le croient fou et se moquent de lui.

Provoquer la moquerie est un des caractères de tout ce qui dépasse la mesure ordinaire. Ces lois générales s'appliquent d'une façon directe et particulière à saint Siméon Salus, qui semble avoir voulu donner le type de la chose dont nous venons de parler.

Un jour, deux jeunes gens revenaient du pèlerinage de Jérusalem. C'était au temps de Domitien. Ils avaient visité les Lieux Saints. Ils revenaient dans leur pays par la vallée de Jéricho.

De là où ils étaient ils apercevaient le Jourdain et sur la rive du fleuve béni, du fleuve consacré, la multitude des monastères, qui semblaient plantés là comme des arbres produits par la fertilité du sol et jetés par la main divine sur le bord des eaux courantes. L'un des deux jeunes gens, qui s'appelait Jean, prit la parole et dit : — Sais-tu qui habite là ? Ce sont des anges, revêtus de la chair humaine.

— Peut-on les voir ? répondit Siméon.

— Oui, reprit Jean, si on veut les imiter. Et,

apercevant un sentier : Voici, dit-il, la route de la vie ; nous suivons celle de la mort. Aussitôt ils changèrent de direction, et symbolisèrent par ce changement matériel et subit le changement subit de toute leur existence, qui s'accomplit en une seconde.

Ils frappent à la porte du premier monastère qu'ils rencontrent ; c'était celui de l'abbé Jérasime. C'est là qu'habitait Nicon le vieillard, Nicon à qui Dieu parlait, Nicon à qui sa grande expérience des choses divines donnait une singulière autorité. Les deux jeunes gens demandèrent l'habit monastique, qui ne leur fut pas accordé légèrement. Il fallut supplier.

Nicon avait connu leur arrivée par une révélation intérieure. Il voulut cependant éprouver les voyageurs et la profondeur de leur vocation.

Mais tout à coup, sur la tête de l'un des novices, Jean et Siméon voient une auréole. Leur désir s'enflamme. Nicon leur donne l'habit désiré. Au bout de deux jours ils ne virent plus l'auréole, et Siméon dit à Jean : « Je crois que Dieu ne nous voulait ici qu'un moment. Nous n'avons pas trouvé notre place définitive. Je voudrais vivre seul, absolument inconnu des hommes. » Tous deux s'ouvrirent à Nicon, qui approuva leur projet. Jean et Siméon repartirent avec la bénédiction du vieillard inspiré Nicon connut intérieurement la pureté de leur désir, qui ne venait ni de l'inconstance humaine ni de l'illusion diabolique, mais de l'Esprit-Saint directement. Les deux jeunes gens

prennent le chemin de la mer Morte. Ils arrivent à la cellule d'un solitaire, récemment mort, et s'y installent.

Ils passèrent là ensemble vingt-neuf ans.

Vingt-neuf ans ! ces trois mots sont bientôt prononcés ! Mais que de choses ils contiennent !

Quelle vie menèrent-ils pendant vingt-neuf ans ? Que de combats, que de luttes et, très probablement que de lumières ! Si nous savions toute leur histoire intérieure pendant ces vingt-neuf ans, qui sait dans combien de secrets pénétreraient nos regards ?

Les vingt-neuf ans passèrent et Siméon dit à Jean : « Je suis un nouvel appel de Dieu. Il veut que désormais je converse avec les hommes. »

Jean fut épouvanté. Il trembla de voir son ami tomber dans l'illusion. Il le détourna de son entreprise, jusqu'au moment où, vaincu par la sagesse de Siméon, il comprit que celui-ci était réellement inspiré de Dieu. D'ailleurs, une apparition de Nicon vint dissiper ses derniers doutes. Siméon partit ; mais il promit à Jean, dans la solennité de leurs adieux, qu'il le reverrait une fois avant de mourir.

Siméon alla d'abord à Jérusalem, et pendant trois jours d'une ardente et continuelle prière, il demanda à Dieu de cacher pendant toute sa vie aux hommes les faveurs qu'il lui ferait. Il demanda de passer pour fou.

Cette conduite étrange et qui appartient à l'or-

dre des choses mystérieuses rentre dans la loi que je constatais tout à l'henre.

Certes, l'humilité n'exige pas habituellement l'acte que fit Siméon. Mais il y a chez les Saints des violences mystérieuses qui répondent à des secrets inconnus, et sont peut-être destinées à compenser les violences que les hommes commettent en sens inverse, dans le sens du péché. Un excès apparent compense un excès réel.

A dater de ce moment, la vie de saint Siméon renversa toutes les habitudes des hommes et même presque toutes les habitudes des Saints. Autant il s'était appliqué à fuir les hommes, autant il s'appliqua à s'y mêler. Mais, au lieu de chercher parmi eux ce qu'on y cherche ordinairement, il chercha et trouva le contraire. Il passa pour fou et, à travers tout ce qu'il fallait pour produire l'effet contraire, il produisit l'effet demandé et promis. Il est vrai qu'il le rechercha par tous les moyens naturels. Mais, à l'instant où sa sagesse allait le trahir, toujours quelque chose d'inattendu vint au secours de son désir et lui conserva l'apparence de la folie. Ainsi, sa conduite vis-à-vis des hommes fut différente dans les deux phases de sa vie : il commença par les fuir et finit par les rechercher. Mais l'unité de l'Esprit préside à ces différentes démarches ; car il cherche l'obscurité d'abord, ensuite le mépris ; de sorte que la prudence humaine est deux fois confondue, par sa retraite d'abord et, comme si cela ne suffisait pas, par son audacieuse immixtion.

Car si jamais quelqu'un prêcha à temps et à contretemps, ce fut lui. Il ne choisissait ni les hommes, ni les choses, ni les compagnies, ni les moments. Il se jetait dans la mêlée des aventures humaines ; il se précipitait à la tête des pécheurs sans regarder aux circonstances. Il ne se croyait pas tenu aux précautions qu'ont observées beaucoup de Saints. Même vis-à-vis des dangers, il usait d'une liberté merveilleuse. Car le vieillard Nicon lui avait promis, dans son apparition, que les périls de la chair n'existaient plus pour lui. C'est pourquoi il se lançait dans les sociétés les plus mal famées. Il abordait les voleurs dans leurs antres, les hommes et les femmes de mauvaise vie. Seulement l'Esprit qui le conduisait éclatait par des conversions d'autant plus frappantes que les habitudes du prédicateur étaient plus extraordinaires et ses paroles plus intempestives. Il réussissait là où un autre eût échoué cent fois, et il réussissait sans se trahir. On disait : « Siméon est fou, » ou bien on ne disait rien ; mais on se trouvait converti.

Un jour, par compassion pour sa folie, le diacre de l'église d'Emère donna l'hospitalité à Siméon. Quelque temps après, voici le diacre accusé de meurtre. Toutes les apparences sont contre lui : il est condamné à mort. Au moment de l'exécution, la potence étant déjà dressée, deux cavaliers arrivent bride abattue et criant au bourreau : « Arrêtez, arrêtez ; celui-ci est innocent. Nous tenons le coupable. »

Le diacre délivré vient trouver Siméon, et lui voit sur la tête deux globes de feu. Il n'ose approcher ; mais Siméon lui dit : « Rends grâce à Dieu, mais souviens-toi de deux pauvres que tu as refusé de secourir quand tu pouvais le faire. C'est pour cette faute vraie que tu as été accusé d'un crime faux. »

Prévoyant le tremblement de terre qui allait renverser Antioche, il entra dans un édifice public, un fouet à la main. Il frappa certaines colonnes, disant : « Toi, ne bouge pas. Ton seigneur t'ordonne de demeurer ferme. »

Les colonnes qu'il avait touchées restèrent immobiles. Il avait dit à l'une d'elles : « Toi, tu ne tomberas ni ne tiendras. »

Celle-ci demeura penchée et fendue.

Il entra dans une école et salua respectueusement certains enfants.

Puis, se tournant vers le maître : « Oh ! gardez-vous de les frapper, dit-il. Je les aime et ils vont faire un grand voyage. » Le maître d'école regarda sortir le fou. Mais bientôt la peste se déclara dans la ville, et tous les enfants qu'avait salués Siméon moururent.

Et cependant il passait pour fou. Il est vrai qu'il soutenait sa réputation en mettant de son côté toutes les apparences de la folie. Mais, dans une circonstance où quelqu'un allait dire la vérité, celle-ci fut retenue d'une façon effrayante sur les lèvres d'où elle allait sortir.

Parlant à un homme riche et puissant qui de-

meurait aux environs d'Émère, Siméon lui avait dit : « Tu as fait telle action que personne ne sait. Tu as cette pensée que personne ne connaît. »

Cet homme, épouvanté comme en présence d'un prophète, voulut publier la merveille qu'il voyait. Mais sa langue demeura immobile, et il cessa de pouvoir parler.

Ainsi la prière de Siméon demeura exaucée ; ainsi la vérité fut arrêtée un moment par la prière de Siméon, comme autrefois le soleil par la prière de Josué. Ainsi éclata la puissance qui présidait à l'erreur des hommes.

Le temps arrivait où, dans les décrets éternels, Siméon devait se reposer. Il en fut prévenu intérieurement, et il retourna à son ancienne solitude pour tenir la promesse qu'il avait faite à Jean, le revoir avant de mourir et lui annoncer leur prochain départ à tous deux. On ne connaît pas leur conversation. Quels souvenirs et quelles espérances s'élevèrent en eux, après une telle union, après une telle séparation, après une telle vie, avant une telle mort ? Nous l'ignorons. Siméon revint chez son hôte, le pria de ne point entrer avant deux jours dans sa cellule et s'y enferma. Car il voulait dérober sa mort comme sa vie à la connaissance des hommes. Il voulut même les tromper par sa mort comme par sa vie ; il se cacha sous les sarments qui lui servaient de lit, et mourut.

Quand on entra, au bout de deux jours, dans sa cellule, on le trouva mort, et le lieu où gisait

son corps fit croire qu'il avait rendu l'âme dans quelque égarement et dans un accès d'insanité.

On porta son corps, sans honneur, au cimetière des pèlerins. Mais des voix célestes s'élevèrent en l'air, et les anges chantèrent, puisque les hommes ne chantaient pas. Stupéfaits de cette merveille, les habitants d'Emère se souvinrent et se repentirent. Sortant de leur sommeil, ils se rappelèrent les prophéties et les vertus de celui qu'ils avaient possédé au milieu d'eux sans le connaître. Depuis qu'il était venu de la solitude, ses cheveux et sa barbe n'avaient jamais poussé, et sa tonsure était restée sur sa tête, une fois pour toutes, sans avoir besoin d'être renouvelée.

Suivant l'usage des hommes, ceux qui l'avaient méconnu vivant le pleurèrent mort, et chacun se dit : Si j'avais su !

Mais les prodiges de sa vie n'apparurent qu'à ce moment.

Le Martyrologe romain fait mention de lui au premier jour de juillet.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.......... V
PRÉFACE.......... VII
CHAPITRE PREMIER. — Les rois mages.......... 1
CHAPITRE II. — Conversion de Saint Paul.......... 13
CHAPITRE III. — Saint Jean Chrysostome.......... 25
CHAPITRE IV. — Saint François de Sales.......... 51
CHAPITRE V. — Siméon et Anne la Prophétesse.......... 69
CHAPITRE VI. — Saint Paphnuce.......... 79
CHAPITRE VII. — Sainte Françoise romaine.......... 89
CHAPITRE VIII. — Saint Grégoire le Grand.......... 101
CHAPITRE IX. — Saint Patrice.......... 115
CHAPITRE X. — Saint Joseph.......... 123
CHAPITRE XI. — Privilège du mois de mars.......... 135
CHAPITRE XII. — La fin de mars.......... 139
CHAPITRE XIII. — Saint Ezéchiel.......... 149
CHAPITRE XIV. — Saint Georges.......... 157
CHAPITRE XV. — Saint Pierre Célestin.......... 167
CHAPITRE XVI. — Saint Philippe de Neri.......... 177
CHAPITRE XVII. — Le mois de juin.......... 185
CHAPITRE XVIII. — Saint Antoine de Padoue.......... 193
CHAPITRE XIX. — Saint Lieufroi.......... 205
CHAPITRE XX. — Saint Jean-Baptiste.......... 213
CHAPITRE XXI. — Saint Goar.......... 223
CHAPITRE XXII. — Saint Elie.......... 229
CHAPITRE XXIII. — Sainte-Anne.......... 241

CHAPITRE XXIV. — Sainte Hélène............... [illegible]
CHAPITRE XXV. — L'invention de la Sainte Croix...... [illegible]
CHAPITRE XXVI. — Saint Bernard........................ 2[illegible]
CHAPITRE XXVII. — Saint Augustin........................ 299
CHAPITRE XXVIII. — Sainte Catherine de Gênes.......... 3[illegible]
CHAPITRE XXIX. — Saint Joseph de Cupertino............ 3[illegible]
CHAPITRE XXX. — Saint Denys... 335
CHAPITRE XXXI. — Sainte Thérèse..................... 345
CHAPITRE XXXII. — Saint Jude........................ 355
CHAPITRE XXXIII. — Sainte Gertrude.................. 363
CHAPITRE XXXIV. — Saint Jean de Matha et Saint Félix de Valois................................ 375
CHAPITRE XXXV. — Saint Christophe.................... 387
CHAPITRE XXXVI. — Marie Alacocque.................... 395
CHAPITRE XXXVII. — Saint Siméon Salus................ 405

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

BRUNETIÈRE (Ferdinand), de l'Académie française. — **Sur les Chemins de la Croyance** *Première Étape*. L'utilisation du positivisme. 1 volume in-16, 5e édition.

BAILLE (Charles). — *Un prélat d'ancien régime au XIXe siècle, sa famille et son groupe*. **Le Cardinal de Rohan-Chabot**, archevêque de Besançon (1788-1833). 1 vol. in-8° écu avec gravures.

BOTA (Ch.). — **La grande Faute des Catholiques de France.** 1 volume in-16.

BOURG (Dom. du). — **Du Champ de bataille à la Trappe.** *Le frère Gabriel* (1835-1897), 3e édition. 1 volume in-16 avec gravures, *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

DARD (Émile). — **Le Général Choderlos de Laclos**, auteur des *Liaisons dangereuses* (1741-1803), d'après des documents inédits. 1 volume in-8° écu.

ELBÉ (Louis). — **La Vie future**, devant la sagesse antique et la science moderne. 1 volume in-16.

FIDAO (J.-E.). — **Le Droit des humbles.** *Étude de politique sociale.* — La politique sociale. — Les Prophètes et la Loi. — Saint-Simon. — Saint-Simoniens. — La pensée politique de Lamartine. — Auguste Comte et la synthèse sociologique. — J.-B. Buchez. 1 vol. in-16.

GOYAU (Georges). **L'Allemagne religieuse.** *Le Protestantisme*, 3e édition. 1 volume in-16.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

MARTIN (Alexandre). — **Les Crises d'une Ame.** 1 vol. in-16.

MATHIEU (S. E. le Cardinal). — **Le Concordat de 1801.** Ses origines, son histoire, d'après des documents inédits. 2e édition, avec deux fac-similés d'autographes. 1 volume in-8°.

REYNAUD (P. Stanislas). — **Le Père Didon.** Sa vie et son œuvre (1840-1900). 1 volume in-8° écu avec un portrait.

RIPERT (J.-B.), député. — **Politique et Religion.** Questions du temps présent. 3e édition. 1 volume in-16.

SERTILLANGES (A.-D.). **Les Sources de la Croyance en Dieu.** 1 fort volume in-16.

S. S. (Mme). — **Une Religieuse réparatrice**, d'après son journal et sa correspondance, avec une préface de M. René Bazin (de l'Académie française). 3e édition. 1 volume in-16.

VAISSIÈRE (Pierre de). — **Gentilshommes campagnards de l'ancienne France** Ouvrage couronné par l'Académie française (second prix Gobert). 3e édition. 1 volume in-8°.

VILLERMONT (Comte Charles de). — *La Société au XVIIIe siècle* (1685-1784). **Les Rupelmonde à Versailles.** 1 vol. in-16.

X*** (Docteur). — **Les Conflits de la Science et des Idées modernes.** — La vie et l'évolution. — L'intelligence et le catholicisme. — Les causes finales. — L'éducation de l'inconscient. — La psychologie de la confession. — L'esprit scientifique et les miracles de Lourdes. — La morale scientifique. — Le génie et la foi. — L'éducation par la presse. — La perfectibilité de l'homme. — Le divorce et le suffrage universel. — Le rôle des médecins. 1 vol. in-16.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Hello, Ernest
Physionomies de saints


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 09 04 07 001 8